ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : **M. le Dr DARIEX**

DEUXIÈME ANNÉE. – 1892

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1892

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

DOCUMENTS ORIGINAUX

(Suite)

UN CAS DE TÉLÉPATHIE OU DE LUCIDITÉ DANS LE RÊVE

CAS DE CETTE

Il y a quelques mois, me trouvant au *mas* (1) de C... dans le département du Gard, j'entendis parler d'un rêve qui avait permis à Mme R..., domestique chargée de la direction de la ferme, de retrouver son fils, parti depuis longtemps. Je questionnai Mme R... Sur ma demande, elle voulut bien écrire un récit du fait qui m'intéressait; je pus aussi, grâce à elle, me procurer quelques autres renseignements; je les donne ici. Voici d'abord le récit de Mme R..., j'en rectifie l'orthographe, non le style, et, vu sa longueur, j'en supprime quelques passages. Les suppressions sont indiquées par des points.

Récit de madame R...

Étant obligée de quitter mon pays pour nourrir ma petite famille, nous sommes allés tenir une ferme... Un jour, l'aîné de mes trois

(1) *Mas* est un mot très employé dans le midi de la France, qui veut dire hameau.

fils s'est manqué avec son père et il est parti, nous avons resté quelque temps sans savoir où il était : je m'en inquiétais beaucoup... Un jour, ne pouvant plus tenir... j'ai eu recours à mon Dieu, sachant qu'il pouvait tout pour moi ; toujours le temps passe et jamais de nouvelles ; mais Dieu m'a donné cette pensée : Demandez et vous recevrez, déchargez-vous sur moi de tout ce qui peut vous inquiéter et j'aurai soin de vous. Et je dis : C'est vrai, Seigneur, je vais te demander mon fils. Et j'ai tombé à genoux... et je criais : « Seigneur, souviens-toi de ta promesse, donne-moi mon fils, fais-moi revoir mon fils où il est et j'irai le prendre. » Je me suis couchée avec calme, croyant que Dieu m'avait entendue ; je le bénis de ce que ça a été vrai pour moi ; je rêve mon fils dans la ville de C..., je remarque la maison de mon rêve, disant une autre fois : tu la trouveras, et nous avons bien parlé en la quittant. Je me suis réveillée, je ne pouvais pas croire que ce fût un rêve, j'avais vu mon fils et il me semble réel. J'ai raconté mon rêve à mon mari et je lui dis : Mais je veux y aller et je suis convaincue que je le trouverai. Mon mari me dit : « Tu es folle, tu veux aller à C... peut-être qu'il est à V... tu ne sais pas le chemin, tu te perdras, jamais tu n'as été dans cette ville, tu ne peux pas y aller. » Mais moi qui crois aux promesses de Dieu, je persiste et on se décide à me laisser partir et je vous promets que c'était par la foi que j'y allai. » Ici Mme R... raconte qu'elle part pour C... Dans le train, elle rencontre une dame qui l'interroge et manifeste sa surprise. Elle arrive à C... « Me voilà pleine de confiance pour mon Dieu, je commence de demander à la gare à tous les hommes de peine, personne ne le connaissait, je le demande à tout le monde que je trouve sur mon chemin et surtout à ceux que je vois comme lui... (c'est-à-dire de la même condition sociale). Je cherche toute la journée presque sans rien trouver. Le train allait passer et en souci je me suis recommandée à Dieu ; étant décidée de partir, je m'en allais à la gare, j'étais encore loin que je regarde d'un côté de l'autre, croyant toujours de le voir en quelque part, et en regardant, j'ai vu la maison où j'avais vu mon fils dans mon rêve. Je dis ; « Merci, mon Dieu, mon fils est ici ; » c'était un café plein de monde, j'avais toujours recours à mon Dieu, une dame est sortie, je me suis approchée, je lui ai demandée : « Vous ne connaîtriez pas un jeune homme comme ça et comme ça. » Et là on me l'a indiqué et je le trouve grâce à mon Dieu. Depuis lors, j'y crois de tout mon cœur, et malgré toutes mes peines et tous mes soucis, j'ai toujours la paix de l'âme et le repos que le monde ne peut pas donner. »

Ce récit s'accordait parfaitement avec les renseignements que Mme R... m'avait donnés de vive voix. Il résulte seulement de ceux-ci que, lorsque Mme R... alla à C..., son fils n'y était

plus, on lui indiqua son nouveau domicile près M... où elle le retrouva, mais il était encore d'après elle à C... lorsqu'elle eut son rêve. La maison vue en rêve et reconnue à C... n'était pas celle qu'habite le fils R..., mais il y venait souvent.

M. R..., le fils retrouvé par M. R..., à qui j'ai demandé la confirmation du récit de sa mère, m'a écrit la lettre suivante :

Saint-B..., le 25 juin 1891.

Monsieur,

Vous me demandez l'explication (1) du songe que ma mère vous a raconté. Je ne puis vous dire grand'chose là-dessus parce que je n'y étais pas, mais elle me l'a raconté quand elle m'a trouvé à C... (2).

Il y avait deux ans que je ne leur avais pas écrit et elle ne savait pas où j'étais, alors elle a songé que j'étais à C... et elle est venue me trouver.

Maintenant je ne sais pas si elle a pris des renseignements ou si elle est venue tout droit, quant aux renseignements à qui les demander; personne, dans le village, ne savait où j'étais, et en arrivant à C... elle est venue demander, à la pension où j'étais, si l'on ne me connaissait pas : on lui a répondu que si, mais que je n'y étais pas. J'étais au travail.

Veuillez avoir la bonté, Monsieur, de m'excuser si ma lettre ne renferme pas tous les détails voulus. Je ne pourrais vous dire que ce que, je crois, ma mère vous a raconté.

Veuillez agréer, etc.

Signé : R... Léon.

Un autre fils de Mme R... à qui je me suis adressé aussi, m'a écrit :

Le renseignement que vous me demandez est vrai, ma mère ne vous a pas menti, elle ne savait nullement que mon frère était à C... elle n'y est allée que d'après son rêve, vu que personne ne lui avait dit qu'il était là.

Enfin le meilleur témoignage que j'ai pu recueillir est peut-être celui de la belle-sœur de Mme R..., Mme Vve P... Elle se

(1) Inutile de dire que je demandais des renseignements, non une explication. Ma lettre fut d'ailleurs, paraît-il, égarée par M. R..., et ce fut une des raisons de la brièveté de sa réponse.

(2) « En arrivant » paraît encore concorder peu avec le récit de Mme R..., qui dit avoir cherché jusqu'au soir.

trouvait à Mo... avec M. R... son frère, quand Mme R... vint leur parler de son rêve et dire qu'elle désirait aller chercher son fils à Cette. M. R... et elle, plaisantèrent et se moquèrent d'elle, se refusant à avoir confiance dans le songe de Mme R... Enfin, sur ses instances, on finit par le conduire au chemin de fer. Mme P... m'a raconté elle-même ces faits, en présence de Mme R...

Voilà tous les renseignements que j'ai pu me procurer. J'en aurais désiré davantage. A mes yeux, la preuve du fait n'est pas complète. Tous mes renseignements viennent de Mme R... ou de personnes qui ont été en rapport avec elle avant et après l'événement, et même depuis que je m'occupe de cette affaire. Cela est évidemment un défaut. Je dois dire d'ailleurs que je ne soupçonne pas la sincérité de Mme R... qui est une très brave femme, mais qui est aussi un peu exaltée, douée d'une imagination plus forte que son jugement, et peut-être aussi assez heureuse qu'on s'intéresse à ce qui la concerne. Il lui est arrivé d'autres phénomènes analogues. Parmi ceux qu'elle m'a cités, le seul vraiment intéressant est celui qu'on vient de lire. Elle a eu des visions et elle a vu le paradis, le Christ. Malgré tout, et j'indique tous les motifs que je vois de douter, il me paraît que les raisons de croire l'emportent sur les raisons de ne pas croire à la réalité du fait télépathique ou du fait de lucidité, car cette dernière interprétation semble plus correcte ici. D'abord ce fait paraît être assez connu dans le pays sans qu'on y ait d'ailleurs attaché trop d'importance, le témoignage de Mme Vve P.., la belle-sœur de Mme R..., est aussi très important en tant que se rapportant à l'époque qui a suivi le rêve et précédé sa vérification. Son principal défaut, dont je ne me dissimule pas la gravité, est d'être fait plusieurs années après l'événement. Mais l'air de franchise, de certitude et de simplicité de Mme P... qui, elle non plus, ne paraît pas avoir attaché beaucoup d'importance au rêve lucide de sa belle-sœur, en ont augmenté la valeur à mes yeux. Somme toute, si l'on envisage l'ensemble des circonstances, on jugera peut-être, comme moi, que, si la télépathie ou la lucidité n'est pas certaine ici, elle est au moins assez vraisemblable.

FR. PAULHAN.

CAS DE L'ILE MAURICE

1. — *Lettre de M. Lugan à M. Sully Prudhomme.*

Ayant appris, par un journal, que vous présidiez une commission appelée à étudier les phénomènes télépathiques, j'ai pensé qu'il vous serait peut-être intéressant de recevoir communication d'un fait dont l'authenticité ne peut être mise en doute, en raison du document qui en fait mention, et dont j'ai l'honneur de vous adresser un extrait.

J'ai connu le capitaine au long cours M. M...; c'était un marin distingué et sérieux. Observateur consciencieux des règlements, il était incapable de consigner, sur son journal de bord, une chose fantaisiste ou inexacte.

J'ajouterai que le fait l'avait tellement frappé, qu'en 1878 il s'en souvenait encore dans ses moindres détails. A cette époque il m'en entretint, dans mon cabinet, au bureau de la marine, complétant, par son récit, l'analyse donnée d'une manière succincte par son journal de bord.

« Ces cris de femme, me disait le capitaine M..., nous causèrent à tous une sorte de frayeur. J'avais avec moi un neveu (décédé depuis), embarqué en qualité de pilotin. Je l'invitai à descendre dans la chambre, pour voir qui avait jeté ces cris. Sa stupeur et son émotion le clouaient sur le pont. Il ne put bouger. Je pris le parti de descendre moi-même. Mon second, M. P..., me suivit. Nos recherches n'amenèrent aucun résultat. Rien d'extraordinaire ne se présentait. Tout se trouvait à sa place. J'eus l'idée que le mousse pouvait être l'auteur de ces cris. Je le fis chercher. L'enfant était dans son hamac, à l'avant du navire, profondément endormi... J'étais convaincu que je n'avais pas été l'objet d'une hallucination, puisque d'autres personnes, comme moi, avaient perçu le son d'une voix de femme. La chose me parut étrange, je dus la consigner sur mon journal, et à notre arrivée à Maurice, l'annonce du malheur qui frappait mon second me fit faire un rapprochement de ce malheur avec le fait étrange de la journée du 17, rapprochement que j'ai également consigné sur mon journal. »

L'extrait que j'ai l'honneur de vous faire parvenir dit succinctement, comme vous le verrez, l'émotion subite que ressentit le second du navire. Celui-ci vit encore. Agé de quatre-vingts ans, il a dû conserver le souvenir des faits relatés par son capitaine. Je regrette de n'avoir pu l'interroger à ce sujet.

LUGAN,

Ancien officier du commissariat de la marine.

Paimbœuf (Loire-Inférieure), 9 juillet 1891.

Extrait du journal de bord tenu par le capitaine au long cours M. M... commandant le trois-mâts *Jacques-Gabriel* (voyage de Bordeaux à Maurice).

Du 17 au 18 juillet 1852.

Latitude observée	31°,21
Latitude estimée	31°,10
Chronomètre	54°,54

« Le 17, à sept heures trois quarts du soir, trois personnes, dont mon second et moi, nous promenant sur la dunette, nous avons entendu une voix de femme. Le son de cette voix nous a semblé venir de la chambre. Le timonier l'a de même entendue. Étant descendus, nous avons cherché en vain d'où pouvaient provenir ces cris.

« Temps sombre, vent du N.-N.-E., variable de deux quarts, et soufflant par rafales de 20 en 20 minutes environ. Au jour, le temps devient plus clair et la brise plus régulière. »

En marge du journal et d'une encre différente :

« En arrivant à Maurice, le courrier de France nous apprend la mort de la femme de mon second, M. P..., décédée le même jour et à la même heure où le bruit mentionné ci-contre s'est fait entendre.

« M. P... me dit avoir eu, dès qu'il a entendu cette voix, le pressentiment d'un malheur, ajoutant qu'il avait eu un avertissement semblable chaque fois qu'il avait perdu un membre de sa famille. »

Certifié conforme l'extrait ci-dessus du journal communiqué par Mme M..., veuve du capitaine au long cours commandant le trois-mâts *Jacques-Gabriel*.

Paimbœuf, 9 juillet 1891.

LUGAN.

Ancien commissaire de l'inscription maritime.

2. — *Lettre de M. Lugan à M. Ch. Richet.*

Le marin relaté dans le journal de bord du navire *Jacques-Gabriel* est le sieur Pinaud, domicilié à Paimbœuf, rue de la Vierge.

Je regrette de ne pas me trouver en ce moment à Paimbœuf pour obtenir de lui le récit confirmatif du fait analysé par le capitaine Maugat (Henri).

Ce capitaine est décédé en 1886 ou 1887. Il s'était plu à m'entretenir, à diverses reprises, du fait étrange qui l'avait frappé. Il peut se faire que ma mémoire me rappelle certains détails ou renseignements qui pourraient vous être utiles.

D'un autre côté, le sieur Pinaud, fort âgé aujourd'hui, a la santé altérée; je ne doute pas que, néanmoins, il n'ait conservé le souvenir de cet effet télépathique. J'avais songé à faire des recherches à la mairie de Paimbœuf pour vérifier l'exactitude par la date du décès de la femme Pinaud, de l'annotation portée sur son journal par le capitaine Maugat. Mon départ précipité de Paimbœuf m'a empêché de donner suite à ce projet. Devant y rentrer vers le 15 septembre, je me tiens, Monsieur, à votre disposition pour le complément de cette information.

La veuve de M. Henri Maugat habite également Paimbœuf. Je pense qu'elle ne ferait aucune difficulté pour vous fournir, sur le fait qui nous occupe, les détails que son mari a dû lui donner, à son retour au foyer conjugal.

LUGAN.

Saint-Michel (Loire-Inf^{re}), 12 août 1891.

3. — *Lettre de M. Lugan à M. Ch. Richet.*

En rentrant à Paimbœuf, j'ai appris le décès, à la date du 15 août, c'est-à dire peu de jours après la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire de Saint-Michel, du sieur Pinaud, dont le témoignage vous eût été précieux.

Le sieur Pinaud s'était remarié. Sa veuve m'a fait remettre la lettre que vous écriviez à son mari. Elle est illettrée et me semble douée de peu d'intelligence. Son mari lui a-t-il parlé du *Jacques-Gabriel?* Sa mémoire affaiblie ne lui dit rien à ce sujet.

Je n'ai pu voir Mme Maugat qu'hier.

Cette dame se propose de répondre à votre lettre.

« Ce me sera, a-t-elle ajouté, d'autant plus facile que mon mari m'a souvent entretenu de ce fait extraordinaire.

« Je me plaisais même à le lui rappeler quand son scepticisme se refusait à admettre le surnaturel, etc. »

J'ai retiré de la mairie de Paimbœuf l'extrait de l'acte de décès de l'épouse Pinaud, mais je dois vous signaler l'erreur commise par le capitaine Maugat dans l'annotation consignée en marge de son journal de bord. Le décès est survenu en juin et non en juillet.

J'ai cru devoir, en conséquence, m'enquérir au bureau de la

marine de la date du départ du *Jacques-Gabriel*. Le navire étant parti de Bordeaux, je n'ai pu obtenir que la date de l'expédition (4 avril 1852).

Il a dû sortir de la rivière de Bordeaux quelques jours après, mais, dans tous les cas, le journal du bord atteste qu'il n'a relâché nulle part. Il n'aurait, du reste, pu recevoir aucune nouvelle de Paimbœuf dans la période juin-juillet, se trouvant en mer par le 31° latitude.

Si cependant un doute pouvait exister, je rechercherais au port du désarmement du navire (?) le rôle d'équipage sur lequel sont consignées les dates de départ et d'arrivée, ainsi que les lieux de retraite. Croyez bien, Monsieur, que je serai heureux de pouvoir vous aider dans les recherches complémentaires que vous jugeriez devoir faire.

LUGAN.

Paimbœuf, 17 septembre 1891.

4. — *Lettre de Mme Maugat.*

Paimbœuf, le 20 septembre 1891.

Je ne puis rien vous dire de plus au sujet de ce qui s'est passé à bord du *Jacques-Gabriel*, je vous copie ce qu'il y a sur le journal du bord.

« Le 17, à 7 heures 3/4 à bord, je me promenais avec trois personnes sur la dunette lorsque nous entendîmes des cris déchirants de femme qui semblaient sortir de la dunette. Le timonier entendit le même bruit, cependant nous ne vîmes rien. » M. Pineau, qui était second, a eu de suite un pressentiment qu'il lui était arrivé malheur chez lui : en effet, en arrivant, il apprit la mort de sa femme décédée le même jour et à la même heure que nous avons entendu ce bruit. M. Pineau a eu un avertissement chaque fois qu'il a perdu un membre de sa famille.

Mon mari m'a raconté ce fait souvent, et il était toujours impressionné lorsqu'il en parlait.

D. MAUGAT.

MAIRIE DE PAIMBŒUF

Le maire de Paimbœuf, département de la Loire-Inférieure, certifie qu'Henriette-Françoise Eon, épouse d'Auguste Pineau, maître au cabotage, est décédée en cette commune, le 16 juin 1852.

En foi de quoi le présent certificat a été délivré sur papier libre, à titre de renseignement administratif.

Fait en mairie, à Paimbœuf, le 14 septembre 1891.

Pour le maire,

P. Galard, adjoint.

5. — *Lettre de M. Lugan à M. Ch. Richet.*

Mme Maugat a bien voulu me communiquer de nouveau les journaux de bord du trois-mâts *Jacques-Gabriel.*

Le fait est bien consigné sous la rubrique : « *du* 17 *au* 18 *juillet* 1852; » de plus, d'après ce même journal, le navire a tenu la mer du 26 avril au 27 juillet 1852 et n'a communiqué pendant ce temps ni avec la terre, ni avec un autre navire.

Néanmoins, pour répondre au désir que vous voulez bien m'exprimer, j'ai obtenu du bureau de la marine du port de Nantes l'extrait ci-joint du rôle d'équipage du trois-mâts.

Comme vous le verrez, il n'y est fait mention d'aucune escale dans la période avril-juillet 1852.

Il est arrivé à Maurice le 27 juillet 1852, c'est-à-dire dix jours après l'audition des cris qui, comme a dû vous le dire Mme Maugat, avaient frappé son mari et ses compagnons de navigation.

Comme vous le dites, le cas n'offre pas l'intérêt que promettait l'annotation du capitaine. Je regrette même d'en avoir fait part sans avoir au préalable vérifié l'exactitude de la remarque faite par le capitaine, *et ce, au moyen de l'acte de décès.*

Cependant cette annotation semble indiquer que M. Maugat a été ému de la coïncidence du quantième du mois du décès avec la date du jour où se sont fait entendre les cris.

Ces cris, il les a perçus, on ne saurait le mettre en doute.

Le journal du bord en fait foi.

Lugan.

Paimbœuf, 7 octobre 1891.

QUARTIER DE PAIMBŒUF

Extrait du registre des armements de 1852.

Le trois-mâts *Jacques-Gabriel* de 308 tx de jauge, capitaine Maugat, a été expédié de Bordeaux le 4 avril 1852 pour la Réunion.

Paimbœuf, le 14 septembre 1891.

Pour extrait conforme :

Le commissaire de l'inscription maritime

A. Gouin.

PORT DE NANTES

Extrait du rôle d'équipage du trois-mâts *Jacques-Gabriel* désarmé à Nantes, le 5 janvier 1858, n° 28.

Expédié le 16 mars 1852, allant à la Réunion, touchant à Bordeaux, chargé de coussinets en fer et foin avec 14 hommes.

Arrivé à Bordeaux le 23 mars 1852, allant à la Réunion, chargé de diverses marchandises, 14 hommes.

Expédié le 16 avril 1852 allant à la Réunion, chargé de diverses marchandises, 15 hommes.

Arrivé à Maurice, le 27 juillet 1852, venant de Bordeaux avec diverses marchandises, 15 hommes.

Expédié le 25 août 1852, allant à l'île Bourbon chargé de diverses marchandises, 15 hommes.

Arrivé à Saint-Denis le 28 août 1852, venant de Bordeaux et Maurice.

Expédié le 9 octobre 1852 allant à Nantes, avec denrées coloniales.

Arrivé à Nantes, le 4 janvier 1853 venant de la Réunion.

Nantes, le 6 octobre 1861.

Pour extrait conforme :

Le commissaire de l'inscription maritime,

Signé : (ILLISIBLE.)

ESSAI SUR LA PREUVE DE LA CLAIRVOYANCE

(SUITE)

PAR Mme HENRY SIDGWICK (1)

3e CAS DOBBIE

Le cas suivant nous fait faire un pas de plus, car les gens dont les entourages sont vus étaient absolument inconnus à tous les assistants. Malheureusement, le cas est moins bien entouré de preuves que le dernier, parce que M. Dobbie, contrairement à son habitude, omit de prendre des notes au moment même. Il s'exprime ainsi à ce sujet :

Je pensais qu'il était si peu probable que mon sujet serait capable de tirer quelque chose d'une si petite donnée, que je ne crus pas devoir écrire une seule note. En réalité, je n'aurais pas dépensé de temps pour cette expérience si je n'avais pas craint de désobliger la personne.

Le récit que nous imprimons nous fut envoyé par M. Dobbie, dans une lettre contenant d'autres récits, qui fut commencé en janvier et finie en mars 1886. La partie relative à cet incident est datée du 7 mars, et, d'après le livre de notes de M. Dobbie, l'incident même aurait eu lieu en janvier.

Un soir, comme j'étais occupé avec plusieurs de mes sujets, M. Adamson J.-P. (un des principaux citoyens d'Adélaïde) vint me voir accompagné de sa fille et me donna deux ou trois breloques qui venaient de sa chaîne de montre, en disant seulement : « Nous

(1) Traduit des Proceedings S. P. R. par notre collaborateur et ami M. Marcel Mangin.

avons perdu quelque chose, seriez-vous assez bon pour voir si votre clairvoyante peut nous aider à ce sujet. »

Mes clairvoyantes étant toutes endormies, je plaçai tranquillement les breloques dans la main de l'une d'elles, appelée miss E. Dixon, sans rien dire. Au bout d'un instant, elle commença à donner une description détaillée d'une jeune dame à qui appartenait la breloque. Je dis alors : « Peu importe la jeune dame, il y a quelque chose de perdu, essayez de le trouver. »

Bientôt elle commença à décrire un porte-crayon en or, qu'elle vit sur une route, dans un faubourg, non pas dans la ville; il n'y est plus maintenant, il est dans une maison à un étage, d'apparence confortable, avec un jardin et une grille en fer devant, et en face un bâtiment à deux étages. Elle décrivit alors le gentleman qui était en possession du porte-crayon, elle le vit avec sa femme et cita aussi une remarque qu'il avait faite : « Nous le mettrons de côté et nous verrons si on le réclame. » Et elle dit qu'on l'avait placé dans une petite boite. Ma clairvoyante semblait incapable de désigner la localité où se trouvaient ce monsieur et sa maison; cependant, en réponse à un avertissement, le jour suivant ou le surlendemain, un monsieur répondant à la description donnée par ma clairvoyante apporta le porte-crayon perdu à M. Adamson, qui naturellement fut si étonné de l'exactitude de la description d'une personne qu'aucun de nous n'avait vue ni connue, qu'il prit le tram pour voir les environs et la maison habitée par ce monsieur, et il eut l'étonnement de trouver que la description était exacte, c'était même la seule maison du voisinage ayant une grille en fer, il y avait bien en face un bâtiment à deux étages qui était aussi le seul dans le voisinage. En questionnant le gentleman, M. Adamson constata que le porte-crayon avait été trouvé sur la route, comme cela avait été dit et aussi qu'il avait été placé dans une petite boîte et que le gentleman avait bien fait la remarque qu'on attendrait pour voir si on le réclamerait.

Pour prouver encore mieux qu'il y avait réellement clairvoyance, je m'arrangeai (insu bien entendu de mon sujet) de manière que ledit gentleman fût présent avec environ douze personnes, qui toutes entrèrent dans la chambre après que j'eus endormi ma clairvoyante, et quand je plaçai les breloques et le porte-crayon dans ses mains, elle se retrouva immédiatement dans la même maison et vit le même monsieur. Je lui enjoignis de se souvenir (mes sujets ne se souviennent de rien quand je les réveille, à moins que je ne leur dise de le faire) des traits de ce gentleman, de manière que si elle le rencontrait plus tard, elle le reconnaîtrait. Je l'éveillai et au grand étonnement et à la satisfaction de toutes les personnes présentes, elle reconnut spontanément le gentleman comme étant celui qu'elle avait vu dans son sommeil. Naturellement vous trouverez que le fait de cette reconnaissance

n'est pas d'une grande valeur scientifique, parce que le fait que je connaissais les traits du gentleman rend possible de ranger cette partie de l'expérience dans la catégorie des transmissions de pensée; mais à cause des faits précédents, je crois que l'idée de transmission de pensée doit être écartée.

Je crois seulement bon d'ajouter que M. Adamson J.-P. dans le cercle très étendu de ses connaissances est universellement reconnu comme l'un des hommes de l'Australie du Sud ayant le plus de bon sens et de raison et qu'il tient une place éminente dans plusieurs comités publics ou conseils de notre ville.

A.-W. Dobbie.

Le rapport suivant, nous dit M. Dobbie, lui a été remis par M. Adamson le 8 mars 1886:

Cher monsieur, — j'ai parcouru les pages 7 et 8 de votre lettre et j'approuve presque tout ce qu'elle contient. Vous auriez bien fait cependant de ne pas mettre « un des principaux citoyens, etc. ». Voici ma version de cette affaire.

Passant un soir près de chez vous, en compagnie de ma fille, qui avait perdu une breloque de sa chaîne de montre, il y avait une semaine environ, et qui se plaignait de cette perte, non à cause de la valeur intrinsèque de l'objet, mais parce que c'était un vieux souvenir, je lui dis : « Entrons et voyons si M. Dobbie peut le retrouver pour vous. » Nous vous dîmes notre ennui, que quelque chose avait été perdu qui pendait à une chaîne de montre et nous demandâmes votre aide pour le retrouver, vous promettant de vous apporter le soir suivant les breloques qui restaient et qui consistaient en trois médaillons. Vous dites que c'était un cas difficile, mais que vous essaieriez.

Vous aviez trois sujets endormis quand nous entrâmes dans votre chambre. Peu de temps après vous placiez les breloques dans la main de l'une d'elles, une femme. Bientôt elle se mit à décrire assez bien ma fille, vous l'avez arrêtée lui disant que quelque chose avait été perdu et que nous voulions le trouver. Elle garda le silence une ou deux minutes, puis elle dit : « Je pense que je le vois maintenant. C'était dans la poussière et un homme l'a trouvé. » « Qu'est-ce que c'était? » lui demanda-t-on. Elle répondit : « Un anneau; il y a quelque chose après, ce n'est pas une clef, oh! c'est un porte-crayon; c'est brillant et reluisant. » On lui demanda alors de suivre l'homme chez lui. Il s'ensuivit un long silence; enfin elle dit : « J'y suis maintenant; il le montre à une femme. Je crois que c'est sa femme. Il le met dans une boîte en disant : « Nous le laisserons là et nous verrons ce qu'il arrivera. » Puis elle répéta plu-

sieurs fois qu'ils le rendraient s'ils savaient à qui il appartient, qu'ils ne voulaient pas le garder; oh! je voudrais pouvoir l'emporter, ils paraissent d'honnêtes gens. En réponse aux questions qu'on lui posait, elle décrivit la maison où ces gens vivaient et les environs exactement. Mais elle ne pouvait nommer la localité, n'y ayant jamais été auparavant. Elle décrivit la maison comme ancienne et confortable, au milieu d'un jardin avec, en façade, une grille en fer travaillé; de la porte on ne pouvait pas voir d'église, mais en face il y avait un large bâtiment à deux étages. Elle décrivit exactement l'homme qui avait le porte-crayon. Et elle conseilla de faire mettre des annonces dans les journaux, elle était sûre qu'on le rapporterait si l'on savait qui était le propriétaire.

Cela avait déjà été fait et, le lendemain de la consultation, l'objet fut renvoyé à mon fils à son bureau de la ville. L'homme qui l'avait apporté laissait son adresse. Depuis je suis allé voir sa maison et je lui ai fait une visite. Il ne fut pas peu étonné quand il apprit que nous en savions tant sur lui et ses faits et gestes. Je peux ajouter que j'étais presque complètement incrédule au sujet de la clairvoyance jusqu'à cet incident, mais que j'incline maintenant à changer d'opinion et à reconnaître qu'il y a là quelque chose que je ne puis comprendre.

Depuis, vous avez en ma présence poussé la chose plus loin, la clairvoyante a suivi M. X. à Adélaïde et l'a vu montant l'escalier pour se rendre au bureau de mon fils et lui donner le porte-crayon. De cela, comme de tout ce qui avait précédé, elle devait être dans une complète ignorance.

A. ADAMSON.

L'avertissement dans les journaux relatif à la breloque perdue semble avoir été publié avant que les révélations de la clairvoyante aient été faites, et l'on peut donc concevoir qu'il ait été vu par elle consciemment ou inconsciemment; mais cela n'eût pu, d'aucune façon normale, l'aider à connaître celui qui avait trouvé l'objet, ses actions, son entourage, qui, bien que décrits avec peu de détails, dans le rapport que l'on nous en fait, semblent pourtant l'avoir été trop bien pour qu'on puisse voir là le résultat du hasard.

Les sujets dans ce cas et dans le dernier sont deux jeunes dames, sœurs, qui dirigent une grande école pour de jeunes enfants. Elles ont souvent servi à M. Dobbie pour ses expériences, mais elles n'y ont aucun intérêt pécuniaire. Il peut

être intéressant de connaître la manière d'opérer de M. Dobbie. Il écrit :

Une méthode habituelle pour opérer est d'endormir mes sujets par quelques passes et d'attendre ensuite tranquillement qu'ils me disent qu'ils sont prêts. Je glisse alors sans rien dire l'objet en question entre leurs mains et au bout d'un moment qui varie de deux à cinq minutes, ils commencent à parler d'une façon tout à fait naturelle et j'écris ce qu'ils disent. Dans la plupart des cas, quand l'objet consiste en cheveux d'une personne malade, les demoiselles Dixon tiennent simplement les cheveux dans leurs mains pendant un intervalle de temps qui peut durer de cinq à quinze minutes, puis elles viennent s'asseoir à la table, ouvrent les yeux (quoique encore endormies) et écrivent le diagnostic du cas et prescrivent les remèdes. Dans la plupart des cas, elles décrivent correctement le mal, bien que quelquefois (même quand je connais très bien les circonstances) elles se trompent complètement. Quelques-unes des consultations ont été très remarquables; mais je ne suis pas en mesure d'affirmer positivement si les guérisons ont été dues aux remèdes ou si elles furent le résultat de la foi ou en d'autres termes dues à l'action de l'esprit sur le corps.

M. Dobbie a obtenu plusieurs exemples de clairvoyance apparente avec les demoiselles Dixon et avec M. Williams, un jeune homme de 24 ans. Mais, dans la majorité des cas, les résultats n'ont pu être vérifiés, ou ils pouvaient être dus à la transmission mentale venant des personnes présentes. Il y a eu souvent des descriptions (faites avec une vivacité, une puissance d'imagination très grandes) de scènes qu'on supposait se rattacher à l'histoire passée d'un objet placé entre leurs mains; mais il est difficile de dire si les connaissances montrées, historiques ou autres, dépassaient celles que le sujet aurait pu avoir à l'état normal. Par exemple, un fragment d'os conglomérés ou pétrifiés, que l'on disait être les os de martyrs chrétiens dévorés par les bêtes au Colisée, à Rome, fut placé dans la main de M. Williams et produisit une description très vive d'une lutte entre des hommes et des bêtes dans un amphithéâtre. Dans ce cas, il semble qu'il y eut au moins transmission de pensée, car personne dans la chambre, excepté M. Adamson, qui apporta le fragment, ne savait normalement ce que c'était. De plus, si nous supposons que le sujet avait

reçu de l'esprit de M. Adamson l'idée de Rome et de martyrs et qui avait probablement lu quelque histoire des scènes du Colisée où les martyrs chrétiens étaient livrés aux bêtes féroces il se peut bien qu'il ait puisé le reste dans sa propre mémoire, relativement à la scène du Colisée. Remarquons encore, au sujet de la transmission de pensée et comme prouvant plutôt qu'il n'y en a pas eu chez ces sujets, que M. Dobbie dit ceci :

Nombre de fois j'ai fait tous mes efforts pour faire voir aux sujets des scènes et des visions, en suscitant dans mon esprit des tableaux que j'imaginais les plus vivants possible, mais jusqu'à présent je n'ai jamais réussi à faire penser ou dire ou voir quelque chose à mes clairvoyants de cette façon.

Il est à noter encore que comme tous les clairvoyants, autant que j'ai pu le constater, ceux de M. Dobbie ne sont pas infaillibles et peuvent se tromper dans leurs renseignements.

La chose qui m'étonne le plus, remarque M. Dobbie, c'est que très souvent ils se trompent entièrement, même quand je connais parfaitement la nature ou l'histoire de l'objet que je place dans leurs mains, et aussi quand les visiteurs la connaissent.

Et il dit encore :

J'ai peu de confiance dans les facultés de mes sujets pour découvrir la piste du meurtrier de Whitechapel. J'ai essayé une fois de les mettre sur la trace d'un homme distingué qui disparut subitement d'Adélaïde, il y a deux ou trois ans, et fut trouvé mort quinze jours plus tard. Mes sujets répétaient avec insistance que cet homme était vivant et qu'il errait au sud d'Adélaïde, tandis que depuis tout ce temps il était mort et qu'il fut trouvé au nord d'Adélaïde.

Le rapport que je vais donner maintenant est envoyé par A. S. Wiltse, M. D. Kansas, U. S. A., associé honoraire de la branche américaine de la S. P. R. Les commentaires du Dr Wiltse lui-même sur ses expériences mettent si bien en lumière les points dignes de remarque, que je pense n'avoir besoin d'y rien ajouter.

QUELQUES EXPÉRIENCES D'HYPNOTISME

Pendant quelque temps, l'été de 1882, j'ai eu par hasard la bonne fortune de trouver un excellent sujet, pour l'hypnotisme, dans la personne de Fannie G..., âgée d'environ quinze ans, et comme cette jeune fille nous servait de bonne, je pus continuer mes expériences plusieurs semaines.

Je regrette de n'avoir pas pris de notes, n'imaginant pas alors que je publierais les résultats de mes expériences; mais comme je prends rarement des notes sur quelque chose et que je n'ai jamais tenu de journal, habituant exprès mon esprit à retenir, je suis sûr de pouvoir bien raconter les points principaux, et comme les expériences eurent comme témoins plusieurs de mes voisins, je crois que plusieurs des faits que j'avance peuvent être vérifiés par le témoignage de quelques-unes de ces personnes.

J'avais mis plusieurs fois le sujet dans l'état de sommeil hypnotique profond avant qu'elle commençât à présenter des phénomènes de clairvoyance. Dans un rapport précédent, j'ai montré sous quelles conditions de preuves rigoureuses j'opérais (1). Qu'il me suffise de dire ici que je n'ai laissé aucune porte ouverte à l'erreur.

Les facultés de lucidité de mon sujet furent mises en lumière par un assistant qui me demanda si elle ne pouvait pas voir ce

(1) Le rapport auquel il est fait allusion fut lu à l'Académie de médecine d'Owosso en 1886. Une copie en a été faite pour nous par la sœur du Dr Wiltse. Le Dr Wiltse y décrit les précautions qu'il prenait pour être sûr de la sincérité de l'état hypnotique qu'il obtenait au bout de cinq à vingt minutes. Il raconte aussi les expériences II, III, IV et V d'une façon qui concorde bien avec ce qui est donné ici.

Le passage suivant, quoique sans rapport direct avec la clairvoyance, mérite cependant d'être cité, surtout parce que dans le témoignage corroboratif joint au récit du docteur Wiltse on fait allusion au transport des sensations.

Après plusieurs séances je découvris que, bien que cette fille fût insensible aux impressions pénibles affectant sa propre personne, elle était très sensible à celles qui pouvaient m'arriver. Ainsi, quand je me tenais derrière elle à une distance de plusieurs pieds avec mes mains derrière moi, si ma main droite était piquée avec une épingle, sa main droite à elle remuait et cherchait à éviter la piqûre. Si je goûtais quelque substance agréable, aussitôt que je sentais dans la bouche un goût bien défini elle commençait à faire claquer ses lèvres comme si elle goûtait quelque chose d'agréable. Si, au contraire, je goûtais quelque chose d'amer ou de nauséabond, elle faisait la grimace et de faibles efforts pour rejeter. Ce qui m'était agréable pouvait lui déplaire : aussi je devais me retenir de fumer quand elle est endormie parce que cela lui fait mal au cœur, quoique la fumée d'autres personnes dans la chambre n'ait pas d'effet sur elle.

qui se passait dans la chambre voisine. J'essayai et cela réussit en partie, mais ayant persisté quelques jours, il se développa chez elle un pouvoir de vision qui semblait vraiment n'avoir pas de limite.

Expérience I

Tout le monde était assis le long d'un côté de la chambre; on était serré l'un contre l'autre, comme des enfants à l'école; le sujet était complètement endormi, puis éveillé assez pour pouvoir parler, bien que les yeux fussent fermés, une montre passait et repassait de main en main, toujours par derrière. Je me trompais souvent pour dire qui tenait la montre, mais Fanny invariablement indiquait, soit par son nom, soit en la montrant, la personne qui tenait la montre. Souvent on faisait passer l'objet au moment même où le « teneur » était nommé, mais elle disait toujours le changement.

Elle ne pouvait cependant dire l'heure marquée sur le cadran, même quand la montre était tenue par une personne en face d'elle (Mme Wiltse me dit que cette fille ne pouvait lire l'heure dans sa condition normale, elle n'avait jamais appris).

Expérience II

Miss Florence F..., maintenant Mme R..., une voisine, fut invitée à venir un soir, après avoir préparé quelque chose comme épreuve pendant la journée. Elle arriva et dit au sujet d'aller à la cuisine et de lui dire ce qu'elle voyait. Elle était environ à 20 « rods » de là, cette cuisine. Le sujet, ayant été censé s'y rendre, fut interrogé sur ce qu'elle voyait et répondit aussitôt : « La table est au milieu de la pièce et dessus il y a une boîte couverte avec une nappe. » Qu'y a-t-il dans la boîte, Fannie ? » demandai-je. — « Oh ! je n'ose pas regarder dans la boîte ! Miss Florence serait peut-être furieuse. » — « Miss Florence veut bien que vous regardiez. Enlevez la nappe, Fannie, et dites-moi ce qu'il y a. » Tout de suite elle répondit : « Il y a sept pains et seize biscuits. » (C'était exact.)

Je veux bien que ce soit de la télépathie, parce que miss Florence F... était dans la chambre, et sans nul doute les faits étaient tout à fait présents à son esprit, les choses ayant été arrangées par elle comme épreuve, mais ce qui suit n'est plus si évidemment de la télépathie.

Miss Florence demanda à Fannie ce qu'il y avait dans l'écurie. Elle répondit : « Deux chevaux noirs, un gris et un rouge » (elle voulait dire un bai). Miss Florence : « Ce n'est pas ça, Fannie : il n'y a que mes chevaux noirs à l'écurie. » Dix ou quinze minutes après, un frère de miss Florence vint à la maison et dit à sa sœur qu'il y avait des voyageurs à la maison, et en le questionnant,

nous apprîmes que le cheval gris et le « rouge » leur appartenaient, et qu'ils avaient été à l'écurie il y avait une demi-heure, quand Fannie les apercevait.

Naturellement nous reconnaissons qu'on peut avancer la théorie que Fannie arriva à cette connaissance par l'intermédiaire de l'esprit de quelqu'une des personnes se trouvant alors chez miss Florence, ou que, par sympathie télépathique avec son frère ou son père, miss Florence était inconsciemment prévenue des faits et que Fannie prit son renseignement à cette source inconsciente; mais en essayant d'établir une « vera causa », nous tenons beaucoup à nous appuyer sur les théories qui font plus appel à la raison et à un jugement sain comme devant s'accorder avec les faits, celle-ci nous semble au moins bien « alambiquée ».

Expérience III

Je dis au sujet de venir avec moi à Chattanooga (une distance de 98 milles), une ville qu'elle n'avait jamais vue. Je suis positivement sûr qu'elle n'y était jamais allée.

Maintenant, nous y sommes, dis-je. Dites-moi comment vous trouvez la maison de mon frère. « La maison est belle, dit-elle, mais le chemin est terriblement étroit. » Ce détail m'était présent à l'esprit au même instant. Je lui demandai alors d'entrer avec moi dans la maison, et supposant que nous y étions, je lui demandai de me dire ce qu'elle voyait. Elle donna aussitôt une description détaillée du mobilier du petit salon, en commençant par un coin, et, faisant le tour de la chambre, mais arrivant au piano, un instrument qu'elle n'avait jamais vu, elle dit : « Voilà quelque chose de drôle, qu'est-ce que c'est? » Et elle le décrivit très bien, parlant des touches comme de morceaux d'os blanc avec des morceaux plus courts de bois noir placés entre les autres.

Si elle lisait tout cela dans mon esprit, pourquoi ne pouvait-elle y lire le nom, ou jusqu'à un certain point l'usage du piano? Ils devaient y être plus lisibles, il me semble, qu'autre chose, bien que — comme le suggère M. Hodgson dans son explication du mystère, que je crois bonne — les choses se présentent à son esprit non pas comme un nom ou une description, mais qu'elle croit les voir et que ses idées revêtent une forme d'apparence objective.

Expérience IV

Mme S. J. W., dont le mari était directeur d'un théâtre de genre à Louisville, Ky, à quelques centaines de milles de là, demanda des renseignements sur lui. Après l'emploi des procédés habituels, nous n'eûmes aucun résultat, excepté d'inutiles exclamations de surprise sur « de grands bâtiments », « des masses de gens », etc.

Enfin Mme S. J. W., qui croit aux incantations, à la sorcellerie, etc., prit dans sa bourse une bague qu'elle dit venir du doigt de son mari, et la glissant dans la main de Fanny : « Puisse ceci vous mettre sur la trace ! »

Par ce qui doit être regardé, je crois, comme une curieuse coïncidence, Fannie commença, au bout de peu d'instants, à décrire le mari de la dame (qu'elle n'avait jamais vu, mais que moi je connaissais), donnant de lui une excellente description et disant : « Il arrive une masse de gens; il leur donne des feuilles de papier jaune avec quelque chose d'écrit dessus, mais il a des petites cartes qu'il faut lui payer. » Il nous sembla clair que les papiers jaunes étaient des programmes et les cartes des billets. Mais quant à la connaissance de ces choses par Fannie à l'état normal, je doute qu'elle connût seulement le sens du mot théâtre.

Fannie se mit alors à décrire une femme qui parlait, disait-elle, et riait avec le monsieur, et elle décrivait particulièrement une bague à son doigt, lorsque Mme S. J. W. éclata en une tempête de rage, nommant la femme, déclarant que la bague, c'était elle (Mme S. J. W.) qui l'avait donnée à son mari. Il faut dire que les deux époux étaient séparés. Quant à la vérité ou à la fausseté de tout cela, je puis seulement dire que la dame pleura et délira tour à tour, et finalement fit un don généreux à Fannie pour sa consultation.

Les résultats de cette expérience sont si douteux cependant, et ressemblent tant à une histoire de bohémienne diseuse de bonne aventure, que je lui accorde peu de confiance. Mais il ne faut pas la laisser entièrement de côté; puisque l'effet apparent de la bague placée dans la main de Fannie, que j'ai traité de coïncidence, présente un point que l'observateur ne doit pas négliger dans le cours de ses expériences.

Qui sait? ce que, dans mon ignorance et peut-être dans ma présomption, j'ai négligé comme étant une superstition, une coïncidence, pourrait bien nous conduire à quelque loi cachée et qui ne serait pour cela moins naturelle.

Expérience V

Ce soir-là, il se trouva réuni plus de monde que ne pouvait en tenir la maison. Le bâtiment n'avait que trois chambres, la partie montante étant divisée au milieu par une cloison, et la cuisine en appentis courant tout le long de cette partie.

M. William Howard avait soupé avec nous, mais Fannie n'avait pas su son nom. Les personnes qui étaient dehors soulevèrent doucement M. Howard et le firent entrer dans la cuisine par la fenêtre. La porte entre la cuisine et la chambre que nous occupions était fermée, de sorte que la cuisine était dans une obscurité

complète. Personne en dedans ne sut ce qui se passait dehors, et nous n'entendions aucun des mouvements, tant ils furent faits doucement. Par un mot on nous prévient que Fannie examine la cuisine. Naturellement je sus ainsi qu'on venait d'y préparer quelque chose, mais quoi? je n'en avais aucune idée. Le dialogue suivant s'engagea alors : « Fannie, voulez-vous aller à la cuisine et me dire si tout va bien par là. Voulez-vous? » (La secouant doucement.) — Fannie : « Oui, monsieur. » — « Eh bien! que voyez-vous? Tout va-t-il bien par là? » Fannie : « Il y a un homme là! » — « Qui est-ce? » « Je ne sais pas son nom, c'est celui qui a dîné chez nous ce soir. » — « Que fait-il, Fannie? » — Fannie : « Oh! il se tient avec l'oreille sur la porte et il a votre flûte à la main. Là, il l'a laissée et regarde à sa montre. Oh! quelle jolie montre en or! » C'était justement ce que faisait mon ami dans la cuisine, quoique aucune des personnes de la chambre ni de celles restées dehors ne sût ce qu'il faisait. Je ne savais même pas que ma flûte fût là; ce n'était pas sa place. Elle y avait été mise par négligence, et mon ami, par hasard, mit sa main dessus en tâtonnant dans l'obscurité, et en entendant la remarque de Fanny, il la laissa et sortit sa montre pour s'assurer si le sujet saurait décrire ses mouvements.

Expérience VI

M. Howard, mentionné dans l'expérience précédente, demeurait à 6 milles de chez moi. Il venait de faire faire une grande maison en bois. Notre sujet n'avait jamais vu cette maison, bien que, je pense, elle ait pu en avoir entendu parler. M. Howard venait de passer quelques jours hors de chez lui et demanda que Fannie y allât et vît si tout était bien. Elle s'exclama à la grandeur de la maison, mais elle se moqua de la laideur de la clôture de la façade, disant qu'elle ne voudrait pas avoir une aussi vieille et horrible clôture devant une si belle maison. — « Oui, dit Howard en riant, ma femme m'en veut à mort pour la clôture et les marches de la façade. » — « Oh! interrompit Fannie, les marches sont belles et neuves. » — « Elle n'y est plus, dit Howard, les marches sont encore plus laides que la clôture. » — « Ne voyez-vous pas, s'écria Fannie avec impatience, comme elles sont neuves et propres? Hein! (et elle semblait absolument révoltée, à en juger par son ton). Je les trouve vraiment belles. »

Changeant de sujet, Howard lui demanda combien de fenêtres il y avait à la maison. Presque immédiatement elle en donna le nombre (je crois que c'était vingt-six). Howard pensait que c'était trop, mais en comptant avec soin, il trouva que c'était exact.

De chez moi, il alla directement chez lui, et, à sa grande surprise, trouva que, pendant son absence, sa femme s'était servie d'un charpentier qui avait construit de nouvelles marches pour le per-

ron, et le travail avait été terminé un jour ou deux avant que Fannie examinât les lieux avec son invisible télescope.

Le fils de M. Howard, un jeune homme, était allé dans un comté voisin et l'on n'attendait pas son retour avant quelques jours. Fannie connaissait ce jeune homme (André). M. Howard, étant obligé de retourner à la station, était encore avec nous le soir suivant. Sa foi dans notre « oracle » avait pris de plus grandes proportions, et il nous suggéra de faire une visite chez lui par le moyen des merveilleuses facultés de Fannie. Elle décrivit les chambres parfaitement, jusqu'à un bouquet sur une des tables, et dit que plusieurs personnes jeunes étaient là. Interrogée sur leurs noms, elle répondit qu'elle n'en connaissait aucune, sauf André. « Mais, dis-je, André n'est pas à la maison. » Fannie : « Comment! Ne le voyez-vous pas? » — « Vous êtes sûre, Fannie? » — « Oh! Est-ce que je ne connais pas André? Là, vous dis-je, il est là. » M. Howard rentra chez lui le matin suivant et vit qu'André était rentré tard la veille et que plusieurs jeunes gens du voisinage avaient passé la soirée avec lui. Une autre preuve venait donc confirmer notre foi.

L'expérience suivante présente un enchaînement complet de preuves, de sorte qu'il ne reste aucun détail isolé pouvant rendre probable ou même possible une coïncidence. Et la suggestion consciente ou inconsciente étant entièrement exclue, je crois que je peux hardiment proclamer que mes expériences établissent que la clairvoyance est un fait à ranger parmi les choses connues et complètement démontrées.

Depuis que j'ai commencé cet article, je me disais qu'il ne serait pas juste de me fier entièrement à ma mémoire et j'écrivis à Tennesee, où les expériences eurent lieu, pour obtenir les témoignages des personnes qui y assistèrent. Ils me sont arrivés par la poste d'aujourd'hui, 12 janvier 1891, et je suis heureux de pouvoir les joindre à cet article.

Expérience VII

M. Win Howard et M. N. Parker vinrent me trouver de bonne heure un matin, disant que c'était sur la requête de leurs voisins qu'ils venaient. Ils me demandaient d'hypnotiser Fannie dans le but d'acquérir, si c'était possible, quelque renseignement sur l'endroit où se trouvait le corps de l'oncle Julian Scott qui, la nuit d'avant, était allé avec son cheval dans la rivière Émeraude et s'était noyé. Nous étions dans la rue pendant cette conversation, et je répondis que comme c'était là une occasion d'établir la clairvoyance de Fannie en dehors de la pure lecture de pensée, nous ne dirions pas à Fanny, avant qu'elle fût hypnotisée, sur quoi elle allait être questionnée, de sorte que son esprit ne pourrait pas du tout être

influencé par quelque supposition prématurée sur la question.

Nous arrivâmes à la maison, mais Fannie paraissait très peu disposée à être questionnée sans avoir été d'abord informée de la nature du sujet. C'était la première fois qu'on venait la trouver d'une manière si cérémonieuse, si officielle, et cela aussi excitait ses soupçons. Pour tout dire, Fannie avait un amoureux et avait une peur extrême que l'on vînt fouiller dans leurs secrets, et elle croyait qu'elle répondrait à toutes les questions qu'on lui ferait pendant son sommeil, de sorte qu'il me fallait toujours lui jurer sur mon honneur qu'aucune question de cette nature ne lui serait faite. Mais le fait insolite de deux personnages importants venant avec l'intention de la voir dormir et questionner sur un sujet dont on ne pouvait lui parler auparavant, cela ne lui allait pas, elle se révoltait. On trouva un compromis, pourtant; j'écrivis le sujet de la question sur un papier que lut madame Wiltse; cette dame l'assura qu'il n'y avait rien de blâmable, mit le papier dans une enveloppe cachetée, et promit de le tenir jusqu'à son réveil, de monter la garde pendant son sommeil et de veiller à ses intérêts. Sous ces conditions, elle passa avec assez de bonne volonté dans l'état magnétique.

Je lui exposai alors le cas, lui demandant de venir avec nous à la rivière, nous prendrions une barque et chercherions le corps. « L'oncle Julian est noyé! Pauvre vieux! » s'écria-t-elle. Elle dit qu'elle irait volontiers avec nous, et stipula seulement que mistress Wiltse nous accompagnerait. Je fis soi-disant préparer les chevaux et nous partîmes (dans son imagination).

La rivière était à trois milles. Sur la route habitait mistress Hall, une veuve, et Fannie, tout à coup : « C'est ici que demeure mistress Hall ! Prenons-la avec nous ! » — « Très bien, Fannie, elle dit qu'elle viendra avec nous, et maintenant nous voici déjà. » Quelques moments de ce profond sommeil qui semble suggérer au sujet le passage du temps, et je secoue un peu Fannie en lui disant : « Voilà, nous y sommes, et voici le bateau. Je vais ramer doucement et vous regarderez bien dans l'eau. Maintenant, que voyez-vous? » Elle se mit aussitôt à décrire les rochers, les morceaux de bois, les troncs d'arbres, le fond, etc. (Il fallait continuellement que je répète la question : Que voyez-vous? Voyez-vous quelque chose? Pouvez-vous voir le fond? etc. Sans quoi elle se serait tout de suite mise à ronfler.)

Au bout d'un instant, elle dit tout d'un coup, comme si quelque chose l'excitait : « Il y a quelque chose au-dessus, là-bas, en avant de nous. » — « Par où, Fannie? » « A droite, en bas, là-bas! Ramez plus près. » — « Très bien, nous y voilà. Maintenant, qu'est-ce que c'est? » — « Je vois maintenant. C'est un chapeau. » — « Où? » — « Ne voyez-vous pas dans cet amas de bois. » (Ceci est la version de Mme Wiltse. Suivant moi, elle dit : « dans ce buisson. ») — « Dé-

crivez l'endroit, Fannie, que nous puissions le prendre en revenant. » — « Ne voyez-vous pas?... etc. » Et elle décrivit quelques particularités sur les rives.

Peu après, elle signala un objet près de la rive gauche et demanda à être menée là. Elle demanda si nous ne voyions pas le tronc d'un vieil arbre sous l'eau, près de la rive. « Oui, Fannie; et après? » — « Comment ! ne voyez-vous pas?... il y a quelque chose dessous. » — « Qu'est-ce que c'est, Fannie ? » — « Je ne peux pas voir. Ramez plus près. » — « Très bien, nous y sommes. » (Silence de Fannie.) — « Qu'est-ce que c'est, Fannie? » — « Quelque chose de gros et de sombre ; je ne peux pas voir quoi. Il y a une selle là. Ne la voyez-vous pas Fannie? » — Si, mais qu'y a-t-il encore? » — « Quelque chose, mais je ne peux pas le bien voir, l'eau est bourbeuse. La selle est là, je peux la voir, et un étrier est parti. » — « Très bien. Pouvez-vous voir quelque chose sur la rive pour que nous puissions reconnaître l'endroit quand nous reviendrons? » — « Mais oui, naturellement ! Ne voyez-vous pas comme le sable est piétiné dans ce creux, autour des racines de cet arbre ? »

J'avoue que ma démonstration sur les points relatifs à la selle avec son étrier perdu et au chapeau n'est pas assez explicite, ni de première main, comme j'aurais voulu la donner, ni comme j'espère encore pouvoir la fournir, car je ne serai tout à fait content pour ces deux points que quand j'aurai les preuves directes venant des témoins. Sur de pareils sujets, il faut que nous ayons des faits bien établis. Cependant quoique je sois resté dans le voisinage quelque temps encore, et que j'aie beaucoup entendu parler de la chose, je n'ai jamais entendu mettre ces points en question. En réalité, on était en général si convaincu que j'avais obtenu là quelque chose d'extraordinaire, que beaucoup de gens avaient peur de m'approcher parce qu'il aurait pu me prendre l'envie de jeter sur eux quelque horrible sort et cette idée était fortifiée par des dispositions à « la blague », de plusieurs de mes voisins qui s'amusaient à épouvanter ces gens superstitieux. Enfin, malgré tous les détails que j'ai donnés, je trouve que ces deux points doivent être considérés comme suspects jusqu'à ce que j'aie obtenu des preuves directes. L'opinion commune fut que Fannie ne s'était pas trompée sur ces points. Quant au reste, je fus témoin moi-même de l'exactitude de ses renseignements ; c'est ce que je vais continuer à montrer.

Nous descendîmes la rivière, Fannie s'avouant incapable de voir aucune autre chose intéressante, et après quelques minutes, elle se plaignit d'être fatiguée, d'avoir froid, et me tourmenta pour revenir, disant qu'il était inutile d'aller plus loin, qu'on ne trouverait pas oncle Julian maintenant, et elle répétait sa singulière assertion sur l'inutilité d'aller plus loin, en disant avec beaucoup de violence : « Ça ne servira à rien de regarder plus en aval de

la rivière. » — « Très bien, Fannie; nous allons retourner, mais auparavant montrez-nous quelque marque qui nous fasse retrouver l'endroit, pouvez-vous ? » — « Comment ! ne voyez-vous pas ? » s'écria-t-elle sur un ton qui paraissait un ton de mépris. — « Quoi, Fannie ? » — « Oh ! ne voyez-vous pas ce grand pont ? » — Où, Fannie ? » — « Mais tout droit, là. Nous venons de passer juste dessous, c'est là, tout droit. »

Nota. Les ponts dans cette partie du pays sont très rares. La rivière Émeraude n'avait alors qu'un seul pont, un pont de chemin de fer, en fer, que, j'en suis sûr, Fannie n'avait jamais vu, car il n'y a pas de voie publique pour y aller, il traversait la rivière à un endroit sauvage, isolé, presque inaccessible, dans les montagnes, à plusieurs milles d'où nous étions. « Quelle espèce de pont est-ce, Fannie ? » demandai-je pour savoir si réellement elle voyait, car elle était de nouveau maintenant dans le domaine des choses que je connaissais et j'étais assez surpris de l'exactitude de ses paroles. Fannie (hésitant un peu comme pour voir tout à fait bien, puis sur un ton de curieuse suprise) : « Mais on dirait qu'il est fait en fer ! » (Suggestion.)

Ici finit la clairvoyance tout à fait indiscutable et indépendante de notre sujet dans cette expérience, mais ce qui suit jettera, je crois, quelque lumière sur cette question qu'il est naturel de se faire : Pourquoi le sujet a-t-il un moment la clairvoyance directe, et un autre moment après, la clairvoyance télépathique, bien que la place de cette théorie ne soit pas dans la présente étude.

Justement, comme je venais de suggérer que nous étions en train de retourner, on ouvrait la porte pour demander M. Howard, et un voisin lui apprenait, mais si bas que personne à l'intérieur n'entendit, que le corps avait été retrouvé et transporté du fils (de l'oncle Julian) qui habitait sur le bord de la rivière, près du gué d'où nous étions partis avec notre barque imaginaire. Le message avait toutes les apparences de la vérité. M. Howard rentra paraissant assez chagriné, comme je l'étais aussi, et m'informa tout bas des nouvelles. « Soyez tranquille, répondis-je, j'essaierai une autre expérience. » Je ne pensais pas réussir.

« Fannie, dis-je, nous voilà au débarcadère. Nous avons tous froid. Allons aux « Scotts » et nous nous chaufferons. » Elle consentit. Je feignais être entré dans la maison quand Fannie s'écria, très excitée : « Mais le voilà ! » — « Qui, Fannie ? » — « Mais ne le voyez-vous pas ? » — « Si je vois quoi, Fannie ? » — « Eh bien ! ils ont trouvé oncle Julian, ils lui ont fait la toilette des morts. » Elle continua et parla de différents parents et amis qui étaient là, ils pleuraient, etc. Et elle nommait les personnes que nous supposerons bien certainement devoir être là.

C'était de la télépathie bien probablement, car pas un mot de tout cela n'était vrai. Le corps ne fut retrouvé que quatorze jours

après l'accident par un ouvrier de chemin de fer se trouvant sur un train traversant le pont dont Fannie avait dit : « Nous venons de passer dessous. » Le corps s'était arrêté dans un vieil amas de bois, un peu plus bas que le pont. Bien des fois depuis on m'a montré cet endroit du pont comme la place où « l'on trouva l'oncle Julian ». Et bien souvent aussi j'ai pensé de la prophétie en apparence parfaite de Fannie répétant avec emphase : « Nous venons de passer sous ce grand pont, et il sera inutile de jamais regarder plus en aval du fleuve pour chercher l'oncle Julian ! » Je pouvais du haut du pont jeter une pierre dans l'amas de bois où le corps s'arrêta quatorze jours après cette singulière excursion que Fannie fit jusqu'à ce point précis, par le moyen de quoi ? Je demande qu'on me réponde. Ai-je pu démontrer l'existence de l'âme, il y a déjà quinze ans que j'ai commencé à faire mes expériences avec un bien faible espoir de réussir, mais cet espoir ne m'a jamais quitté une seule fois.

Mrs. Wiltse écrit à M. Hodgson :

Skiddy Morris Co., Kansas, 16 janvier 1891.

Mon mari m'ayant lu son étude intitulée : *Quelques expériences d'hypnotisme*, paragraphe par paragraphe avec beaucoup de soin, je certifie ici qu'elle correspond complètement avec le souvenir que j'ai gardé de mon côté des expériences que j'ai vues il y a plusieurs années.

Mrs. Haidee Wiltse.

Le Dr Wiltse dit qu'il a signalé les légères différences entre le souvenir de Mme Wiltse et le sien.

Mrs. Roberts, la miss Florence F... du récit, écrit au Dr Wiltse :

Cardiff, Tenn, 13 janvier 1891.

J'ai reçu tard hier soir votre lettre et je me hâte d'y répondre. Votre rapport (le suivant) est exact d'un bout à l'autre. Mais si vous vous rappelez, nous avons, ou plutôt vous avez demandé à Fannie d'aller dans notre magasin et de voir ce qu'il y avait là, et elle a dit : « Un quartier de bœuf de derrière, » et c'était vrai, nous nous l'étions procuré tard ce soir-là. Vous lui avez demandé aussi d'aller dans la cuisine et de voir combien de pains elle trouverait. C'est ce qu'elle fit, et en rentrant à la maison, on trouva que c'était correct. C'était dans l'hiver de 1881 ou 1882, je crois, en décembre 1881 ou en janvier ou février 1882, je ne puis me rappeler le mois, je sais qu'il faisait froid. Si vous vous rappelez quand oncle Julian se noya, c'était vers cette époque, car, si je me rappelle bien, vous avez essayé, cette même nuit, de lui faire retrouver le corps. Je crois,

autant qu'il m'en souvient, qu'elle indiqua la place de la selle qui, peu de jours après, fut trouvée à l'endroit décrit; mais Fannie ne put trouver le corps.

MRS. FLORENCE F. ROBERTS.

RAPPORT

Miss Florence F... était à la maison un soir et demanda à Fannie de regarder dans son écurie et de dire ce qu'elle voyait. Elle répondit qu'il y avait deux chevaux noirs et un rouge (voulant dire, bien entendu, un cheval bai). Miss Florence dit : « C'est une erreur, il n'y a que mes deux noirs. » Peu après, son frère arrive, disant qu'il y avait quelques voyageurs à la maison, et par des questions nous apprîmes que ces voyageurs avaient mis un cheval gris et un bai dans l'écurie, de sorte qu'après tout Fannie avait raison, les deux chevaux étrangers ayant été là quand, avec ses yeux de clairvoyante, elle avait regardé dans l'écurie.

Ce rapport est correct.

MRS FLORENCE F. ROBERTS.

RÉPONSES DE WILLIAM HOWARD (ANCIEN ADMINISTRATEUR)

Question 1. — La selle de l'oncle Julian Scott fut-elle trouvée dans la rivière à l'endroit décrit avant sa découverte par Fannie G... pendant son sommeil ?

Réponse 1. — Je n'étais pas là quand on l'a trouvée, mais des gens dignes de foi m'ont dit que oui.

Question 2. — Manquait-il un étrier comme elle l'a dit ?

Réponse 2. — On m'a dit la même chose pour l'étrier, et aussi pour le chapeau.

Question 3. — Le chapeau a-t-il été trouvé dans un buisson, dans l'eau, au point décrit ?

Réponse 3...

Question 4. — Vous décrivit-elle les nouvelles marches de votre maison, avant que vous sachiez qu'elles étaient construites ?

Réponse 4. — Oui.

Question 5. — Vous décrivit-elle bien, tenant votre montre dans votre main, la remettant dans votre poche et ramassant une flûte sur le lit, et cela tandis que vous étiez dans une chambre obscure avec un mur entre vous ?

Réponse 5. — Oui.

Question 6. — Décrivit-elle votre maison et vous dit-elle qu'André y était, tandis que vous pensiez qu'il était dehors, et si oui, était-i à la maison, comme elle le disait ?

Réponse 6. — Oui.

Question 7. — D'après ce que vous vîtes, fûtes-vous convaincu que

Fannie, quand elle était magnétisée, avait le pouvoir d'acquérir des connaissances que n'avaient pas les personnes autour d'elle?

Réponse 7. — Oui.

WM. HOWARD.

Nous certifions que ces questions faites à William Howard sont bien des faits. Nous étions présents, en même temps que M. Howard, quand miss G... fut endormie par le Dr A. S. Wiltse. Nous constatâmes que quand quelqu'un de nous piquait le docteur avec une épingle, elle reculait la même partie du corps. Miss G... n'avait pas l'habitude de fumer et quand le docteur était dans une autre chambre séparé d'elle par un mur, s'il voulait fumer, elle commençait à avoir mal au cœur et semblait sentir le même goût que lui.

W. T. HOWARD et LIZZIE HOWARD.

Si la place où se trouvait la selle fut exactement donnée par Fannie, ce cas dépasse ceux de clairvoyance de faits connus par quelqu'un. Ce sera le dernier que je donnerai ici. Dans un appendice, je donne les preuves complémentaires relatives à « Jane », ainsi que quelques autres cas envoyés à la Société de Recherches Psychiques, mais qui, à cause de leur ancienneté et parce qu'ils viennent des souvenirs d'un seul individu, semblent arriver à un degré d'évidence inférieur à ceux que présentent les cas ci-dessus.

Dans le prochain numéro des *Proceedings* (1), nous comptons donner un travail du Dr Alf. Backmann, de Kalmar (Suède), sur quelques expériences de clairvoyance qu'il a faites. Outre les documents envoyés aussi à la Société de Recherches Psychiques, et pas encore publiés, il y a une quantité considérable d'exemples, du type discuté ici, publiés dans divers livres et brochures, ainsi que dans le *Zoist* et dans d'autres feuilles périodiques consacrées au mesmerisme. J'espère avoir l'occasion de les passer en revue, car pour essayer de former un jugement sur la question, il est important d'avoir devant soi tout ce qui peut servir de preuve.

Enfin j'espère, dans un futur travail, discuter les preuves d'autres types de clairvoyance, particulièrement de faits inconnus à tout être humain.

(1) Cet intéressant travail a paru dans le numéro des *Proceedings* de juillet dernier (part. XIX). — Éditeurs Trübner et Cie, Charing Cross road, Londres.

APPENDICE

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES SUR JANE

Reste des notes du docteur F...

Expérience III

J'étais bien décidé en cette occasion à ne lui faire aucune question pouvant la guider et en même temps à ne pas la tromper. Le sommeil étant obtenu, je lui dis : « Nous sommes sur un chemin de fer et nous pouvons voir un grand bâtiment comme un moulin, où est-ce? » « Est-ce un moulin où l'on broie des grains? » « Oui, dis-je. Pouvez-vous trouver ce qui fait marcher le moulin? Est-ce le vent? — Non. — Est-ce l'eau? — Non, c'est la vapeur. Je ferai remarquer ici que le moulin est placé près d'un cours d'eau qui communique près de là avec la rivière Tyne. Elle demanda : « Pouvons-nous entrer? » Et sur ma permission elle se mit à décrire le bruit de la machine, la poussière de farine tombant comme de la neige; le meunier, tout blanc, se tenant près d'un « poke », et elle continuait son inventaire de l'intérieur du bâtiment quand je l'arrêtai et lui dis de laisser là le moulin et d'entrer dans la maison d'à côté. « Est-ce la petite maison? » « Non. » C'était la grande que je désirais qu'elle visitât. « Est-ce celle avec un jardin devant? » — « Oui, avec un grand jardin, » car j'avais le souvenir erroné que le jardin était grand. « Non, le jardin est petit et juste en face de la maison. » Et, alors comme d'habitude, elle demanda si l'on pouvait entrer. Elle dit qu'un monsieur habitait cette maison, mais aussitôt elle se reprit, remarquant que ce n'était pas un monsieur, mais qu'un monsieur y avait autrefois habité. Elle semblait maintenant très embarrassée, sa figure exprimait visiblement la perplexité de son esprit. « Pourquoi ce monsieur a-t-il quitté cette jolie maison? » — « Il y a quelque chose d'étrange pour cette maison. Je ne puis comprendre ça. » — « Ne pouvez-vous pas dire ce qu'il y a de si étrange? Ne pouvez-vous dire pourquoi ce monsieur est parti. » — « Oh! oui, c'est à propos d'une dame. — Serait-ce la femme de ce monsieur qui serait morte là? Est-ce cela qui l'aurait fait quitter la maison? » Toutes ces questions, elle les fit rapidement, avec excitation, sur un ton différent du calme habituel qu'elle garde dans l'état magnétique. Enfin elle dit en baissant la voix : « Maintenant nous voyons, ce n'était pas la femme de ce monsieur, car elle est vivante, c'est une vision qui l'a effrayé et l'a fait partir. » — « La dame était seulement une vision. » — « Croyez-vous aux visions? » — « Nous n'aimons pas croire aux visions, n'est-ce pas? »

— « Dites-nous pourquoi ce monsieur eut cette vision? » — « A-t-il fait quelque méchanceté à la dame? » Je luis dis alors que je l'avais menée à cette maison dans le but de trouver pourquoi la dame hantait la maison et qu'il ne fallait pas être paresseuse, mais trouver la cause. « Nous ne sommes pas paresseuse, répondit-elle; mais la dame n'est pas là maintenant, mais si vous nous dites où la trouver, nous irons la chercher. »

A cette requête je n'avais aucun moyen d'acquiescer. Je lui dis qu'il valait mieux retourner jusqu'à l'époque où le monsieur vivait dans la maison. Elle répondit aussitôt : « Oui, c'est cela. Maintenant je vois que le monsieur a une femme et une famille et je vois la vision se tenant devant lui, mais pourquoi fait-elle ces bruits? Pourquoi les effraie-t-elle tous et pourquoi effraie-t-elle les domestiques au point que le monsieur est forcé de déménager. Elle croit qu'il n'a pas le droit d'être là, mais pourquoi ça? Elle ne peut être un ange de lumière, n'est-ce pas? Elle doit être un démon des ténèbres et pour en trouver un il nous faut faire un grand chemin, et aller dans un mauvais endroit. » Je lui dis qu'il valait mieux trouver le monsieur lui-même. Aussitôt elle dit : « Retournerons-nous au chemin de fer? Maintenant nous allons dans une grande ville? Monterons-nous la route qui va à ce petit village? » Voyant d'après sa description qu'elle avait passé la maison, je lui dis : « Non, il nous faut retourner par la même route; vous êtes un peu trop loin. » — « Alors pouvons-nous entrer dans cette maison avec une petite loge et un jardin? » Je lui répétai qu'elle était trop loin, car la maison que je reconnaissais à sa description est à quelques cents yards au delà de celle que je voulais lui faire visiter. » Maintenant nous sommes à la vraie maison et nous voyons le monsieur, mais pourquoi porte-t-il son chapeau comme ça? Quels larges bords! Et il dit : « Nous te sommes très obligé, cher ami, » et : « J'es« père que tu vas bien. » Pourquoi, dit-il, « tu » et « toi »? nous n'aimons pas cette manière de parler, n'est-ce pas? Mais il a l'air d'un bon monsieur. Je ne vois pas pourquoi la vision lui apparaît. » Elle continua sa description d'un membre de la Société des Amis (1) et décrivit si exactement les particularités du monsieur que tous ceux qui le connaissaient l'auraient reconnu; mais comme elle semblait fatiguée je l'arrêtai et elle tomba rapidement endormie.

Sachant qu'un meeting public devait avoir lieu ce soir-là, et étant sûr qu'elle n'avait jamais de sa vie été dans la rue où il devait se tenir, je me proposai d'essayer ses facultés par ce moyen. Je lui dis donc aussitôt qu'elle s'éveilla : « Nous sommes près d'une palissade avec quelques arbres à l'intérieur, nous passons par une entrée avec une maison d'un côté, un mur de l'autre et devant, à une petite distance, il y a une maison avec un portique. » Elle dit aussitôt :

(1) Secte religieuse des Quakers.

« Entrerons-nous? Mais il y a une porte en verre, la passerons-nous? Il y a une dame assise dans une chambre, est-ce une dame? » « Je vous demande » répondis-je « de monter et de tourner à votre gauche dans la chambre. » Elle répondit lentement avec une expression de surprise : « Quoi! cette chambre? Elle est très jolie, très jolie en vérité. Mais qu'est-ce que c'est? Que font là tant de gens? Voici M. Fraser, que peut-il faire là? Est-ce à propos de l'Église? Cela a-t-il rapport à la Bible? » Le gentleman qu'elle venait de découvrir dans la foule lui étant connu comme ministre, elle avait sans doute imaginé que telle devait être la raison du meeting, mais je lui dis de ne pas être paresseuse et de trouver pourquoi on s'était réuni. « Un homme parle, » dit-elle, « mais ce n'est ni sur l'Église ni sur la Bible, nous ne pouvons le comprendre. Ce sont des blagues. Il parle tout le temps de lui-même, n'est-ce pas? C'est un homme vulgaire; mais il y en a beaucoup d'hommes qui paraissent très vulgaires, dans cette salle, et comme ils font du bruit. »

Cette séance avait duré si longtemps qu'elle semblait fatiguée et comme avant de commencer elle s'était plainte d'un mal de tête, j'eus peur de continuer, craignant qu'elle pût être plus mal après. Je la démagnétisai donc comme à l'ordinaire.

Pour que l'on comprenne la première partie de cette séance, je dois expliquer que, environ à quatre milles de North Shields — visible de Newcastle et de North Shields Railway — il y a un moulin à vapeur, et auprès, une maison avec un jardin en façade et quelques cottages; cette maison était habitée, il y a quelques années, par un monsieur de la Société des Amis (M. Procter) qui la quitta par suite de l'ennui que lui causait ce qu'on supposait et qu'on suppose encore être un fantôme. Comme je ne crois pas plus aux esprits que je ne croyais alors à la clairvoyance, je peux seulement rappeler que quarante personnes différentes, encore vivantes, ont constaté qu'à différents moments elles avaient vu cette apparition et que dans chaque cas, excepté deux ou trois, elle avait la forme d'une dame. En outre de ces apparitions, les bruits dans la maison étaient fort ennuyeux, les objets du mobilier étant souvent violemment renversés. Le monsieur quitta la maison et les bruits et le fantôme disparurent peu à peu. La description par Jane de sa résidence actuelle fut en tout point exacte. On m'objectera sans doute que la clairvoyante avait été, dans ce cas, prévenue de toute l'affaire, mais on considérera l'improbabilité qu'il y a à ce qu'elle tombe du premier coup, sans réflexion, sur la place même que je désirais qu'elle examinât et cela avec l'indication si légère que je lui donnais. J'ai su depuis qu'elle n'avait été qu'une seule fois, plusieurs années avant, sur ce chemin de fer et il est impossible qu'en cette occasion elle ait remarqué ce moulin de manière à pouvoir le décrire si minutieusement. Les moulins près des chemins de fer ne sont pas rares et si elle avait seulement deviné, il est

probable qu'elle eût du premier coup imaginé qu'il s'agissait d'un moulin près d'un chemin de fer qu'elle était accoutumée de voir., Mais en admettant qu'elle ait vu déjà le moulin et la maison, en étant dans le train — on ne peut les voir que d'un seul point du chemin de fer — et que toute l'histoire lui ait été racontée — comment veut-on qu'une personne étrangère, vivant dans une petite rue à plusieurs milles de Shields, soit capable de trouver la résidence actuelle du monsieur et de le décrire exactement? Ajoutez à ces considérations la surprise qu'elle manifesta quand je lui dis ensuite de quoi il s'était agi, et son affirmation qu'elle n'avait jamais entendu parler de cette maison hantée, et il faudra bien admettre qu'il n'y eut aucune tricherie dans ce cas.

Le second cas est encore plus clair, M. Lindsay est un des candidats pour représenter le bourg de Tynemouth au Parlement. Il arrive inopinément, dans la nuit de samedi, et des affiches avaient été mises annonçant un meeting où il avait l'intention de s'adresser aux électeurs lundi. Elle, j'en suis sûr, ne quitta la maison que dimanche et se promena le long de la route quelques minutes et il est au plus haut point improbable qu'elle ait aperçu là les affiches. Je me suis aussi assuré que jamais de sa vie elle n'avait été dans la rue où se tint le meeting et qu'elle ne connaissait rien du tout de la ville, et ma description de la salle de réunion fut si vague que peu de personnes ayant habité Shields toute leur vie pouvaient la reconnaître. Pour montrer la vérité de cela, on fit la question suivante à un monsieur qui avait résidé plusieurs années à Shields et qui soutenait énergiquement que la clairvoyance était impossible : « Supposez que je vous dise : Nous voici près d'une clôture avec des arbres dans la partie close, nous passons maintenant par une entrée et nous voyons une maison avec un portique en face de nous. — Quelle est cette maison? » — Sans hésitation il désigna aussitôt une maison à l'autre bout de la ville.

Expérience IV

19 *juillet* 1853. — Jeudi, elle arriva à Shields par le train. Elle fut plus longtemps que d'habitude à s'endormir et les premiers mots qu'elle prononça furent : « Pourquoi cette fille nous ennuie-t-elle tant? » Elle répéta cela plusieurs fois. Le mot « fille », elle se l'applique toujours à elle-même, et l'expression ci-dessus, elle s'en sert quand il est probable qu'elle ne sera pas lucide. Elle paraissait fatiguée et anxieuse et durant toute la séance elle ne fut pas aussi claire que les autres fois.

Je m'étais procuré quelque chose d'écrit par le lieutenant Pym R. N. actuellement engagé dans l'expédition de recherches de sir John Franklin; mais ne connaissant ni le monsieur lui-même ni la résidence de ses parents, je doutais fort qu'elle pût découvrir où il se trouvait. Je plaçai l'écrit dans sa main et deman-

dai où était le monsieur qui avait écrit cela. Elle répondit : « Le monsieur qui nous a écrit cela — ce qu'il nous veut? Est-ce relatif à une personne malade? Est-ce cela? » Je répétai : « Il faut découvrir vous-même où il est et ce qu'il demande. » Elle répondit : « Allons par le chemin de fer à la grande ville et dans sa maison, et voyons ce qu'il demande. » Je repris, en la voyant pleine de doutes et d'hésitation : « Vous feriez mieux de regarder à l'étranger pour le trouver. Traversez la mer et regardez. » — « Oui, répondit-elle; mais pourquoi est-il allé là, parmi ces peuples étrangers et dans ce grand pays? Va-t-il se battre? Est-ce pour cela qu'il y est allé? Nous ne comprenons pas ce que ces gens disent, ils ne parlent pas notre langue. » Je lui demandai si c'était la France et elle répondit qu'elle y avait été autrefois et qu'elle croyait que c'était la France. Je ferai remarquer ici que, comme on se le rappelle, le lieutenant Pym projeta son expédition sibérienne immédiatement avant de rejoindre l'escadre de recherches et voyagea sur le continent en poursuivant son plan, mais alors je ne me rappelais pas cela et je lui dis donc de regarder là où il était actuellement. Elle dit qu'il était dans un pays bien étrange, où l'on était habillé autrement qu'ici. » — « Est-ce un pays chaud ou froid? » demandai-je. — « Très froid, en vérité. » Et me saisissant et me serrant la main, elle me demande de ne pas la laisser dans cette région désolée. Alors je demandai à une dame qui était dans la chambre d'écrire tout ce qu'elle dirait : ce qui fut fait. « Qu'est-ce qui a fait venir ce monsieur ici? » — « Est-il allé pour découvrir quelque chose? » demanda-t-elle. — « Nous n'aimons pas le regarder. Il porte une veste et une casquette en peau de chat. Nous n'aimons pas le toucher. » Toujours quand elle est endormie, elle montre une grande répulsion pour les fourrures et elle les appelle peaux de chats. « Nous voyons le vaisseau. Tous ceux autour de lui ont la même espèce de veste. Est-ce des peaux d'ours qu'ils portent? C'est un bel homme tout en fourrure. C'est un endroit qui paraît bien blanc. Tout est blanc. Il est de moyenne grandeur avec des cheveux foncés, mais il est si couvert par sa peau de chat que nous ne le voyons qu'en partie. Ce n'est pas comme notre eau; on peut marcher dessus. Pourquoi sont-ils venus dans un endroit pareil? Il fait hiver ici? Quelques-uns des hommes courent. » « Comment s'appelle le vaisseau? » Elle épela A. R., mais ne put aller plus loin. Elle dit alors : « Nous épellerons le nom du monsieur. C'est un nom court. Je lui dis que ça commençait par un P, mais elle ne put finir. « Est-il allé chercher quelqu'un? » demanda-t-elle. « A quoi est-il si attentif? Est-ce à aller plus loin qu'il réfléchit tant? Il ferait mieux, croyons-nous, de rester où il est, car il ne trouvera jamais ce qu'il cherche. Est-ce un vaisseau et un monsieur qu'il cherche. »

(Suivent d'autres détails du même genre.)

Expérience VI

21 *juillet* 1853. — De 9 heures moins cinq jusque vers 10 heures dix, pouls 80.

Elle fut cette fois magnétisée par une dame qui avait l'habitude de le faire depuis quelques années et sa lucidité et sa rapidité d'élocution étaient remarquablement accrues en comparaison de la manière lente et incertaine dont elle parlait quand elle était sous mon influence. Nous appellerons cette dame Mme B... (Mrs Fraser). Son procédé consiste à prendre les pouces de Jane entre le pouce et l'index de la main opposée et à regarder avec insistance dans les yeux. Il fallut cette fois environ une minute avant que Jane eût un léger sursaut. Sa tête commença alors à tomber graduellement en avant, mais l'opérateur plaçant sa main au-dessus du vertex la ramena graduellement en arrière. La tête semblait suivre la main par mouvements légèrement saccadés jusqu'à ce qu'elle se tînt tout à fait droite dans sa chaise. Mrs B... demanda alors : « Avons-nous notre lumière ? Pouvons-nous voir bien avec ! »

(Nous omettons ici quelques détails.)

Elle dort de nouveau. « Sortons de nouveau, » dit-elle en s'éveillant. — « A quoi pensons-nous maintenant ? » demande Mme B... — « Où irons-nous, réplique Jane. Retournerons-nous ici ? » — « Oui, répond Mme B... ; nous avons promis de retourner à cet endroit, nous devons tenir notre promesse. » — « Regarderons-nous cela ? Qu'est-ce ? Comment appelez-vous ça ? » — « Est-ce une vision ! demande Mme B... — Non, ce n'est pas ainsi que ça s'appelle, nous ne l'aimons pas. Pourquoi ne pouvons-nous pas trouver le mot, notre mot à nous ? C'est une maison hantée. Quel vilain mot ! Pourquoi faut-il que nous regardions encore ? » — « Nous avons dit que nous irions, » répond Mme B. — « Nous n'avons pas à nous en occuper, n'est-ce pas, dit Jane. On dirait une vision. C'est une dame. » — Mme B... : « A quoi ça ressemble-t-il ? » — Jane : « Ça a une figure, mais non comme la nôtre. C'est très blanc, mais ça se remue très vite ; elle a des yeux, mais qui ne regardent pas ; elle est comme une ombre. » — Mme B... : « Y a-t-il son nom dans sa tête ? » — « Non, elle n'a ni nom ni cerveau ; elle est tout à fait comme une ombre et s'envole si vite de place en place. Elle ne nous intéresse pas, la dame. Nous voulons aller dans la maison et descendre l'escalier. Nous voulons aller dans la cave. Y a-t-il un chemin pour aller à la mer ? Nous descendrons le plus bas possible et prendrons une chandelle. Nous ne sommes pas poltrons. Nous examinerons et nous trouverons un endroit vers la mer. Regardons, voici une cave. Le monsieur ne pourrait-il examiner la cave ? Il doit avoir des gens plus forts que nous pour regarder là, nous sommes trop

faible. Nous ne pouvons voir aucune cachette. Dites-lui d'amener quelqu'un pour regarder en bas. Il doit y avoir une cachette. Probablement ça court vers la mer et on vient en haut pour quelque mauvais coup. On dirait quelque chose ayant rapport à la mer. Nous parlerons de cela au monsieur avec le large chapeau. Nous n'avons pas peur, il doit y avoir quelque chose de caché là et on pourrait le trouver dans cette cave, nous irons l'aider. Allons trouver le monsieur. » Mme B... : « Aimerait-il nous voir dormir? » — « Nous voulons qu'on regarde dans cet endroit et naturellement faire une inspection sérieuse, car on trouvera quelque chose là. » — Mme B... : « Ce sont alors de vraies personnes ? » — « Eh bien ! elle est si étrange et se promène si tranquillement. » — Mme B... : « A-t-elle parlé ? » — « Oui, elle a parlé. Mais il y a beaucoup, il y a deux ou trois espèces d'animaux. Nous ne sommes qu'un poltron après tout. » — Mme B... : « A quoi ressemblent les animaux ? » — « Nous ne voulons pas avoir peur. Aimons-nous regarder ? L'un ressemble à un singe, l'autre à un chien. La dame avait-elle des chiens et des singes ? Ils vont partout dans la maison. Elle a des drôles de choses, n'est-ce pas ? Nous ne l'aimons pas. Qui est cet autre ? Savons-nous comment nous appelons ça. Ce n'est pas un minet, ça court très vite et passe entre vos pieds. C'est un lapin, mais un lapin bien leste. » — Mme B... : « Sont-ce de vrais animaux ? » — « Nous ne les touchons pas pour voir, nous n'aimons pas être mordus. Quelle femme violente c'est ! Elle veut rester seule dans cette maison. Mais nous ne pouvons voir en elle, elle est si étrange. Nous ne l'avons jamais vue manger un souper ni rien d'autre. « — Mme B... : « A-t-elle un nom dans sa tête ? » — « Non, elle n'a pas de cerveau. Elle monte maintenant et il fait si noir. Elle n'a pas de lumière avec elle, mais nous en avons une. » — Mme B... : « Les animaux sont-ils avec elle maintenant ? » — « Non, et elle est tout en blanc (c'est flottant, ce n'est pas des vêtements comme nous, mais c'est quelque chose de flottant jeté sur elle). Elle tourmente tous le monde. » — « Pourquoi ne l'attrapent-ils pas ? » demande Mme B. « Parce qu'elle se remue si vite. Mais le mauvais tour est dans la cave. Dites au monsieur de regarder là. » (Elle dort de nouveau.)

MÉMOIRE DE MADAME FRASER

En 1845, je fis la connaissance de Jane. Elle était très malade, incapable de quitter le lit, mais étant soutenue par des oreillers, elle pouvait gagner quelque argent à faire des travaux d'aiguille. Un jour, comme j'allais la voir, sa sœur me dit que ce ne serait pas possible, parce que le docteur de l'infirmerie venait de la magnétiser. J'écrivis un mot pour demander à être admise, et le docteur consentant, je montai. Je lui demandai s'il n'avait jamais essayé quelque expérience. « Non », répondit-il. « Je lui ai promis

de ne pas le faire. » Quand elle s'éveilla, je lui demandai son consentement. Le jour suivant, j'apportai une tête phrénologique. Le Dr Maltby alla dans un cabinet à côté et mangea quelque chose. Il revint près de « Jane » et, plaçant son doigt sur le siège de la « gustativité », demanda ce qu'il mangeait? « Du sucre. » Il prit autre chose. « Qu'est-ce que je mange? » Elle montra un grand dégoût et dit : « Pas bon. » Il me dit tout bas : « J'ai une pilule dans la bouche. »

A la visite suivante, je proposai d'essayer si elle était clairvoyante, et demandai à M. M... de l'amener chez nous et lui faire trouver ce que j'avais fait le matin. Elle trouva la maison et entra au parloir, et là elle sembla me voir dans un fauteuil avec mes pieds sur le garde-cendres, etc., et un grand livre sur les genoux. C'était tout à fait exact. Alors on la mena à l'infirmerie et elle décrivit correctement une des gardes, et particulièrement un soldat qui était dans un des lits. Ensuite M. M... la mena en d'autres endroits, mais comme il fut empêché de continuer de la magnétiser, je pris sa place. Je crois que ce fut aussitôt que je fus laissée seule avec elle, que je pensai à essayer une autre expérience. J'avais vu qu'elle mangeait très peu, n'avait pas d'appétit et ne voulait pas de viande de boucherie. Je pensai que j'obtiendrais d'elle de manger pendant son sommeil. Jé pris donc quelques minces tranches de rosbif froid et quand elle fut bien endormie, j'obtins d'elle d'en manger, mais avant qu'elle eût fini, j'entendis le Dr Trotter monter l'escalier, vite je l'éveillai et cachai le reste de la viande et du pain. Quand il arriva, parmi d'autres questions il lui demanda,si elle avait mangé à son déjeuner, elle répondit : « Non ». Sur quoi je dis : « Oh ! Jane, comment pouvez-vous dire ça quand vous avez mangé de la viande et du pain? » Et en même temps je faisais voir le reste de son repas. Grande fut sa surprise et naturellement le Dr Trotter fut étonné aussi.

Le Dr Trotter était le médecin de l'infirmerie où Jane était malade « externe ». Il alla dîner dehors une fois avec M. Williamson de Gateshead, frère de sir Hedworth Williamson, et la conversation tomba sur le mesmérisme, et M. Williamson dit qu'il l'avait autrefois tourné en ridicule, mais qu'un peu avant d'avoir rencontré le Dr Trotter, il était à Paris avec quelques amis, et un jour de mauvais temps, pour s'amuser, ils imaginèrent d'essayer d'endormir la cuisinière, et, à leur grande surprise, ils réussirent très bien, et il continuait, donnant d'autres détails. Le Dr Trotter lui parla ensuite d'une de ses malades qui ne pouvait pas dormir, il fut convenu que M. Williamson l'accompagnerait le jour suivant et la mettrait en sommeil magnétique. Cela fut fait, et alors M. Maltby, interne de l'infirmerie, apprit à endormir la malade, et, à partir de ce jour, elle put dormir la nuit.

A cette époque, M. Williamson ne connaissait pas la clairvoyance.

Quelques mois après, il vint à Durham, et passa chez nous pour essayer de magnétiser M. Green, je profitai de l'occasion pour lui parler des facultés de Jane. Il dit : Je crois au mesmérisme, mais pas à la clairvoyance. Il avait convenu avec Jane qu'elle viendrait chez lui, pendant quelque temps, pour qu'il pût la magnétiser, et je pensai qu'il verrait bien ainsi par lui-même si je lui avais dit la vérité ou non, de sorte que je ne dis rien ; elle vint, et, comme je m'y attendais, la première fois qu'il l'endormit elle fit tout de suite sa question habituelle : « Où irons-nous, ce jour? » Naturellement, le nouveau magnétiseur exprima d'abord sa surprise en entendant ce « nous »... « Ce n'est pas miss Elisa, nous, et ce n'est pas notre « nous » noir (celui-là c'était la sœur de Jane). » — « Qui est-ce? » Ensuite elle appela M. W... son « nous » tout à fait à elle. Comme elle était décidée à aller quelque part, il demanda où elle voulait aller. Elle répondit : « Le long de la route. » Au bout de peu de temps, elle sembla voir deux cottages et elle dit : « Pouvons-nous entrer dans ce cottage? » Et au grand étonnement de M. W... elle lui parla de tous les habitants. Comme elle était complètement étrangère dans tout le voisinage, il savait très bien qu'elle ne pouvait avoir aucune accointance avec ces personnes, et à partir de ce moment, il crut à ses merveilleuses facultés de clairvoyance, il la mena d'un endroit dans un autre, souvent à la Chambre des Communes. Elle se prit tout à fait de sympathie pour quelques membres de la Chambre, disant : « Ah ! voici notre Schott (ami personnel de M. Williamson) et voici notre... » Et elle citait les noms d'autres messieurs, dont je ne peux, au juste, me rappeler. M. W... la mena de temps en temps à quelque divertissement, elle s'amusa beaucoup à Astley's, rit de bon cœur en voyant les tours des clowns et exprima une grande surprise en voyant les chevaux sauter à travers les cerceaux.

Il y avait chez M. Williamson une dame dont j'ai tout à fait oublié le nom. Il la magnétisait pour sa santé et il voulut voir si elle était aussi clairvoyante. Il trouva qu'elle l'était, et un effet très curieux se produisit devant moi quelques mois après, comme Jane se trouvait chez moi et dormait en somnambulisme. Après un des petits sommes qu'elle faisait dans le cours de la séance, elle dit : Savons-nous que la dame « nous » est là. Notre « nous » tout à fait nous l'a amenée pour nous voir, ils sont allés d'abord à la maison de la « fille », de Jane et sont venus ensuite ici.

Un jour, je demandai à Jane par quel moyen elle pouvait faire de si merveilleuses choses, comme de voir dans l'esprit des gens, etc. Elle répondit par « Lectricity ». Elle parlait d'une manière très enfantine quand elle dormait, en tronquant les mots.

C'était vraiment extraordinaire comme elle semblait plonger dans le caractère des personnes qu'elle voyait; par exemple, quand visitant un monsieur qui habitait à quelque distance et dont on ne

lui avait jamais parlé; elle dit du premier coup : « C'est un apostat. » Quand on l'envoya voir le missionnaire, M. Moffat, elle dit : « Voilà un des hommes les plus désintéressés que nous ayons jamais vus. » Il était très intéressant de voir que quand elle visitait ces endroits éloignés, elle comparait les différents arbres à ce qu'elle avait vu chez elle, et elle sentait certainement ou une grande chaleur ou un grand froid. Je me rappelle particulièrement un jour où elle demanda qu'on la fît partir de l'Afrique, tant elle avait chaud, et elle sembla jouir de la fraîcheur de la brise marine. Elle paraissait aussi sentir le parfum des fleurs.

J'ai oublié l'année où Isabelle, reine d'Espagne, se maria, mais nous vîmes Jane plusieurs fois au moment où l'on parlait du mariage, et elle exprimait un vif chagrin pour la reine, disant qu'elle aurait voulu en épouser un autre et qu'elle pleurait. Un jour, pendant qu'elle dormait, elle jouait avec le gland de mon tablier de soie quand soudain elle dit : « Voilà un joli gland, mais ce n'est rien comparé à celui qu'a notre petite reine; il est tout doré. » Je lui demandai pourquoi elle ne m'en avait jamais parlé, et elle répondit de très mauvaise humeur : « Pensons-nous que nous disons tout ce que nous voyons ? »

Une des particularités de son sommeil, c'est qu'elle met toujours le temps au présent, elle vous parlera de quelque chose qui semble avoir lieu au moment où elle le mentionne, et vous trouvez ensuite que la chose est arrivée quelques heures avant. Par exemple, quand elle était ici, il y a environ douze ans, je l'envoyai, à la requête d'une dame présente, voir la sœur de cette dame à Édimbourg. Elle trouva la maison, décrivit le mobilier et les ornements du salon, ainsi qu'une dame pas très jeune, et elle ajouta : « Mais il y a une jeune dame là, l'autre dame est sa tante. » Mon amie était sûre qu'elle se trompait, car sa nièce avait été très malade et devait être incapable pendant plusieurs semaines de visiter sa tante. Cependant elle écrivit à sa sœur à Édimbourg et lui demanda : « Avez-vous vu notre nièce dernièrement? » Il lui fut répondu que sa nièce était tellement mieux qu'elle était venue les voir un certain matin, c'était le matin même où Jane l'avait vue, seulement c'était quelques heures après le temps réel.

On a dit que Jane ne savait que ce que savaient les personnes qui l'endormaient. C'est une grande erreur, comme cela fut prouvé une fois d'une manière bien remarquable. Mon frère aîné avait un ami habitant avec lui, un jeune gentleman de Northumberland. Il voulut qu'on l'envoyât à la maison de son père. Je fis tout ce que je pus pour cela, quand, à ma profonde consternation, elle s'écria que c'était horrible à moi de la mener dans une pareille maison, que le maître était un homme tellement méchant et que, si je me rappelle bien, il s'était pendu dans un bâtiment dépendant de la ferme. M. Rae pourtant me met bientôt à l'aise en me disant que

je ne l'avais pas conduite à la maison qu'il fallait. Ce que Jane avait dit était entièrement vrai, cela avait eu lieu à une petite distance de la maison du père.

Il y aurait beaucoup de particularités à signaler sur le sommeil de Jane. Par exemple, elle disait toujours qu'il lui fallait avoir une bonne lumière pour faire le chemin et pour voir, et elle l'obtenait quand le magnétiseur plaçait les deux mains sur chaque côté de sa tête. Quelquefois on la menait voir des malades, et plus d'une fois elle conseilla la médecine à prendre, et c'était toujours la bonne pour la maladie.

M. Williamson avait un ami appelé Dr Meyer; il envoya souvent Jane le voir, et une fois elle fut grandement troublée, parce qu'il avait quitté l'endroit où M. Williamson la menait; mais enfin elle rencontra sa trace et le trouva à quelque ville d'eaux en Allemagne.

Ma belle-sœur me rappelle qu'un jour le Dr F... n'étant pas présent, elle dit dans son sommeil qu'il était bien fâché pour la fille et qu'il allait lui donner de l'argent et que très peu de temps après, sans savoir qu'elle avait dit ça, il lui donna deux livres.

Je regrette de n'avoir pas pris de notes dans le temps, je m'aperçois que j'ai oublié tant de choses et des choses plus étonnantes que ce que j'ai raconté.

Eliza Fraser,
12, Moray-place, Crosshill Glasgow.

INCIDENT RAPPELÉ PAR LE RÉV. C. GREEN

M. Charles Green, s'intéressant à une dame, à Londres, demanda que Jane fût envoyée (en esprit) chez cette dame pour voir ce qui s'y passait. Elle trouva la maison, monta l'escalier et fut terrifiée de trouver la jeune dame morte, et le corps arrangé pour l'enterrement. Elle dit alors : « Qu'est-ce qu'on apporte là? Le cercueil? » Et elle regarda la plaque apposée et lut tout haut le nom et l'âge de la jeune femme. Puis elle fit cette remarque : « La famille est dans une grande douleur, mais leur douleur n'est pas celle des gens sans espérance. » Et ils veulent que ce soit M. Charles qui officie à l'enterrement. Il recevra une lettre le matin, car ils lui ont écrit.

Le jour suivant, la lettre arriva annonçant la mort et priant M. Charles de venir pour l'enterrement.

Charles Green.,
Vicaire de Saint-Paul Beckenham.

RAPPORT COMPLÉMENTAIRE DE MADAME T. MYERS

Mai 1884.

Mistress S. D. Wills se rappelle, quand elle était jeune fille, avoir été présente lorsque j'endormis « Jane » et que nous l'envoyâmes voir mon père et ma mère qui étaient à Londres. Nous ne savions pas quand ils retourneraient, de sorte que nous lui dîmes de découvrir cela. Elle répondit qu'ils étaient occupés à faire leurs paquets et que nous les verrions à la maison le lendemain. Et en effet ils arrivèrent. Mistress S. D. Wills ne vit Jane que rarement, et fut grandement frappée de la justesse de ses paroles.

Une fois, ne voulant pas m'occuper de Jane et l'ayant magnétisée dans l'intérêt de sa santé, je lui dis qu'elle devrait faire un tour en Écosse pour elle-même et jouir du paysage. Mon esprit était bien loin, quand tout à coup elle dit : « Qu'est cela? » Je répondis : « Comment le saurais-je? J'ignore où « nous » est. » D'un ton fâché : « Ne savons-nous pas que « nous » voyage en Écosse? » — « Eh bien! où sommes-nous maintenant? » — « Nous voyons un château. » — « Trouvez son nom, car je n'ai aucune idée où « nous » est allée se promener. » Elle dit : « Nous » est en bateau et sait à présent que c'est ici Dumbarton Castle! »

Dans son sommeil magnétique elle voit et jouit beaucoup de toutes les beautés de la nature, et elle prend part à tous les divertissements d'une promenade à Scarboro, à la Balançoire, à Hyde Park, et ailleurs dans d'autres scènes amusantes, à la maison ou dehors. Elle visita l'exposition de 1862, longtemps avant que j'y allasse, et elle décrivit la porte d'entrée près de l'obélisque doré, et fut très frappée de la grandeur et de la beauté de celui-ci. Elle se promena tout autour et s'amusa beaucoup. Elle me fit promettre d'aller voir les bijoux d'Emmanuel et les porcelaines de Minton et m'indiqua le chemin pour trouver ces boutiques. Je constatai plus tard qu'elle avait été très correcte dans sa description, même des étalages de bijoux et de porcelaines, choisissant les plus beaux à son goût. Elle n'avait jamais lu rien de relatif à l'Exposition ni rien entendu raconter, car Jane est dans une position très modeste et pas au courant de ce qui se passe à Londres ou ailleurs.

NOTES DE LA SŒUR DE JANE

13 mai 1884.

Chère madame Myers, — je regrette de ne pouvoir me rappeler que peu de chose au sujet de ma sœur Jane, quand on l'endormait.

Je me souviens qu'une fois, pendant qu'elle dormait (nous étions au premier), un monsieur arriva en bas et qu'elle dit : « Qui est-ce? » Je réponds que je n'en savais rien. Elle leva alors les doigts et épela son nom qui fût trouvé exact. Une autre fois, notre sœur Bessie était sortie faire des achats, et quand elle revint Jane nomma tous les articles que Bessie avait mis dans son panier, tandis que moi je l'ignorais complètement.

Je me rappelle encore qu'une fois M. Williamson l'ayant endormie, elle fit une très belle et très exacte description de Saint-Pierre à Rome. Je sais par moi-même que quand elle était éveillée elle ne savait rien du tout sur cette église. J'aurais été heureuse de me rappeler davantage pour vous en faire part, mais ces choses sont si anciennes, qu'elles sont sorties de ma mémoire.

Je ne sais rien du clergyman de Whickham, je me rappelle que M. Williamson avait un neveu clergyman à Darlington, il y a plusieurs années (peut-être vingt ans). Mais je crois bien les avoir perdus de vue depuis.

J'ai eu des nouvelles de Jane hier; elle est encore fort maladive. Quant à moi, je sens que je deviens vieille et faible, mais il ne faut pas que je me plaigne, car j'ai un intérieur confortable.

CHARLOTTE HOPE.

NOTES DE MADAME RUSSELL SUR UNE ENTREVUE AVEC JANE

22 juillet 1883.

« Allons voir « Katie ». Est-elle levée? » — « Oui, et elle est beaucoup mieux; mais on ne devrait pas tant lui parler, on la fatiguera. Quelqu'un lui parle avec le chapeau sur la tête. Je ne sais qui c'est. » — « Eh bien! regardez au fond de son cœur, et dites-le-nous; prenez le syllabaire. » — « Bella », dit-elle au bout d'une minute, et elle essaya d'épeler et de prononcer Bainbrige, ce qu'elle ne fit pas très exactement.

« Pourquoi les amis de Katie n'ont-ils pas été à sa rencontre, au train, la nuit dernière? » — « Parce qu'ils ne savaient pas qu'elle viendrait. » — « Mais je leur ai envoyé à temps une carte-poste. » — « Ils n'ont rien reçu (et d'un ton animé), mais ça ne fait rien, elle va très bien. »

« Katie » avait voyagé avec Mme F... la veille, et comme elle était tout à fait invalide, ses amis avaient été priés de venir au-devant d'elle. Bella Bainbridge était ma domestique et connaissait « Katie » et se trouvait avec elle en ce moment; elle avait son chapeau. Quand elle revint une heure ou deux après, elle dit à Mme F... que « Katie » était beaucoup mieux. Ses amis furent bien surpris de voir qu'elle n'allait pas plus mal. Mme « Jane » savait bien le nom

de baptême de Bella, l'ayant vue souvent, mais elle ignorait son nom de famille.

« Allons maintenant à Édimbourg où nous ne sommes jamais allés, et cherchons Merchiston-road, et une maison appelée Redfern, et voyons le monsieur qui habite là. » Après une pause et d'un ton interrogatif :« Une grande maison? » — « Oui, dit Mme F... entrons et voyons s'il est garçon ou marié. » Mme Jane sans doute n'entendit pas ou comprit mal, car un instant après elle dit sur un ton de reproche : « Comment dites-vous qu'il est garçon, — il y a une dame et des enfants. » Elle parut alors un peu embarrassée et ajouta : « Mais pouvons-nous entrer, *nous* les connaît-il ? » (Elle disait toujours « nous ».) — « Nous connaissons au moins leurs amis. » Elle dit alors : « Ce sont les amis de M. Russell. » — « Oui. » Puis, en me regardant : « Qui regardons-nous ? » — « La femme de M. Russell. » — Puis un instant après : « Le monsieur est le frère de M. Russell. » — « Regardez et dites-nous ce que vous pouvez voir? » — « Le monsieur a quelque chose qui l'inquiète. Il est troublé par quelque chose. » — « Eh bien ! voyez si vous pouvez trouver ce que c'est. » —Après une pause : « Il a un enfant malade. — Non pas un enfant, une fille. — Il est très bon. — Elle a été malade longtemps. » — « Voyez si vous pouvez trouver de quoi il s'agit? » — « C'est la même chose que ce qu'avait le jeune monsieur (un jeune homme très malade de la poitrine, qu'on l'avait envoyé voir dernièrement). Mais elle est loin d'être aussi malade ; elle est mieux en ce moment, mais la chaleur la fatigue. » (Je crois que c'est à ce moment qu'elle dit : « Elle est couchée pour se reposer. ») —« Maintenant, voyez si nous pouvons lui faire quelque bien. » — « Non; eux, ils peuvent lui faire plus de bien que nous. — Ils ont tout essayé. — Le monsieur est très bon. » — « Dites-nous quels autres enfants vous voyez? » — « Des garçons. » — « Quelque chose sur eux? » — « Aucun d'eux n'est très fort. — Ce n'est pas qu'ils soient malades, non, non, c'est seulement qu'ils ne sont pas particulièrement forts. Un d'eux est comme le garçon de « nous. » Nous comprimes que cela se rapportait à Jean, souffrant d'un asthme comme Arthur.

Maintenant nous ferons une autre promenade, à Morningside Bank, et nous verrons s'il s'y trouve des dames et des messieurs. « Sommes-nous arrivés à la maison? » — « Oui. Il n'y a pas de messieurs, et aucune des dames n'est jeune et elles n'ont pas de mamans. Est-ce que ce ne sont pas les sœurs de Mme Russell? » — « Maintenant, allons au salon. » — « Oh ! quelle jolie chambre ! Est-elle jolie ! Il y a une dame en train de travailler. C'est une belle dame, mais très exigeante ; elle aime les choses très propres. » — « Y a-t-il une autre dame? » — « Il y a deux dames : l'une plus jeune que l'autre. » — « Sont-elles mère et fille... ou sœurs ; que sont-elles l'une à l'autre? » — « Elles sont tante et nièce ; la jeune

dame est la fille du monsieur, et elle est venue pour voir sa tante. »

Je crois qu'elle ajouta que la jeune dame se reposait, mais à ce moment elle devint confuse, et sur un ton de reproche elle fit entendre à Mme F... qu'elle était stupide et ne la laissait pas dormir assez. Mme F... répondit : « Oh! oui, je suis stupide. Il vous faut dormir maintenant. » Et elle la laissa seule une minute ou deux, me disant à moi (Mme Russell) : — « Le fait est que je suis très fatiguée. »

« Maintenant, dites-nous ce que vous voyez de particulier. Regardez autour de la chambre. Y a-t-il quelque chose sur la cheminée? » — « Oui, une jolie pendule, très jolie. » — « Comment est-elle? » — « C'est » (ici elle se mit à vouloir épeler quelque chose : no-m-l, attendant évidemment que Mme F... l'aidât et ennuyée qu'elle ne le fit pas). Alors elle dit : « C'est tout en or. » — « Regardez autour des murs. Voyez-vous quelque chose? » — « Oh oui, des tablettes avec des choses dessus, comme dans la chambre de miss Anna » (la sœur de Mme F..). — « Comment est le tapis? » — « Joli, joli, avec des roses et si doux. Ce n'est pas comme le tapis de « nous » (le tapis de Mme F... est très vieux). » — « Maintenant dites-nous si l'une des dames fait quelque ouvrage particulier. » — « Il y en a une qui découpe quelque chose. » — « Est-ce du bois ? » — « Oui, et elle trouve ce qu'elle fait si beau; c'est une très gentille dame mais elle a un peu la manie de la propreté. Elle a une petite chambre où elle travaille. »

J'ai oublié de dire que, à Redfern et à Morningside Bank, elle paraissait un peu embarrassée pour entrer et qu'à Morningside elle dit : « Mais « nous » les connaît-il? — La dame n'est pas contente de nous voir entrer. » Elle se sert invariablement du mot « nous » quand elle est en somnambulisme. La question « Pouvons-nous lui faire du bien » se rattache à ceci qu'elle avait dit deux fois que les « passes » faisaient du bien aux malades. On avait essayé sur « Katie » et avec beaucoup de succès. Quand elle épelait un nom, elle parlait toujours du syllabaire.

EXPÉRIENCES DE M. THÉOPHILUS CRISWICK AVEC MISS R...

Swansea, 16 juin 1884.

J'étais ingénieur des travaux en fer de Plymouth, Merthyr Tydvil, position que je quittai en 1864. Ce fut quelques années auparavant (je crois entre 1853 et 1858) que les circonstances et mon goût me poussèrent à chercher à me rendre compte si les phénomènes appelés magnétiques étaient vrais ou non.

. . . .

J'essayai d'endormir quelques personnes, etc., en les regar-

dant dans les yeux, ou par des passes partant de la tête et allant en descendant, etc., et je trouvai plusieurs personnes sensibles... Une d'elles fut miss R... Après qu'elle était tombée dans le sommeil dit magnétique, il était facile de la faire causer, de la faire se lever, etc., et chez elle, comme chez les autres, je fus toujours frappé de voir combien sa physionomie prenait plus d'expression.

Une fois, elle était assise et une de mes tantes arrivant en face d'elle, elle eut un frisson très marqué. Lui en demandant la cause, elle me dit : « Elle a l'air si sale. » Et j'acquis plus tard la conviction que le sujet endormi regardait dans, ou peut-être à travers, le corps des personnes. Je ne sais plus si ce fut alors ou subséquemment, mais nous étions dans la même chambre qui servait de salle à manger et miss R... était endormie. Je demandai à ma tante d'aller dans la chambre de la façade (meublée plutôt comme un salon) et d'y faire ce qui lui viendrait à l'esprit. C'est ce qui fut fait et miss R... décrivit exactement ce qui se passait. Une ligne qu'on aurait tracée directement entre la place occupée par miss R... et celle où était ma tante, aurait rencontré trois cloisons de briques de 6 pouces d'épaisseur et un mur de pierre de 20 pouces au moins, en tout disons un yard de matière solide interposée. J'ajouterai que plusieurs choses peu habituelles furent faites par ma tante : comme de mettre une chaise sur la table, puis d'en changer la position, de retourner un tableau sur le mur, etc. ; et le tout me fut décrit exactement au moment où on le faisait. Je demande qu'on n'oublie pas que mon but était simplement l'investigation scientifique sans aucune pensée d'intérêt, que j'étais certain qu'il n'y avait pas de tromperie, que je fus donc amené à croire qu'elle avait vu à travers un yard d'épaisseur de mur ou qu'elle était capable de dire ce qu'on faisait en se servant de quelque moyen plus merveilleux encore que de regarder à travers les corps interposés.

Plusieurs autres expériences furent faites avec la même personne. Si je mettais quelque chose dans ma bouche, elle imitait la mastication, etc., et décrivait la saveur. Si c'était une substance sans goût ou presque sans goût, et si je pensais à celui d'une autre chose, c'était celui-ci qu'elle décrivait, ou si je n'avais rien dans la bouche, elle nommait la chose que j'avais désiré sentir.

Je constatai également qu'elle pouvait découvrir un verre d'eau posé n'importe comment à côté d'autres exactement pareils, pourvu que je fisse quelques passes autour de ce verre après l'avoir rempli. Quand je lui demandais la différence de goût (car souvent c'était seulement en y goûtant qu'elle le reconnaissait), elle disait qu'elle le trouvait meilleur.

M. Criswick a fait parvenir à M. Gurney une collection d'attestations dont voici un exemple spécimen :

Duffryn Aberdare, 1er octobre 1878.

Je connais depuis longtemps M. Theophilus Criswick, C. E. qui a été l'agent de confiance de feu M. Anthony Hill (des Travaux en fer de Plymouth à Merthyr) et qui par sa position a acquis une grande expérience dans tout ce qui concerne le rôle de surveillant. Je le considère comme un homme non seulement très capable et d'un grand savoir pratique, mais aussi d'un caractère élevé.

ABERDARE.

EXPÉRIENCE DE M. GLOVER AVEC G. F.

Nous devons à M. J. J. T. Glover, 124, Stephen's green, Dublin, associé de la S. P. R... le récit suivant de quelques expériences qu'il fit et qu'il consigna par écrit à la demande du professeur Barrett, le 9 février 1885. Les faits eurent lieu, nous dit-il, environ quinze ans auparavant.

« Une fois, un soir vers 8 ou 9 heures, dans une réunion assez nombreuse, je mis le jeune G. F... en sommeil hypnotique profond, et après que plusieurs assistants eurent constaté son insensibilité en piquant des épingles dans ses bras et passant une lampe en face de ses yeux (les pupilles n'en étant pas affectées), j'essayai d'obtenir des phénomènes de clairvoyance.

Les questions qui auraient pu le guider ayant été évitées, il décrivit fidèlement l'intérieur des chambres à coucher de plusieurs des assistants, où il n'était jamais allé, les affiches à la gare de Tralee sur la grande ligne du Sud et de l'Ouest; mais cela, il l'avait souvent observé dans son état normal.

Quelqu'un proposa de lui demander la description d'un endroit qu'il n'avait jamais vu et on proposa Kingstown, près de Dublin; il n'avait jusque-là jamais été plus loin de chez lui que Killarney à environ vingt milles. Il fit une esquisse parfaitement correcte du port de Kingstown, des jetées, du steamer de la poste en station, etc. Comme on le poussait à continuer sa description, il dit : « Je vois un grand vaisseau qui arrive. » Je lui demandai quelques détails : « Il est trop loin, » répliqua-t-il. Je lui dis de prendre un bateau et d'approcher par quelque moyen. Paraissant arriver plus près, il continua bientôt : « C'est un grand bateau, il y a des troupes à bord. Je peux voir les soldats. » Je lui demandai de s'assurer de son nom. Le « Himallah » (*sic*), répondit-il, ajoutant qu'il ne pouvait pas voir très bien, je l'encourageai à essayer de nouveau et il répétait : « le Himallyea ou Him-a-leyah ». Se servant chaque fois d'un mot de trois syllabes ressemblant autant que possible à Himalaya.

Ce qui rend ce cas remarquable, c'est que, deux jours plus tard, je lus dans le *Irish Times*, l'arrivée à Kingstown Harbour du transport l'*Himalaya* ramenant des troupes de l'Inde, etc. Il était absolument impossible pour aucune des personnes présentes d'avoir été avisé de ce fait. Certainement je connnaissais bien Kingstown et, autant que je peux me rappeler, je n'ignorais pas qu'il existait un vaisseau du nom d'*Himalaya* et qu'il servait à transporter les troupes, mais là s'arrêtait toute connaissance *ordinaire*. S'il y a eu seulement une pensée conçue spontanément par hasard dans mon esprit, et transmise en quelque manière à l'esprit de G. F..., sans contact ou suggestion, alors la coïncidence avec les faits réels fut bien remarquable, pour ne pas dire plus; mais ma propre impression, et celle de tous les témoins, fut qu'il y avait là un exemple indubitable de ce qu'on appelle clairvoyance.

Dans les cas de description d'intérieur de chambres, etc., qu'il n'avait jamais vues, il est possible qu'il ait perçu les *pensées* d'autres personnes par l'intermédiaire de l'esprit de l'opérateur, car il était impossible qu'on lui communiquât quelque idée par signe, par mots ou autrement, sans mon intermédiaire. En fait, la théorie ordinaire de la transmission mentale est insuffisante pour rendre compte d'une manière satisfaisante de tous les phénomènes qui sont décrits ici. J'ajouterai que ce fut la dernière expérience que j'essayai sur G. F..., puisque son père vint me voir le jour suivant et me pria de ne plus continuer, ce à quoi, naturellement, j'acquiesçai.

J. J. T. GLOVER.

CLAIRVOYANCE DU PASSÉ

Le récit suivant a été envoyé par Mme Stella de Chieri (Italie), que connaissait M. Gurney, et qui était le sujet récepteur dans les cas 198 et 274 dans les Phantasms of the Living. M. Guerney supposait que ce pouvait être un cas de lecture dans la pensée de A. par le moyen de l'affinité de A. pour B. qui était présent.

« Il y a quelque temps, entendant parler d'une somnambule dans la ville voisine, j'allai la consulter par pure curiosité et persuadé que je serais mystifié. On m'avait dit qu'elle pouvait vous dire toute espèce de choses sur vous et sur toute autre personne à qui vous vous intéressez, pourvu qu'on lui donnât un objet appartenant à cette personne. J'allai donc la voir et lui demandai une séance. Elle fut endormie par une jeune fille qui, après avoir placé ma main dans celle de la somnambule, quitta la maison. Elle me donna d'abord une description de ma propre personne, me dit ma nationalité, etc., mon caractère avec une exactitude parfaite. Elle mentionna même une légère indisposition dont je souffrais et me donna un remède. Je lui donnai quelques cheveux que j'avais enlevés

d'une brosse, dans le sac de voyage de mon beau-fils qui venait d'arriver d'Espagne. (Cela, je l'avais fait avec intention dans le but de l'embarrasser.) Elle prit les cheveux dans sa main, les plaça sur son front et en même temps cessa de tenir ma main. Au premier moment elle fut embarrassée et confuse, mais bientôt ses idées parurent devenir plus distinctes, et elle me dit alors ma parenté avec A., me décrivant exactement son extérieur, son caractère, etc. Elle ne l'appelait pas mon beau-fils, mais elle disait que j'avais avec lui un lien étroit qui n'était pas celui du sang. Je lui demandai alors où il vivait, ce qu'il faisait, etc. Elle me dit tout, même des détails insignifiants. Par exemple, elle me dit : « Hier il s'est promené à cheval dans la campagne, est descendu de son cheval et a acheté des cigares. Le débitant ne pouvait lui rendre la monnaie; alors, voyant des amis passer, il leur avait demandé de lui changer son argent. » Je ne savais rien de cela, mais je le demandai à mon fils en rentrant à la maison et trouvai que c'était exact.

Je fus bien étonné et ne sais plus que croire. Toutes les réponses n'étaient pas claires, mais si j'exprimais quelque dissentiment, elle se troublait de sorte que je trouvai que le mieux était de la laisser bien libre dans ses réponses. Quelques-uns des détails sont très curieux, le fait que les cheveux avaient été en Espagne, elle le mentionna; mais cela d'abord lui causa quelque embarras et elle paraissait profondément irritée de ne pas pouvoir voir clairement. Revenue à la conscience, elle sembla épuisée et déclara ignorer totalement ce qu'on lui avait demandé.

Je ne peux donner aucune explication de ces choses, je me contente de constater ce dont j'ai été témoin.

VARIÉTÉS

Ce que l'on peut penser des esprits frappeurs du boulevard Voltaire et de la rue Ducouédic.

Au mois de juin 1891, les prétendus phénomènes extraordinaires qui se passaient, presque chaque nuit, boulevard Voltaire, entre dix heures du soir et six heures du matin, mirent la Presse en émoi. Tous les journaux de Paris en parlèrent, chacun à sa manière et suivant les idées du chroniqueur; puis vint le tour des journaux de Province et de l'Étranger, si bien que cette histoire fit, pendant plusieurs semaines, un bruit énorme. Tout le monde parlait de la maison hantée du boulevard Voltaire, tout le monde donnait son appréciation sans bien savoir de quoi il s'agissait.

Pareille histoire vient de se reproduire rue Ducouédic et de faire encore plus de bruit que la précédente.

Les phénomènes du boulevard Voltaire, pas plus d'ailleurs que ceux de la rue Ducouédic, ne nous ont pas paru sérieux et nous nous étions abstenu d'en parler dans les *Annales des Sciences Psychiques* où nous cherchons à ne rapporter que les faits bien attestés et présentant un certain caractère d'authenticité. Nous n'en aurions donc rien dit si, périodiquement, ces histoires de revenants et de maisons hantées *ne revenaient faire beaucoup de bruit pour rien.*

Et d'abord y a-t-il ou n'y a-t-il pas de maisons hantées?

Nous ne croyons pas que personne ait encore réuni un nombre suffisant de documents assez probants pour en bien

établir l'existence; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a été rapporté et, semble-t-il, bien observé, un certain nombre de faits qui, s'ils ne suffisent pas à faire admettre la chose comme démontrée, ne permettent plus de la nier *a priori*.

Nous aurons à revenir sur cette fort délicate question, dans le courant de la présente année, en publiant, au chapitre consacré aux *documents originaux*, des faits de cet ordre, très curieux et très importants, observés par des hommes dont la sagacité et l'honorabilité ne peuvent être douteuses pour personne. Présentement, nous voulons seulement exposer en quelques mots les investigations que le docteur X... a faites en leur temps, boulevard Voltaire et rue Ducouédic.

On se rappelle que boulevard Voltaire, pendant plusieurs semaines, il se produisait, presque chaque nuit, entre dix heures du soir et six heures du matin, des bruits et des chocs réitérés qui ébranlaient les murailles et les portes et qui simulaient le bruit et les ébranlements qu'on aurait provoqués, en frappant la muraille avec un bélier.

Voyons d'abord la question au point de vue psychologique :

M. et Mme C..., marchands de chaussures, dans l'habitation privée de qui se produisaient les phénomènes, semblaient être l'un et l'autre des commerçants fort intelligents et, en gens pratiques, ils accueillaient les journalistes avec beaucoup de complaisance : leurs actes, ainsi que certaines paroles qui leur échappèrent, permettaient de supposer que tous ces articles de journaux, tout ce bruit et tout ce va-et-vient de la foule ne leur déplaisaient pas. « Si cela se produit encore, nous ferons du bruit dans les journaux », dit un jour M. C... à M. X... qui causait avec lui dans la boutique : « Nous l'enverrons au *Petit Journal*, » ajouta Mme C... Cela avait dû leur échapper, car M. et Mme C... cherchèrent dans la suite de la conversation, à atténuer ces paroles qui devaient être le *cri du cœur*. C'est du moins ce que supposa M. X... et, comme on va le voir, l'hypothèse est vraisemblable.

Dès le premier jour, dès que M. X... eut connaissance, par la voie de la Presse, de ce qui se passait boulevard Voltaire,

il se rendit auprès de M. C... et lui tint le langage suivant :

« Si vous tenez à ce qu'il y ait quelque chance de pénétrer « la cause de ces bruits en apparence mystérieuse, excluez « rigoureusement le public et les reporters, qui n'ont aucune « compétence dans la question et ne peuvent que troubler « toute investigation; laissez à une commission composée « d'ingénieurs, d'architectes, de physiciens et d'hommes versés « dans l'étude et l'expérimentation des phénomènes psychi- « ques, le soin de chercher à s'en rendre compte; il n'est pas « difficile de réunir une semblable commission de cinq ou six « personnes et, si vous le voulez bien, je me charge de ce « soin. »

M. C... fut peu enthousiaste de cette proposition, et promit de prévenir M. X..., si les phénomènes se produisaient; mais tandis que les reporters, toujours bien accueillis, continuaient à défiler chez lui et les journaux à enregistrer les prouesses des « *esprits frappeurs* du boulevard Voltaire », M. X... attendait toujours l'invitation que lui avait promise M. C... N'en ayant pas reçu, il retourna le voir, deux semaines plus tard, dans sa boutique, et lui rappela sa promesse; c'est ce jour-là qu'il vit, comme il est dit plus haut, que la réclame n'était pas indifférente à M. C... Celui-ci disait toujours que tout ce vacarme devait avoir pour cause des détonations de gaz dans la fosse d'aisances; après examen de la fosse et de son conduit d'aération, M. X... répondit que cela lui paraissait impossible et que d'ailleurs il serait facile de s'en assurer à l'aide d'appareils enregistreurs placés dans cette fosse, qui enregistreraient exactement le nombre des détonations, l'instant précis où elles se produiraient et même leur intensité relative, de même que le sphygmographe, par exemple, enregistre le nombre et l'amplitude des pulsations de l'artère radiale. On aurait alors pu se rendre compte, avec une certitude absolue, s'il se produisait dans cette fosse des détonations et des secousses, et, dans ce cas, si elles avaient lieu à l'instant même où les trépidations des murailles et les bruits étaient entendus dans l'appartement. C'est alors que M. C... lui objecta que les phénomènes ne se produisaient plus depuis quelque temps, et qu'au cours de la conversation s'échappa

le cri du cœur: « Si cela se reproduit, nous ferons du tapage dans les journaux. »

Les phénomènes, paraît-il, se reproduisirent et les journaux continuèrent à en entretenir le public; mais M. X... ne fut toujours pas invité à instituer la petite commission de recherches, qu'il avait proposée.

Un peu impatienté, il retourna une troisième fois chez M. C..., vers 3 ou 4 heures de l'après-midi. Il lui dit que cette persistance de phénomènes insolites, dont personne ne pouvait découvrir la cause, et dont la Presse parlait sans cesse, finissait par devenir énervante pour tout le monde et qu'il faudrait pourtant se décider à faire des recherches sérieuses et méthodiques. M. C... s'en prenait toujours à la fosse d'aisances. Pendant que M. X... causait avec M. C... on informa ce dernier que les inspecteurs des eaux de la Ville venaient examiner la maison et rechercher si ces bruits insolites pouvaient être attribués à l'eau. M. X... profita de cette occasion pour lui demander à visiter aussi et à suivre les investigations des inspecteurs des eaux. M. C... lui objecta qu'il ne pouvait pas, qu'il était seul, et finalement n'y consentit pas. Sans se décourager, M. X... poursuivit néanmoins son enquête et bientôt après il avait la bonne fortune de pouvoir se mettre en rapport avec les inspecteurs des eaux, de visiter très minutieusement, avec eux, l'appartement de M. C..., et de suivre toutes leurs recherches qui établirent que l'eau ne pouvait être pour rien dans tout cela. Il continua, sous le nez même de M. C..., à se renseigner le plus possible auprès des habitants de la prétendue maison hantée; il apprit, en outre, de quelques personnes, *et de la bouche même du gérant de la maison*, qu'il alla voir, qu'un parent de M. C... avait cherché à acheter cette maison.

Si à toutes ces données on ajoute que l'immeuble où se produisaient les bruits était une construction très légère dont l'appartement de M. C..., situé au second étage, occupait le milieu de la hauteur et où, en frappant, du haut de la paume de la main, une mince muraille construite en briques posées à plat, l'on simulait assez approximativement les phénomènes, suivant l'aveu du fils de M. C..., un jeune homme de

15 ou 16 ans, c'est-à-dire suivant un des principaux témoins, on comprendra que nous considérions les phénomènes du boulevard Voltaire, bien plus comme une mystification que comme des phénomènes psychiques. D'ailleurs, à partir du jour de cette double enquête, les esprits frappeurs cessaient leur tapage et le silence se faisait autour de cette affaire.

M. X... s'est efforcé également de tirer au clair les faits de la rue Ducouédic, au sujet desquels on a tant raisonné et surtout déraisonné et fait tant d'hypothèses dont l'absurdité n'avait d'égale que la naïveté de leur auteur : notamment celle de cet occultiste qui concluait à un envoûtement parce que le dessin d'une fleur, que portait une lettre de compliments de nouvel an, avait été encadré d'un losange et qu'un losange constitue, paraît-il, un signe kabbalistique dédoublé !

Si la magie est chose si facile et s'il suffit de dessiner quelque figure, soi-disant kabbalistique, pour obtenir des phénomènes miraculeux, pourquoi les mages et les occultistes, qui se démènent tant pour faire des adeptes, s'en tiennent-ils à des théories qu'ils étayent sur des hypothèses? Nous préférerions quelques bons petits faits solidement établis à toutes leurs théories, et nous croyons qu'avant d'expliquer quelque chose par l'envoûtement, il faudrait d'abord prouver la réalité de l'envoûtement.

Ce que nous allons exposer et discuter se passait dans un logement, composé de deux petites pièces, situé au rez-de-chaussée d'un petit corps de bâtiment construit sur les catacombes. Ce logement était occupé par trois personnes : Mme Boll, âgée de 65 ans, et deux adolescents, deux orphelins âgés de 13 et de 15 ans, Gabrielle et Lucien, que Mme Boll recueillit il y a plusieurs années. Ces deux jeunes gens sont intelligents et très espiègles, surtout Lucien ; ce dernier a la réputation de lire beaucoup de journaux et de romans.

Les récits qui vont suivre ont été recueillis de la bouche même des divers témoins et écrits, au fur et à mesure, sous

leur dictée, le 12 janvier, c'est-à-dire neuf jours après le début des événements.

1° *Récit de Mme Boll.*

La nuit de dimanche, 3 janvier, j'ai entendu la table faire un mouvement de va-et-vient et une chaise, à petit dossier, placée sous elle, est tombée sur le dos ; je l'ai relevée. Au bout de quelques minutes, j'ai *vu de mes propres yeux* cette même chaise se renverser de nouveau sur le dossier ; je l'ai ramassée une seconde fois et elle n'a pas tardé à retomber de la même manière.

J'en ai trouvé d'autres renversées dans l'autre chambre, mais je ne les ai pas vues tomber.

J'ai vu tomber les tuyaux du poêle dont un bout a été projeté dans un seau d'eau. Plus tard, pendant que je lisais, mon attention fut éveillée par trois coups frappés sur les murailles ou sur quelques meubles, et je vis l'armoire osciller ; aussitôt je poussai contre elle la table et, pour la mieux maintenir, je posai un matelas sur cette table.

Je vis aussi le réveil se renverser une fois sur son cadran.

2° *Récit de M. Lucien,* âgé d'environ 15 ans, fils adoptif de Mme Boll.

J'ai vu dimanche soir un bol sauter en l'air, jusqu'à la hauteur des tuyaux du poêle (à environ 2 mètres de haut).

Le lendemain lundi, j'ai vu l'armoire se pencher et je n'ai eu que le temps de la retenir ; j'étais alors seul dans la pièce où je venais de rentrer ; ma sœur était encore dehors, occupée à causer de ces phénomènes avec une dame.

J'ai vu se briser le verre du cadre d'une ou deux gravures sans qu'elles se décrochassent du mur. Un globe de verre qui recouvrait un bouquet et s'était brisé dès le début, s'est cassé une seconde fois sous mes yeux.

3° *Récit de Mlle Gabrielle,* âgée de 13 ou 14 ans, sœur du témoin précédent et fille adoptive de Mme Boll.

J'ai vu les tuyaux du poêle tomber tous ensemble ; j'ai vu une carafe tomber et le réveil se renverser sur son cadran ; enfin j'ai vu le verre qui recouvrait une gravure se briser.

4° *Récit de M. Guérin*, concierge de la maison.

Le lundi, Mme Boll me dit que le soir, à 7 heures, le pot à eau, la lampe et la marmite se sont renversés et brisés. Vers 11 heures, le vase de nuit aurait quitté sa place habituelle qui est sous une marche d'escalier de la porte d'entrée, se serait renversé contre la porte et brisé en plusieurs morceaux, avec grand bruit, dans le milieu de la pièce. On est venu me chercher pour me montrer le gâchis et les morceaux, mais je n'ai rien vu se déplacer ni se briser.

Le mercredi matin, vers 10 heures, j'avais mis un verre sur la commode; peu après, pendant que je causais avec M. Bugeaud et M. N..., marchand de bûches, tout contre la porte qui fait communiquer les deux chambres du logement, notre attention fut éveillée par un choc : le verre que j'avais mis sur la commode n'y était plus, nous le retrouvâmes sur le lit. Mlle Gabrielle était dans l'encognure de la pièce, formée par la porte et la fenêtre, entre nous trois et la commode.

5° *Récit de M. Guener*, demeurant 38, rue Ducouédic, dans le logement situé au-dessus de celui de Mme Boll.

Le mardi 5 janvier, entre 3 et 4 heures, pendant que je regardais la vaisselle posée à terre, j'entendis un bruit sec et fort. Comme nous en cherchions la cause, Lucien, voyant un éclat sur le bord du saladier contenant des oranges, prit ce saladier dont la moitié seulement lui resta dans les mains.

6° *Récit de M. Théodore Georges*, 40, rue Ducouédic.

Le mercredi 6 janvier, vers 7 heures et demie du soir, en présence de M. Guillard et de Mlle Carpentier, j'ai vu se briser la vitre du cadre d'une gravure, et j'en ai entendu le bruit; peu après s'est produit un autre bruit de bris de verre, et un morceau de cette vitre est tombé par terre.

Voilà des faits en apparence bien attestés et il serait bien difficile d'en contester l'authenticité s'ils étaient rapportés par des hommes comme MM. le professeur Sabatier, le professeur Ch. Richet, le professeur Thoulet, le gouverneur Bayol, le général X..., Émile Desbeaux, Léon Hennique,

Escourou, le Dr Isnard et bien d'autres dont les lecteurs de ces *Annales* ont vu les noms dans les fascicules de l'année dernière, c'est-à-dire s'ils étaient attestés par des hommes dont l'esprit est très cultivé et très réfléchi, et qui sont très aptes à bien observer et à rapporter exactement les faits qu'ils observent.

Malheureusement ce n'est pas ici le cas et il convient de formuler de très sérieuses objections contre l'hypothèse de phénomènes d'ordre psychique.

Tout d'abord on remarquera que les voisins n'ont rien vu que des dégâts matériels ou n'ont été témoins que de faits sans aucune valeur, faciles à simuler. Il n'était pas très difficile en effet, pour Mlle Gabrielle, de profiter d'un moment de distraction des trois personnes qui causaient, pour projeter, sur le lit, le verre que M. Guérin avait placé sur la commode; la pièce est tellement étroite et la commode tellement près de la place qu'occupait cette jeune fille, que n'importe qui eût sans doute pu faire cela, s'il l'avait voulu. Cette considération enlève toute valeur au récit n° 4 fait par M. Guérin.

M. Guener n'a rien vu que les dégâts; il a bien entendu un bruit sec et fort, mais il n'a pas immédiatement pu localiser ni attribuer sa véritable cause à ce bruit, et rien ne prouve que ce fut là un éclatement du saladier se brisant à ce même instant, sans cause apparente. D'ailleurs, s'il s'était brisé spontanément en deux, pourquoi la cassure, au lieu d'être nette tout le long de la ligne de partage, portait-elle à l'une de ses extrémités, et sur chacune des moitiés du saladier, des traces d'éclats de porcelaine, comme en aurait fait le choc d'un corps dur? C'est évidemment un choc qui a brisé ce saladier et rien ne prouve que le jeune espiègle n'ait au préalable machiné cette petite scène pour en imposer à cet excellent M. Guener, un brave et honnête tourneur en optique. Les faits observés par M. Guener ne constituent donc pas une preuve de quelque importance.

M. Théodore Georges, un autre voisin, a vu un carreau de cadre se briser. Nous objecterons à ceci qu'il était sept heures et demie, c'est-à-dire depuis longtemps nuit complète et que l'éclairage chez Mme Boll est toujours très imparfait. Il n'était

donc pas bien difficile, à l'un des deux enfants, de projeter, contre une gravure, un petit caillou, gros comme un pois, sans être aperçu par des personnes occupées à causer.

Du témoignage des deux jeunes gens, on ne peut en tenir aucun compte, en raison de leur âge, compris entre 13 et 15 ans, et surtout en raison de leur caractère très espiègle.

Reste le témoignage de Mme Boll, témoin le plus important en raison de son âge et du nombre de phénomènes qu'elle a vus.

Nous ne pensons pas que la bonne foi de Mme Boll puisse être soupçonnée. Malgré que cette dame eût un intérêt très appréciable à ce va-et-vient des curieux et des reporters, qui lui laissaient tous les jours un certain nombre de pièces blanches, nous ne la mettons pas en cause et nous la supposons néanmoins de très bonne foi; mais cette excellente femme a fort bien pu être, dans ce qu'elle a vu comme dans ce qu'elle n'a pas vu, le jouet de ses pupilles. D'autre part, *et c'est là une très grave objection pour son récit comme pour celui des autres témoins*, quand elle a fait le récit qu'on vient de lire, elle racontait depuis neuf jours à tout venant, et peut-être cent fois par jour, tout ou partie de ce qui s'était passé ; or l'on sait avec quelle facilité les faits se grossissent au fur et à mesure qu'ils sont racontés plus souvent : nous avons tous une tendance instinctive à amplifier les choses et il est fort rare que malgré soi et presque inconsciemment on n'amplifie pas un peu quand on raconte de mémoire. On ne peut d'ailleurs pas se fier à la mémoire d'une manière absolue et nous ne pensons pas qu'il soit un psychologiste qui n'admette que Mme Boll a pu faire le neuvième jour, et de la meilleure bonne foi du monde, un récit bien différent de celui qu'elle aurait fait quelques instants après que les choses qu'elle a vues s'étaient passées.

En résumé, il ressort de tout cela que :

1° L'on se trouve en présence d'un, et peut-être de deux espiègles capables à tous égards de machiner semblable mystification ;

2° Que les voisins n'ont rien vu de probant;

3° Que le témoignage des enfants doit être récusé;

4° Que Mme Boll a probablement été mystifiée par Lucien que deux journalistes ont d'ailleurs surpris un soir en flagrant délit de fraude.

Depuis le tapage du boulevard Voltaire, le public et beaucoup de journalistes ont vu des maisons hantées partout. Au mois de septembre dernier, c'était le tour d'un immeuble de la rue d'Orsel, à Montmartre.

Deux mois plus tard, les esprits frappeurs s'étaient transportés à Rouen et étaient allés hanter la cervelle des mitrons de M. Lagneau, boulanger, qui n'avaient rien trouvé de mieux que de mystifier leur patron en jouant au fantôme dans une maison voisine inhabitée; mais, moins habiles sans doute que leurs précurseurs du boulevard Voltaire et de la rue Ducouëdic, ils n'ont pas tardé à faire ce que l'on appelle vulgairement un *four*, chose d'ailleurs toute naturelle pour des boulangers.

La *Gazette des Tribunaux* du 13 février rapporte comme il suit le dénoûment de cette équipée :

Rouen, 11 février 1892.

Le Tribunal correctionnel a jugé hier en appel les individus poursuivis au sujet de ce qui s'est passé dans la maison hantée de la rue des Halles, à Rouen.

Voici ce qu'ont révélé les débats sur les faits qui ont été attribués longtemps à une cause mystérieuse:

M. Lagneau, boulanger, rue des Halles, occupe une maison dont dépend une petite cour, et à côté de cette cour est une maison inhabitée.

Depuis quelque temps, des tuiles, des ardoises, des briques, des tessons de bouteilles, même des bouteilles entières, tombaient dans la cour; c'était, la nuit comme le jour, une véritable grêle intermittente lancée par des mains invisibles et inconnues, qui ne permettaient pas de séjourner dans la cour.

On épiait de chez M. Lagneau, on épiait de tous les côtés la maison abandonnée. La police, bien entendu, s'en mêlait: elle n'était pas plus heureuse que les voisins; on ne découvrait rien, et tout le monde était sur les dents. « Ce doivent être vos employés,

disait le commissaire de police. — Non, répondait Lagneau, car, lorsque mes employés sont chez moi, ça pleut tout de même. »

Cependant, voici qu'un jour un des employés de M. Lagneau, Grancher, va trouver M. le commissaire de police et lui déclare que le coupable c'est lui.

Le 13 décembre, vers dix heures du soir, un nouvel incident se produisit : M. Lagneau, sa femme et sa fille entendirent du bruit du côté de la maison abandonnée ; le père regarda par la fenêtre de son deuxième étage et aperçut sur son toit, dans le chéneau, deux hommes, sans doute ceux qui faisaient les fantômes. Il prit un fusil, il chargea à poudre et tira deux coups sur les deux maraudeurs, qui se hâtèrent de disparaître par une lucarne ou un trou de la toiture.

D'après l'information qui suivit et qui sembla donner raison à M. le commissaire de police, les deux noctambules n'étaient autres que les deux employés de M. Lagneau, Grancher et Robine.

Ils furent poursuivis en simple police comme coupables de deux contraventions. M. Lagneau lui-même fut poursuivi pour tapage nocturne à raison de ses deux coups de fusil.

M. le juge de paix a condamné Lagneau à 10 francs d'amende, Grancher à 6 francs d'amende et deux jours de prison pour la contravention de jet de corps durs, à 11 francs d'amende et cinq jours de prison pour tapage nocturne ; Robine, à 6 francs d'amende pour la contravention de jet de corps durs et à 11 francs d'amende et cinq jours de prison pour la contravention de tapage nocturne.

Le Tribunal, sur l'appel, a confirmé le jugement en ce qui concerne Lagneau et Robine et a réduit, en ce qui concerne Grancher, l'amende à 5 francs, l'emprisonnement à un jour pour la première contravention, l'amende à 6 francs et l'emprisonnement à deux jours pour la seconde.

La morale de tout ceci, c'est que pendant longtemps il va falloir nous méfier plus que jamais de maisons hantées, que nous devons nous attendre à voir périodiquement s'efforcer de faire parler d'elles. La Presse, en effet, en donnant, pendant ces six derniers mois, une énorme publicité à ce genre de faits, n'aura pas manqué d'exciter la crédulité chez les uns et l'esprit de mystification chez les autres : ces derniers sont très nombreux parmi les adolescents et les jeunes gens, que l'on devra, en pareilles circonstances, surveiller de près.

A l'avenir, si des faits semblables à ceux du boulevard Voltaire et de la rue Ducouédic sont signalés et font grand tapage dans la Presse, nous n'en parlerons pas.

Nous ne voulons pas dire par là que nous croyons que tout ce que l'on raconte et tout ce que l'on a rapporté depuis les temps les plus reculés et parfois avec de très sérieux témoignages à l'appui, soit de la mystification ou de la légende, et qu'il faut repousser systématiquement tous les faits de cet ordre; nous croyons au contraire qu'il faut les étudier avec soin et persévérance, et, comme cela a été dit plus haut, nous aurons prochainement à les traiter sous un tout autre aspect qu'aujourd'hui, et nous prions instamment les personnes qui posséderaient, sur le sujet, des documents de quelque valeur, de nous les envoyer. Nous voulons dire seulement que partout où le public et les reporters pénétreront quand il s'agira de phénomènes psychiques, ceux qui envisageront la question sans parti pris et au point de vue uniquement scientifique, n'auront qu'à n'y pas aller ou à se retirer, toute investigation rigoureuse devenant impossible.

DARIEX.

UNE FEMME ÉTRANGE

Nous extrayons du *Daily Telegraph* le récit suivant des expériences faites par Annie Abbott, « *The little Georgia Magnet* » comme l'ont baptisée les Américains, à l'Alhambra de Londres devant un public d'élite. Ces expériences mettent en évidence chez Annie Abbott un pouvoir qui l'eût certainement conduite au bûcher si elle eût vécu au temps de l'Inquisition. Comme le dit la feuille anglaise, rien n'a été vu à Londres qui approche autant du miracle.

Il est à peine besoin de dire que le public qui assistait à la séance n'était pas des plus faciles à duper; il s'y trouvait, entre autres, nombre de personnalités (le *Daily Telegraph* donne une douzaine de noms) ayant une expérience personnelle incontestée de ce genre d'expériences. La scène était absolument nue, débarrassée de tout appareil quelconque; une longue file de sièges et quelques drapeaux américains, et c'est tout. Le mari du sujet se présenta d'abord et expliqua en quelques mots que le pouvoir étrange de sa femme avait été remarqué alors qu'elle n'avait que 4 ans et que ni lui ni elle n'en avaient trouvé d'explication satisfaisante. Un certain nombre d'assistants, parmi lesquels plusieurs médecins, furent invités à prendre place sur la scène pour contrôler la bonne foi des expériences, après quoi « le petit aimant » fit son entrée. Elle offre le type américain, gentille et petite, et ne présente rien de particulier, sauf peut-être une paire d'yeux noirs au regard perçant. Sa température fut prise et trouvée de 94° seulement (34°,4 C.), tandis que son pouls qui battait faiblement ne donnait que 84 pulsations à la minute.

Les expériences commencèrent immédiatement. L'un des assistants placés sur la scène, d'aspect vigoureux, fut invité à se lever et à tenir solidement une chaise contre sa poitrine. Par simple attouchement des doigts, Annie Abbott secoua violemment de droite et de gauche l'homme et la chaise, sans que, malgré ses efforts, l'expérimentateur pût résister à l'action des doigts de cette femme frêle et toute souriante. D'autres assistants essayèrent à leur tour, toujours avec le même résultat.

Le « petit aimant » prit ensuite la chaise entre les paumes des mains ouvertes et invita les assistants à appuyer pour ramener la

chaise à terre. Ils essayèrent en vain. Les efforts d'hommes vigoureux restèrent impuissants vis-à-vis de la force extraordinaire qui permit à Annie Abbott de résister sans effort apparent.

Comme troisième expérience, Annie Abbott, prenant une queue de billard, se mit sur un pied et un assistant saisissant la queue tenta de lui faire perdre l'équilibre. Un second vint à son secours, puis trois, puis quatre, finalement sept hommes tirèrent de toutes leurs forces sans pouvoir faire perdre sa position à Annie Abbott, sans même parvenir à lui faire poser le second pied sur le plancher. Ceci était tellement étrange, que malgré la bonne foi évidente des assistants placés sur la scène, il y eut des réclamations dans la salle. « Laissez essayer quelqu'un de la salle, » cria un incrédule. Aussitôt dit, aussitôt fait; avec la plus parfaite courtoisie, le mécontent fut invité à venir sur la scène essayer lui-même. Il arriva plein de confiance, mais ne fut pas plus heureux et se hâta de disparaître pour échapper aux applaudissements ironiques qui accueillirent sa défaite.

Les expériences se succédèrent alors plus étonnantes les unes que les autres. Un monsieur de haute stature, assis sur une chaise, fut soulevé de plusieurs pouces au-dessus du plancher par simple application, de la part d'Annie Abbott, de la paume des mains sur le côté de la chaise. Deux, trois, puis quatre assistants ayant réussi à se grouper sur la même chaise furent renversés par les doigts magiques. Le plus curieux, c'est que les assistants placés sur la scène, invités à interposer leur main entre celles d'Annie Abbott et la chaise, déclarèrent que la pression exercée était aussi légère que possible.

Mais jusque-là les expériences avaient eu un caractère actif plus ou moins prononcé; l'expérience suivante est, de toutes, la plus extraordinaire, précisément parce qu'elle est entièrement passive. Les mains d'Annie Abbott ayant été couvertes chacune d'un mouchoir de soie, un assistant vigoureux, la prenant par les bras au-dessous des coudes, la souleva sans difficulté aucune. On enleva les mouchoirs et le même assistant fut invité à renouveler l'expérience, sans interposition d'aucune substance entre ses mains et les bras nus du sujet. Il ne put y parvenir. D'autres personnes lui vinrent en aide et finalement six hommes, trois sur chaque bras, essayèrent en vain de soulever le « petit aimant ». Ils ne furent pas plus heureux après qu'elle eut monté sur une chaise, de manière à permettre aux assistants de la tenir fermement par les bras avant qu'on enlève la chaise. En un mot, directement ou indirectement, Annie Abbott se montre capable d'échapper aux lois de la pesanteur d'une façon qui certainement n'avait jamais été enregistrée jusqu'ici.

Cette expérience convainquit le public qui accepta avec admiration les expériences suivantes : transmission à un enfant par les

mains de la puissance qui la maintenait sur le sol; queue de billard tenue en l'air entre les paumes des mains ouvertes sans que les efforts réunis de quatre assistants puissent réussir à ramener la queue vers le bas; soulèvement sans effort de la même queue maintenue par l'effort d'une douzaine de mains; un homme aux larges épaules empêché de se balancer sur sa chaise par simple attouchement des doigts. Il convient de rappeler que toutes ces expériences ont été faites sans aucune des pratiques préparatoires du mesmérisme ou de l'hypnotisme. A tous ceux qui l'approchèrent, Annie Abbott parut en pleine possession de ses facultés mentales ou musculaires (1).

(1) Nous devons dire que le récit du *Daily Telegraph* est tant soit peu exagéré. M. Oliver Lodge, le savant physicien, président de la section mathématique de l'Association Britannique, a examiné avec le plus grand soin Georgie Abbott, et il a déclaré n'être pas convaincu qu'il y ait autre chose qu'une grande force et une extraordinaire adresse musculaire. Jusqu'à plus ample informé, nous nous rallierons à l'opinion de ce grand savant, si compétent et si consciencieux. (*Ch. R.*)

COMMUNICATIONS

M. D..., dont nous ignorons le nom et l'adresse, nous envoie la lettre suivante que, faute de place, nous n'avons pas pu insérer dans le dernier fascicule :

Monsieur,

Je lis dans les *Annales des Sc. psychiques* de sept.-oct. 1891 — p. 309 — la phrase suivante sous la signature de M. R. Chandos :

... « Quand on a lu ce que Mme Sidgwick vient d'en écrire, que reste-t-il des photographies spirites? Rien, absolument rien... »

Quel est donc ce travail de Mme Sidgwick sur les photographies spirites, auxquelles S. A. Russel Wallace, entre autres, attache une si grande importance?

Ne rentre-t-il pas dans le plan de votre Revue de s'occuper de l'une des rares tentatives qui aient été faites pour soumettre les phénomènes « spirites » à un contrôle exact?

Dans le cas où les « Annales » ne pourraient pas publier un compte rendu de la critique de Mme Sidgwick, ne pourraient-elles du moins en fournir l'indication bibliographique?

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

D.

A cette lettre nous répondrons :

La réplique de Mme Henry Sidgwick à M. Russel Wallace, se trouve dans les *Proceedings of the Society for psychical Research* (part. XIX, july 1891, chez Trübner et Cie, à Londres).

On trouvera dans ce chapitre toutes les indications bibliographiques désirables.

On trouvera aussi dans le récent ouvrage de M. R. Wallace :

« les Miracles et le Moderne spiritualisme » (trad. française à la librairie spirite, 1, rue Chabanais, Paris) un chapitre consacré à ce sujet.

Le plan d'études que nous nous proposons d'aborder dans les *Annales des Sciences psychiques* ne se borne pas à la télépathie, il comporte toutes les questions qui se rapportent aux sciences psychiques ; mais notre journal, voulant conserver un caractère positif et aussi scientifique que possible, a pour règle de n'aborder une question nouvelle que lorsqu'il existe, sur les phénomènes qui s'y rapportent, un certain nombre de preuves authentiques offrant déjà une certaine consistance.

Force nous a été l'année passée de nous restreindre à la télépathie; peut-être nous sera-t-il possible cette année d'aborder des phénomènes d'un autre ordre, surtout s'il nous parvient encore quelques bons documents nouveaux venant renforcer ceux que nous possédons déjà.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 28321.

DOCUMENTS ORIGINAUX

(Suite)

LII. — CAS DE PADOUE

Me trouvant dans le petit village de Ceresetto, près d'Udine, je reçus une lettre de Mme Maria M..., datée de Padoue 10 octobre 1891, où se trouvait le passage suivant :

« Je vous raconterai ce qui m'est arrivé ces jours-ci, un songe que j'ai fait, et comment hier matin j'ai salué, sur la place des Seigneurs, un ami de mon frère, dont j'ai, par un journal, appris la mort à Venise ce même jour. Je ne sais véritablement que penser d'une pareille chose. »

Mme Maria M..., étant partie, le même jour 10 octobre, pour Bassano, je lui adressai en cet endroit, en date du 12 octobre, une lettre où je disais :

« Le fait que vous me signalez est pour moi d'un immense intérêt, je vous prie de m'écrire tout ce qui le concerne avec tous les détails possibles. Veuillez surtout préciser scrupuleusement et vous garder de vous laisser aller à la fantaisie pour donner plus de couleur aux choses. Quant à la rencontre dont vous parlez, il faut me dire si vous êtes bien sûre que vous ne pouvez avoir été trompée par une ressemblance, s'il vous a reconnue, s'il vous a parlé, ce qu'il a dit, etc., etc. Si possible, il faudrait vous procurer le journal où la mort est annoncée. »

La réponse que je reçus de Maria M..., en date du 14 octobre, contenait les renseignements suivants :

« Quant à l'ami de mon frère, vous pouvez tenir pour

tout à fait certain que je ne me suis pas méprise en le reconnaissant. Je le connais très bien parce que j'ai travaillé six mois, en compagnie de mon frère, à la maison du Ponte Molino, c'est là que je l'ai connu. Je l'ai véritablement rencontré lundi (2) matin devant le n° 9 de la place des Seigneurs. Il m'a regardée; je lui ai dit : « Bonjour, Vittorio. » Il m'a répondu : « Bonjour, madame Maria. » Mais comme depuis un an il était allé travailler à Venise, avec sa femme et trois enfants, parce qu'il était dans la misère, me rappelant cela, je me suis retournée pour lui demander comment allaient ses enfants; mais j'ai eu beau chercher, je ne l'ai plus vu. Dans l'*Adriatico* de vendredi, que je vous expédierai, s'il m'est possible de le retrouver, j'ai vu, dans le bulletin de l'état civil, inscrit parmi les décès : « Vittorio Salvadori, 30 ans, sculpteur à Padoue. » Nous avons su par un autre ami de mon frère que ce pauvre Vittorio, étant depuis quelque temps sans travail, se trouvait dans une extrême misère et que depuis un mois il était à l'hôpital de Venise, où il est mort, et je crois bien que sa femme sera retournée à Padoue avec les enfants. Veuillez me dire comment cela s'est fait. Je ne sais que penser, mais je suis sûre, *tout à fait sûre*, de ce que je dis. »

Dans une autre lettre datée de Bassano, 17 octobre, je reçus l'article découpé du journal l'*Adriatique* du 9 octobre annonçant la mort de Vittorio Salvadori comme arrivée le 8.

Le 18, écrivant à Maria M..., pour lui donner quelque éclaircissement sur le fait observé par elle, j'ajoutais :

« Voilà pourquoi il y a d'autres points qui doivent être observés et notés aussitôt que de tels phénomènes se présentent. Je vous en indiquerai quelques-uns en vous priant, dans une prochaine lettre, de me donner les éclaircissements en question.

« Avant tout, après s'être assuré que la personne vue est bien celle-là et non une autre qu'on aurait pu prendre pour elle, il faut se procurer des renseignements précis sur le jour et l'heure de sa mort avec tous les documents nécessaires. La date du jour ne suffit pas, il faut l'heure, car il est fort im-

portant de savoir si l'apparition a lieu à l'instant de la mort, ou un peu avant ou un peu après. Ces renseignements, il faudra les prendre dans la famille et à l'hôpital. Nous pourrons le faire quand nous serons de retour à Padoue.

« En outre, il est intéressant de savoir par ceux qui étaient présents aux derniers moments du mourant si celui-ci, avant de mourir, a pensé à la personne à qui il est apparu. Peut-être, cela, le saurez-vous plus tard par sa femme.

« Quelquefois ces apparitions ne sont pas seulement visibles, elles peuvent être aussi palpables et matérielles. Pour cette raison il faut me dire si vous l'avez touché, si, pendant qu'il marchait, ses pas et ses autres mouvements ont fait du bruit comme s'il eût été de chair et d'os ; si par hasard vous l'avez vu remuer quelque objet extérieur à lui-même, s'il a heurté quelque autre personne, etc.

« Enfin il arrive que tout le monde voie ces apparitions, tandis que d'autres fois elles restent invisibles pour les autres. Aussi vous chercherez à vous rappeler si d'autres personnes ont paru le voir, et se sont dérangées pour le laisser passer, ou si, pendant que vous le saluiez, quelque passant vous a regardée avec étonnement en vous voyant saluer quelqu'un qui pour lui n'existait pas.

« Vous dites que vous vous êtes retournée pour le chercher et ne l'avez plus vu ? Il est très important de savoir si dans ce cas un homme vivant aurait pu s'éclipser en tournant la rue ou en entrant dans quelque boutique ; ou bien votre cas serait absolument inexplicable si l'on n'admet pas que l'apparition s'est fondue, dissoute sur place. En outre, une semblable apparition, si elle eût été vue par d'autres, aurait éveillé l'attention de ces personnes. »

Sur tous ces points je n'ai pu obtenir que la courte réponse qui suit en date du 20 octobre, toujours de Bassano :

« Je l'ai rencontré près de Brigenti, place des Seigneurs. Vous voyez qu'il ne pouvait tourner par une autre rue. Il y avait peu de monde près de lui ; il marchait, mais ne heurtait personne ; il avait les bras pendants et était pâle, pâle. Je n'ai pas remarqué autre chose, car, comme vous pouvez le deviner, j'étais à mille lieues de penser ce que j'ai pensé

depuis, à mille lieues de l'impression que m'a faite plus tard la nouvelle de sa mort. »

Mme Maria M... dit être médium écrivain, bien que d'une santé un peu débile. Dans sa dernière lettre elle me fait part d'une très courte communication reçue sous le nom de Vittorio Salvadori, le 17 octobre, dans les circonstances suivantes. Tandis qu'elle attendait que sa main fût dirigée par une autre influence qu'elle connaissait et qui lui était habituelle, et alors qu'elle ne pensait pas du tout à l'apparition, sa main traça des signes d'un caractère inconnu. Voici comment elle s'exprime à ce sujet dans sa lettre : « Je vous assure que je ne fus pas peu surprise et que j'eus même un peu peur. Après quelques signes sans importance, voici la très courte communication que j'obtins : « Qui es-tu ? — Vittorio Salvadori. — Tu te trouves bien où tu es ? — Pas trop. — As-tu besoin de quelque chose ? — Pour moi, non, mais pour mes enfants, spécialement pour Amélie. — Il te faudrait pour cela communiquer avec G. Ermacora, peux-tu aller où il est ? — Je n'en ai pas la force. »

Puis je reçus successivement deux autres courtes communications portant le même nom, mais sans importance. Deux points pourtant méritent l'attention : 1° ces communications non seulement ne sont pas de l'écriture de Maria M..., mais elles diffèrent aussi des précédentes écritures automatiques portant d'autres signatures ; 2° la mémoire consciente de Maria M... ignorait le nom d'Amélie, la petite fille de Salvadori.

Voici ce qu'elle m'écrivit à ce sujet le 31 octobre :

« ... Je ne savais pas qu'il avait une enfant du nom d'Amélie, et même mon frère l'ignorait également, mais il alla voir la femme de Vittorio et trouva que la plus grande des fillettes s'appelait ainsi et était sa préférée.

Le frère de Maria M... se trouvait à Padoue, et c'est par correspondance qu'elle eut ce renseignement.

Là s'arrêta ma correspondance avec Maria M... et vers le milieu de novembre, elle et moi, chacun de notre côté, nous rentrâmes à Padoue, où je pus, par sa bonne et celle de la veuve du défunt, recueillir des renseignements ultérieurs et

rectifier quelques contradictions de date, venant des lettres comparées avec la notice du journal l'*Adriatique.*

En réalité, dans sa première lettre en date du 10 octobre, Maria M... m'annonçait sa rencontre avec Salvadori comme arrivée le jour précédent (hier), c'était donc fixer l'époque de l'apparition au 9. Puis dans sa lettre du 14 elle parle de la rencontre comme ayant eu lieu le lundi précédent jour qui correspond au 5 du mois. Maria M... reconnut comme inexactes ces deux dates. La première erreur, la plus grave non seulement en elle-même, mais aussi pour avoir été commise peu après l'événement, elle l'attribue à une pure distraction au moment où elle écrivait, produite par l'agitation où cette histoire la mettait, et la seconde, elle l'attribue plutôt à une erreur de mémoire, ces jours ayant passé si vite. Pourtant elle a trouvé dans sa mémoire un point de repère. Le 6 de chaque mois elle suit une pratique pieuse en l'honneur d'un parent défunt, et elle est parfaitement sûre qu'après la rencontre, elle rentra à la maison et accomplit la pratique susdite. Ainsi se trouve définitivement établi que l'apparition eut lieu le 6 octobre vers les 9 heures du matin.

Le journal l'*Adriatique* enregistre la mort de Salvadori (qu'il écrit Salvadore, orthographe dont j'ignore l'exactitude, mais cela n'a aucune importance, l'identité étant déjà plus qu'évidente) dans le bulletin de l'état civil du 8 octobre, tandis que la veuve de Salvadori, à qui je me suis adressé pour ces renseignements, me dit qu'il était mort le 7 à 9 heures et demie du soir. Rien d'étonnant qu'une mort arrivée à une heure avancée de la nuit ait été par erreur enregistrée comme arrivée le jour suivant. La veuve de Salvadori dit se rappeler avec certitude cette date du mercredi 7 parce qu'elle assista son mari jusqu'à ses derniers moments. Elle resta à son chevet jusqu'à 9 heures du soir, heure à laquelle elle fut forcée de s'éloigner, et elle sut ensuite que la mort arriva une demi-heure après.

Elle me dit encore que son mari était entré à l'hôpital un mercredi également, vingt-deux jours plus tôt, ce qui correspond au 16 septembre. J'ai aussi su par elle que pendant

les quatre jours qui précédèrent sa mort il resta presque toujours assoupi et ne put parler que seulement de temps en temps; il se réveillait, la reconnaissait et cherchait à s'exprimer par geste. Elle se rappelle que le 6, veille de la mort, elle alla à l'hôpital pour le voir, à 10 heures du matin, c'est-à-dire un peu après l'apparition télépathique, et qu'elle le trouva dans un état d'assoupissement. Elle me dit encore que, tant qu'il put parler, il nomma souvent, et avec intérêt, la famille de Maria M... avec laquelle il était lié par une vive amitié.

Maria M..., interrogée de nouveau de vive voix, me dit n'avoir pas pu remarquer si les pas de l'apparition faisaient du bruit, et cela, soit parce qu'elle ne dirigea pas son attention sur ce point, soit à cause des autres bruits de la rue; elle ne remarqua pas non plus si les autres passants (un ou deux) avaient vu Salvadori, ni s'ils avaient fait des signes d'étonnement, en s'apercevant qu'elle avait salué une personne invisible. Elle m'indiqua le lieu précis de la rencontre et le point où elle retourna sur ses pas, pour rejoindre Salvadori et lui reparler. Ces deux points sont distants d'environ 15 mètres. Dans ces conditions, et étant donnée la topographie de l'endroit, il est difficile qu'une personne vivante se perde de vue, d'autant plus que, prétend-elle, il n'y avait que très peu de personnes circulant à cette place. Elle regarda aussi dans une boutique pour voir s'il y serait entré, mais cette recherche resta infructueuse.

Je lui ai demandé dernièrement si, avant d'obtenir l'écriture automatique dont il a été question plus haut, elle avait pensé à Salvadori; mais elle m'assure qu'elle ne pensait pas à d'autre nom qu'à celui qui se présente habituellement quand elle attend l'écriture, et aussi un peu, et avec une certaine crainte, au mari défunt de son hôtesse, à qui celle-ci attribuait quelques phénomènes anormaux arrivant dans sa maison, et qu'elle disait même lui être apparu. Quant à Salvadori, elle me dit qu'elle était si loin d'y penser qu'elle resta assez surprise et impressionnée en voyant sa main tracer ce nom.

Je la priai, pour ma curiosité personnelle, de provoquer

en ma présence une écriture présentant les mêmes caractères individuels. Je copie les demandes et les réponses obtenues qui présentent quelque point digne de remarque.

Vittorio. — Que voulez-vous?

— Je te prie de me dire ce que tu as fait la veille de ta mort, vers les 9 heures du matin?

— A ce moment précis je ne me rappelle pas.

Observation. — (On doit remarquer cette ignorance, pour l'intelligence produisant le phénomène, d'une notion qui existait très vive dans l'intelligence de la personne survivante, le médium.

Ce fait semblerait plus contraire que favorable à la théorie du pur automatisme.

D: Te souviens-tu au moins de m'avoir vue à ce moment?

R: Oui, je vous ai vue un moment.

D: Te rappelles-tu où?

R: Je ne sais si c'est à Padoue ou à Turin.

Observation analogue. — Dans notre intelligence consciente, il ne pouvait certainement pas être venu cette idée que l'apparition pouvait avoir eu lieu à Turin, où Maria n'avait jamais été de sa vie.

D: Crois-tu m'avoir vue par hasard, ou bien penses-tu être venu me chercher?

R: Je pensais beaucoup à vous.

D: Sachant que j'abite Padoue, pourquoi te semble-t-il avoir pu me voir à Turin?

R: Parce que je suis allé aussi à Turin.

D: Pourquoi étais-tu allé à Turin?

R: Pour voir mon père et ma sœur, mais ils étaient à Pinevolo.

D: Et les as-tu trouvés à Pinevolo?

R: Non, je n'ai pas pu. Je vous salue.

Observation. — Le médium ignorait absolument que le père et la sœur fussent à Pinevolo. A ma prière elle alla prendre des renseignements auprès de la veuve de Salvadori, qui confirma le fait et lui donna même leurs adresses exactes. Moi, j'ignorais jusqu'à leur existence.

[Les demandes et les réponses ont été écrites par la même main, en ma présence, et les caractères sont assez différents. J'ai vu aussi la même main, sous une autre influence, écrire en se servant d'une troisième écriture, différente des deux autres.

Un autre incident se rattache indirectement à ce phénomène télépathique. Le défunt Vittorio Salvadori était sculpteur sur bois, et c'est aussi la profession de Giovanni M..., frère de Maria M... Giovanni M... et sa mère racontent que, quelques jours après la mort de Salvadori, la nuit, pendant qu'ils étaient couchés dans la même chambre contiguë à celle où se trouvait la banquette de travail dont se sert Giovanni, ils entendirent tous les deux, simultanément et à plusieurs reprises, dans la chambre, des coups qui avaient le même caractère que ceux que fait un maillet de bois sur le manche d'un ciseau, quand un artiste sculpte du bois.

Il me reste à dire quelques mots sur le caractère et les antécédents de Maria M..., qui peuvent avoir de l'intérêt dans ces circonstances. Je dirai d'abord que je la connais intimement depuis plusieurs années et que j'ai la plus entière conviction que sa bonne foi est absolue. Quant à la facilité qu'elle a d'avoir des hallucinations, je dois déclarer qu'elle est hypnotisable et que dans le sommeil hypnotique elle est influencée par des suggestions hallucinatoires et aussi post-hypnotiques. Mais combien y a-t-il de gens qui ne soient pas hypnotisables? Et combien y a-t-il d'hypnotisés réfractaires aux suggestions hallucinatoires?

Quant aux visions et autres phénomènes anormaux constatés par elle, en dehors de toute action hypnotique, ils lui sont pour ainsi dire habituels. Il y a plusieurs années elle eut, la nuit et étant couchée, l'impression qu'une amie morte entrait dans sa chambre, la saluait, lui tendait la main qu'elle serrait et lui conseillait de jouer à la loterie deux numéros. Les deux numéros furent joués et elle gagna.

Tel est le cas très curieux que nous reproduisons textuellement, comme le docteur Ermacora nous l'a adressé de Padoue, après enquête faite par lui.

En même temps que l'exposé que l'on vient de lire, il nous a adressé les lettres qui s'y rapportent, le journal l'*Adriatico* mentionnant, dans son *bulletin* de l'état civil du 8 avril, le décès de Salvatore Vittorio et une attestation de

MM. Francesco Pasini, ingénieur;
Le Dr Ernesto Ezar;
Vittorio Barin, ingénieur,

garantissant la sincérité de l'enquête.

Peu de jours après, nous avons reçu une pièce officielle, une lettre portant le timbre du Conseil d'administration de l'hôpital civil de Venise et la signature du président de ce Conseil.

Cette lettre, adressée à M. le docteur Ermacora, a été mise à la poste de Venise le 28 novembre, alors que tous les autres documents étaient déjà à Paris, entre nos mains. Elle concorde exactement avec les renseignements déjà recueillis et les confirme : aussi mérite-t-elle d'être reproduite.

Lettre de M. le président du Conseil d'administration de l'hôpital civil de Venise.

Venise, le 26 novembre 1891.

N° 5.100.

Salvadori Vittorio, fils de Giov. Batta et de feu Adélaïde Businari, âgé de 31 ans, est rentré dans cet hôpital civil le 16 septembre dernier, sous le n° 7916, aux frais de la commune de Padoue, et il est mort le 7 octobre suivant, à 9 heures et demie du soir.

Je vous communique ces renseignements pour satisfaire à votre demande du 23 novembre.

Conseil d'administration
de l'hôpital civil
de
Venise.

Le président.

(Signature illisible.)

LIII. — CAS DE NANCY

1re *Lettre de Mme E. F... à M. Ch. Richet.*

Vitry-le-François, 17 juillet 1891.

Je n'ai jamais parié aux courses; personne ne m'avait parlé du Grand Prix. Le vendredi soir, en lisant comme d'habitude mon *Figaro*, je lus le nom des chevaux engagés. Pour l'écurie de M. Ed. Blanc : *Ermak*, *Révérend, Clamart;* on parlait des chances de *Révérend*. Ma lecture terminée, j'éteignis ma lampe. Pourquoi pensai-je aux courses qui ne m'occupent jamais? Le nom de *Clamart* tinta à mon oreille tant et si bien que cela devint un bourdonnement agaçant : je rallumai ma lampe pour faire cesser cette sorte d'obsession; le sommeil vint, sans rêves; mais au réveil *Clamart* fut le premier nom ou, pour mieux dire, la première pensée qui me vint à l'esprit; j'inscrivis sur huit papiers les huit noms des huit chevaux désignés comme les favoris; les papiers roulés et mêlés, j'en tirai un; ce fut le nom de *Clamart* qui sortit.

J'écrivis à Pierre de mettre ou de faire mettre pour moi 100 francs sur *Clamart* : cela se passait le *samedi matin*. Le dimanche, j'assistai aux Vêpres; pendant la procession (c'était le jour de la petite Fête-Dieu), le même bourdonnement revint et toujours : *Clamart*, *Clamart*. Le lundi, j'appris que cet animal, qui m'avait intéressée par l'agacement qu'il m'avait donné, était gagnant du Grand Prix!

2e *Lettre de Mme E. F...*

Vitry-le-François, 22 juillet 1891.

J'appuie sur le mot *jamais*, en ce sens que je ne puis dire avoir parié aux courses en fournissant à mon neveu, lorsqu'à Saint-Cyr il était M. *d'Argent court*, quelques pièces de cent sous pour se distraire pendant sa sortie du dimanche. Quand Maurice, mon fils, était à Versailles, il a confié à un de ses

amis, qui s'occupait beaucoup de courses, 200 francs que je lui ai donnés. A part cela, jamais je n'ai parié; *Clamart* a été mon début! Je n'ai parlé de mon inspiration à personne : je ne voulais pas qu'il fût dit, même en plaisantant et malgré la somme minime exposée, qu'une respectable mère de famille *compromettait la fortune de ses enfants* en pariant aux courses.

Je n'ai pas envoyé de télégramme à Pierre; une lettre seulement, écrite le samedi matin, lui disait que mon désir de parier pour *Clamart* était une toquade de vieille femme, que je lui expliquerais au prochain revoir. Comme il devait prendre 100 francs, sur mon compte, il a peut-être conservé ma lettre.

Ma lampe a fait cesser le bourdonnement agaçant qui ressemblait au bruit de cloches dans les oreilles, mais ce bruit se traduisait par le nom de *Clamart*. Le dimanche, pendant les Vêpres, le bourdonnement, plus accentué, répétait plutôt des acclamations : *Clamart, Clamart!*

Maurice prétend que j'ai été frappée par le mot de *Clamart*, que souvent j'ai entendu prononcer lorsqu'il y a deux ans j'allais de Paris à Versailles.

Cette obsession venant tout à coup et sans aucune raison apparente, troubler la quiétude d'une respectable mère de famille qui ne s'est jamais intéressée aux courses et n'y a jamais parié de sa vie, ne laisse pas que d'être étrange et fort suggestive, surtout si l'on songe que *Clamart* ne figurait qu'en cinquième ou sixième ligne dans les cotes, et que par conséquent il n'y avait pas de raison plausible pour que ce fût précisément son nom qui vînt ainsi obséder Mme E. F... Il semble donc que nous nous trouvions en présence d'un cas très curieux de prémonition, qui mérite d'être rapporté ici.

Ces cas sont moins rares qu'on ne pourrait le supposer tout d'abord: il y en a d'analogues dans les *Phantasms of Living*.

Enfin Mme E. F. est une parente assez proche de M. Ch. Richet, et sa bonne foi est incontestable.

X. D.

3e *Lettre de Mme F... à M. Pierre Aubry.*

Nancy, 6 juin 1891.

Mon cher Pierre, j'ai la fantaisie de parier pour le grand prix; c'est une toquade de vieille femme que je puis me passer. Veux-tu mettre pour moi ou faire mettre cent francs pour *Clamart?* Tu les prendras sur mon compte. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas? Il n'y a que la somme qu'on verse qui est engagée? Si je perds, je n'ai rien à verser de plus. Dans ces conditions, marche. Autrement, non.

Pour toi, mes bien affectueuses amitiés.

E. F.

Garde pour toi ma folie.

Cette lettre, que nous reproduisons textuellement, est bien intéressante, car elle montre à quel point Mme F... avait peu l'habitude de parier aux courses, puisqu'elle en ignorait les règles les plus élémentaires.

Le soin avec lequel elle cherche à s'excuser de cette toquade, de cette *folie*, est aussi tout à fait caractéristique.

L'opinion que le mot de Clamart l'a frappée parce qu'elle entendait les employés du chemin de fer crier « Clamart ! Clamart ! » n'est sans doute pas suffisante pour expliquer cette sorte de prémonition extraordinaire, surtout si l'on considère que depuis deux ans elle n'entendait plus appeler cette station.

DEUX CAS DE TÉLÉPATHIE

RACONTÉS PAR LE Dr HANS SPAZIER (1)

D'après le témoignage de personnes dignes de foi et dont j'ai connu les parents, je puis raconter les faits suivants dont je garantis l'entière exactitude.

Dans une soirée où se trouvaient le major Mennelskirch,

(1) D'après *Sphinx*. Il est regrettable que nous ayons ici un récit de seconde main, au lieu d'être relaté par l'observateur lui-même.

Nous avons joint au récit donné par M. Spazier les remarques qu'il a cru devoir faire, malgré qu'elles soient bien hypothétiques. (*Réd.*)

commandant de la 4e brigade d'artillerie magdebourgeoise, le lieutenant général actuel et le professeur Otto Lœfener, ce dernier raconta le fait suivant :

« Je suis célibataire et habite avec ma sœur dans la rue Prezlau; notre servante dort dans une grange, et, faute de place, elle a dû mettre sa malle dans la chambre à coucher de ma sœur. Cette servante tomba dangereusement malade et se trouva pendant un jour en proie à un accès de fièvre; la nuit, ma sœur fit irruption dans ma chambre, l'air complètement bouleversé, et s'écria : « Otto, je viens de voir Fré« dérique sortir de sa malle qui est dans ma chambre. » Nous allâmes tous deux auprès de notre servante et nous la trouvâmes en proie à une crise annoncée par le médecin. Lorsqu'elle fut rétablie, elle nous raconta que cette nuit-là, se croyant perdue, elle avait surtout songé à ses économies qui se trouvaient enfermées dans la malle. »

Alors le commandant Mennelskirch nous raconte le fait suivant, qui lui était arrivé en compagnie du général commandant actuel : « Nous étions tous les deux dans ma chambre, assis auprès d'une table à thé, en train de parler de nos travaux (nous étions alors à l'École de guerre). Tout à coup, la porte s'ouvrit, mon frère cadet Georges entra et s'assit près de nous. Ses habits ruisselaient d'eau. Nous savions qu'il s'était embarqué pour l'Amérique où il voulait prendre du service. (Il était aussi officier prussien.) Nous nous écriâmes en même temps : « D'où viens-tu donc, Georges? » Aussitôt il disparut. Nous fûmes alors fort étonnés de ne trouver aucune trace d'humidité à la place qu'il occupait, alors que nous avions vu et entendu l'eau ruisseler et dégoutter de ses habits. Nous notâmes soigneusement le jour et l'heure, et, plus tard, nous apprîmes qu'au même moment le bateau qui portait mon frère avait sombré et que ce dernier s'était noyé. »

Ces événements sont bien attestés. Le professeur du lycée est un savant astrologue et un physicien distingué qui passe aux yeux de ses collègues pour un esprit éclairé. Le major Mennelskirch était grand maître d'une loge franc-maçonnique et le lieutenant général, par la position qu'il occupe dans le

monde ainsi qu'à cause du sang-froid qu'il doit apporter à son état, est un sûr garant de la vérité.

Ces deux cas me paraissent d'une grande valeur, car tous deux sont la répercussion d'un moribond et se rapportent, l'un à la vue, l'autre à la fois » la vue et à l'ouïe.

L'apparition de la servante est en accord avec la pensée qui l'agitait à ce moment-là.

Pour le noyé, cette apparition ne donne qu'une partie de l'exactitude; car on ne peut conclure, rien qu'à la vue d'un vêtement ruisselant d'eau, que la personne qui le porte va mourir.

Ces deux cas prouvent que l'apparition est bien la réflexion de l'âme de la malade et du mourant; que le siège de la volonté d'apparaître réside dans l'âme du mourant. Ils permettent d'admettre l'hypothèse que les apparitions revêtiront toujours les mêmes formes exprimées par l'idée dominante de celui qui apparaît.

La dernière pensée du noyé est pour son frère, avec lequel il est intimement lié, et cette idée domine toutes les autres qui peuvent l'agiter; il apparaît revêtu d'habits humides, parce que ces vêtements ont dû paralyser ses efforts et lui ont imprimé l'idée de la gêne qu'il en ressentait. Il y a lieu de remarquer que, dans les deux cas, au moment où les spectateurs marquent leur étonnement par un geste, dans le dernier cas par des paroles (au sujet de la servante s'il y a lieu de tenir compte que la dame qui a eu cette apparition, en se réveillant, se trouvait ainsi prédisposée à avoir une vision, et la frayeur qu'elle en a éprouvée lui a complètement rendu sa connaissance : le fantôme a alors disparu). Mais pour le dernier cas, nous ne pouvons pas dire qu'il y ait eu prédisposition, sinon il faudrait admettre qu'il y ait une relation entre cette apparition et l'étude de la stratégie.

LES APPARITIONS (1)

ET LEUR CONSTATATION SCIENTIFIQUE

PAR CAMILLE FLAMMARION

Notre fin de siècle ressemble un peu à celle du siècle précédent. L'esprit se sent fatigué des affirmations de la philosophie qui se qualifie de positive. On croit deviner qu'elle se trompe. Après Voltaire et l'école du XVIIIe siècle, on a écouté Mesmer, Lavater, Swedenborg, Saint-Martin (le philosophe inconnu), Dupont de Nemours, et plus d'un penseur d'allures mystiques, chacun d'eux ayant d'ailleurs une valeur scientifique réelle, beaucoup plus grande qu'on ne l'a cru en général. Mesmer, par exemple, était plus avancé que toute l'Académie des sciences sur la théorie des ondulations de l'éther, c'est-à-dire sur la base même de la physique moderne. Mais on se sentait surtout animé du désir de trouver du nouveau dans les forces de la nature, et autour du berceau du magnétisme animal flottaient mille rêves d'avenir et comme un espoir de transformation physique de l'humanité.

Il en est de même aujourd'hui. Auguste Comte et Littré ont paru tracer à la science sa voie définitive, sa voie « positive ». N'admettre que ce que l'on voit, ce que l'on touche, ce que l'on entend, ce qui tombe sous le témoignage direct des sens, et ne pas chercher à connaître l'inconnaissable : depuis trente ou quarante ans, c'est la règle de conduite de la science.

(1) Extrait du *Figaro illustré* de 1891, p. 97.

Mais voici. En analysant les témoignages de nos sens, on trouve qu'ils nous trompent absolument. Nous voyons le soleil, la lune et les étoiles tourner autour de nous : c'est faux. Nous sentons la terre immobile : c'est faux. Nous voyons le soleil se lever au-dessus de l'horizon : il est au-dessous. Nous touchons des corps solides : il n'y en a pas. Nous entendons des sons harmonieux : l'air ne transporte que des ondulations silencieuses en elles-mêmes. Nous admirons les effets de la lumière et des couleurs qui font vivre à nos yeux le splendide spectacle de la nature : en fait, il n'y a ni lumière, ni couleurs, mais seulement des mouvements éthérés obscurs qui, en frappant notre nerf optique, nous donnent les sensations lumineuses. Nous nous brûlons le pied au feu : c'est, à notre insu, dans notre cerveau seulement que réside la sensation de brûlure. Nous parlons de chaleur et de froid : il n'y a dans l'univers ni chaleur ni froid, mais seulement du mouvement. Ainsi nos sens nous trompent sur la réalité. Sensation et réalité sont deux.

Ce n'est pas tout. De plus, nos cinq pauvres sens sont insuffisants. Ils ne nous font sentir qu'un très petit nombre des mouvements qui constituent la vie de l'Univers. Pour en donner une idée, je répéterai ici ce que j'écrivais dans *Lumen*, il y a vingt ans : « Depuis la dernière sensation acoustique perçue par notre oreille, due à 36 850 vibrations par seconde, jusqu'à la première sensation optique perçue par notre œil, due à 458 000 000 000 000 de vibrations dans la même unité de temps, nous ne pouvons rien percevoir. Il y a là un intervalle énorme avec lequel aucun sens ne nous met en relation. Si nous avions d'autres cordes à notre lyre, dix, cent, mille, l'harmonie de la nature se traduirait plus complètement en les faisant entrer en vibrations. » D'une part, nos sens nous trompent ; d'autre part, leur témoignage est tout à fait incomplet. Il n'y a pas là de quoi être si fiers et poser en principe une prétendue philosophie positive.

Sans doute, il faut bien nous servir de ce que nous avons ; la foi religieuse dit à la raison : « Ma petite amie, tu n'as qu'une lanterne pour te conduire : souffle dessus, et laisse-toi mener par moi. » Ce n'est pas notre avis. Nous n'avons

qu'une lanterne, et même une assez mauvaise ; mais l'éteindre serait le comble de l'aveuglement. Reconnaissons au contraire, en principe, que la raison ou, si l'on veut, le raisonnement doit toujours et en tout être notre guide. Hors de là, il n'y a plus rien du tout. Mais ne circonscrivons pas la science dans un cercle étroit. J'en reviens à Auguste Comte, parce qu'il est le fondateur de l'école moderne, et qu'il représente l'un des plus grands esprits de notre siècle. Il limite la sphère de l'astronomie à ce qu'on savait de son temps. C'est tout simplement absurde. « Nous concevons, dit-il, la possibilité d'étudier la forme des astres, leurs distances, leurs mouvements, tandis que nous ne saurons jamais étudier, par aucun moyen, leur composition chimique. » Ce célèbre philosophe est mort en 1857. Cinq ans plus tard, l'analyse spectrale faisait précisément connaître la composition chimique des astres et classait les étoiles dans l'ordre de leur nature chimique.

L'inconnu d'hier est la vérité de demain.

Voici, par exemple, un sujet, un seul, celui des apparitions de mourants à une personne plus ou moins éloignée. Les positivistes haussent les épaules lorsqu'ils entendent parler de billevesées pareilles ; s'en occuper même un instant, c'est perdre son temps, c'est de plus tomber dans la superstition des siècles disparus. Il est *impossible*, affirment-ils, qu'une personne apparaisse à une autre, ou lui témoigne, d'une manière quelconque, qu'elle passe de vie à trépas. Le mot « impossible » n'était déjà plus français du temps de Napoléon. Il n'est plus dans le dictionnaire philosophique depuis le développement aussi stupéfiant qu'inattendu de la physique moderne. Après la photographie, la vapeur, le télégraphe, le téléphone, l'analyse spectrale des astres, la suggestion mentale et l'hypnotisme, celui qui déclare pouvoir tracer aujourd'hui les limites du possible retarde, pour le moins, d'un demi-siècle sur le plus petit élève de l'école primaire.

On objecte : Comment nous expliquer de telles transmis-

sions? Nous ne devons admettre que ce que nous sommes en état d'expliquer.

Erreur non moindre. Expliquez-vous pourquoi une pierre tombe? Non, n'est-ce pas. Vous ne connaissez pas l'essence de la pesanteur. Alors, soyez plus modestes et ne blâmez pas ceux qui désirent en savoir un peu plus long.

Les apparitions existent-elles? Voilà la question. Si elles existent, il faut les admettre. Nous les expliquerons plus tard... si nous pouvons.

Oh! elles ne datent pas d'hier, ou, tout au moins, ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on en parle. Le plus ancien livre connu, la Bible, est plein de récits de cet ordre, parmi lesquels l'apparition de Samuel à Saül chez la pythonisse d'Endor, racontée au chapitre XXVIII du Livre des Rois, est certainement digne d'attention. Le Nouveau Testament et les vies des Saints continuent la série, et malgré le caractère miraculeux et l'aspect légendaire du plus grand nombre de ces récits, il n'est pas démontré que plusieurs de ces apparitions ne soient véridiques. Vers la même époque de l'origine du christianisme, les auteurs profanes ont plus d'une fois traité la même question, et voici par exemple un fait assurément curieux (que j'ai déjà rappelé dans *Uranie*) cité par Cicéron lui-même dans son traité *De Divinatione* (I, 27) :

« Deux amis arrivent à Mégare et vont se loger séparément. A peine l'un des deux est-il endormi qu'il voit devant lui son compagnon de voyage lui annonçant d'un air triste que son hôte a formé le projet de l'assassiner, et le suppliant de venir le plus vite possible à son secours. L'autre se réveille ; mais, persuadé qu'il a été abusé par un songe, il ne tarde pas à se rendormir. Son ami lui apparaît de nouveau et le conjure de se hâter, parce que les meurtriers vont entrer dans sa chambre. Plus troublé, il s'étonne de la persistance de ce rêve et se dispose à aller trouver son ami. Mais le raisonnement, la fatigue finissent par triompher : il se recouche. Alors son ami se montre à lui pour la troisième fois, pâle, sanglant, défiguré. « Malheureux, lui dit-il, tu n'es point venu lorsque je t'implorais! C'en est fait ; mainnant venge-moi. Au lever du soleil, tu rencontreras à la

porte de la ville un chariot plein de fumier; arrête-le et ordonne qu'on le décharge; tu trouveras mon corps caché au milieu; fais-moi rendre les honneurs de la sépulture et poursuis mes meurtriers. »

« Une ténacité si grande, des détails si suivis ne permettent plus d'hésitation; l'ami se lève, court à la porte indiquée, y trouve le char, arrête le conducteur, qui se trouble, et, dès les premières recherches, le corps de son ami est découvert. »

Tel est le récit de Cicéron. Sans doute les hypothèses ne manquent pas pour répondre au point d'interrogation. On peut dire que l'histoire n'est peut-être pas arrivée telle que Cicéron la raconte; qu'elle a été amplifiée, exagérée; que deux amis arrivant dans une ville étrangère peuvent craindre un accident; qu'en craignant pour la vie d'un ami, après les fatigues d'un voyage et au milieu du silence de la nuit, on peut arriver à rêver qu'il est victime d'un assassinat. Quant à l'épisode du chariot, les voyageurs peuvent en avoir vu un dans la cour de l'hôte, et le principe de l'association des idées vient le rattacher au songe. Oui, on peut faire toutes ces hypothèses explicatives; mais ce ne sont que des hypothèses. Admettre qu'il y a eu vraiment communication entre le mort et le vivant est une autre hypothèse.

Cette autre hypothèse est peut-être la moins hypothétique de toutes, à en juger par le nombre des faits authentiques que l'on commence aujourd'hui à constater scientifiquement. Nous en avons plus d'un sous la main à soumettre ici à l'appréciation de nos lecteurs.

M. Camille Flammarion continue cette excellente étude si pleine d'érudition, d'à-propos et de bon sens, en citant en entier le cas de Montpellier, le cas Wheatcroft et le cas Wickham. (Voy. *Ann. des sciences psych.*, fasc. I, année 1891.)

Ce sont là des faits d'observation. Nous pourrions très facilement les multiplier, mais ce serait dépasser le cadre de cette étude, et puis cent observations identiques aux précédentes n'y ajouteraient rien ou presque rien. La seule question est de savoir si l'on doit admettre des faits de cet

ordre. Mais quel est le moyen de s'y refuser? Douter de la bonne foi, de la véracité des narrateurs? Nous n'en avons pas le droit, étant donnée leur parfaite honorabilité, et les enquêtes que l'on a pu faire en un grand nombre de cas ayant confirmé de tous points les relations. Traiter ces coïncidences de fortuites et se contenter de les attribuer au hasard est un peu léger et assurément insuffisant. Il y en a trop. Le hasard est parfois extraordinaire, sans doute; mais s'en contenter n'est pas une solution. Il nous paraît plus sage, plus scientifique de chercher à nous rendre compte de ces phénomènes que de les nier sans examen.

Les expliquer est plus difficile. Comme nous le disions en commençant, nos sens sont imparfaits et trompeurs, et peut-être ne nous révéleront-ils jamais la vraie réalité, ici encore moins qu'ailleurs. Tout ce que nous pouvons déjà penser, par la comparaison des différents faits du même ordre, c'est que le mourant ou le mort ne se transporte pas du tout en présence de l'observateur (nous ne parlons pas du corps, cela va sans dire, mais de l'âme, de l'esprit, du principe psychique), et qu'il y a *action à distance d'un esprit sur un autre.* On peut admettre que chacune de nos pensées est accompagnée d'un mouvement atomique cérébral, et c'est du reste ce qui est admis par les physiologistes. Notre force psychique donne naissance à un mouvement éthéré, qui se transmet au loin, comme toutes les vibrations de l'éther, et devient sensible pour les cerveaux en harmonie avec le nôtre. La transformation d'une action psychique en mouvement éthéré, et réciproquement, peut être analogue à celle que l'on observe dans le téléphone, où la plaque réceptive, identique à la plaque d'envoi, reconstitue le mouvement sonore. Cette action d'un esprit sur un autre se manifeste par des effets très variés, parfois par la vision complète de l'être, parfois par l'audition d'une voix connue, parfois aussi par des bruits insolites, des apparences de bouleversements de meubles, des phénomènes plus ou moins bizarres. L'esprit agit sur l'esprit, comme dans le cas de la suggestion mentale à distance.

L'action d'un esprit sur un autre, à distance, surtout en

des circonstances aussi graves que celles de la mort, et de la mort subite en particulier, n'est pas plus extraordinaire que celle de l'aimant sur le fer, que l'attraction de la lune sur la terre, que le transport de la voix humaine par l'électricité, que la révélation de la constitution chimique d'une étoile par l'analyse de sa lumière, et que toutes les merveilles de la science contemporaine. Seulement elle est d'un ordre plus élevé et peut nous mettre sur la voie de la connaissance psychique de l'être humain.

L'explication ne sera pas la même, sans doute, pour une apparition de *mourant* ou pour une de *mort*. Mais nous ne savons rien là-dessus. Ne nions pas. Observons, analysons, examinons.

Nul ne contestera que ce qui nous intéresse le plus dans toute la création, c'est... avouons-le... c'est nous-mêmes. « Connais-toi toi-même ! » disait Socrate, Depuis des milliers d'années, nous avons appris une immense quantité de choses, excepté celle qui nous intéresse le plus. Il semble que la tendance actuelle de l'esprit humain soit enfin d'obéir à la maxime socratique et de s'étudier lui-même. C'est à ce titre que nous avons voulu présenter ici à nos lecteurs l'une des faces du grand problème, et non l'une des moins curieuses.

LES PROBLÈMES ACTUELS

DES SCIENCES PHYSIQUES(1)

PAR M. OLIVER LODGE

Membre de la Société Royale de Londres.

Quoique certains de nos abonnés aient déjà lu sans doute, dans la *Revue scientifique*, cet important discours, nous croyons, en raison de la haute autorité scientifique de M. le professeur Olivier Lodge, devoir le reproduire ici, car le « nouveau venu » que l'éminent professeur a hâte de présenter à la savante assemblée et auquel il a réservé la principale place dans ce discours, n'est autre que la science psychique.

Après avoir énuméré ou rappelé en quelques mots les principaux événements de l'année, M. Lodge fait une chaleureuse plaidoirie en faveur de la création, en Angleterre, d'un laboratoire national de physique, et il termine en ces termes :

. . . .

« Il est pourtant un écueil que je dois signaler. On peut craindre que, en raison de la haute autorité qu'il ne pourra manquer d'acquérir, le laboratoire national n'en vienne à vouloir imposer ses vues aux travailleurs extérieurs et à étouffer leurs aspirations sous une sorte de dictature scientifique. Si cela devait arriver, ce serait un tel malheur que rien ne pourrait venir en compensation. Ce serait aux travailleurs indépendants de ne pas accepter de pareilles entraves, car

(1) Discours prononcé au Congrès scientifique de l'Association britannique pour l'avancement des sciences.

s'ils ne savaient pas rester indépendants, si leur seule sauvegarde résidait dans l'absence d'effort et de lutte, rien de sérieux ne saurait sortir de leurs travaux, qui verseraient sûrement dans la futilité.

« Ceci m'amène à élargir mon sujet et à parler de questions qui n'ont pas encore reçu asile sous le giron de la science orthodoxe. Peut-être serait-il plus sage à moi de les laisser de côté; néanmoins, je me risquerai à vous présenter le nouveau venu, malgré sa mauvaise réputation, dans l'espérance — ferme conviction, pourrais-je dire — qu'il n'est pas aussi mauvais qu'on le dit et que sa condition misérable actuelle est due bien plutôt au mépris que l'on témoigne à son égard qu'à une tare indélébile. Toutefois, je tiens à établir de la façon la plus nette que ce que j'ai à dire — et, après tout, ce sera peu de chose — n'engage que moi et ne saurait être interprété en aucune façon comme un témoignage de faveur ni même de sympathie de la part de l'Association, en tant que corporation, à l'égard du paria. Je serais très fâché que les observations que je vais présenter sur ces sujets défendus pussent tirer quelque poids de cette circonstance qu'elles ont été présentées du haut de cette chaire. Je tiens d'autant plus à faire des réserves expresses à cet égard, que c'est le seul reproche que je craigne. Pour le reste, je suis prêt à affronter les réprobations que ne peuvent manquer de soulever ceux qui pénètrent dans une région où les feux de la controverse ne sont pas encore éteints et à propos de laquelle l'unité de vues, peu désirable d'ailleurs, est absolument impossible.

« Ce serait une platitude que de dire que nos aspirations nous portent toujours vers la vérité et que jamais celle-ci ne nous a été voilée. Nos ancêtres ont beaucoup lutté et beaucoup souffert pour conquérir le droit de libre examen, et arriver à pouvoir poursuivre leurs recherches libres de toute entrave ; aussi les voyons-nous toujours prêts à examiner en lui-même tout phénomène qui se présente à eux et à le suivre dans toute ses conséquences. Aujourd'hui, cette disposition d'esprit s'est affaiblie ; l'amas des connaissances déjà acquises, la nécessité de consacrer le labeur de nombreux travailleurs à leur coordination et à l'étude de leurs relations intimes, en

sont la cause. Mais ce serait grand dommage si notre attention était tout entière absorbée par ce que nous savons déjà, et si nos yeux perdaient l'habitude de sonder l'au-delà et en venaient à se refuser à percevoir l'existence de régions auxquelles ces mêmes procédés d'investigation, qui se sont montrés si féconds déjà, peuvent être étendus, et qui nous promettent des résultats inappréciables et peut-être complètement inattendus. Pour moi, ma conviction est faite : nos procédés ordinaires d'observation et d'expérience établissent d'une façon nette l'existence d'une telle région dans laquelle se produisent les phénomènes que la science refuse pourtant d'admettre et auxquels tout savant bien pensant ferme ses oreilles.

« Telle est, par exemple, la question de savoir s'il a été établi ou non, par expériences directes, qu'un mode de communication existe entre des esprits en dehors des moyens ordinaires de perception et des organes sensoriels connus; si ce mode existe, comment l'expliquer. L'hypothèse de quelque organe sensoriel inconnu paraît peu probable; peut-être y a-t-il influence directe particulière sur l'éther, peut-être le phénomène est-il plus subtil encore. On ne sait rien à cet égard. Pour abréger ce discours, on a baptisé ce phénomène du nom de *télépathie* ou transmission des pensées; mais rien ne dit que des recherches ultérieures ne montreront pas que cette dénomination est incorrecte. Ce sont justement ces recherches ultérieures qui sont nécessaires.

« Cette transmission est-elle une vérité? est-elle une fiction? Il n'est pas, je crois, de société scientifique reconnue qui accepte la lecture d'une note sur un semblable sujet (1). Sans doute, certains savants ont étudié ces questions pour leur propre satisfaction; d'autres ne demandent qu'à se rendre à l'évidence, et, tenant leur esprit ouvert, suspendent leur jugement; mais ce ne sont que des exceptions. La grande majorité, je crois être en droit de le dire, est hostile à ces recherches et délibérément opposée à leur discussion. Et

(1) Ce n'est là, cependant, qu'une simple supposition. Je ne sache pas que l'essai ait été fait.

cela, non pas après un examen prolongé, ce qui justifierait l'opposition, mais souvent sans examen du tout. Quelques supercheries dans des séances publiques, les artifices d'un charlatan, cela suffit pour décliner tout examen ultérieur.

« Que des individus tiennent cette ligne de conduite, cela est, en somme, assez naturel, occupés et intéressés qu'ils peuvent être par d'autres recherches. Personne n'est tenu d'examiner toutes choses; *mais il est d'usage, dans la plupart des branches de l'activité humaine, que ceux qui sont restés en dehors des recherches faites dans une spécialité s'en rapportent à ceux qui s'en sont occupés.*

« Quelques-uns, il est vrai, fondent leur refus d'examen des nouveaux faits sur quelques résultats négatifs obtenus; mais quel monceau de résultats négatifs ne faudrait-il pas pour contre-balancer un seul résultat positif! Au surplus, ce n'est pas des individualités que je veux m'occuper, mais de l'attitude des corps scientifiques. Ces associations d'hommes de science sont les gardiennes des traditions chèrement acquises d'observation libre et sans contrainte des faits de la nature, et leur refus d'accepter l'évidence, laborieusement acquise et discrètement présentée par des observateurs de compétence incontestée dans d'autres branches, serait un coup terrible porté à leurs prérogatives et marquerait un retour aux erreurs d'une école qui a soulevé déjà tant et de si âpres luttes.

« Lors de l'apparition de la théorie de Copernic, Galilée, quoique pleinement convaincu de la justesse de cette théorie, s'abstint de l'enseigner pendant quelques années, voulant, avant de soulever la tempête de controverses que ne pouvait manquer de provoquer l'abandon du système de Ptolémée, attendre que sa situation universitaire fût mieux assise. La même prudence se retrouve aujourd'hui. Je connais des hommes qui hésitent à témoigner quelque intérêt (je ne veux pas dire à accorder foi, ce serait prématuré, mais à témoigner quelque intérêt) pour les phénomènes dont il s'agit, avant d'avoir conquis une situation incontestée par leurs travaux dans d'autres voies.

« En matière scientifique, la prudence est nécessaire et le

vrai progrès est lent; mais, je ne crains pas de le dire, cette hésitation que j'ai rencontrée chez beaucoup, en face de faits non orthodoxes, n'est pas d'accord avec les hautes traditions scientifiques.

« Nous sommes, je suppose, un peu effrayés de ce que pensent les autres ; nous tenons en grand respect les opinions de nos aînés et de nos maîtres, et comme le sujet leur est désagréable, nous restons silencieux. Cette attitude expectante s'allie du reste fort bien avec la défiance que nous ressentons à l'égard de nos propres forces. Nous sentons bien que, au delà de nos connaissances actuelles, s'étend une vaste région en contact avec plusieurs branches déjà connues de la science et qu'un esprit cultivé est à même d'aborder; mais nous savons aussi que, faute d'explorations scientifiques, des imposteurs se sont emparés de ce domaine depuis des siècles, et que, aujourd'hui, à moins d'une attention excessive, nous risquons, à nous y aventurer, de tomber dans quelque fondrière.

« Voyons donc ce qu'est ce domaine dont l'exploration est jugée si dangereuse. Limitrophe à la fois à la physique et à la psychologie, cette région, intermédiaire entre l'énergie et la vie, entre l'esprit et la matière, est bornée au nord par la psychologie, au sud par la physique, à l'est par la physiologie, et à l'ouest par la pathologie et la médecine. Un psychologue tente-t-il de s'y avancer en tâtonnant, il se transforme en métaphysicien. Un physicien qui s'y est aventuré a perdu pied et est devenu l'objet de la répulsion de ses anciens frères. Les biologistes regardent ce territoire d'un mauvais œil et en nient l'existence ; quelques médecins praticiens, après avoir gardé longtemps cette attitude malveillante, commencent à annexer une partie de la frontière occidentale. Toute la contrée paraît habitée par des sauvages adonnés encore, autant qu'on en peut juger à distance, à de grossières superstitions. Peut-être quelques hardis voyageurs ont-ils traversé le pays à la hâte et en ont-ils relevé le plan grossier, mais leurs récits paraissent peu dignes de foi.

« Pourquoi ne pas laisser cela aux métaphysiciens?

Je le déclare, ce territoire ne leur a été que trop longtemps abandonné. Ils ne l'ont exploré qu'avec des moyens insuffisants. Chez les grands philosophes, les connaissances physiques étaient nécessairement limitées. C'étaient des hommes de génie, et leurs écrits, convenablement interprétés, peuvent en dire long; mais ils ne sauraient nous suffire, à nous autres physiciens; les méthodes de ces philosophes ne sont pas nos méthodes. Ils sont un peu dans la situation de quelqu'un qui lancerait un ballon au-dessus d'une contrée et jugerait cette contrée d'après les images partielles et fugitives que lui renverrait un miroir attaché au ballon. Peut-être ont-ils vu plus que nous ne pensons, mais ils semblent avoir deviné beaucoup plus qu'ils n'ont vu.

« Notre méthode est toute différente. Nous progressons lentement, en partant d'une base d'opérations bien établie et en organisant le pays à mesure que nous avançons; nous établissons des forts, nous traçons des routes et nous explorons le pays de fond en comble. Nos conquêtes sont plus lentes, mais aussi plus sûres. Peut-être, sur ces nouveaux territoires, rencontrerons-nous les psychologues; j'espère qu'ils viendront à notre rencontre, mais ne faut-il pas que quelqu'un commence?

« Sur notre frontière, la relation entre la vie et l'énergie paraît offrir un point d'attaque. La conservation de l'énergie est devenue un lien commun; la relation entre la vie et l'énergie est encore incomprise. La vie n'est pas de l'énergie : la mort d'un animal n'affecte pas le moins du monde la somme de l'énergie; toutefois un animal vivant exerce sur l'énergie une action qu'il n'exerce plus mort. *La vie est un principe dirigeant qui n'a pas encore trouvé sa place dans le domaine de la physique.* Si le transfert de l'énergie s'explique par l'accomplissement d'un travail, la direction de l'énergie n'exige aucun travail, elle ne demande que de la force. Qu'est-ce donc que la force? et comment les êtres vivants la dépensent-ils? La totalité des choses par lesquelles chacun doit admettre que les actions sont guidées ne renferme-t-elle pas le futur tout comme le passé, et nos tentatives de déduction des actes du seul passé ne sont-elles pas des tentatives

vaines (1) ? De quelle façon la matière peut-elle être déplacée, guidée, dérangée par l'intermédiaire des êtres vivants? Comment s'exerce la puissance directrice qui règle les événements?

« Peut-être le temps n'est-il qu'un mode relatif d'envisager les choses; nous progressons à travers des phénomènes à une allure définie, et nous interprétons objectivement l'avancement subjectif des faits comme si les événements se produisaient successivement, quand, au contraire, ils existent peut-être aussi bien dans le futur que dans le passé. Qui dit que ce n'est pas nous qui arrivons vers eux et non eux qui se produisent successivement? Est-ce qu'un voyageur monté dans un train à vitesse invariable et n'en sortant jamais ne serait pas tout à fait incapable de concevoir la coexistence des paysages dont la succession lui apparaîtrait, au contraire, comme nécessaire? Qui dit que, si nous pouvions une fois arriver à concevoir l'existence actuelle du passé et du futur, nous ne reconnaîtrions pas plus aisément que tous deux peuvent avoir une influence sur toute action présente et que leur ensemble constitue le « plan maximum », ce *tout* que, me semble-t-il, nous sommes poussés à rechercher, et qui apparaît comme la fin définie et préconçue de l'action des êtres?

« La matière inanimée est régie par le *vis a tergo*; elle n'est influencée que par le passé (2). Réalisez certaines conditions, et l'effet suivra. Les tentatives faites pour étendre le même principe aux êtres vivants et conscients ont eu peu de succès. Ces êtres semblent travailler dans un but déterminé et être régis par quelque chose qui n'est pas encore palpable. Réalisez avec eux certaines conditions, et vous ne pourrez pas prédire à coup sûr leur action, car ils ont un sens d'option et de libre arbitre. Leurs actes sont-ils réellement arbitraires et indéterminés — ce qui est fort peu probable — ou sont-ils

(1) J'ai entendu l'expression « régi par le futur, » pour la première fois, dans une conversation avec G.-F. Fitzgerald, qui paraissait la considérer comme applicable à tous les événements, sans exception.

(2) Naturellement ce n'est pas une affirmation, mais une suggestion. Il peut être erroné d'établir une telle distinction entre la matière animée et la matière inanimée.

régis par le futur, aussi bien que par le passé? Imaginons qu'il en soit ainsi : ces êtres seraient, si vous voulez, des automates, mais des automates vivants, et présenteraient tous les caractères de la vie. Mais, avec leurs connaissances purement expérimentales, nécessairement limitées par la capacité de la mémoire et bornées au passé, ils seront incapables de prédire les actes parce qu'ils ne disposeront pas de l'ensemble des renseignements nécessaires à cet effet. Ne peut-on arriver ainsi graduellement à une conception plus claire de la vie?

« Comment la force s'exerce-t-elle, et qu'est-ce, en définitive, que la force? C'est là une question qui ne peut guère être posée ici d'une façon intelligible, sauf pour ceux qui ont abordé et médité ces questions. Mais, j'ose le dire, il y a là quelque chose que n'a pas prévu la physique orthodoxe; oui, je le déclare, la physique moderne n'est pas complète et, dans la voie que j'indique, de grands progrès sont possibles.

« Mais allons plus loin. Cette dépense de force, déterminée par un acte de volonté, par quel mécanisme s'effectue-t-elle? N'existe-t-il pas une lacune dans nos connaissances entre l'idée consciente d'un mouvement et la libération de l'énergie musculaire nécessaire à son accomplissement? Et s'il en est ainsi, comment pouvons-nous savoir si un corps ne peut être mis en mouvement par un acte de volonté sans le contact matériel auquel nous sommes habitués? Je n'ai pas constaté le fait; deux ou trois tentatives qne j'ai faites dans ce sens ne m'ont pas donné satisfaction, mais d'autres peuvent avoir été plus heureux. En tout cas, ne convient-il pas d'attendre de nouveaux faits avant de nier la possibilité des phénomènes? La découverte d'un nouveau mode de communication par une action plus immédiate peut-être à travers l'éther n'est nullement incompatible, il faut le dire, avec le principe de la conservation de l'énergie ni avec aucune de nos connaissances actuelles, et ce n'est pas faire preuve de sagesse que se refuser à examiner des phénomènes parce que nous croyons être sûrs de leur impossibilité. Comme si notre connaissance de l'univers était complète!

« Tout le monde sait qu'une pensée éclose dans notre cerveau peut être transmise au cerveau d'une autre personne, moyennant un intermédiaire convenable, par une libération d'énergie sous forme de son, par exemple, ou par l'accomplissement d'un acte mécanique, l'écriture, etc. Un code convenu d'avance, le langage, et un intermédiaire matériel de communication, sont les modes connus de transmission des pensées. Ne peut-il donc exister aussi un intermédiaire immatériel (éthéré peut-être)? Est-il donc impossible qu'une pensée puisse être transportée d'une personne à une autre par un processus auquel nous ne sommes pas accoutumés et à l'égard duquel nous ne savons rien encore? Ici j'ai l'évidence pour moi. J'affirme que j'ai vu et je suis parfaitement convaincu du fait. D'autres ont vu aussi. Pourquoi alors parler de cela à voix basse comme d'une chose dont il faille rougir? De quel droit rougirions-nous donc de la vérité?

« Après tout, quand nous nous y serons accoutumés, cela ne paraîtra plus aussi étrange. Ce n'est peut-être qu'une conséquence naturelle de la communauté de vie ou des relations de famille entre tous les êtres vivants. La transmission de la vie peut être comparée à beaucoup d'égards à la transmission du magnétisme, et tous les aimants sont reliés sympathiquement, de sorte que, s'ils sont convenablement suspendus, toute vibration de l'un d'eux se répercute sur tous les autres, fussent-ils éloignés de 150 millions de kilomètres.

« On objecte quelquefois que, si la télépathie existe, elle ne se produit qu'avec les formes inférieures de vie et que nous y échappons à mesure que les hémisphères cérébraux se développent; que les faits que nous relevons sont les restes d'une faculté en décadence et non le germe d'un sens nouveau et fécond; qu'enfin le progrès n'a rien à espérer de l'étude de ces phénomènes. Il peut être exact que nous soyons, en effet, en présence d'un mode primitif de communication d'êtres vivants moins parfaits que nous; mais que n'avons-nous pas à apprendre dans l'étude de ces âges primitifs! L'objection, si elle était admise, ne pourrait-elle

pas être retournée contre l'embryologie, et ces phénomènes ne peuvent-ils, d'un autre côté, être considérés comme une indication d'un mode plus élevé de communication qui survivra à l'état temporaire auquel nous sommes habitués ?

« J'ai parlé de l'action directe apparente de l'esprit sur l'esprit et d'une action possible de l'esprit sur la matière. Mais nous sommes ici en pays neuf, et on peut concevoir aussi que la matière puisse réagir sur l'esprit, suivant un mode qu'actuellement nous ne pouvons imaginer que d'une façon assez obscure. Pourquoi la barrière qui jusqu'ici a séparé l'esprit de la matière ne pourrait-elle pas être écartée graduellement comme l'ont été déjà tant d'autres barrières? Pourquoi ne pourrions-nous pas arriver à une perception plus complète de l'unité de la nature telle que les philosophes l'ont déjà rêvée?

« Je ne m'inquiète pas des résultats. Ce qui m'importe, c'est que nous fassions des recherches et que, quittant les sentiers battus, nous ne laissions pas à des profanes le soin d'ouvrir de nouveaux horizons scientifiques aux yeux qui ne veulent pas voir.

« On dira peut-être que les recherches de ce genre ne sont pas des travaux de physique et ne nous regardent pas. Qu'en savez-vous, tant que vous n'avez pas essayé? En cela, je me fie à mon instinct; je crois qu'il y a quelque chose dans ces régions qui nous concerne comme physiciens. Cela peut aussi concerner d'autres sciences : mais peu m'importe. Ainsi la biologie s'en occupera quelque jour, mais les biologistes ont leur région, nous avons la nôtre, et nous n'avons pas besoin d'ajourner nos recherches pour savoir ce qu'ils feront. Notre science, la physique ou philosophie naturelle, dans son sens le plus large, est la reine des sciences : nous devons conduire, et non nous laisser guider.

« Et, je le répète, ayons foi dans l'intelligibilité de l'Univers; c'est le grand *credo* qui a guidé toutes les tentatives intellectuelles et assuré les progrès scientifiques.

« Tout d'abord les choses paraissent mystérieuses. Une comète, la foudre, l'aurore, la pluie sont autant de phénomènes mystérieux pour qui les voit la première fois. Mais

vienne le flambeau de la science et leurs relations avec d'autres phénomènes mieux connus apparaissent; ils cessent d'être des anomalies, et si un certain mystère plane encore sur eux, c'est le mystère qui enveloppe les objets les plus familiers de la vie de chaque jour.

« Conduites au hasard, les opérations d'un chimiste ne seraient qu'un mélange indescriptible d'effervescences, de précipités, de changements de couleur et de nature; mais, guidées par la théorie qui groupe et coordonne les faits, ces opérations deviennent intelligibles, et les explosions mêmes qui peuvent se produire sont susceptibles d'explications.

« D'ailleurs la doctrine de l'intelligibilité ultime devrait être adoptée aussi dans les autres branches de la science. Jusqu'à présent, nous avons trop hésité à pénétrer dans ce nouveau domaine, mais bientôt nous l'envahirons. Déjà les aberrations mentales, les anomalies de l'hypnotisme, double personnalité, et autres phénomènes analogues, préoccupent la science officielle; les phénomènes du crime, la conception scientifique et l'explication de l'altruisme, d'autres sujets encore sont ou vont être attaqués par les forces de la science.

« Des faits si étranges qu'ils ont été considérés comme miraculeux ne sont plus regardés comme entièrement incroyables. Tout paraît raisonnable contemplé du point de vue convenable. Et d'ailleurs n'accorde-t-on pas foi à des faits d'essence absolument merveilleuse? Quel résultat plus incroyable peut-on imaginer que celui qu'on obtient en soumettant à l'action d'une chaleur déterminée un œuf d'oiseau, et quel ne serait pas l'étonnement de celui appelé à le constater pour la première fois? Les possibilités de l'Univers sont infinies comme son étendue physique. Pourquoi chercher toujours par en bas et nier *a priori* l'impossibilité de choses qui sortent de notre conception ordinaire?

« Si le libre arbitre est une énigme, attachons-nous à en trouver la clef. Qui dit énigme dit demi-science; avec le temps nous arriverons à serrer de plus près la vérité. Pour moi, il n'y a pas de doute, nous ne devons reculer devant aucun problème quand le moment paraît venu de s'y attaquer; nous ne devons pas hésiter à poursuivre librement la

recherche des lois mystérieuses encore qui régissent la vie et l'esprit.

« Ce que nous savons n'est rien auprès de ce qui nous reste à apprendre, dit-on souvent, quoique parfois sans conviction. Pour moi, c'est la vérité la plus littérale, et vouloir restreindre notre examen aux territoires déjà à demi conquis, c'est tromper la foi des hommes qui ont lutté pour le droit de libre examen, c'est trahir les espérances les plus légitimes de la science.

« Me voici bien loin, en apparence, des travaux de notre Section. Peut-être m'en suis-je écarté plus que de coutume, plus qu'il ne convenait. C'est que je considère que ces larges échappées sont utiles et que de telles excursions sont nécessaires pour arracher les esprits à l'action énervante de notre besogne quotidienne, pour les soustraire à l'influence alourdissante que finit par exercer la tension continuelle de l'esprit absorbé par l'analyse des faits. Mais nos travaux s'attaquent à la trame rigide des faits, au squelette de l'Univers, et quoiqu'il soit bon de rappeler de temps en temps que la texture, la couleur et la beauté, que nous laissons généralement de côté, n'en existent pas moins, il nous faut revenir bien vite à notre point de départ, et reprendre la marche lente et laborieuse à laquelle nous sommes habitués et que l'expérience a justifiée. J'en suis convaincu, cette marche systématique peut aujourd'hui être dirigée dans une voie nouvelle et inattendue ; c'est pourquoi j'ai essayé d'attirer votre attention sur un sujet qui, si mes prévisions sont exactes, peut devenir d'un intérêt tout particulier pour l'humanité. »

EXPÉRIENCES SUR LA CLAIRVOYANCE

PAR LE D[r] ALFRED BACKMAN DE KALMAR (1)

(Suède).

Je ne prétends pas que les expériences dont je vais rendre compte doivent être considérées comme rigoureusement scientifiques; je les décrirai simplement, telles que je les ai faites, dans l'espoir que d'autres que moi pourront être amenés à faire de semblables essais, d'une manière plus systématique et plus scientifique que mes occupations professionnelles ne m'ont permis de le faire. C'est sur la demande de quelques personnes distinguées, dans ce pays et ailleurs, que je publie mes observations sur la réalité et la nature de la clairvoyance ; et ce qui me décide aussi, c'est la publication que d'autres observateurs ont faite de semblables expériences.

Avant de raconter les exemples de clairvoyance que j'ai recueillis, je voudrais faire part au lecteur de quelques observations générales que j'ai faites.

En premier lieu, j'ai trouvé que, à moins que je n'aie été particulièrement favorisé pour découvrir des clairvoyants, ils ne sont pas si rares qu'on le suppose généralement. Au contraire, un grand nombre de personnes susceptibles d'être hypnotisées ont la faculté de clairvoyance. Jusqu'à présent,

(1) Ce mémoire, dont nous devons la traduction à notre collaborateur M. Marcel Mangin, a paru dans les *Proccedings* de la Société psychologique anglaise (partie XIX, p. 139). Au mois d'août 1891, M. F. Myers, M. le D[r] A. Myers et M. Ch. Richet ont été à Kalmar : ils ont pu constater la bonne foi et l'honnêteté scientifique de M. Backmann. De nouvelles expériences ont été faites, dont quelques-unes sont fort remarquables; nous le reproduirons dans un de nos prochains numéros.

je n'ai expérimenté qu'avec des Suédois, mais je crois qu'il y a aussi peu de différence, sous ce rapport, entre les différentes nations qu'entre les différents sexes, âges ou tempéraments. Mon plus jeune sujet était une fillette de 14 ans, petite et pas encore nubile; le plus âgé, c'était un homme de 66 ans. Les caractères de mes sujets ont été aussi très différents, ainsi que la profondeur du sommeil hypnotique où ils ont été plongés.

Ce dernier fait m'a fait découvrir qu'il n'était pas seulement inutile d'atteindre les états les plus profonds, mais qu'il n'y avait même pas besoin de les hypnotiser tant soit peu. Quelquefois donc, je n'ai pas hypnotisé mes sujets, et je leur ai presque toujours permis de garder le souvenir de leur sommeil et de tout ce qu'ils avaient vu étant endormis; contrairement à l'assertion de Du Prel et d'autres auteurs, le sujet n'en a jamais éprouvé d'inconvénient. Il en est résulté qu'en se réveillant il s'est souvenu d'une foule de circonstances perçues pendant l'état de lucidité et qu'il n'avait pas mentionnées. En effet, il me semble naturel que le sujet, en s'éveillant et en recouvrant le complet usage de son intelligence, ait été plus capable de coordonner les impressions reçues pendant le sommeil et de donner ainsi un résultat plus satisfaisant.

Je n'ai jamais nié que certaines descriptions données par les somnambules, surtout de choses connues aux personnes présentes, puissent être raisonnablement attribuées à la transmission mentale; mais, bien que je reconnaisse autant que l'on voudra l'extension possible et la grande importance de cette faculté, cependant, pour beaucoup de raisons, je prétends que la clairvoyance apparente s'explique rarement de cette manière, même quand les choses constatées par les somnambules sont connues à une ou plusieurs personnes présentes. Mais tout au moins ces expériences apportent une forte preuve de la réalité de la transmission mentale, ce qui est indubitablement d'une grande importance.

J'ai fait mes expériences de différentes manières. Généralement j'ai hypnotisé mes sujets suivant la méthode de Nancy; et, quand ils ont été endormis pendant quelques minutes, je leur ai donné l'ordre d'aller à tel et tel endroit pour y trouver telle et telle personne : après quoi je les ai questionnées.

A leur réveil, les sujets étaient priés de nouveau de raconter ce qu'ils avaient vu pendant leur sommeil. Quelquefois je suggérais au sujet qu'il était accompagné par un guide, et il se figurait alors recueillir les renseignements par l'intermédiaire de ce guide. Deux fois (et à cette époque je ne savais pas que la chose eût été déjà faite), je fis voir au sujet des choses tout-à-fait inconnues à elle et à moi dans un verre, tandis qu'elle paraissait être dans son état normal. Enfin quelquefois je n'influençai le sujet en aucune manière, et lui posai des questions sans avoir employé aucun préliminaire.

Beaucoup de mes essais ayant été faits uniquement pour amuser des amis ou des personnes qui s'y intéressaient, généralement je ne prenais pas de notes et je ne cherchais pas à avoir de preuves corroboratives. La présence de témoins, dont quelques-uns ont permis que leurs noms fussent publiés, est une garantie de la vérité de ces récits. On verra aussi, par le caractère même de ces expériences, qu'il ne peut avoir été question de fraude de la part des sujets ni d'autres personnes, et qu'une tromperie n'aurait, dans aucun cas, profité à personne. En outre, les expériences ont été faites avec différents sujets et différents opérateurs et quelquefois en mon absence.

La première fois que j'essayai une expérience pour constater la réalité de la clairvoyance, ce fut avec une petite fille de 14 ans, Anna Samuelsson, fille d'un ouvrier. Je l'avais traitée pour une grave maladie organique du cœur et j'avais obtenu un très heureux résultat qui dure encore depuis deux ans et demi. J'avais fait avec elle plusieurs expériences de transmission mentale, où elle m'avait dit, plusieurs fois de suite, les nombres, les mots, etc., qu'une personne présente avait écrits, sur un papier plié que ni elle ni moi n'avions vu. Éveillée, elle devinait les questions qui m'étaient faites par écrit, tandis que moi, bien entendu, je ne l'aidais ni par un mot ni par un geste.

Une fois, elle et d'autres malades ayant été hypnotisés au camp du régiment de Kalmar, à environ 13 milles de la ville de Kalmar où j'habite, je lui demandai d'aller à Kalmar. A ma question : « Y êtes-vous ? » elle répondit : « Oui, » et peu à

peu elle décrivit une grande ville où il y avait deux grands bâtiments dont l'un avait plusieurs clochers (tours) — l'église et le château. — La maison que j'habitais était une maison jaune à deux étages, et j'habitais le premier étage. Elle entra alors dans l'appartement, traversa l'antichambre et une chambre, et arriva à une autre pièce où elle admira « tant de belles peintures, surtout une qui était si grande ». Elle entra ensuite dans une troisième chambre et fut bien étonnée en voyant les choses qui étaient pendues au mur : elles devaient être en bois. (Il y avait sur les murs une grande quantité d'assiettes de porcelaine ancienne.) Dans cette chambre elle vit une dame que je reconnus, par sa description, pour ma femme, et un petit garçon ; mais il y avait quelque chose de singulier pour ce dernier, elle le voyait double (un couple de jumeaux, de garçons se ressemblant extrêmement). Jusque-là, je n'étais pas surpris, parce que, pour donner ces renseignements, elle n'avait qu'à se servir de sa faculté de lire les pensées, mais ensuite mes pensées et ses constatations commencèrent à différer. Il y avait chez moi une vieille dame, et, m'attendant à ce que le sujet la verrait aussi, je lui demandai si elle ne pouvait voir une autre dame ; à quoi elle me répondit qu'elle en voyait bien une autre, une jeune fille, et elle me la décrivit si exactement, que je reconnus miss H. W... Après quoi elle me dit que ma femme s'était habillée, était sortie, était entrée dans une boutique et avait acheté quelque chose. L'expérience s'arrêta là.

J'écrivis aussitôt à ma femme et je lui demandai si miss H. W... avait été chez nous ce jour-là (en juin 1888) et si, après sa visite, ma femme était allée dans une boutique acheter quelque chose. Quelques officiers du régiment, qui connaissaient le cas, attendaient anxieusement, comme moi, la réponse qui arriva par retour du courrier, et je la leur communiquai (1). Ma femme y exprimait sa grande surprise (je n'avais pas dit le moyen par lequel j'avais appris les faits) et elle me disait qu'il était parfaitement vrai qu'elle avait vu miss H. W... ce jour-là et à cette heure, et qu'elle était ensuite

(1) Je n'ai pu retrouver cette lettre.

allée dans une boutique, dans la même rue, pour acheter quelque chose ; seulement miss H. W... n'était pas allée chez nous, mais à Ryssby, à 20 kilomètres de Kalmar, et avait parlé à ma femme par le téléphone.

J'ai déjà publié dans la Revue allemande *Sphinx* (août 1889) un compte rendu d'une autre expérience faite avec le même sujet. Cette fois je pris des notes, les voici :

NOTES SUR QUELQUES EXPÉRIENCES PSYCHOLOGIQUES

Ces expériences furent faites le 20 juin 1888 à 11 heures du matin. Une fille nommé Anna Samuelsson, âgée de 14 ans, de Hultsfred Hals, était le sujet, et l'opérateur était le docteur Backman, assisté de MM. O. Ahlgren, capitaine de réserve du régiment royal de Kalmar, le lieutenant E. Hagens, le sous-lieutenant A. Meyersson, le quartier-maître C. Ericsson, tous appartenant à ce même régiment. Les expériences furent faites dans le cabinet du docteur Backman, à l'hôpital de l'État, à Hultsfred.

Le soussigné Ericsson, ayant entendu parler des merveilleux résultats de l'hypnotisme, et ayant rencontré le docteur Backman dans le camp, lui demanda la permission d'assister à sa séance d'hypnotisme. A cette demande, le docteur B... ne s'attendait pas du tout, mais néanmoins il y accéda immédiatement, et, alors, lui et deux de nous (Ericsson et Meyersson) nous allâmes à l'hôpital. Nous fûmes rejoints par Hagens, qui a signé aussi ci-dessous, et Ahlgren vint quand la séance était commencée.

Une femme nommée L... avait été hypnotisée, et l'on avait fait plusieurs expériences de transmission mentale avec elle, lorsqu'on lui demanda de dire à la jeune Anna de monter. A peine le docteur B. avait-il émis cet ordre, qu'Anna entrait de son propre mouvement. Elle s'assit en face du docteur B. ; il lui dit de fermer les yeux, mais de ne pas dormir. Le quartier-maître Ericsson fut prié de dire quelles expériences il désirait faire, le docteur B. faisant la remarque que la jeune fille pouvait aussi bien voir à l'état de veille qu'étant hypnotisée. Comme Ericsson ne suggérait rien, le docteur B. dit à Anna d'entrer (c'était son expression) dans les poches d'Ericsson et dans sa bourse, et de dire combien de pièces elle contenait. Elle dit qu'il y en avait cinq, ce qui fut vérifié tout à fait exact, bien que ni le docteur B., ni moi Ericsson, nous ne connûmes ce nombre de pièces. Après quelques autres expériences et quelques minutes de conversation, le dialogue suivant s'engagea à peu près en ces termes : — Docteur B. « Anna, je désire maintenant que vous alliez chez le quartier-maître, du côté de l'entrée ; y êtes-vous ? » Anna : « Oui. » Docteur B. : « Mainte-

nant, entrez dans la pièce à droite de l'entrée ; y êtes-vous ? » Anna : « Oui. » Docteur B. : « Y a-t-il quelqu'un dans cette pièce ? » Anna : « Oui. » Docteur B. : « Est-ce un homme ou une femme ? » Anna : « C'est un homme. » « Jeune ou vieux ? » « Vieux. » « Qui est-ce ? » « Le sous-quartier-maître. » Docteur B. (d'un air de doute) : « Que fait-il dans la chambre du quartier-maître ? » « Il écrit. » « Qu'écrit-il ? » « Je ne puis voir. » « Il faut regarder avec toute votre attention ; maintenant qu'est-ce ? » « Il écrit des chiffres. » Docteur B. (faisant allusion aux armes pendues aux murs chez Ericsson) : « Y a-t-il quelque chose de pendu au mur près de la porte ? » « Oui. » « Qu'est-ce ? » « Des vêtements. » « Le docteur B. (avec un sourire de doute) : « Y a-t-il quelque chose qui s'appuie contre le mur, près de la porte ? » « Oui. » « Qu'est-ce ? » « Je ne puis le dire. » « Est-ce en métal ou en bois ? » « En bois. » « Qu'est-ce donc ? » « Un grand bâton. » « Le sous-quartier-maître est-il encore là ? » « Oui. » « Que fait-il maintenant ? » « Il s'en va. » « Où cela ? » « Vers la plaine. » De ce côté ou bien dans la direction des baraques ? » « Du côté des baraques. » « Y a-t-il quelqu'un avec lui ? » « Oui, une personne. »

A ce moment, nous, Ahlgren et Ericsson, nous allâmes directement chez le quartier-maître, et entrant dans l'appartement du sous-quartier-maître (qui se trouvait à gauche du même passage) nous le trouvâmes chez lui. Nous lui demandâmes ce qu'il avait fait, s'il avait écrit ; il répondit qu'en effet il avait écrit, et que c'étaient des chiffres. Il y avait des vêtements pendus au mur à gauche de la porte, et, appuyé contre le même mur dans un coin, il y avait un bâton d'environ deux yards de long qui, suivant le sous-quartier-maître, avait été mis là sans raison particulière. Le sous-quartier-maître me dit plus tard, à moi Ericsson, qu'à ce moment, en l'occasion en question, deux caporaux étaient venus le trouver et qu'il avait été question de les accompagner au magasin, près des baraques, pour leur donner certaines choses. Il avait eu d'abord envie de les accompagner, puis il y renonça ; sur quoi les deux caporaux le quittèrent.

Que le récit ci-dessus est vrai, que toute suposition de fraude ou de tromperie serait absolument sans base et que tout est arrivé exactement comme il vient de l'être raconté brièvement, voilà ce que nous soussignés nous certifions, chacun pour la part qui le concerne, et nous l'affirmons sur notre honneur et en toute conscience.

Ont signé : C. E. Ericsson, Oscar Ahlgren, E. Hagens, A. Meyersson.

Un officier avait fait deux peintures qui devaient être offertes en loterie à ses collègues, pendant l'été de 1888. Je crois que le nombre des lots était de 75. Quand la liste fut finie, je demandai à Anna quels seraient les numéros gagnants. Elle répondit que les numéros 4 et 9 gagneraient, et je dis aux officiers qu'une des peintures serait gagnée par le n° 4 ou le n° 8 et l'autre par le 9 ou le 18, et cela parce que je crois avoir observé que justement, de même que les clairvoyants se trompent pour la gauche ou la droite, de même très souvent ils ne disent que la moitié des numéros). Cela arriva toute une semaine avant qu'on tirât la loterie. Je ne pus assister au tirage, mais il arriva que le capitaine F. B... tira d'abord le n° 4. Pour le numéro suivant, il tira deux tickets roulés ensemble; il se décida pour l'un d'eux, mais au moment où il allait le prendre avec les doigts de sa main gauche, le billet tomba sur le parquet. Celui qu'il gardait fut ouvert à la place de l'autre, c'était le n° 18.

Dans l'hiver de 1889-90, l'événement suivant arriva. Je l'appris à la fois par les journaux et par Anna, qui me fit le même récit. Dans le voisinage de l'endroit qu'elle habitait, un jeune homme avait disparu et l'on supposait qu'il était tombé sous la glace, dans un assez grand lac, près de là. On dragua partout pour trouver le corps, mais sans succès, et enfin on essaya une expérience avec Anna, qui fut hypnotisée dans ce but par un médecin du voisinage. Endormie, elle décrivit un endroit du lac où elle dit que le corps devait être cherché; il se trouvait à un certain nombre de pieds du bord et un certain nombre de pieds à gauche. L'endroit fut dragué et on ne trouva rien, mais l'idée vint, quelques jours plus tard, que la clairvoyante, cette fois encore, avait confondu la droite avec la gauche. Le lac fut dragué à la place indiquée, mais à droite, et le corps fut trouvé.

Le sujet que je considère comme doué de la lucidité la plus remarquable s'appelle Alma Radberg. C'est une servante, qui a maintenant environ 26 ans. Elle eut une enfance et une jeunesse maladives et délicates; mais maintenant, après avoir

été traitée par l'hypnotisme, elle est pleine de santé, forte et vigoureuse. Elle a bien voulu me permettre, à moi et à quelques autres, de faire d'innombrables expériences avec elle, et elle est extrêmement suggestible, à l'état de veille aussi bien qu'endormie.

Les expériences telles que la stigmatisation et bien d'autres ont été faite sur elle avec succès, dans l'état de veille ou de sommeil. Je puis, en passant, en citer un exemple qui me semble remarquable. Au milieu d'une expérience, je mis une goutte d'eau sur son bras en lui suggérant que c'était une goutte de cire à cacheter brûlante, et qu'il se produirait une ampoule qui cependant serait guérie au bout de trois jours. Pendant le cours de l'expérience, je répandis par mégarde un peu d'eau sur sa peau et m'empressai de l'essuyer. L'ampoule apparut le lendemain; elle s'étendait aussi loin que l'eau s'était répandue, absolument comme si c'eût été un acide corrosif, et le mal se guérit pendant la nuit du troisième jour.

Le but de la plupart des expériences faites avec Alma a été de décrire aux assistants l'appartement de telle ou telle personne : or les cas où elle a décrit la situation des pièces du mobilier, des peintures, etc., avec une exactitude parfaite, sont si nombreux que je ne puis en donner que quelques exemples, car je ne puis les raconter tous.

En octobre 1888, le capitaine O... et sa femme, qui se trouvaient à Kalmar, chez le maître d'Alma, le baron von Rosen, capitaine du pilotage, demandèrent la permission d'assister à une séance de ce genre. On la leur accorda. Alma fut hypnotisée et on lui dit d'aller à Stockholm, à l'endroit où vivait la belle-mère du capitaine O..., d'entrer dans son appartement et de dire ce qu'elle pouvait voir. Elle décrivit très exactement — comme on le constata par la suite — les chambres, et quelques objets remarquables se trouvant dans les chambres, objets inconnus à tous les assistants, excepté au capitaine et à Mme O... Entre autres choses elle décrivit minutieusement une ancienne armoire avec de remarquables sculptures sur les portes et du métal brillant en-dessous (il y avait en réalité une glace sous les sculptures), un buste

dans une fenêtre, un groupe de fleurs près d'une porte, des portraits, etc., chaque chose en détail et avec une exactitude parfaite. Interrogée sur ce que faisait la belle-mère du capitaine O., elle dit qu'elle était assise dans une des chambres, parlant à une jeune fille qui cependant n'était ni sa fille ni sa petite-fille, comme nous le supposions tous, mais une toute autre personne. Nous apprîmes, quelques jours après, que cette dame s'était trouvée en effet dans la chambre et parlait à sa femme de chambre. Sur le désir du capitaine O.., on demanda à Alma si la belle-mère du capitaine avait reçu une lettre ce jour-là. « Oui, répondit-elle, la lettre contenait une clef et parlait de vêtements. » Le capitaine O... nous dit qu'il avait en effet envoyé une malle contenant des vêtements, à sa fille qui demeurait chez sa belle-mère, et qu'il avait écrit à sa belle-mère, au sujet de cette malle, une lettre où il avait mis la clef. En s'éveillant, Alma donna au capitaine O..., sur l'appartement, une quantité de détails qu'elle n'avait pas mentionnés tout d'abord et qui étaient en général corrects.

Une autre fois elle fut hypnotisée par mon honorable ami le baron von Rosen. Voici comment il raconte ce qui arriva :

Un jour, en septembre 1888, l'après-midi, Alma Radberg fut hypnotisée par moi sur mon bateau le *Kalmar*, à Krakelund, sur la côte est de la Suède, où nous étions à l'ancre pour passer la nuit. Étaient présents le directeur général du pilotage Ankarcrona (qui a bien voulu que son nom fût publié), le capitaine Smith, commandant le pilotage à Norrköping, ma femme et moi. Je dis à Alma de trouver la maison du directeur général à Stockholm et de décrire son appartement, où ni elle, ni ma femme, ni moi n'avions jamais été. Elle décrivit alors l'antichambre : très sombre, oblongue, avec une table près du mur, un tapis sur le parquet; — le salon : une très grande pièce avec les tables, les sofas, les chaises comme elles étaient, une quantité de bibelots partout; dans un coin, plusieurs plantes, dont elle remarqua que quelques-unes étaient artificielles, un magnifique chandelier, et, sur un mur, quelque chose d'étrange, qu'elle trouva difficile à décrire : c'était comme des tables, depuis le plancher jusqu'au plafond, recouvertes de peluche, et sur ces tablettes se trouvaient des plaques où il y avait quelque chose d'écrit (des témoignages et des inscriptions). Elle fit aussi correctement la description d'une grande peinture, un paysage, et d'un grand portrait du roi Oscar, placé sur un chevalet orné d'une

draperie rouge. La salle à manger était sombre, avec un haut buffet et une cheminée de couleur foncée; il y avait des objets anciens sur le buffet; près d'une porte quelque chose de très singulier fait en bois, et pointu par en haut (cet objet dont elle ne pouvait trouver le nom, c'était une paire de souliers pour la neige, en bois sculpté, placés près de la porte); enfin un chandelier de couleur foncée et deux grandes vieilles chaises. Dans le cabinet du directeur général, elle décrivit le tapis sur le parquet, le sofa, deux tables, et un grand bouquet dans un coin, et dit qu'il y avait beaucoup de peintures. Comme on lui demandait où était la femme du directeur général, elle répondit : « Dans une petite chambre, dans le cabinet; elle est assise et lit un journal. —Quel journal ? » lui dit-on. Après de très grands efforts elle répondit « *Svenska Dag-bla-det.* » Elle dit que la dame portait une robe de brocart noir et épais. A cette question : « Mme A... a-t-elle été chez elle toute la journée? Alma répondit : « Non » et continua en disant que Mme A... avait fait une visite, tout près, chez un jeune ménage, et elle décrivit une de leurs chambres et dit comment la jeune femme, qui portait une matinée bleu foncé, jouait avec un bébé de quelques mois; elle donna aussi une description de son mari et d'une servante. « Reconnaissez-vous la jeune dame, Alma? » « Non. » « Si. » « Ah! oui, je me rappelle! C'est Mme R... » et elle dit le nom d'une jeune dame qu'elle n'avait vu qu'un moment, une année auparavant, quand elle passa par Kalmar. A la demande du capitaine Smith, je dis à Alma de visiter sa maison à Norrkoping. Elle obéit, quoique avec peine, et décrivit correctement la salle à manger et la chambre à coucher, où Mme Smith se trouvait, donnant une médecine à une petite fille qui toussait et dont elle était inquiète; il y avait aussi dans la chambre une servante d'un certain âge.

Je réveillai alors Alma; elle avait l'air très bien, et très gaie. Elle découvrit encore plus nettement les deux maisons du directeur général et du capitaine Smith. D'après un renseignement donné plus tard verbalement, et aussi par écrit, par le directeur général, la description qu'Alma fit de sa maison était merveilleusement exacte; même exactitude pour la robe de sa femme, la visite qu'elle fit, le jeune ménage, et même, contrairement à ce que nous supposions, le journal qu'elle lisait.

Le capitaine Smith affirma aussi que tout ce qu'elle avait dit de sa maison était exact. La petite fille était tombée très gravement malade ce même jour, ce qui l'avait fait arriver un peu tard à Krakelund, avec son bateau pilote, mais il n'en avait dit la raison à aucune des personnes présentes.

Je soussigné certifie que tout cela est vrai et correspond bien aux faits.

Baron Robert von Rosen,
Capitaine du pilotage, Kalmar.

Voilà donc ce que dit le baron von Rosen. J'ai aussi entendu faire, par le directeur général, un récit complet de tout ce qui arriva, confirmant le rapport ci-dessus (1).

Une autre fois Alma fut hypnotisée tout à fait sans préméditation et on lui ordonna d'aller à Stockholm, chez le directeur général du pilotage, pour voir s'il était chez lui. Elle dit qu'il y était, qu'il était assis à une table à écrire, dans son cabinet, et qu'il écrivait. Parmi d'autres choses elle remarqua et mentionna un trousseau de clefs sur la table. Alors on lui donna l'ordre formel de saisir les clefs, de les secouer et de mettre son autre main sur l'épaule du directeur général pour attirer son attention. Ceci fut répété deux ou trois fois, et Alma déclara que le directeur général faisait attention à elle.

Le directeur général, qui n'avait pas eu la moindre idée que l'on faisait une expérience, en fut informé peu après et il a bien voulu me donner, à ce sujet, les détails suivants : Avant qu'on lui parlât de l'expérience, son attention avait été attirée sur le jour et l'heure en question, parce qu'il avait eu, à ce moment, une très étrange impression qui lui avait semblé extraordinaire et remarquable à plus d'un point de vue. Il était assis, très occupé par son travail, quand, sans aucune espèce de raison, ses yeux tombèrent sur le trousseau de clefs posé près de lui, sur la table. Il commença à se demander comment et pourquoi, il avait pu poser le trousseau là puisqu'il était certain de n'avoir jamais eu l'habitude de le laisser là. Pendant ces réflexions il entrevit comme une forme de femme. Pensant que c'était sa femme de chambre, il n'attacha pas d'importance à cela; mais le fait se

(1) Le docteur Backman écrit plus tard :

« Le baron von Rosen fit en même temps une espèce de procès-verbal de l'expérience, à bord du steamboat, et l'envoya à Mme Ankarcrona pour savoir la vérité sur tout cela. Ce procès-verbal, qui est peut-être encore en possession du directeur général, m'a été lu; de sorte que je peux constater que le récit qui vous a été envoyé et qui fut écrit, en juin 1889, par le baron von Rosen, est vrai et semblable à celui que reçut Mme Ankarcrona, sauf que celui-ci était beaucoup plus détaillé. De plus, le directeur général m'a raconté toute l'expérience cet été, et son récit correspondait parfaitement avec celui du baron von Rosen. » — Ed.

répétant, il l'appela et se leva pour voir ce qui se passait. Il ne trouva personne et s'assura que ni sa servante ni aucune autre femme n'avait été dans la chambre. Il n'observa pourtant aucun bruit, ni aucun mouvement venant du trousseau de clefs.

L'expérience suivante est, à mon avis, très importante et très significative, parce que la transmission de pensée semble y avoir été complètement étrangère. Bien que là, comme dans tous les autres cas, des constatations inexactes ou incomplètes se mêlent aux renseignements exacts, je pense qu'il ne manque rien (1).

Le 8 avril 1890, je reçus une lettre du Dr F. Kjellman, de Stockholm, où il me demandait de fixer un moment où j'hypnotiserais Alma dont il avait entendu parler, et où « je lui demanderais de trouver un certain Dr Von B. qu'elle connaissait, de décrire la chambre où il serait, les autres personnes présentes, les arrangements de la chambre, etc. » Le Dr K. avait exprès accroché au chandelier quelque chose qui n'était pas là généralement, afin de rendre l'expérience plus frappante.

En réponse à cette lettre, je télégraphiai seulement ceci : « Demain de 1 h. à 2, dans votre appartement. » Aucun autre arrangement ne fut fait depuis, et la personne du Dr Kjellman, aussi bien que son appartement, nous étaient tout à fait inconnus à moi et à Alma, ainsi qu'à toutes les personnes qui se trouvaient avec nous. Alma fut hypnotisée chez moi, à Kalmar, et voici le compte rendu de la séance :

9 avril 1890, 1 h. 40 après-midi, Alma est hypnotisée, et on lui dit d'aller à Stockholm dans l'appartement du Dr Kjellmann. 1. « Alma y est-elle? » « Non. » 2. La question est réitérée : « Oui. » 3. Le Dr von B. est-il dans l'appartement? » « Oui. » 4. « Y a-t-il d'autres personnes avec lui et le Dr Kjellman dans la même chambre? » « Oui, un autre monsieur. » (Elle ne put voir personne d'autre.) 5. « Que font-ils? » « L'un est assis à une table à écrire. » 6. « Qui est-ce? le Dr von B. ou l'autre? » « L'autre, le docteur. » 7. « Que font-ils? » « Il ne fait rien, eux causent. » 8. « Sont-ils habillés d'une façon extraordinaire? » « Non. » 9. « Y a-t-il un chandelier pendu au plafond? » « Non, ce n'est pas un chandelier,

(1) Le Dr Backman dit que toutes les notes sur les expériences faites avec le Dr Kjellman furent envoyées à celui-ci avant que lui (le Dr Backman) sût si elles avaient réussi ou non. Ce sont ces notes qu'il nous a envoyées sans y rien ajouter.

c'est plutôt quelque chose comme une lampe » 10. « Y voyez-vous quelque chose de particulier? » « Quelque chose de long et d'étroit est accroché au chandelier. » 11. « En quoi est-ce, en étoffe ou en métal? » « Ce doit être en métal, je pense, et en étoffe aussi ». 12. « Avez-vous déjà vu quelque chose comme ça? » « Non, jamais ». 13. « Tâchez de voir ce que c'est, ou comment on l'appelle? » (Pas de réponse.) 14. « A quoi cela sert-il? » « Je ne sais pas. » « Est-ce quelque chose dont se servent les médecins, ou un ornement? » « Plutôt comme un ornement, plus large qu'un ruban. » 15. « A quoi ça ressemble-t-il, de quelle couleur est-ce? » « C'est blanc. » 16. « Y a-t-il plusieurs couleurs? » « C'est rouge aussi ». 17. « A quoi ressemble le métal? » « Il est blanc, c'est probablement de l'argent ». 18. « Y a-t-il une monture fixée à l'étoffe, ou de l'étoffe sur un morceau de métal? » « Je crois que l'étoffe est enroulée autour du morceau de métal. » 19. « Quelle longueur, quelle largeur cela a-t-il? » « C'est large d'un quart de yard, long de trois quarts de yard. » 20. « Quelle espèce d'étoffe? » « De la soie probablement. » 21. « L'étoffe fait-elle corps avec le morceau de métal? » « Non, elle est enroulée autour pour la circonstance ». 22. « A quoi cela sert-il ordinairement? » « Cela se met sur une table à écrire. » 23. « Qu'est-ce qu'on en fait? » (Elle n'en sait rien.) 24. « Est-ce fixé à la lampe, ou pourrait-on facilement l'enlever? » « Ce n'est pas fixé solidement. » 25. « Pouvez-vous l'enlever, Alma? » « Cela semble ne pas bouger. » 26. « Regardez l'étranger. Comment est-il? » « C'est un homme très grand. » 27. « Est-il gros ou mince? » « Il est mince et entre deux âges. » 28. « Noir ou blond? » « Il semble blond. » 29. « A-t-il une barbe? » « Il a une barbe, mais il est en partie rasé; il a des moustaches, des favoris, le menton seul est en partie rasé. » 30. « De quelle couleur sont les yeux? » « Bleus. » 31. « Quelle espèce de nez a-t-il? » « Grand, plutôt gros que mince ». 32. « A-t-il quelque chose de particulier dans la figure? » « Il a de temps en temps une contraction dans la tempe droite. » 33. « A-t-il quelque chose de particulier aux mains? » « Non, rien. » 34. « Dans son costume? » « Il a des vêtements foncés. » 35. « Et sa chaîne de montre? » « Il y a quelque chose comme une bille ou un médaillon pendu après. » 36. « Quelle est sa profession? » « Quelque chose comme professeur. » 37. « Regardez la chambre? » « On dirait un cabinet. » 38. « Est-ce le cabinet de consultation du docteur? » « Non. Il y a des housses rayées sur les meubles, une grande table, un grand livre ouvert sur la table, un livre imprimé sans dessins. Je ne puis voir de quoi parle le livre. Sur les murs il y a plusieurs petits tableaux, cinq ou six, principalement des portraits de personnes âgées. Il y a une armoire avec des portes vitrées. Je crois qu'il y a des livres dedans. » Il lui fut impossible de dire ce qui était accroché au chandelier. Quand elle fut éveillée, elle dit qu'elle croyait que c'était une paire de ciseaux à couper le

papier ou un coupe-papier, et que c'était probablement attaché avec un mouchoir. Il y avait aussi dans la chambre un fauteuil long avec de l'étoffe et qui peut se plier. Elle vit que le Dr von B. avait des vêtements d'étoffe tachetée et était renversé dans sa chaise, à moitié endormi, regardant en l'air et réfléchissant. Elle pensait qu'ils étaient en train de causer de quelque chose se passant à Stockholm, sans doute quelque expérience faite dans une société. Elle jugea que le Dr Kjellman était de moyenne grandeur, avec une moustache noire, plutôt forte, ses cheveux avec la raie de côté. Elle croyait que ses yeux étaient brun foncé, son nez aquilin. Le troisième gentleman était un médecin ou un professeur (1). Il devait y avoir deux fenêtres dans la chambre, qui était grande, et les rideaux devaient être foncés et rayés; la cheminée était de couleur foncée. Elle n'avait pas vu les autres pièces. Elle était entrée d'abord dans un vestibule à trois portes, et avait ensuite traversé une chambre.

Signé : Philip v. Tell, Kalmar.
Capitaine au régiment de Kalmar.

Après avoir communiqué au Dr Kjellman ce que Alma avait dit, je reçus de lui deux lettres contenant les renseignements suivants :

Il y avait au chandelier une grande paire de ciseaux pour le papier, attachée, par un otoscope en caoutchouc, avec une rose-thé et quelques « ne m'oubliez pas », dans un des anneaux des ciseaux. Il y avait un grand fauteuil qui pouvait se plier, et ils parlaient d'une expérience, mais c'était de celle qui était en train de se faire chez moi. Il y avait six personnes dans la chambre. La plupart des autres choses sont inexactes ou ne prouvent rien. Il me semble évident qu'elle a vu quelque chose; mais elle doit avoir été troublée par une quantité d'idées surgissant dans son propre cerveau.

Le 12 avril, le Dr Kjellman écrivait encore :

Il faut que je m'excuse pour ma dernière lettre, écrite pendant une visite, — et si mal écrite, si incomplète.

J'ajouterai maintenant quelques mots pour montrer que la clairvoyance a été en jeu. La constatation que l'objet était attaché à une lampe et non à un chandelier était exacte. Une autre chose intéressante a été qu'elle ait soutenu que nous étions dans mon cabinet; elle appelle probablement antichambre une pièce de réception, comme on le fait souvent (2). La cheminée est particu-

(1) Professeur en suédois se dit *larare* et médecin *lakare*.

(2) J'ai voulu m'en assurer et j'ai trouvé qu'il en était en effet ainsi. (Backman.)

lièrement sombre et à côté se trouve une bibliothèque avec des portes vitrées. Il y a trois portes dans l'antichambre et on est forcé de traverser une chambre extérieure pour entrer dans la pièce de réception. Mais là s'arrête la réussite ; le reste est confus ou erroné (il y a trois fenêtres et non deux dans la pièce de réception; la description de ma personne, celle de la position du Dr von B., etc.). Le dentiste Wessler a été assez bien décrit.

Le 19 avril de la même année, un autre essai fut fait, cette fois avec deux sujets ensemble. Il fut convenu avec le docteur Kjellman qu'il écrirait quelque chose en grosses lettres sur un morceau de papier et le mettrait bien en vue et fortement éclairé, et il me demanda, par un télégramme, d'essayer de leur faire voir « ce qu'il y avait sur une grande table dans le milieu de la chambre ».

Voici le compte rendu de ce qui se passa à Stockholm :

Le 19 avril, à 7 h. 40 après midi, le Dr Kjellman fit dans sa pièce de réception les arrangements suivants :

Sur le mur, entre les deux fenêtres, une feuille de papier brillamment illuminée sur laquelle est écrit, en grandes lettres bien nettes, le mot *bordet* (table). Sur une grande table, dans le milieu de la chambre, un plateau où sont placés : 1° une poule morte, d'un blanc jaune, avec une cuillère d'argent dans son bec, 2° deux écrevisses vivantes, 3° une grande lampe avec un abat-jour bleu.

Les personnes présentes étaient le Dr von B., le Dr Claus, miss M. Kjellman, miss Thelander, le dentiste M. Wessler, et le Dr Kjellman. Il y avait aussi dans la chambre un grand chien jaune. La séance finit à 9 h. 25. Le médium tomba dans un demi-sommeil plutôt agité, et dit en s'éveillant à 8 h. 15 qu'il lui semblait que quelqu'un l'avait regardée ; ses mains s'étaient refroidies.

Signé : C. A. Claus, F. Kyellman, C. Von B., John Wessler.

Après l'expérience, ce que dit un des sujets, miss H. L... s, fut trouvé entièrement faux, tandis que Alma eut encore sur quelques points des réponses heureuses. Je dois faire remarquer que ni le sujet ni moi nous ne savions ni où ni comment le papier était placé. Mes notes disent ceci (les mots entre crochets carrés ont été ajoutés après coup par le Dr Kjellman) :

19 avril 1890, 7 h. 55 après midi. Paroles d'Alma Radberg.

Sur une table oblongue dans le milieu de la chambre il y a quelque chose de haut. — Ce doit être quelque espèce de boîte, c'est foncé, et on dirait qu'il y a quelque chose de gravé dessus. C'est certainement en métal. [Rien de tel sur la table oblongue. — Kjellman] (Cela ne pouvait-il pas être la lampe? — Backman.) Il y a beaucoup de choses sur la table — il y a des bougies — quelque chose qui ressemble beaucoup à un petit plateau avec plusieurs petits objets dessus. Je ne sais vraiment pas à quoi ils servent, — ce doit-être des instruments.

Alma dit, quand elle fut éveillée, que « sur un coin de la table il y avait un plateau avec de petits objets dessus, longs et *jaunes*. [Le plateau avec la poule blanc jaune se trouvait sur un coin de la table. — Kjellmann]. Il y avait sur un mur quelque chose en étoffe, une masse confuse. Je serais étonnée si ce n'est pas un bout du rideau. »

Endormie, elle dit : « Il y a quelque chose qui se tient droit sur la table — c'est blanc, quelque papier. — Les bougies sont à côté. Je crois que c'est appuyé contre un livre. Il y a quelque chose d'écrit sur le papier, et c'est ça qu'il faut que nous lisions. Je vois les lettres tournées comme il faut. — La première semble être un A, la seconde un B — encore deux lettres — le papier n'a pas de l'écriture partout, je crois qu'il y a quatre lettres, la troisième est un R. La quatrième ressemble à un J ou à un Y. »

Éveillée, elle dit : « Je crois que le mot était « Bard » ou « Hard » — un mot court de quatre lettres (le papier était fixé au mur; il est étrange que les deux sujets semblent l'avoir vu sur la table).

Endormie, elle dit : « Une personne grande, noire, une femme, je crois, peut me voir. (Je lui donnnais mentalement l'ordre d'aller trouver cette personne, de la frapper sur l'épaule et de la forcer à regarder Alma. — Backman). Il y a sûrement quatre personnes ici. » Éveillée, elle dit : « Une d'elles a des lunettes. » [Nous étions six, je porte des lunettes. — Kjellman]. Endormie, elle dit : « Il y a autre chose sur la table — comme un homme — cela ne représente personne, ce doit-être un buste. » Et éveillée : « La statue ressemble à un homme et se trouve sur un des coins de la table. » [Faux — Kjellman.] Eveillée, elle dit encore : « Il y a dans un coin une table avec des verres et une carafe dessus. Je vois de grandes bougies ou des vases — quelques personnes dans une chambre extérieure — une espèce de draperie sur la porte. » [Faux. — Kjellman.] Il y avait un petit monsieur noir qu'elle croyait avoir vu déjà. La séance finit à 8 h. 30.

A ce propos, je ferai remarquer que tous mes sujets ont, dans des occasions semblables, montré beaucoup d'amour-

propre pour décrire correctement, et, durant les expériences, ils sont tout à fait gens à ne pas en dire plus qu'ils ne veulent. Dès lors il ne fallait pas s'attendre à ce que le sujet pût avouer qu'il voyait une poule avec une cuillère d'argent dans le bec et des écrevisses vivantes, sur une table, dans la pièce de réception d'un médecin. Je remarquai aussi qu'Alma semblait être dans un état anormal ce jour-là, ce qui me fit remarquer, dans une lettre au Dr Kjellman, jointe à mon rapport, que le sujet n'avait évidemment pas été dans de bonnes dispositions et que je croyais que le résultat n'était pas très bon. Même dans ce cas, pourtant, il y eut quelques indications prouvant la clairvoyance.

Pendant une semaine, chaque jour, à un certain moment, le Dr Kjellman plaçait dans sa chambre un papier avec un mot écrit dessus et un objet à côté. Alma fut hypnotisée à ce sujet, et fut priée d'essayer, par elle-même, de découvrir ce qui était écrit sur le papier et quel était l'objet à côté, et cela avant la fin de la semaine. Après ce délai, elle dit que le mot commençait par un H ; quant à l'objet, elle ne pouvait en donner aucune description.

Le Dr Kjellman m'apprend que le mot écrit sur le papier était *Hund* (chien); à côté il y avait un pistolet et un vase de fleurs.

Un autre sujet avait dit que l'objet était un vase en verre, probablement sur un guéridon.

La dernière expérience, faite conjointement avec le Dr Kjellman, eut lieu le 1er mai de la même année, à une heure et demie de l'après-midi. Il fut convenu que l'on écrirait quelque chose sur un morceau de papier et que l'on placerait sur la table quelques objets d'usage habituel. Après avoir reçu mon compte rendu, le docteur me dit quels arrangements il avait faits. Sur une petite table, près de la fenêtre du milieu, était placée une feuille de papier soutenue par un appareil à photographie. En haut du papier était écrit *Land* (pays) et en dessous *Torg* (place de marché). Sur une autre table il y avait plusieurs piles de livres et une grande coupe en nickel pour mettre les cartes de visite. Étaient présents le Dr Kjellman et deux dames.

Kalmar, 14 février 1850.

Dans une expérience semblable, une autre fois, Mlle Lundberg dit que « Kalmar » était écrit sur le papier. Le mot était en réalité « Karma », et c'était le seul mot qu'il y eût.

Une autre fois je reçus d'un de mes collègues une enveloppe fermée de plusieurs cachets. Il me dit qu'elle contenait une lettre et me priait de trouver de quoi elle parlait. Il était impossible de voir quelque chose avec des yeux normaux, et je ne laissai pas les sujets (car ils étaient deux) y toucher quand ils étaient seuls de manière à rendre la fraude impossible.

Mlle Hilda Ljunggren, hypnotisée, décrivit d'abord une ville, assez explicitement pour me faire comprendre que ce n'était pas une ville suédoise, puis, avec détails, un homme de quarante ans, aux cheveux châtains, aux favoris longs et soignés, au nez aquilin, aux yeux d'un bleu profond, avec une ride accentuée près du nez, d'une taille remarquable (tout ceci ne peut-il s'appliquer à Braid? — Backman), enfin un savant. Elle le vit assis à une table, travaillant; on aurait dit qu'il écrivait un livre traitant de l'hypnotisme, et aussi de quelque autre chose, quelque chose de scientifique. Elle dit que l'écrit enfermé dans l'enveloppe n'avait pas la forme d'une lettre; il était d'environ six lignes et exprimait un doute sur la question de savoir si l'hypnotisme pouvait guérir dans certains cas; deux personnes avaient discuté sur ce sujet.

Je communiquai tout cela à mon honoré collègue, et lui renvoyai en même temps l'enveloppe intacte. Il me la renvoya de nouveau telle quelle pour que je pusse l'ouvrir moi-même, ce que je fis. Elle contenait un morceau de papier où était écrit, en quatre lignes, la devise de Braid dans son livre sur l'hypnotisme: « Le scepticisme exagéré est engendré aussi bien par la faiblesse d'esprit que par la crédulité aveugle. »

Au mois d'octobre 1888, les environs de Kalmar furent mis en émoi par un crime épouvantable commis dans la paroisse de Wissefjarda, à environ 50 kilomètres de Kalmar, à vol d'oiseau. Un fermier nommé P.-J. Gustafsson avait été

tué d'un coup de feu, tandis qu'il conduisait sa voiture, que des pierres placées sur la route l'avaient forcé d'arrêter. Le meurtre avait été commis dans la soirée, et on soupçonnait un certain vagabond, que Gustafsson, en sa qualité de magistrat, avait arrêté, et qui avait subi plusieurs années de travaux forcés (1).

C'était tout ce que le public et moi savions de l'affaire, le 1er novembre de la même année; l'endroit où le meurtre avait eu lieu et les personnes impliquées m'étaient complètement inconnues, ainsi qu'à la clairvoyante.

Le même 1er novembre, ayant quelques raisons de croire qu'une telle épreuve pourrait réussir, au moins en partie, je fis une expérience avec une clairvoyante, Agda Olsen, afin de tenter s'il était possible de recueillir, de cette manière, quelque information sur cet événement.

Le juge des environs, qui avait promis d'être présent, fut malheureusement empêché de venir. La clairvoyante fut hypnotisée en présence de ma femme; puis on lui ordonna « de chercher l'endroit où le meurtre avait été commis, et de voir toute la scène, de suivre le meurtrier dans sa fuite, de le décrire, lui et sa demeure, ainsi que les motifs du crime. » Agda Olsen parla comme il suit, avec beaucoup d'émotion, et en faisant parfois des gestes violents. J'ai pris note exacte de ses paroles que je reproduis ici en entier :

« C'est entre deux villages, — Je vois une route — dans un bois — maintenant cela vient — le fusil — le voilà qui approche, il conduit sa voiture — le cheval a peur des pierres — arrêtez le cheval! arrêtez le cheval! oh! il le tue — il était agenouillé pour tirer — du sang! du sang! — le voilà qui court dans le bois — arrêtez-le! il court dans une direction opposée au cheval en faisant de nombreux circuits — il évite les sentiers. Il a un bonnet et des vêtements gris clair — il a de longs et gros cheveux qui n'ont pas été coupés depuis longtemps (2), — des yeux d'un gris bleu —

(1) J'ai découvert plus tard que le récit qui jetait le soupçon sur le vagabond n'était inventé que pour calmer les craintes des personnes qu'on soupçonnait réellement du crime.

(2) En voyant le meurtrier supposé, quelques mois plus tard, pour la première fois, je pus m'assurer de l'exactitude de cette description. Il était chauve, mais avait laissé croître ses cheveux sur son cou, et, en les ramenant sur sa tête, il cachait complètement sa calvitie.

l'air faux — une grande barbe brune — il a l'habitude de travailler à la terre. Je crois qu'il s'est coupé la main droite. Il a une cicatrice ou une raie entre le pouce et l'index. Il est soupçonneux et poltron.

« La maison du meurtrier, située un peu en arrière de la route, est en bois peint en rouge. Au rez-de-chaussée, une chambre qui conduit dans la cuisine et ouvre aussi dans le couloir. Il y a aussi une pièce plus grande qui ne communique pas avec la cuisine. L'église de Wissefjarda est située obliquement, à droite, quand on se tient dans le couloir.

« Son motif fut la haine; on dirait qu'il avait acheté quelque chose — pris quelque chose — un papier. Il avait quitté sa maison au point du jour, et le meurtre a été commis dans la soirée. »

On réveilla alors Agda Olsen, et, comme tous mes sujets, elle se souvenait parfaitement de ce qu'elle avait vu; cela avait fait sur elle une impression profonde. Elle ajouta plusieurs choses que je n'ai pas écrites.

Le 6 novembre (un lundi) je rencontrai Agda Olsen, qui, très émue, me dit qu'elle venait de voir dans la rue le meurtrier de Wissafjerda. Il était accompagné d'un homme plus jeune que lui, et, suivi de deux policemen, se rendait du bureau de police à la prison. Je lui dis de suite que je croyais qu'elle se trompait, en partie parce que les gens de la campagne sont généralement arrêtés par la police de la campagne, et parce qu'ils sont toujours conduits directement en prison. Mais, comme elle insistait et soutenait que c'était l'homme qu'elle avait vu alors qu'elle était endormie, j'allai au bureau de police.

Je m'enquis si quelqu'un avait été arrêté au sujet du crime en question; un constable me répondit que oui, et que, comme ils avaient été amenés à la ville un dimanche, on les avait gardés au poste pendant la nuit et qu'ensuite ils avaient été obligés d'aller à pied à la prison, accompagnés par deux constables. Le constable F.-A. Ljung a eu la complaisance de faire le récit suivant de ce qui se passa pendant ma visite au bureau de police :

A la requête du Dr Backman je fais ici le compte rendu de la circonstance dans laquelle il vint au bureau de police et demanda

à me parler, sachant (1) que j'avais aidé à l'arrestation de l'ancien fermier Niklas Jonasson et de son fils, Per August Niklasson, à Lassamala, paroisse de Wissefjarda, accusés d'avoir assassiné le fermier Peter Johan Gustafsson, à Buggehult. Le Dr Backman me dit qu'en hypnotisant une femme il avait obtenu d'elle des renseignements sur le meurtre.

P. J. Gustafsson avait été tué le 24 octobre, probablement vers 4 heures de l'après-midi, sur la grande route entre les villages de Buggehult et de Lassamala. Le 4 novembre, les personnes susdites, fortement soupçonnées d'être les meurtriers, furent arrêtées par G. Mahnberg, surintendant de la police à Kalmar, moi présent.

Le 6 novembre de la même année, le Dr Backman vint au bureau de police, désirant parler au surintendant; mais, ce dernier n'étant pas là, il s'adressa à moi au sujet d'un memorandum qu'il avait apporté et qu'il me lut. Il me posa plusieurs questions sur l'endroit où le meurtre avait été commis, l'habitation des personnes soupçonnées, etc. Le Dr Backman décrivit très exactement l'aspect de la maison, ses meubles, la situation des chambres, l'endroit où les hommes qu'on soupçonnait vivaient, et fit une description très fidèle de Niklas Jonasson. Le docteur me demanda si j'avais remarqué que Jonasson avait une cicatrice à la main droite. Je ne l'avais point remarquée, mais depuis je me suis assuré qu'il en était ainsi, et Jonasson dit qu'elle provient d'un abcès.

L'une des assertions du Dr Backman — qu'on pouvait de la maison des meurtriers présumés voir l'église de la paroisse ou d'une autre paroisse — ne concordait pas avec les faits (2).

Je suis convaincu que le Dr Backman n'a pu se procurer ces informations d'une manière ordinaire, et je sais qu'à cette époque le sujet hypnotisé n'avait pas vu la paroisse de Wissefjarda, et ne pouvait, par conséquent, avoir la moindre idée de l'aspect de cet endroit.

Sur mon honneur et ma conscience, j'affirme la vérité de ce récit.

Signé et scellé : T.-A. LJUNG,
Constable à Kalmar.

Kalmar, 27 juin 1889.

Le procès fut long, et montra que Gustafsson avait promis d'acheter pour Jonasson, mais à son propre nom, la ferme de ce dernier mise en vente aux enchères à cause de ses

(1) Un constable me l'avait dit dans la première pièce.
(2) Elle est cependant correcte si on suppose possible de voir à travers une grande forêt.

dettes. (C'est ce qu'on appelle un marché de voleur.) Gustafsson acheta la ferme, mais la garda pour lui. Le récit des accusés fut très vague ; le père avait préparé un alibi avec grand soin, mais il ne suffisait pas pour le temps prouvé nécessaire à l'accomplissement du crime. Le fils essaya de prouver un alibi au moyen de deux témoins, mais ceux-ci avouèrent avoir donné un faux témoignage qu'il leur avait arraché, alors qu'ils étaient en prison avec lui pour une autre affaire.

Mais, quoique les preuves contre les accusés fussent très fortes, on ne les considéra pas comme suffisamment légales, et (comme il n'y a pas de jury en Suède) on les abandonna au jugement de la postérité.

Comme je l'ai dit, au commencement de ce récit, j'ai quelquefois, en poursuivant ces expériences, fait regarder la clairvoyante, tandis qu'elle était éveillée, dans un petit cristal placé sur une petite tablette de bois (du modèle de Hansen). Je ne donnerai ici qu'un exemple qui pourrait être expliqué par la transmission de pensée, — une personne qui se trouvait là, sachant les événements décrits.

Je dis à la clairvoyante, Agda Olsen, de voir dans le cristal ce que Mlle X..., qui était présente, avait fait la veille au soir. Après quelques instants elle dit qu'elle voyait dans le cristal une prairie sur laquelle un certain nombre (qu'elle donna exactement) de dames et de messieurs dansaient et buvaient du champagne. Ceci lui sembla très peu probable, parce que nous étions en novembre, saison qu'on ne choisit pas dans ce pays pour les pique-niques. Elle décrivit minutieusement plusieurs autres choses qui ne furent point écrites, mais qui étaient très exactes, suivant ce que Mlle X... dit plus tard (1).

(1) Dans une lettre datée du 19 décembre 1890, le Dr Backman écrit :
« Plusieurs personnes étaient présentes. On ne prit pas de notes, mais l'histoire fit une telle sensation, qu'elle n'a pas été oubliée. Mlle X... a ajouté aujourd'hui au récit cette remarque qu'en regardant dans le cristal, Agda Olsen avait d'abord admirablement décrit une dame à laquelle Mlle X... avait parlé dans la rue la veille. Elle décrivit son visage, sa toilette, etc., très exactement, et ajouta qu'elle portait deux bagues d'or au quatrième doigt de la main gauche (signe qu'elle était mariée). Ensuite, Agda Olsen se mit à rire soudain et dit : « Mlle X... est en joyeuse com-
« pagnie, on danse, les bouchons des bouteilles de champagne sautent en

J'ai quelquefois essayé de découvrir si une clairvoyante pouvait réellement voir quelque chose qui n'a pas encore eu lieu ; mais il y a beaucoup de raisons pour lesquelles je ne peux, du moins actuellement, publier mes expériences. Je ne donnerai que deux exemples qui me semblent très remarquables sous plusieurs rapports.

En 1888, quelques jours avant Noël, j'hypnotisai Hilda Ljunggren, et lui demandai d'aller au château de Stockholm pour voir les présents du roi, qu'on devait exposer la veille de Noël. Faisant un grand effort, elle décrivit plusieurs choses que j'écrivis. Elle les vit dans une chambre et décrivit, par exemple, une pièce d'étoffe d'un genre artistique comme on en trouve à la Société d'encouragement des travaux d'art à l'aiguille, à Stockholm. Cette étoffe était étendue sur un sofa, mais elle ne put dire si c'était un dessus de sofa, une portière, ou un rideau. Elle ne put regarder un autre objet (qu'elle appelait une image), parce qu'il en sortait une lumière si forte que « cela lui faisait mal aux yeux ».

L'éditeur du journal de Kalmar, *le Baromètre,* a bien voulu donner le compte rendu suivant :

A la requête du Dr Backman, je déclare qu'il m'a remis, le 23 décembre 1888, une enveloppe cachetée que j'ai soigneusement enfermée. Le 28 décembre de la même année, j'ouvris l'enveloppe en présence de M. Jonsson, le sous-éditeur, et de G. Ekerot. Elle contenait l'écrit suivant :

« l'air, etc. » Mlle X... ne se rappelle pas que Mlle Olsen ait donné de faux détails, si ce n'est qu'elle croit que le nombre des personnes présentes n'était pas exact. »

Avec la permission du Dr Backman, nous avons écrit à Mlle X... pour lui demander la confirmation de ces incidents, et elle a aimablement répondu comme il suit :

« Je vous donne très volontiers la description de ce que j'ai vu et entendu chez le Dr Backman, le jour dont il vous a fait mention dans sa lettre.

« Lorsque je vins chez lui, il fit une expérience hypnotique avec Agda Olsen, qui devait essayer de découvrir des papiers placés quelque part dans l'appartement du docteur ; à ma grande surprise elle réussit à les trouver. Après qu'elle fut réveillée, le docteur lui donna un grand bouton de verre dans lequel il la pria de regarder pour voir si elle pourrait découvrir ce que j'avais fait la veille. Elle réussit d'une façon étonnante. »

(Cette lettre est datée du 8 mars 1891. — Ed.)

Kalmar, 23 décembre 1888.

Parmi d'autres dons de Noël, Sa Majesté le roi recevra :
1° Une sculpture, représentent une figure équestre.
2° Une caisse ou boîte d'une couleur jaune bizarre.
3° Quelque chose d'inconnu, que je ne puis nommer; cela brille et a environ un pied de haut; la partie inférieure a la forme d'un pilier.
4° Un portefeuille brun et noir contenant des peintures ou des dessins.
5° Une pendule.
6° Une pièce d'étoffe (ou couverture de sofa) d'un tissu artistique.
7° Une image entourée d'un flot de lumière.
8° Un vase de porcelaine, avec des fleurs sur fond clair.

G. Ilj. PETERSSON,
Éditeur du *Baromètre.*

Kalmar, 17 juin 1889.

Nous certifions que l'écrit enfermé dans l'enveloppe contenait exactement ce qui a été cité ci-dessus.

Signé : MARTIN JONSSON, GUNNAR EKEROT.

Malheureusement, pour vérifier cette liste, je ne pus m'en rapporter qu'aux récits donnés dans les journaux, qui ne faisaient mention que d'un certain nombre des présents de Noël du roi. On disait :

« Entre autre choses, le roi a reçu.... des rideaux et des portières; des candélabres pour son bureau. De la reine, une table antique d'un style baroque, avec des pieds dorés et sculptés ; le tout acheté à la Société d'encouragement des travaux d'art à l'aiguille. Du prince et de la princesse royale, deux girandoles de cuivre sculpté plaqué d'argent (1), et une table à jeu. Du prince Charles, un portefeuille de cuir. De la princesse royale de Danemark, un vase de porcelaine. Parmi les nombreux présents de Noël offerts au roi se trouvaient plusieurs grandes photographies. »
Nous certifions que l'article ci-dessus se trouve dans le journal de Kalmar, le *Baromètre*, du 29 décembre 1888.

GUNNAR EKEROT, MARTIN JONSSON.

(1) Le château est éclairé à la lumière électrique.

Parfois, comme je l'ai déjà dit, je conseillais à Alma d'écouter des réponses à mes questions faites par un soi-disant « guide ». Dans ces circonstances, Alma a surpris tout le monde en prononçant l'anglais assez bien, quoiqu'elle n'eût jamais entendu dire les noms; elle a fait preuve aussi d'une faculté remarquable pour trouver son chemin à Londres, et dire la situation des rues et des places, parfaitement inconnues à tous les assistants.

Suivant le désir du Dr Backman, j'affirme que, le 13 de ce mois, il m'a remis une enveloppe fermée et cachetée en me demandant de la garder et de ne l'ouvrir que le jour qu'il avait fixé; j'ai pris l'enveloppe et l'ai serrée chez moi dans un tiroir fermé à clef; aujourd'hui, à la requête du Dr Backman, j'ai brisé les cachets et ouvert l'enveloppe, dans laquelle se trouvait l'écrit suivant :

Kalmar, 8 décembre 1888.

Le samedi 22 décembre, le meurtrier de Whitechapel commettra son dernier crime à Londres. Il aura lieu à 10 h. 30 du soir, dans une rue dont le nom, selon la prononciation suédoise, commence par Black (probablement Blakesley-Street).

Alfred Backman.

Signé : Oscar Mellin, Alderman, notaire.

Kalmar, 28 décembre 1888.

L'article suivant parut dans le *Baromètre* du 29 décembre 1888 : « Un meurtre à Londres — Un télégramme de la ville ci-dessus mentionnée, daté du 22 courant, dit : Ce soir, dans le quartier de Poplar, une femme d'environ 30 ans, dont l'identité n'a pas encore été reconnue, a été trouvée étranglée, dans des circonstances qui peuvent faire croire qu'elle a été victime du meurtrier de Whitechapel ; celui-ci commence peut-être à employer une nouvelle méthode d'assassinat (1). »

(1) Nous avons fait des recherches sur le meurtre dont parle le *Baromètre* de Kalmar, et nous avons trouvé dans le *Times* du 22 décembre le rapport d'un examen fait sur le corps d'une femme d'environ 30 ans, trouvé dans Clarke-Yard, Hight-Street, Poplar, vers 4 heures de l'après-midi, le 20 décembre. L'enquête eut lieu le 21, et, dans son rapport, le médecin du quartier émet l'opinion que la mort a été due à la suffocation par strangulation. Le *Times* remarque que ce mystère ne peut être

Personne n'est plus convaincu que moi des imperfections des expériences que j'ai décrites ici; mais, quoique nous ne puissions répondre du succès de ces essais, je crois, avec le professeur Richet, que nous avons affaire à une faculté humaine encore inconnue, qui est digne d'être étudiée et démontrée par des expériences scientifiques.

Si mes modestes efforts peuvent encourager de nouvelles investigations, j'aurai atteint mon but en les publiant.

ALFRED BACKMAN.

Kalmar, août 1890.

Cas accidentellement omis par le docteur Backman, et envoyé plus tard :

Le sous-lieutenant Werner avait perdu un petit revolver d'argent, d'environ 3 centimètres de long, auquel il tenait beaucoup. Il l'avait perdu dans un champ sablonneux, et huit soldats le cherchèrent en vain pendant toute une journée. Quelques jours après, j'hypnotisai Anna Samuelsson et

comparé qu'à ceux qui ont entouré les récentes séries de crimes du même quartier. Le compte rendu de l'enquête prouve que le corps fut trouvé peu de temps après le meurtre. Il semble cependant y avoir eu quelques doutes ultérieurs quant à la cause de la mort, car, en réponse à nos questions, les autorités nous informèrent que la femme, qui s'appelait Catherine Millet, était morte pendant un sommeil provoqué par l'ivresse et n'avait pas été tuée. Mais le *Times* du 29 décembre constate « qu'on n'a découvert aucune trace et que les médecins conservent l'opinion que la défunte a été victime d'un odieux assassinat ».

Les divergences entre les récits anglais et celui qui parut dans le *Baromètre* de Kalmar ont été signalées par le Dr Backman; et d'ailleurs nous lui avons demandé si les journaux suédois avaient souvent parlé des meurtres présumés de Whitechapel, ou si à cette époque c'était le seul cas. Il répond :

« Il n'y avait eu aucun article sur « Jack » depuis deux ou trois mois, quand Alma prédit le meurtre ; depuis la notice sur la femme trouvée assassinée et mutilée dans la Tamise, à la fin de l'été de 1888 jusqu'au milieu de 1889. on ne parla d'aucun crime attribué à Jack, si ce n'est celui du 22 décembre 1888, et, si cette histoire n'était pas vraie, elle n'a pas été inventée en Suède. Elle a paru dans toute la presse suédoise, et je l'ai lue pour la première fois dans le journal *Dagens Nyheter* du 28 décembre. »

On remarqua que, quels que soient les faits concernant le meurtre présumé, il existe une coïncidence très frappante entre les prédictions d'Alma et les articles du *Baromètre* de Kalmar. — Ed.

me rendis avec elle, toujours endormie, dans le champ, où je lui dis de chercher le revolver. Elle alla dans une certaine partie, où elle resta marchant d'un côté à l'autre sans pouvoir trouver l'objet. Je lui demandai alors si elle pouvait me dire si je réussirais à le découvrir. Elle me répondit que oui, qu'elle voyait que le lieutenant avait de nouveau son revolver.

Le lendemain, je suggérai à une autre jeune malade, nommée Cecilia, d'aller, en sortant de l'hôpital militaire où nous étions, à l'endroit où était le revolver, de le prendre dans le sable et de me le donner le jour suivant.

Le lendemain, elle me le rapportait. La mère me raconta qu'en sortant de l'hôpital, Cécilia avait marché droit à un endroit très sablonneux du champ (j'ai su plus tard que c'était l'endroit même où Anna avait été), qu'elle avait écarté un peu de sable et trouvé le revolver, qui est maintenant entre les mains de son propriétaire.

A. Backman.

En réponse à plusieurs questions, M. Backman nous a écrit dernièrement :

« Quant au revolver, j'écrivis tout de suite au lieutenant Werner pour lui raconter dans quelles circonstances il avait été trouvé ; je les lui ai entendu répéter plusieurs fois, de sorte que je suis sûr de n'avoir ni oublié ni changé quoi que ce soit du compte rendu que je vous envoie,

« Je ne sais ce que sont devenues Cécilia et sa mère. Elles sont quelque part, au nord de Sinaland, et, dès que j'aurai pu me procurer leur adresse, j'essaierai d'obtenir un récit de la mère. Elle et son mari étaient très estimés dans la paroisse où il vivaient alors ; c'était une femme très pieuse. Ce qu'elle m'a raconté est donc probablement vrai, et, dans tous les cas, le revolver en est la preuve. Il avait été perdu vers le 26 ou 28 juin 1889, et retrouvé vers le 4 juillet. Je ne me rappelle pas la date exacte. »

VARIÉTÉS

Un exemple à ne pas suivre.

Quelques journaux spirites ont reproduit, le cas suivant de télépathie, qu'ils ont extrait du journal *the Sun*, de New-York.

Pendant l'hiver de 1881, raconte un imprimeur typographe, je publiais, dans une petite ville de la Pennsylvanie, un journal si peu considérable que je pouvais, seul, le rédiger et le composer en entier. Je n'avais recours à un jeune homme, que j'avais dressé à cet effet, que pour son impression.

J'étais seul, dans un rayon de vingt milles, à connaître l'art typographique ; et lorsqu'une indisposition quelconque me rendait le travail impossible, je devais suspendre la publication de ce petit journal jusqu'à ce que je fusse rétabli.

Je puis affirmer que, par tempérament, je ne suis pas porté à la superstition. Mais un incident, que je ne parviens pas encore à m'expliquer, me força à croire qu'il y avait quelque chose de vrai dans l'ordre des apparitions et des esprits.

Dans la nuit du 9 au 10 juin, j'avais corrigé mon journal pour l'avoir prêt à paraître le lendemain matin. En effet, mis sous presse à 7 heures du matin, il était terminé à 9 heures et mis immédiatement en vente.

Quelques instants après, un commerçant de mes amis se présente chez moi et me dit : — Comment avez-vous fait pour connaître en si peu de temps la mort de votre frère ? — Il n'y avait, en effet, d'office télégraphique qu'à 15 milles de la ville, que j'habitais. — Que voulez-vous dire ? répondis-je. — Ce que je veux dire ? répondit-il avec étonnement. Mais vous devez savoir ce que vous insérez dans votre journal. Avez-vous, par hasard, oublié que dans votre feuille de ce matin vous annoncez la mort de votre frère ? et que vous annoncez cet événement deux heures après qu'il est arrivé ? — Vous êtes fou, lui dis-je ; je vous jure que j'ignore absolument ce que vous me dites.

A cette réponse, mon ami déplie le journal, encore humide, me le présente en m'indiquant la troisième colonne, en tête de laquelle je pus lire :

« John Jones, frère de William Jones, a été assassiné à Peona Ill, à 5 heures du matin. »

Je me sentis défaillir; le commerçant disait vrai. La nouvelle de

la mort de mon frère était là, imprimée dans mon journal. Je l'avais publiée et je ne la connaissais pas.

— Vous avez raison, dis-je à mon ami. Mais c'est la première fois que j'en entends parler. S'il y a un mystère, c'est bien celui-ci.

J'allai immédiatement prendre les formes du journal et je vis, en effet, la nouvelle composée et placée à l'endroit indiqué; mais ma surprise augmenta en reconnaissant la manière de composer de mon frère, qui, lui aussi, était typographe, reconnaissable par le soin minutieux qu'il apportait à son travail, par la régularité de l'espacement des mots et surtout par son habitude à espacer les virgules.

Mais comment avait-il pu placer ces quelques lignes dans la forme, qui était serrée, alors que pas une ligne de texte n'avait été enlevée?

J'examinai la forme avec attention et je m'aperçus que, pour gagner de la place, il avait, selon son habitude, diminué les blancs; car il mettait un soin particulier à ce que toutes les pages fussent d'égale hauteur et ne craignait pas, pour y arriver, de faire les remaniements nécessaires. Tout cela m'expliquait pourquoi l'annonce de sa mort avait été faite en termes si laconiques.

Quoique sceptique pour tout ce qui touche au surnaturel, je ne pouvais pas néanmoins nier que mon frère, désincarné, eût franchi une distance d'une centaine de milles, eût pénétré dans mon atelier, eût composé cette nouvelle, et l'eût insérée dans le journal sans en altérer le contenu.

Le même jour, je recevais un télégramme qui m'annonçait que mon frère avait été assassiné à Peona VII, à 5 heures du matin.

Ce cas est assurément fort intéressant et fort remarquable, mais qu'est-ce qui prouve qu'il soit authentique? Rapporté comme il l'est, il ressemble bien plus à une nouvelle à sensation due à la fantaisie d'un journaliste, qu'à un cas de télépathie bien observé et convenablement appuyé de témoignages et de pièces à conviction. Pourquoi ne l'a-t-on pas accompagné du récit et de la signature du commerçant qui est allé trouver l'imprimeur et lui a appris cette nouvelle que celui-ci ignorait, bien qu'elle fût imprimée dans son journal? Pourquoi n'y a-t-on pas joint la dépêche dont il est parlé, avec mention de l'heure du dépôt au bureau télégraphique de départ, et de l'heure de sa remise au destinataire?

Ce cas, n'étant pas documenté, ne mérite aucun crédit et ne saurait trouver place dans cette revue, s'il ne constituait pas un précieux exemple permettant de montrer qu'un cas, pouvant être d'une *très haute valeur scientifique*, devient *absolument nul* par suite de quelques omissions, et pour faire ressortir combien l'interpré-

tation des phénomènes psychiques est délicate et dans quel excès de crédulité sont exposés à tomber ceux qui n'y sont pas quelque peu familiarisés, et surtout les spirites, dont l'esprit de beaucoup d'entre eux nous parait quelque peu faussé par les doctrines kardecistes.

Nous pourrions ajouter que d'autres personnes, de beaucoup les plus nombreuses, seraient, devant ce fait, d'un scepticisme exagéré et en nieraient formellement la possibilité.

Nous pensons que la vérité est entre ces deux extrêmes, et, si nous ne pouvons pas admettre le cas comme réel, nous devons au moins le considérer comme possible, eu égard à ce que nous savons, dès maintenant, sur divers phénomènes psychiques.

L'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas de croire, avec les spirites, que la victime s'est, après sa mort, transportée à une distance d'une centaine de milles, dans l'atelier de son frère, et qu'elle a elle-même défait, remanié et rétabli les formes, après y avoir introduit, suivant sa manière habituelle de composer, la nouvelle relative à son assassinat.

Admettre cette hypothèse serait plus fort que d'admettre l'apparition matéralisée de Katie King, et, tandis que celle-ci repose sur des expériences plusieurs fois reproduites par un grand savant dont la bonne foi ne saurait être mise en doute, celle-là n'a à son actif aucune preuve matérielle ni morale.

Nous croyons qu'il faut envisager ce cas de la manière suivante : Ce n'est pas l'esprit de John Jones qui, après s'être transporté à une centaine de milles (environ 160 kilomètres), a accompli cette besogne matérielle, c'est son frère, William Jones.

Celui-ci a eu, pendant son sommeil, connaissance de l'événement par lucidité, ou par télépathie ; il s'est levé et, tout endormi, il a remanié son journal et imprimé la nouvelle. Tout ce travail, il l'a fait non pas suivant sa propre manière de composer, mais suivant la manière spéciale à son frère, manière qu'il a imitée avec la perfection dont sont si aisément capables les sujets en état de sommeil somnambulique.

En résumé, si les faits ont été fidèlement rapportés, nous nous trouvons en présence d'un cas très remarquable de lucidité dans le rêve, suivie d'actes exécutés inconsciemment en état de somnambulisme, par le sujet qui n'en avait gardé aucun souvenir, ainsi que cela se produit habituellement.

X. Dariex.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 28571.

DOCUMENTS ORIGINAUX

(Suite).

LIV. — CAS DE DORMELLES

Récit de Mlle Tverdianski.

Je venais de m'installer dans un petit village du département de Seine-et-Marne pour y passer l'été. Mon hôtesse, une excellente vieille, m'avait cédé sa propre chambre et, comme son lit était fort bon, j'y passai la première nuit de la meilleure façon, dormant ferme et réveillée tard par la bonne dame qui m'apportait une tasse de lait tout chaud.

Tel ne fut pas le cas de la seconde nuit. A peine m'étais-je endormie, que je fus réveillée par un choc formidable ; c'était la fenêtre qui, malgré les volets fermés, s'ouvrit avec fracas. Cette fenêtre donnant sur une route isolée, je crus un moment que des malfaiteurs, qui savaient que la maison n'était habitée que par des femmes, avaient fait sauter les ressorts des volets pour entrer dans la chambre : d'un bond je fus près de la fenêtre pour la fermer, ainsi que les volets, le plus solidement possible.

Mais je ne pus plus m'endormir. Il me semblait que quelqu'un était entré à mon insu par la fenêtre et je croyais entendre ce quelqu'un ou ce quelque chose pendant toute la nuit.

Le soleil s'était à peine levé que j'entendis les pas de mon hôtesse dans la cuisine. Je l'appelai pour m'apporter au plus vite ma tasse de lait.

— Ah! lui dis-je, lorsqu'elle vint me l'apporter, je crois que quelque grand oiseau nocturne a ouvert cette nuit la fenêtre de ma chambre, en se heurtant contre les volets, et peut-

être des chauves-souris y sont entrées à ce moment, car je vous assure que j'ai entendu remuer toute la nuit autour de moi. Je n'ai pas fermé l'œil.

— C'est comme moi, répondit-elle en souriant; — elle était d'une nature gaie et aimait à plaisanter. — Moi, j'ai été réveillée par la visite de mon méchant voisin, le fermier X. Je vous raconterai un autre jour comment il s'y est pris pour me voler toute ma fortune sans que les lois puissent le punir. Eh bien! ce vilain monsieur, que je ne vois plus depuis des années, est venu me rendre visite cette nuit — l'ai-je rêvé? — Je parierais que j'ai été réveillée par sa voix, qu'il était là devant mon lit et qu'il me disait : « Pardon, Victoire! » Voyez-vous cette impudence! M'appeler par mon petit nom. Ah! j'ai assez pleuré en réalité à cause de lui pour ne plus me fâcher contre lui dans mes rêves.

Dans ce moment quelqu'un frappa à la porte et on vint nous dire que le fermier X. venait de mourir cette nuit même.

Julia Tverdianski.

Ire lettre de Mlle Tverdianski à M. Ch. Richet.

Monsieur,

Ci-joint deux lettres de Mme Petit, au sujet de l'incident nocturne qui nous concerne toutes les deux. Remarquez, s'il vous plaît, que dans sa première lettre elle parle d'une « visite » de M. X. et c'est bien dans ces termes qu'elle m'a fait le récit de son aventure. Il faut croire qu'elle ne se doute pas d'avoir mal choisi son expression, car elle ajoute que c'est elle qui est allée à son lit de mort (dans son rêve il est vrai), après avoir été appelée par une voix inconnue.

Pour ce qui concerne la date, nous ne pouvons toutes les deux vous dire l'exacte vérité, mais, si vous tenez à le savoir, la mairie de Dormelles vous apprendra le jour de la mort de M. Dufour.

Recevez, monsieur, l'expression de ma parfaite considération.

Julia Tverdianski.

Ire lettre de Mme Petit.

La vallée de Dormelles, 14 novembre 1891.

Ma bien chère demoiselle,

Je ne puis que confirmer le récit de la visite que ce M. X. m'a faite dans la nuit de sa mort, vers 3 heures du matin, il m'avait fait demander, et j'étais près de son lit au moment où il me dit : « Pardonne-moi, Victoire. » Il ne m'a dit que cela. Alors, de saisissement, je me suis réveillée et c'est tout.

D'après mes souvenirs, c'était la nuit du jour où vous êtes allée à Montigny-sur-Loing; ce même jour vous vous êtes rendue à la gare de Moret où Mlle Alix arrivait pour se rendre à la Vallée. Voilà les renseignements bien simples que je peux vous donner.

Vous me demandez de nos nouvelles et l'état de notre santé. Je pense que vous vous portez bien; en attendant, chère demoiselle, que vous trouviez encore un petit moment pour nous écrire, ce qui nous fait grand plaisir, recevez pour vous et Mlle Alix nos amitiés sincères.

Votre toute dévouée

Veuve Petit jeune.

2e lettre de Mme Petit.

La vallée de Dormelles, 17 novembre soir 1891.

Bien chère demoiselle,

Veuillez m'excuser du retard que j'ai mis à répondre à votre lettre, figurez-vous que nous avons été deux jours en fête. C'était la Saint-Martin, fête de la paroisse, nous sommes rentrées tard et je n'ai pas eu le courage de me mettre à écrire. Je vous crois assez indulgente pour me pardonner. Vous me demandez si l'esprit de M. X. ne serait pas plutôt venu auprès de mon lit. Non, je ne l'ai pas vu venir dans ma chambre, je n'ai fait que l'entendre me parler; seulement voici un souve-

nir : je me rappelle qu'à ce moment une voix me dit : « Allez donc le voir, on doit pardonner au lit d'un mourant. » J'ai peut-être omis de vous dire cela parce que je n'y attachais pas d'importance, attendu que je lui en voulais trop; mais, je le répète encore : *je suis allée chez lui; je le vois toujours.*

Je me rappelle bien que vous m'avez dit, le lendemain matin, que dans la nuit votre fenêtre s'était ouverte brusquement et que vous aviez eu peur; là-dessus je vous ai dit qu'il n'y avait pas de danger dans notre vallée, qu'il n'était jamais rien arrivé de fâcheux, que l'on pouvait dormir tranquille et que le pays était très calme; c'est à ce moment de la nuit, quand vous avez eu peur, que j'ai eu cette vision, à l'heure où il est mort; Mathilde se rappelle toutes ces choses.

Je ne suis pas surprise que l'esprit de M. X. soit allé dans votre chambre, croyant que c'était moi qui l'habitais. Je vous rappelle aussi que, lorsque sa belle-mère était en train de mourir, nous étions dans la cuisine, occupées à dîner, et que nous avons entendu dans la porte deux coups de poing donnés coup sur coup; nous avons eu très peur, nous avons même dit : « Oh ! comme nous sommes braves ! » et puis nos gardiens, les petits chiens, ont aboyé : nous n'osions plus bouger.

J'ajouterai que pendant quelques jours un oiseau de nuit, qu'on appelle la chouette, venait crier sur son toit, nuit et jour. Je l'ai vue de mes propres yeux. Pour M. X., j'ai fait la même remarque, seulement je n'ai pas pensé à vous le dire. Oh ! à la campagne, on est superstitieux.

Je crois, mademoiselle, ne plus avoir rien à vous dire sur ce sujet, je ne me souviens pas d'autre chose.

Je vous envoie mes meilleures amitiés ainsi qu'à Mlle Alix.

Mathilde se joint à moi et vous envoie ses sincères amitiés.

Votre toute dévouée,

Veuve PETIT JEUNE

Lettre confirmative de Mlle Mathilde Petit à Mlle Tverdianski

Mademoiselle,

Je confirme tout ce que vous avez dit au sujet de M. X., ainsi que ce que maman vous a écrit.

Recevez mes meilleures amitiés pour vous et pour Mlle Alix.

Votre toute dévouée,

MATHILDE

25 novembre 1891.

2e lettre de Mlle Tverdianski.

Monsieur,

Ci-joint la réponse des deux dames Petit, relativement à vos dernières questions. Veuillez excuser leur naïve franchise et bien croire que, quant à moi, je suis toujours prête, et avec plaisir, à vous fournir les renseignements que vous jugeriez nécessaires. La date que Mme Petit m'a indiquée n'est pas juste, car, pour me rendre à pied à Montigny, je me suis levée ce jour-là de très bonne heure et je suis partie sans causer avec ces dames; je vois que l'exactitude et la précision sont choses bien difficiles dans notre vie, composée d'impressions si personnelles et si relatives.

C'est pour cette raison aussi que je m'abstiens du récit que je vous avais promis et qu'il serait impossible de vérifier comme ce petit cas récent, qui déjà nous donne tant de difficultés.

Recevez, monsieur, avec tous mes regrets de vous avoir pu servir si peu, l'expression de ma parfaite considération.

J. TVERDIANSKI.

Extrait du registre de l'état civil de la mairie de Dormelles.

Dormelles, 5 décembre 1891. (Seine-et-Marne.)

Renseignement.

Dufour (Edme-Firmin), décédé le 10 août 1891 à 4 heures et demie du matin.

Le maire
P. L.

LE

RECENSEMENT DES HALLUCINATIONS

ET LE

CONGRÈS INTERNATIONAL DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

L'année dernière nous avons fait dans les *Annales des Sciences Psychiques* (Voy. année 1891, fascicule V, page 295) une étude statistique et comparée des hallucinations télépathiques ou véridiques, c'est-à-dire coïncidant avec un événement réel, et des hallucinations proprement dites ou non véridiques, ne se rapportant à aucun événement réel.

A dessein nous avons forcé, en faveur de la coïncidence fortuite et, par conséquent, contre l'hypothèse d'une action télépathique réelle, les chiffres que les données actuelles nous permettaient, rationnellement, d'établir; néanmoins le calcul des probabilités nous a fourni des nombres formidables en faveur de la télépathie, si bien que nous n'avons pas hésité à déclarer que, si les chiffres étaient appelés à changer, nous les trouvions déjà assez suggestifs pour penser qu'ils entraineraient toujours la même conclusion, c'est-à-dire la réalité de la télépathie.

Le calcul des probabilités nous avait fourni en effet :

1° UN MILLION QUATRE CENT QUATRE-VINGT-TREIZE MILLE CENT QUATRE-VINGT-DIX contre UN, en faveur des hallucinations télépathiques auditives;

2° QUATRE MILLIONS CENT QUATORZE MILLE CINQ CENT QUARANTE-CINQ contre UN, en faveur des hallucinations télépathiques visuelles prises en bloc;

3° HUIT CENT QUATRE MILLIONS SIX CENT VINGT-DEUX MILLE DEUX CENT VINGT-DEUX contre UN, en faveur de quelques hallucina-

tions télépathiques visuelles, ayant coïncidé de très près avec l'événement.

Nous aurions pu montrer que, dans certains cas, la probabilité devait être considérée comme bien plus grande encore que ne l'indiquent tous ces nombres déjà si élevés, grâce à la précision que certains détails de l'événement, saisis par le percipient, apportent à ces cas; mais nous n'eussions pu nous appuyer que sur des chiffres arbitraires et trop contestables.

Nous aurions pu encore montrer le degré de parenté, les caractères communs qui semblent exister entre les hallucinations télépathiques, et les différences assez nombreuses qui existent entre elles et les autres hallucinations; mais nous avons pensé qu'il était prudent de renvoyer à une époque ultérieure cette comparaison, afin de ne pas nous exposer à influencer nos lecteurs, dans la collaboration que nous allons leur demander.

Ainsi que nous le déclarions il y a quelques mois, la statistique sur laquelle nous avons dû baser nos calculs n'avait pas encore toute l'ampleur désirable; elle ne portait en effet que sur 5 705 cas. Malgré que ce nombre soit déjà respectable, il n'est pas suffisant : aussi le Congrès International de psychologie expérimentale décida, à sa session de 1889, que les recherches devraient être poussées plus loin, et nos vaillants confrères et amis de la *Société des Recherches Psychiques* de Londres, poursuivirent, avec une rare et louable persévérance, l'enquête qu'ils avaient si bien commencée. Ils en feront connaître les résultats à la prochaine session du *Congrès International* de *psychologie expérimentale*, qui s'ouvrira à Londres le 1er août prochain, et dont on lira plus loin le programme provisoire.

Il serait très désirable, dans l'intérêt des sciences qui nous occupent, que tous les lecteurs veuillent bien prendre la peine de répondre au questionnaire qui va suivre, ou mieux encore, de remplir, pour chaque personne de leur famille ou de leurs amis, la feuille A, encartée dans le présent fascicule.

Ils voudront bien ne pas perdre de vue que, dans une statistique, les réponses négatives et les réponses positives

importent *également* à la vérité et que chaque personne doit se borner uniquement à rappeler ses souvenirs et à les consigner avec autant d'impartialité et d'exactitude que possible. *Nous prions donc instamment* toutes les personnes qui, soit par la lecture de ces *Annales*, soit par ouï dire, auraient connaissance de l'enquête à laquelle nous nous efforçons de contribuer, de nous adresser, *autant que possible avant le 15 juillet*, les réponses qui les concernent ou qu'ils pourront recueillir.

Il ne s'agit, bien entendu, que des hallucinations *véridiques* ou *non véridiques*, c'est-à-dire ayant coïncidé ou n'ayant pas coïncidé avec un événement réel, *qu'elles ont éprouvées à l'état de veille*, alors qu'elles se trouvaient dans leur état normal; toute hallucination éprouvée pendant le sommeil, dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, ou au cours d'une maladie, ne saurait entrer en ligne de compte.

Pourtant, s'il n'est pas possible de tenir compte des rêves hallucinatoires subjectifs, fait assez banal, il est très intéressant de recueillir les rêves nettement télépathiques, ou, pour préciser, les rêves durant lesquels on a eu une connaissance exacte, totale ou partielle, d'un événement réel dont on n'avait pas l'esprit préoccupé : ainsi, par exemple, si l'on rêve que l'on assiste à l'enterrement de M. X... que l'on sait malade, cela n'a aucun intérêt; mais si, sans cause apparente, l'on rêve que M. Z..., dont on ne s'est pas préoccupé et que l'on supposait, comme d'habitude, au milieu de sa famille, se trouve dans le rapide de Marseille et, qu'à deux heures et demie du matin, il a été étranglé par deux hommes de tel et tel aspect, qui se trouvaient dans le même compartiment que lui, puis jeté par la portière un peu avant d'arriver à Macon; en un mot si l'on a vu dans le rêve un événement peu ordinaire, exactement comme il s'est passé, il est extrêmement probable qu'on se trouve en présence d'un cas de télépathie ou de lucidité par le rêve, et ces cas, d'un très haut intérêt, méritent d'être signalés. (Voyez *Annales des Sc. Ps.* année 1891, p. 48, cas Green.)

Nous espérons que les lecteurs de cette Revue, que toutes ces questions intéressent, voudront bien répondre à notre appel et consacrer un peu de leur temps à recueillir les

réponses qu'il leur sera possible d'obtenir. Outre qu'il est très important de posséder une statistique reposant sur des chiffres aussi élevés que possible, il serait fort intéressant de recueillir, en France, un nombre de réponses assez grand pour pouvoir dresser des tableaux comparatifs entre la France et l'Angleterre, afin de se rendre compte s'il existe, sur ce terrain d'ordre psychique, une différence marquée entre les deux peuples. Enfin, nous serions heureux de voir nos compatriotes ne rien négliger pour que la France ait, dans ce *très important Congrès International*, une part aussi large que possible.

Dans le présent fascicule seront encartées deux feuilles, l'une marquée de la lettre A, l'autre de la lettre B, qu'on trouvera annexées à ce numéro.

La feuille A est destinée aux enquêteurs : ils voudront bien s'efforcer d'y consigner le plus de réponses possible, que personne de leurs amis ne leur refusera, nous aimons à le croire, car *nous prenons l'engagement formel d'être d'une discrétion absolue et, pour si grand que puisse être l'intérêt d'un cas qui nous serait envoyé, de ne livrer à la publicité ni de ne révéler aucun nom sans y avoir été préalablement autorisé par les intéressés.*

La feuille B est destinée à recueillir les détails de chaque hallucination véridique ou non véridique, c'est-à-dire ayant coïncidé ou n'ayant pas coïncidé avec l'événement qui s'y rapporte.

DARIEX.

PROGRAMME PROVISOIRE DU CONGRÈS INTERNATIONAL DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

La seconde session de ce Congrès sera tenue à Londres le lundi 1er août 1892 et les trois jours suivants, sous la présidence de M. le professeur H. Sidgwick. Les réunions auront lieu rue Gower, dans les salles de l'*University College* obligeamment prêtées à cet effet.

Grâce aux arrangements déjà pris, les principales branches des recherches psychologiques contemporaines y seront re-

présentées. Outre les principales lignes d'investigation, comprenant l'étude générale et expérimentale des phénomènes psychologiques dans l'esprit humain normal, on discutera l'examen neurologique des conditions cérébrales des opérations mentales; l'étude des formes inférieures de l'intelligence dans la première enfance, dans les races inférieures de l'espèce humaine et chez les animaux; les lois de l'hérédité, et au moins quelques côtés de la pathologie mentale. Des comptes rendus seront faits sur les résultats du recensement des hallucinations, qu'il fut décidé de mener à bonne fin à la première session du Congrès tenu à Paris, en 1889.

Il est proposé de former une section spéciale pour la discussion de l'hypnotisme et des phénomènes ayant avec l'hypnotisme un certain rapport.

Parmi les personnes qui ont promis de participer aux travaux de ce congrès, nous pouvons nommer les suivantes : le professeur Beaunis, le Dr Berillon, le professeur Bernheim, M. A. Binet, le professeur Pierre Janet, le professeur Th. Ribot et le professeur Ch. Richet pour la France; le professeur Delbœuf pour la Belgique; le professeur Lombroso pour l'Italie; le professeur H. Ebbinghaus, le Dr Goldscheider, le Dr Hugo Münsterberg, le professeur G. E. Müller, le professeur W. Preyer et le Dr baron de Schrenk-Notzing pour l'Allemagne; le professeur Alfred Lehmann pour le Danemark; le professeur N. Grote et le professeur N. Lange pour la Russie; le Dr Donaldson et le professeur Stanley-Hall pour les États-Unis d'Amérique; le professeur J.-M. Baldwin pour le Canada; le professeur Alexandre Bain, le professeur V. Horsley, le Dr Ch. Mercier, le professeur Lloyd Morgan, le Dr G. J. Romanes et le professeur Schäfer pour l'Angleterre.

Pour donner une idée du travail de ce Congrès, on peut dire que le professeur Bain traitera : « Les sphères respectives et les assistances mutuelles de l'examen intérieur et de l'expérience en psychologie »; le professeur Baldwin : « Les bases physiologiques de l'impulsion, du désir et de la volition »; le professeur Beaunis : « Des questionnaires psychologiques »; le Dr Berillon : « Les applications de la suggestion hypnotique à l'éducation »; le professeur Bernheim : « Le

caractère psychique de l'ambliopie hystérique »; M. BINET : « La psychologie des insectes »; le professeur DELBŒUF : « L'appréciation du temps par les somnambules »; le Dr DONALDSON : « Laure Bridgman »; le professeur STANLEY-HALL : « Les recherches récentes sur la psychologie de la peau »; le professeur HORSLEY : « Le degré de localisation des mouvements et des sensations corrélatives »; le professeur PIERRE JANET : « L'aboulie »; le professeur N. LANGE : « Une loi de perception »; le professeur LEHMANN : « Enquête expérimentale sur le rapport qu'il y a entre la respiration et l'attention »; le professeur LOMBROSO : « La sensibilité des femmes dans l'état normal, aliéné et criminel »; le professeur MÜLLER : « Recherche expérimentale sur les phénomènes de la mémoire »; le Dr MÜNSTERBERG : « Sensations complexes du plaisir et de la douleur »; le professeur PREYER : « L'origine des nombres »; le professeur RIBOT : « Idées générales »; le professeur CH. RICHET : « L'avenir de la psychologie »; le Dr ROMANES : « Faits de l'instinct au point de vue de leur rapport avec les théories de l'hérédité »; le professeur SCHÄFER : « Les rapports anatomiques et physiologiques des lobes frontaux », et le Dr baron de SCHRENK-NOTZING : « Une étude statistique de la sensibilité à l'hypnotisme ».

Il a été formé un comité de réception comprenant, parmi ses membres, les personnes suivantes : le Dr A. BAIN, le Dr D. FERRIER, M. F. GALTON, le Dr SHADWORTH HODGSON, le professeur V. HORSLEY, le Dr HUGHLINGS JACKSON, le Dr CH. MERCIER, le professeur CROOM ROBERTSON, le Dr G. J. ROMANES, M. HERBERT SPENCER, M. G.-F. STOUT, le Dr J. WARD et le Dr de WATTEVILLE.

Le droit de présence au Congrès est de dix shillings (12 fr. 50.)

On est prié d'envoyer les communications à l'un des secrétaires honoraires soussignés, *au plus tard d'ici à la fin du mois de juin* et, de préférence, le plus tôt possible avant cette date. La communication devra être accompagnée d'un résumé de ce qu'elle contient, à l'usage des membres.

F.-W.-H. MYERS,
Leckhampton House
Cambridge.

JAMES SULLY,
East Heath Road, Hampstead,
London, N. W.

CONGRÈS UNIVERSEL AUXILIAIRE

DE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE COLOMBIENNE

PROGRAMME PRÉLIMINAIRE DU COMITÉ DES SCIENCES PSYCHIQUES

Le Comité de ce Congrès croit que le moment est propice pour une discussion publique, par les principaux penseurs de tous les pays, de certains phénomènes qui peuvent être classés sous la dénomination générale de science psychique.

Il est proposé de traiter ces phénomènes à la fois historiquement, analytiquement et expérimentalement.

Le tableau synoptique suivant est indiqué pour le Congrès; il sera sujet à toutes les modifications que les circonstances pourraient demander et, particulièrement, aux changements qui pourraient résulter de la manière de voir de ceux à qui est adressé ce programme préliminaire.

I. *a.* Histoire générale des phénomènes psychiques.
b. La valeur du témoignage humain sur ces phénomènes.
c. Résultats de l'effort individuel dans le collectionnement des données psychiques et dans la solution des problèmes qui en découlent.

d. L'origine et le progrès des sociétés pour les recherches psychiques et les résultats qu'elles ont poussés si loin.

II. Examen détaillé des différentes classes de phénomènes psychiques, des théories proposées pour leur élucidation et des problèmes plus éloignés qui demandent à être recherchés. Les questions qui seront discutées peuvent être groupées provisoirement sous les titres suivants :

a. Transmission de pensée ou télépathie, c'est-à-dire l'action d'un esprit sur un autre, indépendamment de la connaissance des faits par l'entremise des sens. La nature et l'étendue de cette action. Cas spontanés et investigation expérimentale.

b. Hypnotisme ou Mesmerisme. Nature et caractère de la transe hypnotique dans ses différentes phases, comprenant l'auto-hypnotisme, la clairvoyance, l'hypnotisme à distance, et les personnalités multiples. L'hypnotisme dans ses applications à la thérapeutique.

c. Hallucinations, fausses et véridiques. Prémonitions. Apparitions des vivants et des morts.

d. Clairvoyance et clairaudition indépendante. Psychométrie. Langage, écriture etc., automatiques. La transe médianimique et ses rapports avec les états ordinaires de l'hypnotisme.

e. Phénomènes psychophysiques tels que coups, tables frappantes, écriture indépendante (spontanée) et autres manifestations spiritiques.

f. Les rapports des groupes précédents de phénomènes à un autre groupe ; la connection entre leur nature psychique et physique ; l'influence de la science psychique sur la personnalité humaine et principalement sur le problème d'une vie future.

Le Comité Exécutif, pour la bonne marche des dispositions à prendre pour le Congrès des sciences psychiques, doit nécessairement être composé de membres résidant à Chicago et d'autres membres pouvant commodément suivre les réunions du Comité. Mais ce Comité a besoin d'avoir un Conseil Consultatif composé de personnes compétentes et expérimentées, choisies dans toutes les parties du monde, afin que le Congrès puisse avoir une représentation vraiment internationale. La formation d'un pareil Conseil suivra cette publication d'aussi près que possible.

Le but spécial de cet avis préliminaire est de solliciter l'initiative et d'obtenir la coopération énergique de toutes

les personnes qui prennent intérêt aux recherches psychiques dans le monde entier.

John C. Bundy, *Président.*

Professeur Elliott Coues, Docteur-médecin, *Vice-Président.*

Lyman, J. Cage.
A. Reeves Jackson, Dr méd.
Ernest E. Crepin.
J. H. Mc Vicker.
Hiram W. Thomas, D.D.
D. Harry Hammer.
D. H. Lamberson.

Chicago, 10 mars 1892.

Le Congrès Universel Auxiliaire a été organisé avec l'approbation et l'appui des autorités de l'Exposition et du Congrès des États-Unis, chargées d'une série de Congrès s'étendant de mai à octobre 1893. Le directeur de l'Exposition fournira de grandes salles d'audience et de réunion.

Les recherches et toutes les autres communications concernant le Congrès des Sciences Psychiques seront adressées à John C. Bundy, *Président* du Comité du Congrès des Sciences Psychiques de l'Exposition Universelle de Chicago, Illinois États-Unis d'Amérique.

LE SPIRITISME ET LA PSYCHIATRIE

EXPLICATION PSYCHIATRIQUE DE CERTAINS FAITS SPIRITES

PAR LE PROFESSEUR C. LOMBROSO

Peu de savants ont été, plus que moi, incrédules au spiritisme. Pour s'en convaincre il suffit de consulter mon ouvrage *Pazzi ed anomali* (les Fous et les Anormaux) comme aussi mes *Studi sull'Ipnotismo* (Études sur l'Hypnotisme) dans lesquels je me suis laissé aller presque jusqu'à insulter les spirites. Je trouvais et je trouve encore aujourd'hui plusieurs assertions de spirites complètement inadmissibles : ainsi, par exemple, la possibilité de faire causer et agir les morts. Les morts n'étant qu'un amas de substances inorganiques, il vaudrait autant prétendre que les pierres pensent, que les pierres parlent.

Une autre raison de mon incrédulité, c'était l'obscurité où se passent presque toujours les expériences, car un physiologiste n'admet que les faits qu'il peut bien voir en pleine lumière.

Mais après avoir entendu quelques savants nier des faits d'hypnotisme, comme la transmission de la pensée, la transposition des sens qui, pour être rares, n'en sont pas moins positifs et que j'avais constatés *de visu*, je fus amené à me demander si mon scepticisme à l'égard des phénomènes spirites n'était pas de même nature que celui des autres savants pour les phénomènes hypnotiques.

L'offre m'ayant été faite d'examiner les faits produits en présence d'un médium vraiment extraordinaire — Mme Eusapia

— j'acceptai avec d'autant plus d'empressement que je pouvais les étudier avec le concours d'aliénistes distingués (Tamburini, Virgilio, Bianchi, Vizioli) qui étaient presque aussi sceptiques que moi sur la question, et qui purent m'assister dans le contrôle des phénomènes.

Nous prîmes les plus grandes précautions. Ayant examiné la personne d'après la méthode de la psychiâtrie moderne nous avons constaté une remarquable obtusité du tact (3,6), des troubles hystériques, peut-être même épileptiques, et des traces d'une blessure profonde au pariétal gauche.

Les pieds et les mains de Mme Eusapia furent immobilisés, par le docteur Tamburini et moi, à l'aide de nos pieds et de nos mains.

Nous avons commencé et terminé nos expériences avec la lampe allumée et, de temps en temps, un de nous faisait craquer à l'improviste une allumette pour éviter toute supercherie.

Les faits observés furent assez singuliers : nous pûmes constater en pleine lumière le soulèvement d'une table et de nos chaises, et nous avons trouvé que l'effort fait pour les abaisser équivalait à un poids de 5 à 6 kilogs. Sur la demande d'un des assistants — M. Ciolfi — qui connaissait le médium depuis longtemps, des coups se firent entendre à l'intérieur de la table. Ces coups (dans un langage conventionnel, soi-disant spirite) répondaient tout à fait à propos aux demandes faites sur l'âge des personnes présentes et sur ce qui devait arriver et arriva en effet au moyen du pouvoir d'un soi-disant esprit.

L'obscurité faite, nous commençâmes à entendre plus forts les coups donnés au milieu de la table, et, peu après, une sonnette, placée sur un guéridon à plus d'un mètre d'Eusapia, se mit à sonner dans l'air et au-dessus de la tête des personnes assises, puis descendit sur notre table. Quelques moments après, elle alla se placer sur un lit éloigné de 2 mètres du médium. Pendant que sur la demande des assistants nous entendions le son de cette sonnette, le Dr Ascensi, sur l'invitation de l'un de nous, alla se placer debout derrière Mme Eusapia et il fit craquer une allumette, de sorte qu'il put

voir la sonnette suspendue dans l'air et allant tomber sur le lit, derrière le médium.

Ensuite, et toujours dans l'obscurité, nous entendîmes une table remuer et, pendant que les mains du médium étaient toujours bien serrées par le Dr Tamburini et moi, le professeur Vizioli se sentait ou tirer la moustache, ou picoter les genoux, par des contacts paraissant venir d'une main petite et froide.

En même temps je sentis ma chaise enlevée sous moi, puis bientôt remise à sa place.

Une lourde tenture de l'alcôve, placée à plus d'un mètre du médium, se transporta tout à coup comme poussée par le vent vers moi et m'enveloppa complètement. J'essayai de m'en débarrasser; mais je n'y réussis qu'avec beaucoup de peine.

Les autres assistants aperçurent à dix centimètres environ au-dessus de ma tête et de celle du professeur Tamburini, des petites flammes jaunâtres. Mais ce qui m'étonna le plus ce fut le transport d'une assiette pleine de farine qui eut lieu de façon que celle-ci resta comme coagulée ainsi que de la gélatine. Cette assiette avait été placée dans l'alcôve, à plus d'un mètre et demi de nous, le médium avait pensé à la faire bouger, mais autrement, c'est-à-dire en nous saupoudrant la figure avec le contenu.

Mme Eusapia avait dit, au milieu de ses convulsions : « Prenez garde, je vous saupoudrerai le visage à vous tous avec la farine qui se trouve ici »

La lampe ayant été aussitôt rallumée nous rompîmes la chaîne que nous faisions autour de la table et nous trouvâmes l'assiette et la farine transportées.

Peu après nous vîmes un gros meuble placé plus loin que l'alcôve, à 2 mètres de nous, s'approcher lentement vers nous comme s'il était porté par quelqu'un. On aurait dit un gigantesque pachyderme s'avançant vers nous.

Dernièrement je répétais ces expériences avec le professeur de Amicis, Chiaja, Verdinois : j'ai vu un siège sauter d'en bas sur la table et retourner en bas; j'avais fait tenir deux dynamomètres à Mme Eusapia. Ils marquèrent 37 et 36 kilogs. Pendant la séance, et, tandis que nous serrions les mains du

médium, elle nous dit : « Maintenant on force les machines ». Nous faisons la lumière et les deux dynamomètres qui étaient loin d'elle (1/2 mètre) marquaient 42 kilogs.

Des expériences analogues ont été exécutées par les Drs Barth et Defiosa qui m'écrivent avoir vu et entendu plusieurs fois une sonnette tinter dans l'air, sans être agitée par personne. Le banquier Hirsch qui se trouvait avec eux ayant demandé à causer avec une personne qui lui était chère, il vit son image et l'entendit parler en français (elle était française et morte depuis 20 ans).

De même le Dr Barth vit son père mort et se sentit à deux reprises embrasser par lui. Tous virent des petites flammes sur la tête de Mme Eusapia.

Aucun de ces faits (qu'il faut pourtant admettre, parce qu'on ne peut nier des faits qu'on a vus) n'est de nature à faire supposer, pour les expliquer, un monde différent de celui admis par les neuro-pathologistes.

Avant tout il ne faut pas perdre de vue que Mme Eusapia est névropathe, qu'elle reçut dans son enfance un coup au pariétal gauche, ayant produit un trou assez profond pour qu'on puisse y enfoncer un doigt, qu'elle resta ensuite sujette à des accès d'épilepsie, de catalepsie, d'hystérie, qui se produisent surtout pendant les phénomènes médianimiques, qu'elle présente enfin une remarquable obtusité du tact.

C'étaient des névropathes aussi, ces médiums admirables tels que Home, Slade, etc.

Eh bien! je ne vois rien d'inadmissible à ce que chez les hystériques et les hypnotiques l'excitation de certains centres, qui devient puissante par suite de la paralysie de tous les autres, et provoque alors une transposition et une transmission des forces psychiques, puisse aussi amener une transformation en force lumineuse ou en force motrice. On comprend ainsi comment la force, que j'appellerai corticale ou cérébrale, d'un médium, peut, par exemple, soulever une table, tirer la barbe de quelqu'un, le battre, le caresser, phénomènes assez fréquents dans ces cas.

Pendant la transposition des sens due à l'hystérisme, quand, par exemple, le nez et le menton voient (et c'est un

fait que j'ai vu de mes yeux), alors que pendant quelques instants tous les autres sens sont paralysés, le centre cortical de la vision, qui a son siège dans le cerveau, acquiert une telle énergie qu'il se substitue à l'œil. C'est ce que nous avons pu constater, Ottolenghi et moi, chez trois hypnotisés, en nous servant de la loupe et du prisme.

Lorsque le sujet suggestionné voit un objet suggéré et surtout lorsqu'il ne voit pas une chose existante qu'on lui suggère de ne pas voir (suggestion négative), malgré qu'il l'ait sous les yeux, le centre visuel cortical remplace alors l'œil, il voit quand l'œil, lui, ne voit pas ce qu'il devrait voir.

Les images provenant d'excitations intérieures, telles que les hallucinations suggérées (comme par exemple lorsqu'on fait voir au sujet une mouche imaginaire sur du papier blanc) se comportent chez quelques hypnotisés comme étant réelles. Il faut donc admettre qu'elles procèdent du cerveau à la périphérie, c'est-à-dire en sens contraire des images vraies qui se portent de la périphérie au centre. En effet, elles subissent les modifications qui peuvent provenir des moyens interposés.

Ainsi nous avons essayé de faire voir une mouche imaginaire à un sujet hypnotique; nous fîmes avancer et rétrograder cette image dans l'espace, et la prunelle variait comme si l'image était réelle; bien plus, à l'aide de la loupe la mouche imaginaire était grossie ou diminuait suivant les mouvements de la loupe. Nous réussîmes même à obtenir du suggestionné l'emploi d'un prisme imaginaire comme s'il existait réellement. Mais, pour que cela arrive, il faut que le centre cérébral de la vision soit substitué à l'organe de la vision même, c'est-à-dire que le cerveau voie comme voit l'œil.

Examinons maintenant ce qui arrive quand il y a transmission de pensée. Dans certaines conditions, très rares, le mouvement cérébral que nous appelons pensée se transmet à une distance petite ou considérable. Or, de la même manière que cette force se transmet, elle peut aussi se transformer et la force psychique devient force motrice : il y a dans l'écorce cérébrale des amas de substance nerveuse (centres moteurs)

qui président précisément aux mouvements et qui, étant irrités comme chez les épileptiques, provoquent des mouvements très violents dans les organes moteurs.

On m'objectera que ces mouvements spiritiques n'ont pas comme intermédiaire le muscle qui est le moyen le plus commun de transmission des mouvements; mais la pensée non plus, dans les cas de transmission, ne se sert plus de ses voies ordinaires de communication qui sont la main et le larynx. Dans ces cas pourtant le moyen de communication est celui qui sert à toutes les énergies et qu'on peut nommer, en se servant d'une hypothèse constamment admise, l'éther, par lequel se transmettent la lumière, l'électricité, etc.

Ne voyons-nous pas l'aimant faire mouvoir le fer sans aucun intermédiaire visible?

Dans les faits spirites, le mouvement prend une forme se rapprochant davantage de la volitive parce qu'il part d'un moteur qui est en même temps un centre psychique : l'écorce cérébrale.

La grande difficulté consiste à admettre que le cerveau est l'organe de la pensée et que la pensée est un mouvement; car, du reste, en physique, il n'y a pas de difficulté à admettre que les énergies se transforment et que telle énergie motrice devient lumineuse ou calorifique.

Après l'ouvrage de M. Janet sur l'automatisme inconscient il n'y a plus à chercher à expliquer le cas des médiums écrivains.

Ce médium qui croit écrire sous la dictée du Tasse ou de l'Arioste et qui écrit des vers indignes d'un lycéen agit dans un état à demi somnambulique où, grâce à l'action prépondérante de l'hémisphère droit pendant l'inactivité de l'hémisphère gauche, il n'a pas conscience de ce qu'il fait et croit écrire sons la dictée d'un autre.

Cet état d'activité inconsciente explique les mouvements et les gestes que peut faire une main sans que le reste du corps et l'individu y participent, et qui paraissent être l'effet d'une intervention étrangère.

Beaucoup de faits spiritiques ne sont que l'effet de la transmission de la pensée des assistants placés près du médium,

autour de la soi-disant table spiritique qui, jusqu'à un certain point, favorise cette transmission, parce que, comme je l'ai observé autrefois, les transmissions arrivent plus facilement à petite distance de l'hypnotisé et mieux avec ceux qui se trouvent en contact avec lui. La table autour de laquelle on forme la chaîne est une cause facile de contact et une cause certaine de rapprochement. Aussi j'ai toujours vu les faits spiritiques (avoir la barbe tirée, les mains touchées) arriver plus souvent aux personnes qui sont le plus près du médium.

Lorsque la table donne une réponse exacte (par exemple quand elle dit l'âge d'une personne que celle-ci est seule à connaître), lorsqu'elle cite un vers dans une langue inconnue au médium, ce qui étonne étrangement les profanes, cela arrive parce que un des assistants connaît cet âge, ce nom, ce vers et y fixe sa pensée vivement concentrée à l'occasion de la séance, et qu'il transmet ensuite sa pensée au médium qui l'exprime par ses actes et la reflète quelquefois chez un des assistants.

Justement parce que la pensée est un mouvement, non seulement elle se transmet, mais encore elle se reflète. J'ai observé des cas d'hypnotisme où la pensée, non seulement se transmettait, mais se reflétait en bondissant chez une troisième personne qui n'était ni l'agent ni le sujet et n'avait pas été hypnotisée. C'est ce qui arrive pour la lumière et l'onde sonore.

Si dans la réunion assemblée autour de la table mystérieuse il n'y a personne qui sache le latin, la table ne parle plus latin. Mais le gros public, qui ne fait pas cette remarque, croit tout de suite que le médium parle le latin par l'inspiration des esprits et croit aussi qu'il peut converser avec les morts.

Ainsi s'expliquaient les cas de MM. Hirsch et Barth qui virent leurs parents morts et entendirent leurs voix. La pensée de la femme ayant été transmise au médium, rebondit sur eux, et, comme la pensée prend chez tous les hommes la forme d'image fugitive, à cause de la rapidité avec laquelle s'associent les idées, ils virent l'image de leurs parents, dont ils avaient la pensée et le souvenir tout à fait vivants.

Quant aux photographies spirites, j'en ai vu plusieurs, mais

pas une dont je sois sûr. Tant que je n'en aurai pas obtenu une moi-même, je ne pourrai émettre aucun jugement.

L'objection faite par la plupart des gens est celle-ci : Pourquoi le médium, Mme Eusapia par exemple, a-t-il un pouvoir qui manque aux autres ?

De cette différence avec tout le monde surgit le soupçon d'une duperie, soupçon naturel, surtout chez les âmes vulgaires, et qui est l'explication plus simple, plus dans le goût de la multitude qui évite de réfléchir, d'étudier.

Mais ce soupçon disparaît dans l'esprit du psychologue vieilli dans l'examen des hystériques et des simulateurs.

Il s'agit d'ailleurs de faits très simples et assez vulgaires (tirer la barbe, soulever la table) à peu près toujours les mêmes et qui se répètent avec une invariable monotonie, tandis qu'un simulateur saurait les changer, en inventer de plus amusants et plus merveilleux.

En outre les charlatans sont très nombreux et les médiums très rares. En Italie j'en ai connu seulement deux, tandis que j'y ai trouvé et soigné plus d'une centaine d'hystériques simulatrices.

Si les faits spiritiques étaient toujours simulés, ils devraient être très nombreux et non des exceptions.

Je le répète, on doit chercher la cause des phénomènes dans les conditions pathologiques du médium même, précisément comme je l'ai démontré pour les phénomènes hypnotiques.

Et la grande erreur de la majorité des observateurs est d'étudier le phénomène hypnotique et non pas le terrain où il naît. Or le médium, Mme Eusapia, présente des anomalies cérébrales très graves, d'où vient sans doute l'interruption des fonctions de quelques centres cérébraux, tandis que s'accroît l'activité d'autres centres, notamment des centres moteurs. Voilà la cause des singuliers phénomènes médianimiques. Quelquefois les phénomènes spéciaux aux hypnotisés et aux médiums arrivent, il est vrai, chez des individus normaux, mais au moment d'une profonde émotion, chez les mourants, par exemple, qui pensent à la personne chérie avec toute l'énergie de la période préagonique.

La pensée se transmet alors sous forme d'image, et nous

avons le fantôme qu'on appelle aujourd'hui hallucination véridique ou télépathique.

Et justement parce que le phénomène est pathologique et extraordinaire, on le rencontre seulement dans des circonstances graves et chez des individus qui ne présentent pas une grande intelligence, du moins à l'instant de l'accès médianimique.

Il est probable que dans les temps très reculés, quand le langage était à l'état embryonnaire, la transmission de la pensée était beaucoup plus fréquente et que beaucoup plus fréquents aussi étaient les phénomènes médianimiques qu'on appelait alors magie, prophétie, etc... Mais avec le progrès, avec le perfectionnement de l'écriture et du langage, le moyen de la transmission directe de pensée fut destiné à disparaître complètement, étant devenu inutile et même nuisible et peu commode, parce qu'il trahissait les secrets et communiquait les idées avec une exactitude insuffisante.

Quand l'on eut enfin compris que ces formes névropathiques n'avaient pas l'importance qu'on leur attribuait et qu'elles étaient pathologiques et non divines, on vit diminuer et disparaître les magies, les fantômes, les soi-disants miracles qui étaient presque tous des phénomènes réels, mais médianimiques.

Chez les peuples civilisés on ne rencontra plus toutes ces manifestations qu'en des cas très rares, tandis qu'elles continuent sur une vaste échelle chez les peuples sauvages et les individus névropathiques.

Étudions, observons donc, comme dans la névrose, les convulsions, l'hypnotisme, le sujet plus que le phénomène, et nous trouverons l'explication de celui-ci plus complète et moins merveilleuse qu'elle ne semblait tout d'abord. Pour le moment défions-nous de cette prétendue finesse d'esprit qui consiste à voir partout des simulateurs et à nous croire seuls les savants, tandis que précisément cette prétention pourrait nous plonger dans l'erreur.

LOMBROSO.

Turin, 12 mars 1892.

RÉALITÉ DU

PHÉNOMÈNE DE L'ÉCRITURE DIRECTE

ENTRE DES ARDOISES

PAR M. LE PROFESSEUR ELLIOTT COUES

... Durant mon séjour en Californie je fus témoin de plusienrs expériences intéressantes relatives aux phénomènes psychiques et je désire en publier quelques-unes dans les colones du *journal* (1). Mon premier récit est un compte rendu détaillé de certains faits qui peuvent être, avec raison, considérés comme étonnants, puisqu'ils semblent être contraires aux lois de la nature, formulées jusqu'à présent par la science actuelle; cependant, j'ai vu nombre de fois ce qui fait l'objet du contenu de cet article. Si je m'en rapporte à l'évidence de mes sens, l'écriture directe entre des ardoises est un fait naturel dont je suis prêt à affirmer la réalité sans restriction ni réserve. Si le dois accepter les conséquences logiques de ce fait, il me faut réformer mes idées sur les mouvements dont la matière inanimée est capable dans certaines circonstances.

Ce sont là des alternatives suffisamment graves pour que tout homme de science s'en inquiète, et mon dilemme est assez embarrassant sans qu'on cherche à expliquer les faits dont j'atteste positivement l'existence. Je renonce donc pour le moment à toute explication et me contente de la constatation du fait aussi simple, aussi froidement exacte que possible.

(1) Extrait de *The Religio Philosophical Journal* par notre collaborateur M. Marcel Mangin.

Je n'écris pas comme spiritualiste, ni comme théosophiste, ni comme auteur de théorie d'aucune sorte; mais simplement comme homme de science ayant une faculté d'observation ordinaire, plutôt bonne, et ayant fait quelques expériences de psychisme dont il désire rendre compte, mais dont il n'attend pas l'explication.

Que l'écriture directe entre des ardoises puisse être un fait, pendant longtemps j'ai été porté à le croire à cause du témoignage de personnes dans le bon sens et la bonne foi desquelles j'avais confiance. Mais jusqu'à ces derniers temps je n'avais par moi-même rien vu de ce genre qui ne fût soit une pure tromperie, soit quelque chose de si peu net, si douteux, qu'il n'en résultait rien de satisfaisant ou qui me fût bien démontré. Je sais aussi que, par suite de la grande quantité de fraudes commises à ce sujet et de personnes trompées, la question est vue très défavorablement et avec beaucoup de défiance. Il faut donc, pour pouvoir affirmer la chose comme un fait positif, doubler les précautions et les points d'appui. Eh bien, cependant, malgré tout cela, je suis prêt à déclarer que j'ai vu, en pleine lumière du jour, à quelques pouces de moi, un morceau de crayon se lever et se mouvoir, personne ne le touchant, qu'il a écrit des phrases lisibles et compréhensibles qui indiquaient une pensée intelligente; et que le même phénomène a été constaté en même temps, de la même manière, avec le même résultat, par d'autres personnes auprès de moi, qui avaient des yeux aussi bons, sinon meilleurs que les miens.

Qu'entendons-nous par écriture directe entre des ardoises? J'entends par ces mots la formation de lettres et de mots lisibles, sur une ardoise, au moyen d'un crayon que personne ne touche, tandis que l'écriture se forme. Si ma définition est correcte, je sais maintenant que l'écriture directe entre des ardoises est un fait naturel. Par « écriture » automatique j'entends la formation d'une écriture lisible, alorsque quelqu'un tient la plume ou le crayon et est inconscient en même temps de ce qu'il écrit. C'est là une autre phase du problème qu'il faut bien distinguer de la première et sur laquelle je n'ai rien à dire. Je crois que le mot pneumatographie a été inventé et

employé, d'une façon assez peu précise, pour désigner les deux genres de phénomènes en question. Il est assez défectueux dans son sens étymologique impliquant l'idée que des « esprits » (quels qu'ils puissent être) produisent l'écriture. De même appeler le phénomène que je décrirai « écriture spirite » serait préjuger le cas et lui donner à l'avance une certaine explication. C'est là précisément ce que je veux éviter pour le moment, mon but étant simplement de constater les faits et de raconter ce que j'ai vu. Donc je me sers des mots : « écriture directe entre des ardoises, » et je continue mon récit.

Me trouvant à San Francisco en octobre 1891, j'eus le plaisir de faire la connaissance de M. W.-E. Coleman, avec qui depuis longtemps j'étais en correspondance, mais que je n'avais encore jamais rencontré. Sur sa proposition nous convînmes de faire une expérience d'écriture entre des ardoises chez Mme Mena Francis, et je me rendis donc chez cette dame, accompagné par ma femme, le vendredi 16 octobre, vers midi. Mme Francis est, suivant moi, un médium de profession qui donne des séances payées, et c'est une spirite convaincue qui croit sincèrement que les écrits obtenus de la manière que je vais dire sont des messages de l'autre monde dus à des esprits désincarnés. En entrant dans le parloir, nous fûmes accueillis d'une manière simple et sans affectation par une dame d'un certaine âge, d'une aimable figure et qui nous fit une impression plutôt favorable. Aussitôt qu'elle eût fini avec un visiteur qui nous avait précédés, elle nous fit entrer dans une chambre de derrière exposée au midi, où dans laquelle tout au moins le soleil entrait en plein par une fenêtre unique, près de laquelle nous nous assîmes. Mme Francis prit un fauteuil (berceuse) bas et confortable ; ma femme s'assit en face d'elle et moi tout près, entre les deux dames, à droite de Mme Francis, tandis qu'en face de nous se trouvait une petite table de jeu avec un tapis ordinaire en drap. Sur la table il y avait deux ardoises minces, en « silicate, » sans cadres, d'environ 4 pouces de larges sur 6, un verre d'eau et un chiffon pour effacer. Mme Francis nous invita à examiner à loisir la table et ses

accessoires. Nous le fîmes et nous trouvâmes que les choses étaient comme je viens de le dire. Elle prit une des ardoises, posa dessus un morceau de crayon long peut-être d'un tiers de pouce et la fit passer doucement sous la table, hors de notre vue, la tenant par un coin avec une main, comme le ferait naturellement quelqu'un qui tiendrait ainsi une ardoise ou quelque objet semblable. — Son autre main était en vue sur la table. Elle se balança un peu sur son fauteuil, tandis que deux paires d'yeux étaient fixées sur elle, et elle dit d'une voix tranquille :

« Les chers esprits voudront-ils bien écrire? » ou quelque chose de semblable.

Ma conscience scientifique fut désagréablement impressionnée par ces paroles, car, s'il y a une chose que je n'aime pas, c'est justement une chose pareille. Cependant je ne bougeai point et bientôt tic, tic, tic, on entendit quelque chose sous la table, comme si le crayon écrivait.

C'est en effet ce qui avait lieu, et l'on peut juger de mon étonnement quand Mme Francis, pendant que le bruit durait encore, retira lentement l'ardoise de dessous la table et qu'alors, là, à découvert, en pleine vue, à quelques pouces devant moi, je vis distinctement le crayon écrire « de lui-même » et finir le dernier ou les deux derniers mots d'une phrase en plusieurs lignes couvrant presque toute l'ardoise. Ma femme ne vit pas cela, simplement parce que la table interceptait son regard. Mais que je l'aie vu, exactement comme je le décris, c'est la pure vérité. Pour abréger mon récit, je dirai que la même chose se répéta pendant au moins une heure. A plusieurs reprises des phrases furent écrites, comme je l'ai dit; une partie de l'écriture de plusieurs d'entre elles fut faite sous les yeux de ma femme aussi bien que sous les miens, personne ne touchant au crayon. Plusieurs fois Mme Francis fit varier l'expérience en tendant l'ardoise élevée en l'air, au-dessus de la table, et en plaçant dessus un mouchoir ou un livre entr'ouvert, pour la protéger des rayons du soleil. Une variante fut particulièrement intéressante. Elle demanda à Mme Coues de lui tenir la main pendant qu'elle tenait l'ardoise, de la manière ordinaire, sur la table. Mme Coues le fit et, pendant que

la main du médium était ainsi tenue fermement par ma femme, l'écriture continuait à se faire, nous entendions le bruit comme avant, et Mme Coues me dit qu'elle éprouvait une singulière sensation, une sorte de battement, comme une pulsation, ou une série de secousses continuelles et régulières passant à travers sa propre main, celle du médium et l'ardoise.

Je me figure que cette dernière circonstance peut avoir une valeur importante, sinon décisive, pour l'explication du phénomène, ou du moins qu'elle peut guider dans l'examen raisonné des moyens physiques par lesquels l'écriture directe entre des ardoises peut être produite. Mais je n'apporte maintenant aucune théorie, aucun essai d'explication. Je laisse cela à ceux qui pensent tout savoir sur ces choses dans l'espoir que ce qu'ils pensent puisse satisfaire quelqu'un, eux tout au moins. Je ne m'occupe pas non plus du sens intelligible des choses écrites.

Le fait physique de la production de mots lisibles formant un sens, voilà tout ce que je veux attester à présent. Mais je peux constater, sans rien préjuger en particulier, que les mots n'étaient certainement pas écrits au hasard, car ils formaient des réponses intelligibles et intelligentes aux diverses questions, et constituaient ainsi, jusqu'à un certain point, une conversation continue et rationnelle. Ces réponses se rapportaient aussi, en partie, à des personnes, des endroits, des choses au sujet desquels Mme Francis devait être, humainement parlant, dans une ignorance complète. D'ailleurs, ces réponses étaient données comme des séries de communications venant des esprits de personnes vivantes ou mortes ; elles l'étaient ostensiblement, et Mme Francis le croyait évidemment. De ces personnes, Mme Coues et moi nous en reconnûmes quelques-unes que nous avions connues vivantes ; d'autres nous étaient tout à fait inconnues, et deux portaient des noms historiques douteux, Emmanuel Swedenborg, le voyant, et sir Astley Cooper, le célèbre chirurgien, dont les signatures furent écrites en bas de certains messages.

Je crois qu'en tout, pendant cette séance, une quarantaine ou une cinquantaine de phrases furent ainsi écrites plus ou

moins exactement. En général, les lettres étaient très mal formées, et beaucoup de mots illisibles. Quelquefois les mots illisibles furent effacés par le médium (et dois-je dire l'esprit ou l'intelligence qui se communiquait, ou le morceau de crayon ?) enfin la cause quelconque qui agissait était poliment priée d'écrire plus nettement et y consentait aussi poliment, soulignant les nouveaux mots. J'ajouterai qu'entre chaque message l'ardoise était nettoyée avec le chiffon mouillé, exactement comme quand on efface ce qui a été écrit, pour écrire autre chose au même endroit, et je fis moi-même un nettoyage complet des deux ardoises au commencement des expériences. J'ai conservé une des ardoises avec le message de « sir Astley Cooper », je l'ai encore.

A la fin de la séance, je pris une des ardoises, posai le crayon dessus, et j'essayai, pendant plusieurs minutes, de faire en sorte que le crayon laissât quelques marques. Il était assez facile, en tenant l'ardoise comme le faisait Mme Francis — ou de quelque autre manière — et en la secouant, de faire sautiller le crayon, de le faire s'agiter vivement sur toute sa surface ; mais le poids du petit morceau de crayon n'était pas suffisant pour laisser une trace bien visible de ses mouvements — sans parler de l'impossibilité de former une lettre ou un mot de cette manière. Quelque force que je ne connais pas avait, pendant qu'il écrivait, appuyé le crayon assez fort contre l'ardoise pour en désagréger quelque peu la substance et laisser ainsi une trace visible et lisible de ses mouvements. Cette « force » servait d'intermédiaire à une volonté intelligente et ce n'était pas la force musculaire de Mme Francis ni de quelque autre personne connue de moi.

Je suis maintenant certain que Mme Francis ne sut pas qui étaient ses visiteurs, jusqu'à ce que nous nous fîmes nous mêmes connaître, vers la fin des expériences ; mais comme je n'ai pas à analyser maintenant le contenu des messages ni à soulever aucune question de « communication d'esprit », il est insignifiant de savoir si elle nous connaissait ou non. Elle accepta une modeste rémunération et nous partîmes.

Mme Coues et moi nous cherchâmes soigneusement à nous rappeler toute la séance pour bien tomber d'accord sur cha-

que détail; de sorte que si l'un de nous avait été halluciné, l'autre l'avait été également, et cela devenait alors un cas d' « hallucination collective ». Cependant, je dois avouer que, pour ma part, j'étais tenté de ne pas croire à l'évidence de mes sens. Je n'avais d'autre alternative que de ne plus croire à ce que, toute ma vie, j'avais cru savoir sur la gravitation, l'inertie, la vitesse acquise, et les autres attributs de la matière dans le monde physique. En pareille occurrence je fis sans doute prudemment d'attendre un plus ample informé pour traiter de choses aussi apparemment inexplicables. Je quittai San Francisco, je restai plusieurs semaines en villégiature à Santa-Cruz et ne rentrai en ville qu'assez tard, en décembre. Sur mon invitation, Mme Francis vint me trouver à l'Hôtel Occidental et j'arrangeai une seconde séance où assistèrent, avec moi, M. Coleman et ma femme.

Avec beaucoup de variantes dans les détails, particulièrement dans le contenu des prétendus messages, le résultat fut le même qu'auparavant. M. Coleman et moi nous lavâmes les ardoises qui étaient déjà propres, pour dire que nous l'avions fait, et pour nous donner la satisfaction de saint Thomas. Nous nous assîmes tous les quatre autour d'une de ces tables que l'on trouve ordinairement dans les petits salons d'hôtel. Il était près de midi, il faisait un temps très clair. Tantôt tous ensemble, tantôt successivement, nous vîmes le morceau de crayon se mouvoir, personne ne le touchant, et écrire des phrases lisibles et intelligibles. Il écrivit des réponses raisonnables et judicieuses à différentes questions, répondit à quelques questions, faites mentalement, avec un à-propos quelquefois étonnant; il affirma qu'il écrivait de la part de différentes personnes mortes dont les noms furent signés (mais je ne reconnus qu'un seul de ces noms), enfin il se conduisit comme un être doué d'intelligence et de volonté et non comme un petit morceau de minéral inanimé. Tout cela également sous nos yeux mêmes, près de nos oreilles, nous permettant de le voir et de l'entendre distinctement, pendant qu'il se promenait sur l'ardoise, laissant les lettres griffonnées par sa trace; et le reste du temps, Mme Francis tenant l'ardoise par un coin avec une main, juste sous la table, son autre main étant visible.

Je m'attends à ce que quelques personnes s'écrient : «Pourquoi mettre l'ardoise sous la table? A quoi sert de la cacher? » A quoi je réponds : « Je ne sais pas, je voudrais bien le savoir » ; car, si je le savais, cela m'aiderait peut-être à expliquer la chose. Mais une chose aussi certaine qu'une chose peut l'être dans les expériences humaines, c'est que la main de Mme Francis n'a jamais touché le crayon pendant qu'il écrivait. Cela je puis l'affirmer très positivement, et je suis sûr que Mme Coues et M. Coleman sont prêts, tous deux, à appuyer mon assertion.

Encore un mot et j'aurai fini ce récit, déjà plus long que je ne le voulais, mais que je n'aurais pu abréger sans l'affaiblir. Une fois, pendant cette seconde séance, Mme Francis me demanda de lui tenir la main, comme elle avait déjà demandé la première fois à Mme Coues de le faire. Je le fis avec le même résultat que Mme Coues. Mme Francis tenait l'ardoise devant moi, en pleine vue ; elle la tenait par un coin, les doigts en dessous, le pouce en dessus, comme l'on fait ordinairement ; je serrais sa main fortement, je tenais même en réalité un peu l'ardoise aussi. Je sentis dans ses doigts un fort tiraillement, très particulier, presque convulsif, et à en juger par mon toucher et par mes yeux, elle me parut étreindre l'ardoise avec une telle force, dans ses doigts crispés, qu'elle fit se courber un peu le silicate ; le crayon était en-dessus et il écrivait tout seul, là, en plein sous mes yeux.

Mme Francis refusa cette fois toute rémunération, et parut seulement s'inquiéter de faire en sorte, par tous les moyens en son pouvoir, que je fusse satisfait de la sincérité et de la véracité d'un phénomène qui, pour elle du moins, renferme la signification profonde d'un message adressé par les morts aux vivants. Elle n'était pas très bien portante, elle était fort enrhumée, un léger malentendu sur l'heure de notre rendez-vous l'avait contrariée, et enfin elle était toute essoufflée pour avoir monté plusieurs étages inutilement avant de trouver ma chambre. Ainsi, en somme, elle était dans de mauvaises conditions, soit pour réussir une expérience de phénomènes psychiques, soit pour un adroit tour de prestidigitation. Sachant ce que je sais sur ces questions, je trouve remarquable que

nous ayons eu un résultat, vu la nervosité du médium et sa crainte de ne pas réussir.

Je ne sais ce qu'on pensera de ce récit; sans doute les opinions varieront sur lui et sur son auteur, mais, il y a peu de temps encore, j'aurais eu de la peine à me figurer que je serais un jour l'auteur d'une telle histoire. Cependant, je ne pourrais être infidèle à mes convictions sans détruire mon intégrité intellectuelle; et je ne puis me taire en face de pareils faits sans qu'on puisse m'accuser de lâcheté morale. Laissons les faits parler eux-mêmes; je ne suis responsable que de la véracité et de l'exactitude de cet article qui, bien qu'écrit d'un trait, d'après les notes prises respectivement au moment des deux expériences, est demeuré pendant plusieurs mois dans mon esprit, et que je viens de rédiger avec soin, après mûre délibération.

ELLIOTT COUES.

NOTES SUR UNE VISITE A KALMAR

PAR F. W. H. MYERS

Le compte rendu donné dans le fascicule XIX des *Proceedings* des expériences du Dr Backman, faites avec plusieurs «clairvoyantes», aura sans doute excité l'intérêt et la curiosité de nos lecteurs. On se rappelle (Voy. *Ann. des Sc. Psych.*, année 1892, fascic. 2, p. 98) que le Dr Backman commençait en s'excusant de l'absence de précision scientifique dans ses expériences, plus anciennes et plus frappantes, qui furent faites avant qu'on eût bien conscience de la grande importance de la question. Mais il a bien voulu accéder à notre demande en continuant ses recherches aussitôt que l'occasion s'est présentée, et il a eu la bonté d'inviter celui de nous qui le désirerait à être personnellement témoin de ses prochaines séances du même genre. En réponse à cette invitation, le professeur Richet, M. Houdaille, le Dr A. T. Myers et moi nous débarquâmes à Kalmar le 12 août (1).

Nous fûmes très cordialement reçus et autorisés à assister aux expériences faites avec les sujets et, au besoin, à les conduire. Mais il n'y eut qu'Alma Rädberg que nous pûmes voir assez souvent pour qu'elle surmontât l'embarras et la timidité inséparables d'une telle expérience faite en présence d'étrangers. Même avec Alma nous eûmes beaucoup de difficultés à cause de cela; et nous ne considérons pas notre série d'expériences comme assez longue pour justifier une conclusion; — bien que, comme on le verra, nous ayons eu deux succès qui viennent positivement corroborer les résultats du

(1) Ce récit a été revu par le professeur Richet et le Dr A. T. Myers.

Dr Backman. Ce qui ressort peut-être de plus important de notre visite, c'est la conviction que nous acquîmes tous de la sincérité absolue et de l'amour désintéressé de la vérité, avec lesquels sont conduites les expériences du Dr Backman, ainsi que de la simplicité et de la bonne foi des sujets qu'il emploie.

Je vais raconter deux expériences que nous rangeons dans les succès partiels. Dans la première les conditions furent légèrement défectueuses.

Dans la seconde elles furent, je crois, satisfaisantes.

PREMIÈRE EXPÉRIENCE. — 15 août — Alma est légèrement hypnotisée par le Dr Backman. Le professeur Richet lui donne une lettre écrite en français (langue qu'elle ne connaît pas), et pliée de façon à ne pouvoir être lue. Elle la tient dans une main, les yeux fermés.

« Cette lettre, dit-elle, vient de loin : d'un homme d'un certain âge, brun, mais pas très brun, front haut, nez aquilin, c'est un professeur; cheveux très courts, barbe courte, moustache et impériale, peu de favoris ou pas du tout. Il pose une main sur sa hanche et semble courbé un peu d'un côté.

« La lettre demande un renseignement; quelque chose sur le temps; sur l'époque où une chose arrivera ou sera faite, c'est un rendez-vous : plusieurs personnes doivent se rencontrer, une d'elles est brune et très grande; la réunion a pour but un voyage; le grand noir est M. Richet ou lui ressemble; ils doivent se réunir dans une ville et conférer ensemble ».

Alma fut alors réveillée; mais (comme ordinairement avec les sujets du Dr Backman) elle se rappela les sensations perçues pendant le sommeil et put ajouter quelques détails.

« L'auteur de la lettre a des traits accusés; une figure remarquable, il a de 40 à 50 ans, son nom a trois syllabes, et commence par un R ou un B. Ses cheveux sont brun-foncé mélangés de gris. »

Cette lettre était, en réalité, du professeur Nicolas G., de Moscou, qui demandait au professeur Richet quand il serait à Moscou, et l'invitait lui, avec moi, à venir le trouver à Moscou

et faire un tour jusqu'à sa maison de campagne et dans d'autres endroits; le but primitif de la réunion était une espèce de « conférence ». La description du professeur G. est aussi très exacte.

La réponse fut donc satisfaisante sur presque tous les points, excepté pour le nom de l'auteur de la lettre.

Cette expérience fut faite dans l'instantané moment, alors qu'Alma n'avait pu lire les cartes placées sur ses genoux et retournées, et les conditions étaient défectueuses pour les raisons suivantes :

« 1° J'avais, dit M. Richet, déjà lu, une demi-heure auparavant, et remis la lettre à M. Myers, pour qu'il la lût, et il m'avait répondu « Bon! ». Alma, qui était endormie à ce moment, n'avait pas remarqué cela et ignorait absolument que c'était la même lettre que je lui remettais. 2° M. Richet, qui connaissait le contenu de la lettre, resta dans la chambre, mais eut soin de ne rien dire, de ne donner aucune indication. Il s'assit en tournant le dos, faisant face au mur. 3° Moi qui prenais des notes, je connaissais le contenu de la lettre; mais j'arrêtai mes notes sur celles du Dr Myers, qui n'avait pas lu la lettre. »

Deuxième expérience. — Il est facile d'éviter ces possibilités de suggestion inconsciente, et le 16 août, après avoir fait avec des cartes quelques essais manqués, nous prîmes plus de précautions pour observer de nouveau les impressions venant d'une lettre. M. Richet me remit une lettre que je ne connaissais pas et quitta la chambre. Je donnai la lettre à Alma et je pris des notes sur ce qu'elle disait (le Dr Backman servant d'interprète en français), et ces notes, je les complétai avant de rien connaître de la lettre. Il était impossible ainsi qu'il y eût suggestion inconsciente.

Voici donc ce que dit Alma :

« L'auteur de la lettre exprime un désir. Il veut arriver quelque part, voir quelque chose; quelque chose qui doit se faire dans une ville, — une chose qu'ils attendent à cet endroit. Le désir de voir quelque chose, ou de voyager. Une demande ou un ordre de faire quelque chose; quelque chose

se rapportant à une vérité. Il est question de quelque chose en métal ; l'objet de métal peut s'ouvrir et se fermer (mouvement des mains). Une partie du métal est polie, l'autre noire. On se sert de cela en voyage — c'est long environ d'un demi-mètre et large de six pouces ; oblong, semblable à un écran. C'est plutôt un ordre qu'un désir, — une question de temps et d'opportunité. L'auteur fait une question sur une chose qu'il a reçue ou envoyée. C'est une personne qui désire en rencontrer une autre. A la fin de la lettre il parle du moment de cette rencontre. — C'est quelque chose de scientifique qui sera déterminé. »

La lettre parlait d'une *machine volante* que le professeur Richet est en train de construire avec l'aide de l'ami qui écrit. Je la transcris ici :

Paris, 14 avril 1891.

Mon cher ami,

J'avais quitté le Havre quand votre lettre y arrivait, mais je viens de la recevoir à Paris. Comme je vous le télégraphiais, nous avons eu un temps satisfaisant mercredi soir et jeudi jusqu'à 10 heures du matin. Nous avons essayé la petite machine, qui s'est comportée beaucoup mieux que ses plus petites sœurs ; mais cependant elle tournait toujours du même côté, sans doute à cause du courant d'air sur la falaise. Elle a fait presque le même voyage que notre grande machine l'année dernière et est tombée à peu près au même endroit. Le fonctionnement des lames était absolument parfait... »

La lettre se termine par une critique d'une autre machine volante. Il n'est pas question d'un rendez-vous ; mais M. Richet dit que la nécessité d'une rencontre entre son ami et lui est clairement impliquée. La machine dans sa forme générale est, en effet, oblongue, en spirale, elle est en partie métallique : mais le grand modèle est plus grand que ne l'indique Alma, et il n'y a pas d'ailes s'ouvrant et se fermant.

En somme, cependant, considérant que le sujet de la lettre

était absolument inattendu, les coïncidences sont assez frappantes.

Nous essayâmes avec deux autres lettres, mais les réponses d'Alma furent vagues et inexactes.

Des expériences de ce genre sont certainement moins définies et convaincantes que celles où l'on fait deviner des cartes, des nombres, des noms, — ou quelque chose qui permet un calcul de probabilité. Si une clairvoyante pouvait nommer exactement, sans la voir, une carte, la possibilité de la clairvoyance serait aussitôt démontrée. Mais nous en savons trop peu sur la nature de cette obscure faculté pour exiger certains faits comme condition de notre croyance. Il est possible qu'une notion supranaturelle puisse se former dans l'esprit du sujet moins facilement quand elle est d'une espèce purement impersonnelle (comme celle venant d'une carte ou d'une enveloppe) que quand elle a quelque vivante connection avec d'autres esprits, comme par exemple la notion venant d'une lettre écrite par une personne éloignée. Nous devons essayer toutes les méthodes, nous fier au soin avec lequel les expériences sont conduites, et répéter celles-ci, pour compenser l'évidente faiblesse de chaque méthode isolée.

J'ajouterai un mot sur la disposition d'esprit où ces enquêtes devraient être faites quand les conditions convenables ont été bien établies d'avance et sont strictement observées. Il se peut que, comme le pense le Dr Backman, ce soit un réel avantage que l'expérimentateur croie sérieusement à la possibilité des phénomènes. Nous ne connaissons pas encore tout le pouvoir de la suggestion, et de même que, à la Salpêtrière, les sujets sont inconsciemment entraînés par un certain ensemble de conditions physiques rarement observées ailleurs, de même il est fort possible que l'état d'expectative où se trouve l'esprit de l'opérateur stimule chez le moi hypnotique du sujet l'exercice d'une faculté de clairvoyance qui autrement aurait pu rester inactive.

Le fait que ces phénomènes supérieurs apparaissent si peu souvent peut être dû principalement à ce qu'on y croie si peu et à ce qu'on les cherche si rarement. En ceci, comme dans

tant d'autres branches de nos recherches, la seule chose indispensable est de substituer des expériences faites avec soin, sur une vaste échelle, et avec persistance, à ces vagues conversations de croyants ou d'incrédules dont nous possédons déjà une suffisante quantité.

Le Dr Backman a déjà droit aux remerciements de tous ceux qui étudient la question sérieusement, et il y aura droit dans une plus large mesure encore, si les circonstances lui permettent de poursuivre systématiquement les séries d'expériences dont les commencements sont si pleins de promesses.

HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES [1]

(*Suite*)

LV. — CAS DE Mme BETTANY

Novembre 1889.

Lorsque j'étais enfant, j'ai éprouvé beaucoup d'impressions fort remarquables et je me souviens bien que je les regardais alors comme quelque chose d'ordinaire et de naturel.

Une fois (je ne puis fixer la date, mais il me semble que j'avais environ dix ans) je marchais dans une ruelle à A..., l'endroit où habitaient mes parents. Je lisais ma géométrie en cheminant; c'est un sujet peu propre à produire des visions et des phénomènes morbides d'aucune sorte. Cependant, à un certain moment je vis une chambre à coucher, qu'à la maison on appelait la chambre blanche, et sur le plancher était couchée ma mère, morte selon toute apparence. La vision doit avoir duré quelques minutes, pendant lesquelles ce qui m'entourait réellement sembla pâlir et s'effacer; mais, lorsque la vision disparut, ce qui m'entourait reparut, obscurément d'abord, puis clairement.

Je ne pus douter que ce que je venais de voir était vrai; aussi, au lieu de retourner chez nous, j'allai tout droit à la maison de notre médecin que je trouvai chez lui. Il partit tout de suite pour m'accompagner chez nous; en route il me posait des questions auxquelles je ne pouvais répondre, parce que, selon toute vraisemblance, ma mère se portait parfaitement bien lorsque je l'avais quittée.

Je conduisis le docteur directement à la chambre blanche, où nous trouvâmes en réalité ma mère dans la position même où je

(1) Voir plus haut. *Ann. des sciences psych.*, t. I, p. 41, 101, 163, 362. Nous continuons ici la traduction et la publication des importants documents recueillis par la *Société for Psychical Research.*

l'avais vue dans ma vision. Tout était exact jusque dans les moindres détails. Elle avait brusquement été atteinte d'une attaque au cœur, et elle aurait rendu le dernier soupir si le docteur n'était arrivé à temps. Je demanderai à mon père et à ma mère de lire ce récit et de le signer.

JEANIE GWYNNE-BETTANY.

Nous attestons que le récit ci-dessus est exact.

S. G. GWYNNE, J. W. GWYNNE

Pour répondre à quelques questions, Mme Bettany nous dit :

1° Je n'étais nullement inquiète de ma mère au moment où je vis la vision que j'ai décrite. Elle était bien portante, comme d'habitude, lorsque je l'avais quittée.

2° Un accident un peu semblable était une fois arrivé à ma mère. Elle avait fait toute seule une promenade à cheval, et le cheval la rapporta à notre porte, évanouie et à moitié tombée de la la selle. Il y avait déjà longtemps que c'était arrivé, et elle ne montait plus à cheval depuis. Une maladie de cœur s'était déclarée. Elle *n'avait pas l'habitude* de s'évanouir, à moins qu'elle ne fût prise d'une attaque au cœur. En dehors des attaques elle avait l'air d'être bien portante, et elle se conduisait comme une personne bien portante.

3° Le cas que j'ai décrit est le seul, je crois, où j'aie vu une scène qui, occupant en apparence le champ réel de la vision, ait fait disparaître les objets qui étaient réellement présents.

J'ai eu d'autres visions dans lesquelles j'ai vu des événements, tels qu'ils se passaient en *réalité* à un autre endroit, mais j'ai toujours eu conscience en même temps de ce qui m'entourait *réellement*.

Pour répondre à de nouvelles questions elle ajoute :

1° Personne ne pourrait dire si ma vision précédait le fait ou si elle le suivait. On pensait que ma mère était sortie. Personne ne s'aperçut que ma mère était malade, jusqu'à ce que j'aie conduit le médecin et mon père que j'avais rencontré à la porte, à la chambre où nous trouvâmes ma mère comme je l'avais vue dans ma vision.

2° Le médecin est mort. Il n'a pas laissé de parents. Personne à A... n'a rien su de cet incident.

3° On ne se servait pas de la chambre blanche où je vis ma mère et où je la trouvai ensuite en réalité. Il était tout à fait invraisemblable qu'elle y fût allée. Nous la trouvâmes couchée dans la même attitude que je l'avais vue; il y avait un mouchoir,

garni de dentelles, sur le sol, à côté d'elle; j'avais vu distinctement ce mouchoir dans ma vision. Il y a d'autres coïncidences de détails que je ne puis indiquer ici.

Le père de Mme Bettany complète ce récit par la note suivante :

Je me rappelle distinctement que je fus bien surpris de rencontrer, devant la porte de la maison, ma fille en compagnie du médecin de notre famille. Je lui demandai : « Qui est donc malade? — C'est maman », me répondit-elle en nous conduisant tout droit à la « chambre blanche », où nous trouvâmes ma femme en syncope, par terre. Je lui demandai quand elle s'était trouvée mal; d'après ce qu'elle me dit, je pense qu'elle devait s'être évanouie après que ma fille avait quitté la maison. Aucun domestique ne savait rien de cette subite maladie qui, à ce que m'assura le médecin, aurait eu une issue *fatale* s'il n'était pas arrivé à ce moment même.

Ma femme était tout à fait bien portante lorque je l'avais quittée le matin.

S. G. Gwynne.

LVI. — VISION TÉLÉPATHIQUE

Il semble qu'il y ait des raisons de croire que le fait suivant a été un cas de « clairvoyance télépathique », puisque la vision représentait une scène qui avait lieu au même moment.

4 avril 1888.

Votre lettre (1) au *Telegraph* du 27 mars a réveillé dans mes souvenirs une aventure qui m'est arrivée il y a déjà quelques années, en 1866. Je pourrais mettre en tête de mon récit que je ne suis pas le moins du monde superstitieux.

En 1866, depuis quelques années déjà, je résidais à B..., comme agent d'un grand établissement de Londres. Peu après mon arrivée à B..., je pris un logement dans les faubourgs, en une maison tenue par deux sœurs, l'une qui n'était pas mariée, l'autre qui était restée veuve avec deux filles. Pour raccourcir une longue histoire, disons tout de suite que je devins amoureux de la plus

(1) Il s'agit d'une lettre de M. Myers où il demandait que les personnes qui connaîtraient des faits de cette nature voulussent bien les lui communiquer.

jeune des filles; je fis ma déclaration, et je fus agréé, quoique la mère ait toujours été très opposée à mes projets. Le temps passa, et j'entendis parler d'une meilleure position; j'abandonnai celle que j'avais, et je vins à Londres pour m'occuper de cette affaire, sans prévenir personne à B... Il y avait environ cinq semaines que j'étais à Londres lorsque, un dimanche soir, me sentant agacé et peu en train, je me couchai beaucoup plus tôt que d'habitude. Il y avait déjà quelque temps que j'étais au lit et que j'essayais de m'endormir, lorsque, tout à coup, à une extrémité de la chambre apparurent deux figures, et, à mesure qu'elles se développaient, je vis que l'une était ma fiancée, l'autre l'individu que j'avais considéré comme mon meilleur ami et « camarade » à B... C'était la chambre, — ma chambre, — le foyer, et chaque détail était exact; l'attitude des deux personnes, — il tenait sa main, — et le regard troublé de la jeune fille ne laissaient aucun doute sur ce qu'il lui proposait. Je n'eus pas plutôt saisi tous les détails que la vision s'évanouit et disparut. Maintenant, voici ce que je considère comme étonnant. Le mardi suivant, je recevais une lettre du frère de la jeune fille, m'informant que sa mère avait pris sur elle de briser son engagement avec moi, et une lettre de la jeune fille elle-même, me renvoyant tous mes cadeaux et me déclarant que sa mère lui avait défendu de correspondre dorénavant avec moi; avant la fin du mois, j'appris d'un ami commun, à B..., que la jeune fille était fiancée avec l'individu que j'avais vu dans ma vision.

Étant un peu malade à ce moment-là, je ne parlai de la vision à aucun de mes amis ou de mes parents, convaincu qu'ils diraient que c'était un rêve. Mais je sais que j'étais aussi éveillé que je le suis maintenant; et, tant que la vision dura, j'avais la sensation d'être sous un charme, j'étais absolument incapable de remuer; mais je n'avais ni frayeur ni sensation désagréable. Je ne puis comparer cette vision qu'à une image qui se dissout, se fond, comme on en voit quelquefois, produites par la lanterne magique.

Je pensais depuis longtemps que j'avais un rival, mais je ne soupçonnai jamais mon « camarade ».

Après que la vision eut disparu, je cherchai à savoir ce que ce pouvait être, et j'aboutis à la conclusion que ce devait être du magnétisme animal, sujet qui avait fait quelque bruit dans les journaux et les revues peu de temps auparavant. Je vous donne le récit pour ce qu'il vaut. Ç'a toujours été pour moi une énigme dont je n'ai jamais pu trouver la solution.

Signé : J. H. S.

Après une entrevue personnelle avec M. S..., M. G. A. Smith nous a écrit :

19 avril 1888.

J'ai vu M. S... aujourd'hui. Quelle que puisse avoir été la nature de son impression — qu'elle ait eu lieu à l'état de veille ou de sommeil, — il est hors de doute que c'était une impression plus vive qu'aucune autre sensation subjective qu'il ait jamais eue. Il dit qu'il n'a jamais rien su de ce qu'il rêvait — tout au moins il oublie ses rêves aussitôt éveillé, — mais, à la suite de cette impression, il a eu le sentiment bien net qu'il avait éprouvé quelque chose de très différent d'un rêve : il a conservé un souvenir bien plus vif de la scène, de l'attitude, du vêtement et des expressions des personnes vues, que pour tous ses rêves, et il a été étonné sur le moment de cet état étrange de se sentir présent comme spectateur dans sa chambre à B..., et cependant d'avoir un vague sentiment d'être dans son lit à Londres. Lorsque son impression fut dissipée, il n'eut pas conscience de s'éveiller à ce moment-là; il ne pouvait saisir aucune solution de continuité dans sa conscience. Il n'avait pas le moindre soupçon que son ami le supplanterait, et se sentait parfaitement assuré de l'affection de la jeune personne pour lui. Il dit ne pas se rappeler avoir jamais eu d'impression semblable; il semble ne pas avoir de tendance au merveilleux. Mais il a toujours cru que le couple s'était réellement engagé ce dimanche soir, comme il l'avait vu dans sa vision, et que leurs esprits, tous deux troublés par l'idée de l'injustice qu'on lui faisait à ce moment, pouvaient de quelque façon avoir agi sur lui pour amener la vision devant lui. Bien plus, l'*heure* et le *jour* (10 heures, dimanche) auraient été le moment le plus raisonnable pour une telle entrevue à B... ; la chambre, aussi, était celle où le fait devait probablement avoir eu lieu. Un point, qu'il n'a pas mentionné dans sa lettre, c'est qu'il avait vu tous les détails de l'habillement de la jeune fille dans sa vision; il avait remarqué particulièrement qu'elle portait une robe de soie bleue qu'il ne connaissait pas. Quelques semaines plus tard, pendant un court séjour à B..., pour régler ses affaires dans cette ville, il croisa la jeune personne dans la rue, et elle portait une robe de soie bleue.

Signé : G. A. Smith.

LVII. — CAS D'INTERLAKEN

Mme Bishop, née Bird, voyageur et écrivain bien connu, nous a envoyé ce récit en mars 1884; il est presque identique à une version de seconde main qui nous avait été communiquée en mars 1883. En voyageant dans les montagnes Rocheuses, Mlle Bird avait fait la connaissance d'un Indien

métis, M. Nugent, connu sous le nom de « Mountain Jim », et elle avait pris sur lui une influence considérable.

Le jour où je pris congé de Moutain Jim, il était très ému et très excité. J'avais eu une longue conversation avec lui sur la vie mortelle et l'immortalité, conversation que j'avais terminée par quelques paroles de la Bible. Il était très impressionné, mais très excité, et il s'écria : « Je ne vous verrai peut-être plus dans cette vie, mais je vous verrai quand je mourrai. » Je le réprimandai doucement à cause de sa violence, mais il répéta la même chose avec encore plus d'énergie, ajoutant : « Et je n'oublierai jamais ces mots que vous m'avez dits, et je jure que je vous reverrai quand je mourrai. » Nous nous séparâmes sur cela. Pendant quelque temps j'eus de ses nouvelles; j'appris qu'il se conduisait mieux, puis qu'il était retombé dans ses habitudes sauvages, et, plus tard, qu'il était fort malade par suite d'une blessure qu'il avait reçue dans une rixe, puis enfin qu'il se portait mieux, mais qu'il formait des projets de vengeance. La dernière fois que je reçus de ses nouvelles j'étais à l'hôtel Interlaken, à Interlaken (Suisse), avec Mlle Clayson et les Kers. Quelque temps après les avoir reçues, (c'était en septembre 1874), j'étais étendue sur mon lit, un matin vers six heures. J'étais occupée à écrire une lettre à ma sœur, lorsqu'en levant les yeux je vis Moutain Jim debout devant moi. Ses yeux étaient fixés sur moi, et, lorsque je le regardai, il me dit à voix basse, mais très distinctement : « Je suis venu comme j'avais promis. » Puis il me fit un signe de la main et ajouta : « Adieu ! »

Lorsque Mlle Bessie Ker vint m'apporter mon déjeuner, nous prîmes note de l'événement, en indiquant la date et l'heure. La nouvelle de la mort de Mountain Jim nous arriva un peu plus tard, et la date, si l'on tenait compte de la différence de longitude, coïncidait avec celle de son apparition.

I. B.

En réponse à nos questions, Mme Bishop nous écrit qu'elle n'a jamais eu d'autre hallucination sensorielle. Elle avait vu Mountain Jim pour la dernière fois à Saint-Louis (Colorado), le 11 décembre 1873. Il est mort à Fort Collins (Colorado). Elle espère être à même de nous montrer les journaux où la date est rapportée; mais elle nous a écrit de l'étranger et en grande hâte.

Nous nous sommes procuré une copie d'une déposition faite à l'enquête à Fort-Collins. De cette pièce résulte que la mort a eu lieu le 7 septembre 1874, entre deux et trois heures de

l'après-midi. Cette heure correspondrait à dix heures du matin à Interlaken. Donc, si la vision a eu lieu le 8 septembre, elle a suivi la mort de huit heures; mais, si elle a eu lieu le 7 septembre, la limite de douze heures a été dépassée d'environ quatre heures.

LVIII. — CAS DE TWYFORD

Le 18 janvier 1884.

Lorsque j'avais environ quinze ans, j'étais en visite chez le Dr J. G..., à Twyford, Hants. Je m'y liai d'amitié avec le cousin de mon hôte, un garçon de dix-sept ans. Nous étions devenus inséparables, nous canotions ensemble, et nous montions ensemble à cheval. et nous partagions les mêmes amusements, comme frère et sœur. Il était d'une santé très délicate; j'avais soin de lui, de sorte que nous ne passions jamais une heure éloignés l'un de l'autre.

Je vous donne tous ces détails pour vous montrer qu'il n'y avait pas entre nous trace de passion : nous étions l'un pour l'autre comme deux garçons.

Une nuit on vint chercher M. G... pour voir son cousin, tombé tout d'un coup gravement malade d'une inflammation des poumons. Le pauvre garçon mourut la nuit suivante. On ne m'avait pas dit combien il était malade, je ne savais donc rien du danger où il était, et ne m'inquiétais nullement de lui; la nuit où il mourut, M. G... et sa sœur s'en allèrent à la maison de leur tante, me laissant seule au salon. Il y avait un feu clair dans la cheminée, et, comme beaucoup de jeunes filles, j'aimais à rester ainsi près du foyer et à lire à la lumière de la flamme. Ne sachant pas que mon ami était en danger, je n'étais pas inquiète; j'étais seulement fâchée qu'il ne pût pas venir passer la soirée avec moi, tant je me sentais seule. Je lisais tranquillement lorsque la porte s'ouvrit et que Bertie (mon ami) entra. Je me levai brusquement pour lui pousser un fauteuil près du feu, car il paraissait avoir froid, et il n'avait pas de manteau, bien qu'il neigeât. Je me mis à le gronder d'être sorti sans se bien envelopper. Au lieu de répondre, il mit sa main sur sa poitrine et secoua la tête, ce qui selon moi devait signifier qu'il n'avait pas froid, qu'il souffrait de la poitrine et qu'il avait perdu la voix, ce qui lui arrivait quelquefois. Je lui reprochai encore son imprudence. Je parlais encore, lorsque M. G... entra et me demanda à qui je parlais. Je lui répondis : « Voici cet ennuyeux garçon sans manteau et avec un si mauvais rhume qu'il ne peut pas parler : prêtez-lui donc un manteau

et renvoyez-le chez lui. » Jamais je n'oublierai l'horreur et la stupeur peintes sur la figure du bon docteur; car il savait (*ce que je ne savais pas*) que le pauvre garçon était mort il y avait une demi-heure, et il venait pour m'apprendre cette nouvelle. Sa première impression fut que je l'avais déjà apprise, et que cela m'avait fait perdre l'esprit. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi il me fit sortir en me parlant comme si j'avais été un petit enfant. Pendant quelques moments nous échangeâmes des propos contradictoires, et puis il m'expliqua que j'avais éprouvé une illusion d'optique; il ne nia pas que je n'eusse vu Bertie de mes propres yeux, mais il me donna une explication très scientifique de cette vision, craignant de m'effrayer ou de me laisser sous une impression affligeante. Jusqu'à présent je n'ai jamais parlé à qui que ce soit de cet événement, d'abord parce que c'est pour moi un très triste souvenir, et aussi parce que je craignais d'être prise pour un esprit chimérique et de ne pas être crue. Ma mère me dit que j'avais rêvé : elle me défendit de parler jamais de cela. Cependant je n'avais pas rêvé; je lisais un livre intitulé *M. Verdant Green* : ce livre-là ne porte pas au sommeil, et je me rappelle bien que je riais de bon cœur de quelque absurdité du héros, au moment même où la porte s'ouvrit.

I. S.

Mme Stella nous a dit qu'elle n'a jamais eu d'autre hallucination visuelle. Elle ajoute qu'elle n'est point nerveuse, ni d'esprit exalté. Elle a eu une hallucination de l'ouïe, qui a été reconnue véridique. Elle ne peut plus se rappeler la date exacte, mais, d'après le *Medical Register* (Annuaire médical), nous savons que le Dr J. G... n'a demeuré à Twyford que de 1864 à 1873; c'est pendant cette période que l'événement a dû se passer.

En réponse à d'autres questions, Mme Stella nous a répondu :

Leur maison devait être à peu près à un quart d'heure de marche de la maison de M. G..., et Bertie est mort environ vingt minutes avant que le docteur ait quité la maison. Il y avait à peu près cinq minutes que l'apparition était dans la chambre, lorsque M. G... entra. Ce qui m'a toujours semblé bien étrange, c'est que *j'entendis* tourner le bouton de la porte et ouvrir la porte. En effet, ce fut le bruit du pène qui tournait qui me fit lever les yeux de dessus mon livre. La figure marcha à travers la pièce vers la cheminée et s'assit, tandis que j'allumais les bougies. Tout était si réel et si naturel que je puis à peine admettre à présent que ce n'était pas une réalité,

Elle a ajouté plus tard : « Quant aux cinq minutes, je dois dire que l'apparition n'a pas duré tout à fait ce temps-là, bien que quelques minutes se soient écoulées entre son entrée et celle de M. G... La seule lumière qui éclairait la pièce était la lumière du feu, et, comme je n'avais pas l'idée que ce n'était pas là le vrai « Bertie », je n'ai pas fait particulièrement attention à lui. C'est exprès que je le questionnai sur l'impossibilité de parler où il se trouvait en apparence. Je me mis à parler comme d'habitude pour lui laisser le temps de prendre haleine. Cela du reste lui arrivait très souvent à cause de sa poitrine délicate ; son silence pendant cinq minutes ne m'aurait donc pas étonnée, car il faisait froid, très froid dehors, et le grand froid lui donnait de l'oppression. Il n'y avait rien dans tout son extérieur qui eût pu me frapper ; sa pâleur seule et son silence auraient pu m'étonner, mais j'y étais accoutumée.

« M. G... est mort il y a dix ans. Malheureusement nous n'avons jamais parlé du fait à aucun membre de notre famille. M. G... me conseilla de n'en rien dire, et moi-même je craignis que l'on ne se moquât de moi, j'étais en effet très jeune au moment de la vision. »

Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, l'exactitude de la coïncidence elle-même est indépendante de l'exactitude des détails, et il est probable que Mme Stella s'est souvenue plus nettement du fait principal que des détails.

LIX. — CAS DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Le premier récit de l'événement nous a été envoyé par le Révérend Augustin Field, pasteur à Pool-Quay, Welshpool. Il nous indique que c'est un extrait d'une lettre qu'il avait reçue de son frère, Henry C. Field, ingénieur civil et directeur de travaux, qui résidait à Tutatihika, Wanganni, Nouvelle-Zélande, en réponse à des lettres où il lui avait parlé de la mort de leur mère. Une lettre, que M. H. C. Field lui-même nous a écrite et qui est datée de Wanganni, 25 septembre 1886, nous donne des renseignements qui concordent exactement avec ceux qu'il a envoyés à son frère.

7 mars 1874.

J'ai été vivement intéressé par le récit de la dernière maladie de notre mère et j'ai été particulièrement frappé d'une circonstance. Elle a prononcé mon nom, et, bien qu'éloigné, je l'ai entendue. Je

n'ai pas l'habitude de rêver, et je suis certain de ne rien exagérer en disant que je n'ai pas rêvé douze fois depuis mon mariage, soit depuis vingt-trois ans. On suppose généralement que les rêves sont la conséquence d'une préoccupation de l'esprit ou d'une impression temporaire et violente. Rien n'avait pu m'impressionner qui se rapportât à ma mère.

Notre première exposition d'horticulture de la saison eut lieu le 27 novembre. Je gagnai divers prix, et, après la clôture, à dix heures du soir, j'eus à rapporter chez moi quelques-unes des plus petites pièces exposées, et je dus prendre des arrangements pour que le reste fût amené chez moi le matin suivant. Il était ainsi près de minuit lorsque j'arrivai à la maison. Les seuls sujets dont nous parlâmes, X... et moi, se rapportaient à l'exposition et à des faits d'intérêt local. Si donc quelque chose avait dû me préoccuper au moment où je m'endormis, cela aurait dû se rapporter à un des sujets mentionnés ci-dessus. J'ignore depuis combien de temps je dormais; mais, mon premier sommeil était passé, comme j'étais couché, mi-réveillé mi-endormi, j'entendis distinctement la voix de ma mère, appelant faiblemment : « Harry ! Harry ! »

Quand le jour vint et que je réfléchis à cela, je me demandai comment j'avais pu imaginer une pareille chose. Notre oncle C... et sa famille m'appelaient Harry et l'oncle B...faisait quelquefois de même, ainsi que les D...mais,à ces exceptions près,tous m'appelaient Henry. Il est possible que ma mère m'ait appelé Harry pendant ma toute première jeunesse, mais, autant que je puis m'en souvenir, elle a toujours appelé mon père : Papa, et moi : Henry.

En conséquence, il me sembla absurde de supposer que ma mère pût m'appeler d'un nom dont je ne lui avais jamais entendu faire usage. Je riais mentalement à cette idée, m'étonnant qu'elle eût pu me venir à l'esprit. Et pourtant la circonstance me parut si étrange que je soulignai la date sur la marge de mon journal, afin que, si quelque événement survenait qui corroborât le fait, je pusse être certain de l'époque. Dès que j'arrivai à la maison avec les lettres de S... et les vôtres, je regardai mon journal, et je constatai que la date soulignée était celle du 28 novembre. C'était évidemment durant l'après-midi du 17 novembre que notre mère a prononcé mon nom (il a dû en être ainsi, A. F.), et en tenant compte de la différence de longitude, le moment correspondant devrait donc être ici le 28 au matin. Je ne pense donc pas que l'on puisse mettre en doute que mon oreille ait réellement entendu l'appel. Je regrette seulement de n'avoir pas été suffisamment éveillé pour noter l'heure exacte. J'imagine qu'il devait être entre deux et trois heures du matin, ce qui équivaudrait, à quelques minutes près, à deux ou trois heures de l'après-midi précédente chez vous.

Le Révérend A. Field ajoute que, dans une autre portion de

la lettre, son frère fait allusion à une lettre écrite quelques semaines plus tôt et où il offrait un logement à sa sœur; il disait « qu'il croit avoir été en partie amené à cette offre par l'impression que lui avaient laissée les faits qu'il avait racontés, c'est-à-dire par la mort probable de notre mère ».

Dans la lettre qu'il nous a écrite, M. H. C. Field nous dit : « La voix, quoiqu'elle fût basse, était si distincte que, comme je n'avais pas eu le temps de reprendre mes sens, je me dressai dans mon lit, m'attendant à voir ma mère à côté de moi. » Ce mouvement réveilla sa femme et M. Field lui raconta ce qu'il venait d'éprouver. Il ajoute qu'il n'est pas superstitieux et qu'il sait à peine ce que c'est que rêver, ce qu'il attribue à sa vie en plein air et à son existence très active.

Miss Field nous a écrit, en octobre 1885 :

Le 26 novembre 1873, pendant que j'étais assise au chevet de ma mère, je lui entendis dire distinctement : « Harry ! Harry ! » Le jour suivant elle mourut. Quelque temps après, nous apprîmes par mon frère, qui habitait la Nouvelle-Zélande, qu'à l'heure correspondante (la nuit là-bas) il entendit distinctement les mêmes paroles prononcées par la voix de sa mère. Il nota le fait dans son journal.

SOPHIE HUGHES FIELD.

Plus tard, le Révérend A. M. Field nous a envoyé l'extrait suivant de son journal :

Novembre 1873, jeudi 27.

Arrivé à Londres à sept heures trente du matin, par le train, pour aller 70, Bassington Road; trouvé ma mère, lucide d'esprit, etc.; lu, etc.; avec elle à de fréquents intervalles dans la journée; K... et A... (mon frère et ma sœur) arrivés. Graduellement plus faible, à cinq heures quarante-cinq du soir elle s'éteint.

Vous comprenez mon but en vous donnant ces détails. Je crois me rappeler avoir entendu ma mère appeler mon frère, et j'en ai parlé à ma sœur et à ma tante. Je crois qu'elles m'ont répondu qu'elles lui avaient entendu, plusieurs fois, durant sa courte maladie, prononcer son nom. Ma mère fut paralysée le mercredi 26, et sa parole devint de plus en plus difficile. C'est ce fait qui m'empêcha d'affirmer positivement que j'avais entendu ma mère prononcer le nom de mon frère, mais, après les affirmations de ma tante et de ma sœur, je n'eus plus aucun doute.

On voit que l'impression du sujet a probablement coïncidé exactement avec la mort, mais ce que nous a écrit miss Field ne confirme pas, bien que cela ne la contredise pas non plus, l'idée de son père, que le nom a été prononcé la même après-midi.

APPARITIONS DE MADAME BEAUMONT

LX. — PREMIER CAS

Lettre du capitaine Beaumont.

24 février 1885.

En 1871, j'étais à Norton-House, Tenby, pour la première fois; je venais de me coucher, et j'étais bien éveillé. J'avais une bougie à ma droite, et je lisais. Au pied du lit et à droite se trouvait une porte fermée à clef, et, à ce que j'appris plus tard, sur cette porte de l'autre côté une tapisserie était collée.

A travers la porte, je vis la forme de ma future femme (la dame de la maison) entrer, drapée de blanc des pieds à la tête. C'est bizarre, mais je ne fus pas effrayé. J'eus l'idée que quelqu'un était malade, et qu'elle était venue prendre quelque chose dans la chambre. Je détournai la tête, et, lorsque je regardai de nouveau, l'apparition avait disparu. Je suppose que je la vis pendant 2 ou 3 secondes.

Alex. S. Beaumont.

LXI. — DEUXIÈME CAS

Lettre de Mme Beaumont.

24 février 1884.

En 1872, deux ou trois mois après mon mariage, le capitaine Beaumont et moi, nous étions revenus de Londres à Tenby. Je montai dans mon cabinet de toilette et je donnai les clefs de mes bagages à ma femme de chambre, Ellen Rassett. J'étais devant le miroir et lui tournais le dos, quand je l'entendis pousser un léger cri aigu. Je me retournai en disant: « Qu'y a-t-il? » et je la vis avec mon bonnet de nuit à la main. Elle dit : « Oh! rien, rien. » Puis, je descendis. Le lendemain, mon mari la vit occupée à arra-

cher le papier de la porte qui conduisait de ma chambre à mon cabinet de toilette. Il dit: « Que faites-vous là? » Elle répondit qu'elle ouvrait la porte. Il dit: « Mais la première nuit que je passai dans cette maison, j'ai vu votre maîtresse passer par cette porte. » (Je dois dire que le capitaine Beaumont avait été assez souvent notre hôte dans cette maison avant notre mariage. A l'époque dont je parle, il s'était imaginé que peut-être quelqu'un était malade dans la maison, et que j'étais entrée dans sa chambre pour prendre quelque chose, le croyant endormi.) La femme de chambre lui raconta alors qu'elle m'avait vue la veille de notre arrivée ; elle ne savait pas quel jour nous devions arriver au juste. Elle couchait dans le lit où il couchait lorsqu'il m'avait vue. Elle allait se mettre au lit, lorsqu'elle me vit entrer « à travers la porte », avec un bonnet de nuit, et une bougie à la main. Elle fut si terrifiée qu'elle se sauva de la chambre par l'autre porte, et raconta aux autres domestiques qu'elle était sûre que j'étais morte. Ils la calmèrent du mieux qu'ils purent, mais elle ne voulut pas rentrer dans cette chambre. Ce qui lui fit pousser un cri, lorsque je l'entendis, c'est qu'en défaisant ma malle elle avait trouvé un bonnet de nuit pareil à celui que l'apparition portait. Le fait curieux c'est que c'était un bonnet de nuit que j'avais acheté à Londres, dont je ne lui avais jamais parlé, et qui ne ressemblait à aucun de ceux que je portais jusque-là. Il avait trois ruches. J'avais l'habitude de porter des bonnets de nuit de mousseline de couleur sans ruches.

LXII. — TROISIÈME CAS

La même domestique, quelques mois après l'incident du bonnet de nuit, alla dans la cuisine et dit aux autres domestiques : « Nous aurons des nouvelles de Madame aujourd'hui ; je viens de la voir dans l'embrasure de la porte de la salle à manger, elle avait un chapeau de velours noir et un manteau noir. » (Nous étions à Londres depuis quelques semaines.) Cela s'était passé vers 9 heures du matin. Vers 10 heures 30, elle reçut une dépêche de nous pour annoncer notre arrivée ce soir-là ; la dépêche avait été envoyée de la gare de Paddington pendant que nous attendions notre train. Le chapeau et le manteau avaient été achetés en ville sans qu'elle le sût.

J'ai conservé cette femme de chambre pendant plusieurs années ; elle n'était ni nerveuse ni hystérique. Elle nous a quittés il y a déjà quelques années.

C. Beaumont.

LXIII. — QUATRIÈME CAS

24 février 1885

Vers le mois de septembre 1873, mon père habitait alors 57, Inverness Terrace; j'étais assis, un soir vers 8 heures 30, dans la grande salle à manger. A table, en face de moi, tournant le dos à la porte, étaient assises ma mère, ma sœur, et une amie, Mme W... Tout à coup il me sembla voir ma femme entrant vivement par la porte de la petite salle à manger, que je pouvais voir de ma place. Elle avait une robe mauve. Je me levai pour la recevoir, quoique je fusse très étonné, car je la croyais à Tenby. Comme je me levais, ma mère dit : « Qui est là? » sans avoir (du moins je le crois) vu quelqu'un elle-même, mais voyant mon mouvement. Je m'écriai : « Mais c'est Carry », et je m'avançai à sa rencontre. Tandis que je m'avançais; l'apparition disparut. Je m'informai et j'appris que ma femme passait la soirée chez une amie, et qu'elle avait une robe mauve, que je n'avais jamais vue. Je ne l'avais jamais vue avec une toilette de cette couleur. Ma femme se rappela qu'à ce moment elle causait de moi avec quelques amis, et qu'on regrettait beaucoup mon absence, parce qu'on allait danser, et que j'avais promis de faire danser. J'avais été inopinément retenu à Londres.

Alex. S. BEAUMONT.

La confirmation suivante est de l'amie qui assistait à l'incident :

Grosvenor Street, W. Londres, 5 mars 1885.

Autant que je puis me le rappeler, le capitaine Beaumont était assis et causait, lorsqu'il leva la tête et eut comme un sursaut. Sa mère lui demanda ce qu'il avait. Il répondit : « J'ai vu ma femme traverser la salle à manger, au fond, mais ce n'est rien ; elle apparaît souvent aux gens : ses domestiques l'ont vue plusieurs fois. » La chambre où nous étions était une salle à manger double ; l'une des pièces était éclairée au gaz, et l'autre, où Mme Beaumont apparut, était comparativement sombre. Personne ne la vit, sauf son mari. Mme Beaumont était à ce moment dans le pays de Galles, et cela se passait à Inverness Terrace, Bayswater.

Florence WHIPMAN.

Mme Beaumont dit :

Je me rappelle distinctement avoir entendu mon mari parler de

cette histoire le lendemain ou le surlendemain; et dans sa lettre il demandait: « Que faisais-tu à telle heure, tel soir? » Je pus me rappeler que j'étais dans un groupe d'amis et que nous regrettions son absence. J'avais une robe mauve, et je suis sûre qu'il ne l'avait jamais vue.

C. Beaumont.

LXIV. — CAS DE Mme GLADSTONE

18 janvier 1886.

J'allai voir samedi dernier, dans l'après-midi, un vieillard et sa femme du nom de Bedford, qui habitent un cottage à environ un demi-mille de notre maison. Mme Bedford était alitée, et je montai la voir. Je m'assis près du lit et lui parlai pendant quelques instants. Tandis que j'étais là, la pensée me vint que la lumière, venant de la fenêtre qui était au pied du lit, était trop forte pour la malade, et je résolus, sans en parler ni à M. ni à Mme Bedford, de lui faire cadeau d'un rideau. Cette après-midi (lundi) j'allai voir le vieux couple; mais cette fois je vis seulement M. Bedford dans la chambre du rez-de-chaussée. Après quelques remarques, il me dit : « Ma femme vous a vue hier (dimanche) matin; elle a tourné la tête vers le bord du lit et a dit : « Est-ce elle? » (Je ne répondis pas, car je pensais qu'elle rêvait.) « Oui, continua-t-elle, c'est Mme Gladstone, et elle tient en l'air un rideau avec ses deux mains (imitant le geste), mais elle dit que ce n'est pas assez long. Elle sourit maintenant, elle disparaît. » Lorsque M. Bedford m'eut raconté cela, je m'écriai : « Mais c'est ce que j'ai fait hier matin en m'habillant. J'ai ouvert une armoire dans ma chambre, j'en ai sorti un morceau de serge qui devait faire, à mon idée, l'affaire, et je l'ai levé en l'air avec les deux mains pour en voir la longueur, et je me suis dit : « Ce n'est pas assez long. » Je dois dire que je n'avais été qu'une fois rendre visite à Mme Bedford, environ un an avant ce samedi-là; et naturellement, j'avais les deux fois ma toilette de ville. Mais, lorsque Mme Bedford me vit dans cette apparition, elle remarqua surtout que je n'avais pas de chapeau, ce qui doit être exact, car la vision avait eu lieu avant 9 heures.

Augusta Gladstone.

Mme Gladstone ajoute :

Mme B... dit que j'étais en blanc, et je lui demandai ce que j'avais sur la tête. Elle dit : « Quelque chose comme ceci », — en prenant un bonnet de laine que je lui avais donné. — Il était tout semblable à celui que je devais avoir sur la tête à ce moment, et

ils n'étaient pas d'une forme ordinaire, car je les avais tricotés moi-même sur un modèle particulier.

Mme Bedford a eu une autre hallucination; elle a vu un de ses petits enfants, debout près de son lit. Mais c'était pendant la nuit, et ce peut avoir été à moitié un rêve.

Lorsque Mme Bedford me raconta son hallucination, elle n'employa pas le mot *rideau*, et elle ne parla pas de la *remarque* qu'elle aurait faite que l'étoffe n'était pas assez longue; cela me fait penser que ces détails peuvent s'être introduits dans le récit *après* que Mme Gladstone a eu raconté ce qu'elle avait fait. M. Bedford, toutefois, affirme que ces détails existaient dans le récit que sa femme lui avait fait avant qu'il n'eût vu Mme Gladstone; de son côté, Mme Gladstone affirme qu'ils étaient dans le récit qu'il lui fit, et que Mme Bedford les lui a donnés également.

YCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

s Hallucinations éprouvées à l'état de veille.

: l'impression nette de voir un être vivant ou un objet inanimé, sans que
est-il arrivé dans les mêmes conditions, d'éprouver l'impression, nette
e voix humaine?

ιez, aussi exactement que possible, en quel endroit vous avez éprouvé

n? Étiez-vous malade? Aviez-vous des chagrins ou quelque inquiétude?

ız vue (ou entendue)? Savez-vous ce qu'elle faisait à ce même moment?

ou avec d'autres personnes? Dans ce dernier cas, ces personnes ont-elles

is? S'il en est ainsi, donnez les détails qui se rapportent à chaque cas.

impression, nous vous serions reconnaissants de nous les communiquer,

ses, sans une permission spéciale

UR DARIEX, 6, RUE DU BELLAY, PARIS

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères.

A

CONGRES INTERNATIONAL DE

Recensement et Statistique comparée des dive

QUESTIONS QUE VOUS ÊTES PRIÉ D'ADRESSE

Vous est-il arrivé, alors que vous étiez complètement éveillé, d'épr vous puissiez rapporter cette impression à aucune cause extérieure? Vous touché par un être vivant ou un objet inanimé, ou bien d'entendre une voi

	RÉPONSES : OUI OU NON.	NOMS ET ADRESSES DES PERSONN
1		
2		
3		
4		
5		
6		
7		
8		
9		
10		
11		
12		
13		
14		
15		
16		
17		
18		
19		
20		
21		
22		
23		
24		
25		

Date de la première réponse :

Date de la dernière réponse :

Il ne sera publié ni noms, ni a

ADRESSER LES RÉPONSES A M. LE DOCT

[CHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

Hallucinations éprouvées à l'état de veille.

X PERSONNES DE VOTRE CONNAISSANCE :

l'impression nette de voir un être vivant ou un objet inanimé, sans que arrivé, dans les mêmes conditions, d'éprouver l'impression nette d'être aine?

	SEXE.	OCCUPATION.	AGE.

Signature de la Personne qui a recueilli les réponses : ....

Adresse : ....

sses, sans permission spéciale

DARIEX, 6, Rue du Bellay, Paris

B

CONGRÈS INTERNATIONAL DE

Recensement et Statistique comparée des di

Vous est-il arrivé, alors que vous étiez complètement éveillé, d'épr
vous puissiez rapporter cette impression à aucune cause extérieure? V
d'être touché par un être vivant ou un objet inanimé, ou bien d'entend

1. Indiquez exactement ce que vous avez vu, entendu ou senti; in
cette impression, à quelle heure et à quelle date.

2. Que faisiez-vous au moment où vous avez éprouvé cette impre

3. Est-ce une personne que vous aviez l'habitude de voir, que vous

4. Au moment où vous avez éprouvé cette impression, étiez-vous s
éprouvé la même impression que vous?

5. Vous est-il arrivé d'éprouver de pareilles impressions plus d'une

6. Si vous avez pris des notes au moment où vous avez éprouvé ce
ainsi que tous autres détails que vous jugeriez utiles.

On ne publiera ni noms, ni adr

ADRESSER LES RÉPONSES A M. LE DOCT

VARIÉTÉS

INTRODUCTION AUX THÉORIES DE M. WILKINS

Quoique les *Annales des Sciences Psychiques* soient surtout un recueil d'observations et d'expériences et que nous nous soyons imposé, pour règle de conduite, d'être très sobres de théories, nous avons pensé qu'il ne serait pas sans utilité pour nos lecteurs d'exposer ici les expériences et les idées très intéressantes de notre honorable correspondant, M. Wilkins.

M. Wilkins est une haute personnalité scientifique russe; il dirige au Turkestan les services publics se rattachant aux sciences naturelles, et ses nombreux travaux biologiques se sont toujours fait remarquer par la méthode, la précision des expériences et la sûreté d'observation. D'autre part, les rapides progrès de la science moderne et les sévères leçons que les événements ont infligées aux savants assez prétentieux pour limiter la possibilité des choses, et des découvertes, à ce qu'ils sont capables de concevoir, sont bien faits pour rendre circonspect et pour ne rien faire repousser *à priori*; d'ailleurs les récentes expériences de M. Tesla, sur les effets des courants à grande fréquence, effets dont quelques-uns se produisent à travers l'espace, sans l'intermédiaire de fils conducteurs, font entrevoir comme non invraisemblables les idées ingénieuses de M. Wilkins.

Et en effet, l'on admet généralement, aujourd'hui, que tout est en mouvement ou en vibrations de différente nature, que le vide absolu n'existe nulle part dans l'univers : il y a certainement partout des vibrations lumineuses et probablement aussi des vibrations électriques et magnétiques. Pratiquement, un mouvement vibratoire a pour limite la limite de nos moyens de perception; c'est-à-dire une limite relative et variable ; mais théoriquement on peut admettre que son action est illimitée. Dès lors on peut concevoir que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, dont les lois nous sont encore inconnues, il soit possible d'avoir con-

naissance d'actes réels, passés, présents, ou futurs, par télépathie, par lucidité, par prémonition. Nous pensons donc que la théorie de M. Wilkins est tout au moins rationnelle.

D.

La vision télépathique

Par M. ALEXANDRE WILKINS

La curieuse note de Mme H. Sidgwick, publiée dans le n° 3 des *Annales des Sciences psychiques* sous le titre *Expériences semblant démontrer la clairvoyance*, m'a rappelé une série d'expériences que j'ai faites moi-même sur le même objet, il y a déjà plusieurs années. Comme je me suis servi d'une méthode différente de celle de Mme Sidgwick, et comme les résultats de mes expériences n'ont jamais été publiés, je crois que la présente communication pourrait présenter quelque intérêt aux lecteurs des *Annales*. Pour mon compte, je suis arrivé à la persuasion que quiconque a passé un certain temps à réaliser quelques expériences conduites avec soin et patience, sur la faculté vulgairement appelée *lucidité* ou *clairvoyance*, ne peut pas douter de l'existence de cette faculté dans l'organisme humain.

En m'occupant des phénomènes de la télépathie (le mot n'existait pas encore à cette époque) et en cherchant à en constater quelque manifestation tangible et objective, j'ai vite acquis la conviction que beaucoup de ces phénomènes, représentant un mode d'activité cérébrale dont nous n'avons aucune conscience, peuvent être mis en évidence, et cela d'une manière très satisfaisante, par l'observation des actions *inconscientes* ou involontaires. Les actions de ce genre, n'étant que des reflets de processus cérébraux inconscients, trahissent, pour ainsi dire les phénomènes cachés qu'il s'agit d'étudier.

Parmi les actions inconscientes dont l'observation directe est facile, l'écriture dite *automatique* fut celle qui me parut le mieux convenir à mon but. J'ai eu souvent recours à ce pro-

cédé et j'ai eu l'occasion de me féliciter des résultats obtenus.

Dans les expériences de télépathie, deux cerveaux humains sont placés aux deux extrémités de la communication télépathique; on constate qu'il se produit une transmission de certains mouvements émanant de l'un de ces cerveaux jusqu'à l'autre. Il est tout naturel de se demander ce qui se passerait si, à l'un des pôles, un objet inanimé était mis à la place de l'un des cerveaux humains. Il semble évident que les vibrations parties de l'autre cerveau ne pourraient influencer l'objet inanimé; mais on peut se demander si ce dernier ne reproduirait pas, par l'intermédiaire du procesus télépathique, une réaction quelconque sur le cerveau mis en relation avec lui.

Pour s'en assurer, il suffisait de donner au processus télépathique une direction volontaire vers quelque objet inaccessible aux organes des sens, et de rendre perceptible le résultat obtenu.

Pour faire l'expérience, je tirai au hasard une carte d'un jeu, en tenant constamment le revers en haut et je la posai sur une table : de cette manière personne ne pouvait connaître la carte et gâter l'expérience par une suggestion mentale involontaire. Je proposai ensuite à une personne présente, Mme Zogwinoff, femme d'un colonel habitant Tachkent et ayant non pas une grande habitude mais une certaine pratique de l'écriture automatique, de deviner la carte à l'aide de ce procédé. Cette proposition fut accueillie par l'hilarité générale de tous les assistants, et moi-même je n'étais pas éloigné de la considérer, *à priori*, comme absurde. Néanmoins le succès fut complet et la carte fut désignée exactement.

Depuis lors, j'ai répété cette même expérience un très grand nombre de fois, en faisant varier les dispositions, par exemple en enfermant la carte dans une enveloppe, en substituant à la carte un mot écrit[1] ou un tracé de figure géométrique : la réussite a été plus ou moins complète. J'ai constaté notamment, comme paraissent l'avoir fait tous ceux qui ont effectué

1. Je dois dire que j'ai eu peu de succès en opérant avec des mots écrits; j'attribue ce fait à la faible aptitude des personnes que j'ai employées à ces expériences.

des recherches sur les phénomènes de ce genre, qu'il y a des *jours favorables* pour les expériences et que, par contre, il y en a de *mauvais*. Les expériences faites dans des journées appartenant à cette dernière catégorie, dont le caractère déterminant est encore inconnu, ne donnent que des résultats incomplets ou négatifs.

Les expériences que je viens d'indiquer ont réussi avec deux personnes qui ne se connaissaient pas l'une l'autre. L'une était, comme je l'ai dit, Mme Zogwinoff et l'autre Mlle Catherine Homoutoff, fille d'un juge, toutes deux résidant encore à Tachkent. Je n'ai dit à aucune de ces deux personnes comment procédait l'autre : cependant le mode ou procédé de divination a été identique chez toutes deux. Cette similitude dans des actions inconscientes doit avoir assurément une raison d'être, et il y a lieu de la remarquer.

Pour produire l'écriture automatique Mme Zogwinoff tenait tout simplement le crayon dans sa main, tandis que Mlle Homoutoff préférait employer le procédé de la *planchette*. Chez toutes deux la main quittait le papier sur lequel était appuyé la crayon prêt à écrire et se dirigeait assez lentement vers la carte; le crayon en faisait le tour deux ou trois fois, après quoi la main revenait sur la feuille de papier. Ce phénomène se répétait ordinairement plusieurs fois pendant la durée de l'expérience. La carte n'était jamais nommée immédiatement et en une seule réponse. L'opération était assez longue, et c'est seulement à force d'insistance et après des questions répétées que le nom de la carte était indiqué peu à peu. Parfois la réponse était entrecoupée de mots inutiles et plus ou moins plaisants écrits par le crayon.

Voici un exemple d'une expérience de ce genre.

Question : Quelle est cette carte? *Réponse :* Une figure. — *Q*. Quelle figure? — *R*. Un béret. — *Q*. Alors c'est un valet? — *R*. Regarde toi-même et tu verras. — *Q*. De quelle couleur est-il? — *R*. Rouge. — A une nouvelle demande ayant pour objet l'indication définitive de la carte, le crayon répondit en traçant un losange. En retournant la carte on constata que c'était effectivement le valet de carreau.

Les deux personnes nommées plus haut m'ont déclaré que,

pendant toutes ces expériences, elles n'ont jamais perçu aucune sorte de pressentiment conscient ayant trait au problème posé : les réponses ont toujours été, pour elles-mêmes comme pour les assistants, de véritables surprises.

Tels sont les faits que la présente note a pour objet de signaler. Examinons maintenant à quoi ils se résument.

On peut en conclure à n'en pas douter, croyons-nous, que l'organisme humain possède la faculté de percevoir, par voie télépathique, l'impression d'objets inanimés. Dans les cas indiqués ci-dessus, les vibrations moléculaires, ayant pour siège la face inférieure de la carte, ont été transmises jusqu'au cerveau de la personne chargée de l'expérience : des vibrations correspondantes se sont produites dans ce dernier, ou, en d'autres termes, le cerveau a reçu une impression, une image, de la surface inférieure de la carte, surface inaccessible pour l'organe de la vue. Mais pourquoi cette impression reste-elle inconsciente? Nous ne saurions le dire ; mais il est certain qu'un motif quelconque, la faiblesse de son intensité, peut-être, l'empêche de pénétrer jusqu'au domaine du discernement conscient du sujet : elle reste cachée dans le vaste domaine de l'inconscient. Le sujet pourrait passer sa vie entière à contempler le dos de la carte, et à en voir la forme sans se douter que dans son cerveau il existe aussi une image de l'autre face de la carte, celle qui est cachée. Nous parlons bien entendu des personnes normales. L'intervention d'une action inconsciente dévoile la réalité de l'existence de cette image.

Le fait de la divination de cartes enfermées dans une enveloppe semble montrer que ce *quelque chose* qui constitue le courant télépathique (qu'on nous passe ce mot peu prudent de courant) peut passer à travers certaines substances. C'est dire que ces dernières, quoique opaques pour les rayons lumineux, sont transparentes pour les émanations télépathiques, comme un mur en maçonnerie, par exemple, est transparent pour les rayons électriques.

Ces conclusions pourraient déjà suffire à formuler une sorte d'interprétation provisoire des deux principales variétés de lucidité chez les somnambules, à savoir la vision à travers

l'espace, à des distances indéterminées, et la vision à travers les obstacles matériels.

Il nous semble que les expressions *lucidité* et *clairvoyance* pourraient dès lors être remplacées avec avantage par celle de *vision télépathique*.

ALEXANDRE WILKINS.

Tachkent (Asie centrale), 29 juillet 1891.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 28867

DOCUMENTS ORIGINAUX

(suite)

EXPÉRIENCES
SUR LES MOUVEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT

PAR M. LE D[r] DARIEX

Nous pensons que le moment est venu de publier, dans cette Revue, des documents originaux que nous tenons depuis longtemps en réserve, et qui sont relatifs à cette question si délicate et si épineuse des mouvements d'objets sans contact. Il s'agit là, en effet, de faits en apparence si contraires aux lois connues de la physique, que même ceux qui les ont bien vus et bien contrôlés se résolvent difficilement à les accepter. Néanmoins la question a fait des progrès, elle est maintenant posée et se trouve plus que jamais à l'ordre du jour des recherches psychiques. Elle a été abordée l'année dernière dans les « *Proceedings* » de la Société des Recherches psychiques de Londres, par M. F. W. Myers; plus récemment, le professeur César Lombroso lui a accordé, à plusieurs reprises, son attention, et les intéressantes expériences de ce savant ont déjà été reproduites dans ce recueil. (Voyez *Annales des Sciences psychiques*, année 1891, p. 326, et année 1892, fascicule III, p. 143.) Nous croirions manquer à notre devoir si, à notre tour, nous n'apportions pas à cette importante question les éléments que nous possédons.

Nous commencerons par le procès-verbal qui relate les expériences faites collectivement et la manière dont elles ont été conduites. Ce document n'est relatif qu'à la période de dix

jours, durant laquelle ont eu lieu ces expériences collectives, et il se borne à rapporter purement et simplement les faits, sans entrer dans aucune considération, sans essayer aucune théorie. Nous exposerons, après lui, les diverses circonstances qui nous ont conduit à instituer ces expériences, puis viendront d'autres faits de même ordre auxquels nous n'attachons qu'une importance secondaire, parce qu'ils sont moins rigoureusement contrôlés, mais qui, joints aux premiers, constituent un faisceau de preuves encore plus solide, à l'appui de la réalité du phénomène.

PROCÈS-VERBAL DES EXPÉRIENCES COLLECTIVES INSTITUÉES POUR LE CONTRÔLE DES MOUVEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT.

Les soussignés :

Dr Barbillion, de la Faculté de Paris, ancien interne en médecine des hôpitaux, demeurant, 16, quai d'Orléans, à Paris;

Bessombes (Paul), employé des ponts et chaussées, demeurant à Paris, 7, rue Boutarel;

Dr Meneault (Joanne), de la Faculté de Paris, ancien interne de l'hôpital maritime de Berck-sur-Mer, demeurant à Paris, rue Monge, n° 51;

Morin (Louis), pharmacien de 1re classe, demeurant rue du Pont-Louis-Philippe, n° 9,

Certifient l'exactitude des faits suivants :

Le Dr Dariex, demeurant a Paris, rue du Bellay, n° 6, ayant à plusieurs reprises, et notamment le 24 janvier 1889, cru constater que des phénomènes étranges se produisaient, la nuit, dans son cabinet de travail, pria les personnes ci-dessus désignées de contrôler les obervations qu'il avait déjà faites sur l'existence de ces phénomènes.

Il s'agissait, au dire du Dr Dariex, de chaises qui avaient été trouvées renversées dans son cabinet, et cela à plusieurs reprises, alors que, d'après les précautions prises en vue d'éviter toute supercherie, il paraissait impossible qu'aucun être vivant ait pu s'introduire dans le cabinet, dont les portes et les fenêtres avaient été méthodiquement closes et mises sous scellés.

Pendant dix jours, du 26 janvier au 4 février, les soussignés se sont régulièrement réunis chez le Dr Dariex, le soir à 8 heures, le matin à 8 h. et demie; tantôt ils étaient tous présents, tantôt il manquait une ou plusieurs personnes. Le Dr Barbillion et le Dr Dariex n'ont pas manqué à un seul rendez-vous et ont pu assister à toute la série des expériences.

Le cabinet de travail du Dr Dariex occupe, au premier étage de la maison portant le n° 6 de la rue du Bellay, la partie de l'appartement qui forme le coin de cette rue et de la rue Saint-Louis-en-l'Ile. Il prend jour par deux fenêtres donnant sur cette rue et communique avec les autres pièces de l'apparment par deux portes, l'une donnant sur le salon et s'ouvrant vers le salon, l'autre donnant sur la salle à manger et s'ouvrant vers le cabinet.

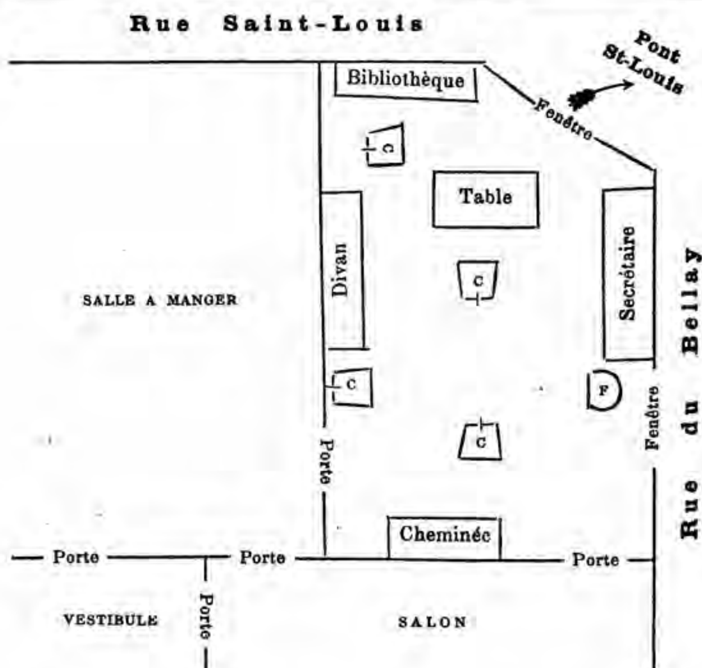
Le plan ci-après rend compte de cette disposition. (Voy. p. suiv.)

Les meubles qui le garnissent sont : une bibliothèque, un secrétaire, une table, un divan, un fauteuil, quatre chaises; il n'existe aucun placard. Après avoir scrupuleusement examiné les fenêtres et les portes ainsi que les différents meubles, les murs et le parquet, les soussignés ayant acquis la conviction que rien ne pouvait amener la chute ou le déplacement d'aucun meuble ou d'aucun objet à l'aide de mécanisme, de fils, etc., ou de tout autre moyen; qu'il était également impossible à quelqu'un de se cacher dans le cabinet ou de s'y introduire après la fermeture et la mise sous scellés des fenêtres et des portes. Dans ces conditions, chaque soir, à huit heures, les précautions suivantes furent minutieusement prises : les volets en fer sont fermés, les fenêtres sont closes, et des scellés sont apposés sur les montants, près de l'espagnolette. La porte de communication avec le salon est fermée à clef du côté du cabinet la clef restant emprisonnée dans la serrure par une bande d'étoffe scellée à ses deux extrémités.

Des scellés sont posés sur cette porte et une bande d'étoffe est fixée par des cachets de cire, d'une part sur la porte elle-même et, d'autre part, sur le mur voisin. Pendant tout le cours de nos expériences, cette porte du salon est demeurée condamnée.

Restait comme unique ouverture la porte faisant communiquer le cabinet avec la salle à manger. Les chaises du cabinet étaient alors disposées suivant un ordre convenu, mais non toujours exactement à la même place. On sortait du cabinet, le Dr Dariex le premier, et chacun, *de la salle à manger*, jetait un dernier regard dans le cabinet, afin de s'assurer une dernière fois que *les chaises étaient debout* et bien en place,

LÉGENDE : *C*, chaises. Le côté le plus petit, qui est barré, représente la position du dossier. — *F*, Fauteuil.



Alors le Dr Barbillion fermait à clef la porte du cabinet, et gardait sur lui cette clef : les scellés étaient posés et la bande d'étoffe était appliquée sur le trou de la serrure. Sept ou huit cachets de cire étaient apposés à l'aide d'un cachet apparte-

nant à M. Morin, lequel le gardait et l'emportait chez lui. *La forme et la disposition des scellés était notée avec soin.*

Ces précautions ayant été régulièrement et rigoureusement prises chaque jour à huit heures du soir, nous nous réunissions le lendemain matin, à huit heures et demie, pour la levée des scellés, laquelle était toujours précédée d'un examen minutieux des cachets et de la serrure. Pendant les dix jours qu'a duré l'observation, voici ce qui a été constaté :

1re nuit, du samedi 26 janvier au dimanche 27. — Néant.

2e nuit, du 27 au lundi 28 janvier. — Néant.

3e nuit, du 28 janvier au mardi 29 janvier. — Deux chaises sont renversées ; l'une, placée près de la bibliothèque, est tombée sur son côté gauche ; l'autre, placée près du fauteuil, est renversée sur le dossier, dans la direction de la fenêtre et de la table.

4e nuit, du mardi 29 janvier au mercredi 30 janvier. — Néant.

5e nuit, du 30 janvier au jeudi 31 janvier. — Néant.

6e nuit, du 31 janvier au vendredi 1er février. — Néant.

7e nuit, du 1er février au samedi 2 février. — Néant.

8e nuit, du 2 février au dimanche 3 février. — Néant.

9e nuit, du dimanche 3 février au lundi 4 février. — Néant.

10e nuit, du lundi 4 février au mardi 5 février. — Deux chaises sont renversées : l'une, placée vers la table, a été renversée sur le côté gauche, vers le divan ; l'autre, placée près du fauteuil, est tombée sur le dossier, dans la direction de la fenêtre.

En présence de ces faits, des précautions prises par nous pour éviter toute supercherie, du soin que nous avons apporté à la pose des scellés et à l'examen des mêmes scellés, nous sommes convaincus :

1° *Que personne n'a pu demeurer dans le cabinet après que nous en étions sortis ;*

2° *Que personne n'a pu s'y introduire pendant la nuit, avant notre arrivée le lendemain matin.*

Et nous sommes amenés à conclure que, pendant la nuit, à deux reprises, dans l'espace de dix jours, au milieu d'une chambre parfaitement close et sans qu'aucun être vivant ait

pu s'y introduire, des chaises ont été renversées, contrairement à notre attente et à nos prévisions; que cette manifestation d'une force en apparence mystérieuse, se produisant en dehors des conditions habituelles, ne nous paraît pas reconnaître une explication ordinaire, et que, sans vouloir préjuger en rien de la nature intime de cette force, et tirer des conclusions positives, nous inclinons à penser qu'il s'agit de phénomènes d'ordre psychique, analogues à ceux qui ont été décrits et contrôlés par un certain nombre d'observateurs.

Dr Barbillion;
P. Besombes;
Dr Meneault;
L. Morin;
Dr Dariex.

Toutes ces signatures sont légalisées par la mairie du IVe arrondissement et par celle de Pont-de-Vaux, dans l'Ain, où est allé, peu après, se fixer le Dr Meneault.

Comme cela est dit au cours du procès-verbal, parfois les expérimentateurs n'étaient pas tous présents; les expériences ayant nécessité vingt rendez-vous réguliers et à heure fixe, on conçoit aisément que de temps à autre quelqu'un y manquât; mais *ils y étaient tous* les jours que le phénomène a été constaté. Tous ont vérifié les scellés, les ont trouvés intacts, et tous ont vu, de la salle à manger, et avant que personne entre dans le cabinet, les chaises renversées. C'est pour cette raison que tous ont signé le procès-verbal sans aucune restriction; il y avait d'ailleurs entre nous une confiance absolue, car nous étions tous des amis de vieille date, nous sachant incapables de nous tromper les uns les autres.

J'aurais voulu réunir un plus grand nombre de témoins; mais à cette époque peu de personnes en France osaient parler de phénomènes psychiques, de crainte de passer pour folles ou pour hallucinées, et moi-même, moins expérimenté, et moins convaincu qu'aujourd'hui de la nécessité d'oser aborder ouvertement ces recherches, je partageais, dans une certaine mesure, la pusillanimité générale, et n'en parlais qu'avec

mes amis; aussi je n'osai proposer qu'à des intimes de venir contrôler ce que j'avais déjà observé. Je ne savais pas si le phénomène se reproduirait de nouveau, et je ne voulais pas m'exposer aux déconvenues qui auraient pu en résulter si j'avais convié, à un pareil contrôle, des personnes me connaissant un peu, et ne sachant rien des phénomènes psychiques, de leur inconstance, de leur variabilité et des écueils sans nombre qu'offre leur expérimentation.

Nous avons pensé que dans un ordre de faits aussi extraordinaires, aussi difficiles à accepter, il fallait tout d'abord exposer la phase des expériences rigoureuses et collectives, afin que le lecteur ne soit pas tenté de les repousser *à priori* et y porte toute son attention; mais cet exposé ne serait pas complet et perdrait une partie de son intérêt, si nous ne le faisions pas suivre du récit des faits qui ont précédé et suivi ceux que l'on vient de lire, et l'on ne saurait pas comment nous avons été amenés, mes amis et moi, à instituer les expériences des scellés.

Pendant la seconde moitié de l'année 1888, je m'occupais très activement de l'étude des phénomènes psychiques et je ne manquais pas une occasion de les expérimenter. Néanmoins, durant les premiers mois, je n'observai rien d'anormal chez moi : aussi je fus assez surpris de voir ma servante me soutenir, un matin, avec l'insistance dont paraissent seules capables les personnes absolument convaincues de ce qu'elles avancent, que pendant la nuit — c'était la nuit du vendredi 30 novembre 1888 — elle avait entendu, dans mon cabinet de travail, voisin de la pièce où elle couche, entre trois heures et demie et quatre heures du matin, des bruits de pas, étouffés comme par un tapis, et des petits coups, paraissant frappés sur les meubles; ces coups, tantôt au nombre de deux, tantôt au nombre de trois, alternaient avec le bruit de pas. Durant cette demi-heure, l'alternance de ces bruits se produisit plusieurs fois.

Je supposai qu'elle rapportait à mon cabinet de travail des bruits provenant d'autre part ou bien qu'elle était le jouet d'hallucinations, et encore actuellement je ne suis pas con-

vaincu du contraire ; mais, en présence de son insistance et de l'énergie de ses affirmations au sujet de ces bruits qui, en raison de leur répétition à cette heure insolite, n'avaient pas tardé à l'effrayer; eu égard, d'autre part, à ce que des phénomènes de cet ordre avaient été signalés, à plusieurs reprises, par différents observateurs, je me livrai à une enquête.

Mon appartement occupe l'entre-sol; il est au-dessus du vestibule de la maison et de boutiques où ne se trouve personne à cette heure de la nuit; au-dessus est un appartement exactement semblable, occupé par M. Félix Décori, le jeune et déjà célèbre avocat. M. Décori m'affirma que lui et Mme Décori étaient couchés dès minuit et que, se trouvant seul dans l'appartement pendant la nuit, personne n'avait pu y marcher ni y frapper et que les bruits entendus ne provenaient certainement pas de chez lui.

Personne, d'autre part, n'avait pu s'introduire dans mon appartement, car la porte d'entrée est fermée au verrou pendant la nuit, les fenêtres avaient été retrouvées fermées, et il n'existait nulle part aucune trace d'effraction. Je m'arrêtai donc à l'hypothèse d'hallucinations.

Ces mêmes bruits se reproduisirent le 14 et le 21 décembre 1888 et le 4 janvier 1889: toujours un vendredi et toujours entre trois heures et demie et quatre heures du matin. (J'ajouterai, pour complaire aux personnes superstitieuses et aussi aux spirites, *dont j'ai le regret de ne pouvoir partager les idées*, que ma servante attribuait ces phénomènes à une personne née un vendredi, et morte un vendredi, presque subitement, quelques mois auparavant; mais rien ne confirma cette hypothèse. Ils ne furent entendus que par cette domestique; il est vrai que, même s'ils eussent été réels, je n'eus pu les entendre que difficilement, ma chambre à coucher étant éloignée de la pièce où ils étaient censés se produire. J'avais fini par lui recommander de sonner pour me réveiller, dans le cas où ils se reproduiraient. Je fus ainsi réveillé une nuit, le 21 décembre : je me rendis en hâte dans mon cabinet de travail, mais je ne vis rien et n'entendis rien dans cette pièce. J'entendis seulement d'assez forts craquements provenant de la table et du buffet de la salle à manger,

dont la porte était restée entr'ouverte; mais j'estime qu'il ne faut y attacher aucune importance : ces deux meubles, et surtout le buffet, qui est de grandes dimensions et à trois corps, craquent fréquemment; je n'en fais mention que pour rendre le récit plus complet et plus exact, pensant que l'on ne saurait être trop minutieux ni trop précis dans un exposé de faits encore aussi mystérieux et aussi inconnus.

Ne pouvant rien observer moi-même, et ne pouvant pas accepter comme véridiques ces étranges bruits, j'eus le désir qu'il se produisît un phénomène plus tangible, un phénomène dont il resterait des traces, et qu'il me serait aisé de constater. Je désirai que des chaises fussent renversées, et, pour rendre la chose plus facile, j'en appuyai une contre le secrétaire, dans une position inclinée, de manière que le moindre effort put la faire tomber sur le dossier. Malgré cette position instable, et les trépidations parfois assez fortes occasionnées par le pont Saint-Louis, aucune chaise ne se renversa pendant une dizaine de jours. Rien ne s'étant produit, même le vendredi, jusqu'alors jour habituel des manifestations, je pensai que rien ne se produirait, et qu'il devenait inutile de me préoccuper davantage des hallucinations de ma servante.

Le samedi soir 12 janvier 1889, je m'étais occupé à dessiner dans mon cabinet, pendant une heure et demie ou deux heures, assis sur une chaise placée entre le divan, la table et la bibliothèque; par acquit de conscience, avant de me retirer, vers onze heures, je disposai encore une fois une chaise contre le secrétaire, en équilibre peu stable. Le lendemain matin, la domestique me dit qu'ayant entendu, la nuit, un violent bruit, comme celui de la chute d'un corps pesant, elle n'avait pas osé pénétrer dans mon cabinet de travail pour l'ouvrir. J'y allai et trouvai renversée sur le parquet, non pas la chaise en très faible équilibre, mais celle sur laquelle je m'étais assis la veille pour dessiner. Comme il était aisé pour la domestique de pénétrer dans ce cabinet, qui n'était pas fermé à clef, et d'y renverser des chaises, et comme, d'autre part, je puis supposer qu'elle avait connaissance du résultat que je

tériellement impossible de se procurer une fausse clef, et, pensant que la bonne foi d'une personne, malgré que l'on n'ait aucune raison de la suspecter, ne constitue pas une preuve scientifique suffisante, je songeai à prendre des précautions plus rigoureuses. Le mercredi 23 janvier, à huit heures du soir, avant de sortir, non seulement je fermai le cabinet à clef, mais je mis toutes ses ouvertures, portes et fenêtres, *sous scellés*. En rentrant, à minuit dix minutes, *ayant bien examiné les scellés, je les trouvai parfaitement intacts*. Ils étaient au nombre de huit ou neuf rien que pour la porte donnant dans la salle à manger, dont le trou de la serrure était obstrué par une bande de papier; cette même bande était en outre scellée au mur et rendait impossible l'ouverture de cette porte, même si elle n'eût pas été fermée à clef; elle rendait également impossible l'introduction dans la serrure d'un instrument quelconque, sans traces d'effraction. Malgré toutes ces garanties contre la possibilité de s'introduire dans mon cabinet, une chaise était tombée, renversée sur son dossier. La servante n'avait pas entendu le bruit de la chute; sans doute elle dormait quand il s'est produit; mais cette même nuit, un peu après trois heures du matin, elle entendit un bruit d'un autre genre : trois coups très secs avaient été frappés, avec une extrême violence, dans le panneau de la porte donnant dans le salon : le premier, isolé, n'avait pas attiré son attention, elle l'avait pris pour un bruit ordinaire et n'avait pas cherché à déterminer sa provenance; les deux autres, plus violents et frappés coup sur coup, l'avaient effrayée. Ces bruits, *paraît-il*, ressemblaient assez bien au bruit que je pus produire, le lendemain, en frappant violemment dans le panneau de cette porte, avec l'extrémité des phalanges, le poing étant fermé et les doigts fortement repliés sur eux-mêmes.

Enfin, le jeudi 24 janvier, à minuit quarante-cinq minutes, malgré que mon cabinet eût été fermé et mis sous scellés comme la veille, et que, comme la veille, j'eusse trouvé les scellés parfaitement intacts, il y avait dans la pièce, non plus une, mais *deux* chaises renversées : l'une, près du divan, était tombée sur le côté gauche, contre la bibliothèque;

l'autre s'était renversée, aussi sur le côté gauche, vers la fenêtre de la rue du Bellay.

Je commençais à regarder comme sérieuses et importantes les preuves en faveur de la réalité de ce mystérieux phénomène, et, pensant que mon témoignage seul n'aurait qu'une faible portée, je n'hésitai plus à convier à contrôler le fait que j'avais déjà constaté à cinq reprises, ceux de mes amis à qui je crus pouvoir en parler sans m'exposer à passer pour un halluciné, un pauvre fou qu'il faudrait bientôt enfermer.

J'insistai beaucoup auprès de mes amis pour qu'ils prissent des précautions plus rigoureuses encore, s'ils pouvaient en imaginer, et leur laissai la faculté d'organiser à leur guise les expériences qui ont fait l'objet du procès-verbal qui figure au commencement de ce chapitre.

A partir du 5 février, mes amis ayant déclaré que leur contrôle était suffisant et qu'il était inutile de le prolonger, je me fis dresser tous les soirs un lit dans ce cabinet de travail, et j'y couchai jusqu'au 26 février, date à laquelle je fus appelé en province par un deuil de famille. Je n'entendis rien, et aucune chaise ne fut plus renversée.

De tout cela je ne veux retenir et prendre en sérieuse considération que les résultats qui ont été obtenus sous scellés.

La supercherie a-t-elle été possible? avons-nous pu être joués par une Bretonne fort simple, que M. le professeur Ch. Richet connaît, et qu'il en croit incapable ; que moi-même, depuis bientôt cinq ans qu'elle est à mon service, je n'ai jamais surprise en flagrant délit d'aucune tromperie? Est-il admissible que cette fille, qui n'avait certainement des scellés aucune expérience ni aucune pratique, ait pu, à quatre reprises, lever et replacer, sans qu'il y paraisse, *au moins six cachets chaque fois*; cachets dont nous remarquions jusqu'aux irrégularités, jusqu'aux bavures, et qui, lorsque nous voulions les lever, adhéraient tellement que même la toile que nous employions se déchirait ; cachets dont nous n'avons pas pu réussir à lever et replacer *un seul*, mes amis et moi, malgré

de nombreux essais, par tous les moyens et avec tous les instruments que nous avons pu imaginer.

Cela parait matériellement impossible, de l'avis de tous ceux que j'ai consultés. Et pourtant mon esprit est tellement imbu de scepticisme que je ne suis pas satisfait; je voudrais pouvoir renouveler ces expériences *sous scellés*, et je l'ai tenté, mais sans succès. Je me dis que malgré les précautions, la minutie que nous mettions tous à bien examiner les cachets, nous n'avons peut-être pas assez bien regardé : il me semble que nous les examinerions encore plus minutieusement si nous pouvions recommencer.

Si je n'avais pas pu constater, à maintes reprises, des faits analogues mais moins rigoureusement contrôlés, si d'autres observateurs, et notamment MM. Myers et Lombroso, n'en avaient pas récemment rapporté de semblabes, je n'aurais peut-être pas osé les publier encore, tellement j'ai de peine à en admettre la possibilité. Sans doute j'aurais eu tort, car l'on doit toujours avoir le courage de dire sans hésitation ce que l'on a vu.

Quoi qu'il en soit, ils ont beaucoup contribué à développer en moi la conviction que tout ne devait pas être illusion dans les sciences psychiques, qu'il y avait dans cette voie un vaste champ plein de mystères et d'attrait qui méritait d'être exploré, qui nous intéressait tous à un haut degré, et qu'au risque de passer pour un naïf ou un halluciné, il fallait oser aborder la question de front, prendre franchement, froidement et résolument par les cornes le monstre mystérieux et s'efforcer de voir ce qu'il a dans le ventre.

Que de fois nous avons discuté, notamment avec M. le professeur Ch. Richet, de quelle manière ma domestique aurait pu nous abuser! L'hypothèse qu'elle aurait pu s'introduire dans le cabinet malgré les scellés, pour y renverser les chaises, a toujours été déclarée inadmissible pour tous ceux qui l'on examinée; celle de fils de fer introduits sous les portes n'est pas admissible quand on considère la disposition de la pièce, celle des meubles, la place occupée par les chaises et la manière dont elles sont tombées; supposer qu'elles ont été renversées par quelques trépidations est inacceptable, car, sur dix chaises renversées, celle qui était très faiblement

équilibrée n'est tombée qu'une fois, et, en outre, en quatre ans et demi, jamais pareil fait ne s'est produit en dehors de la période d'expérimentation. Ont-elles pu être renversées par un animal qui, nouveau don César de Bazan, se serait introduit par la cheminée et, plus heureux ou plus habile que lui, aurait pu repartir par la même voie, sans se faire prendre ? Ce serait une hypothèse absurde : d'abord le rideau métallique de la cheminée était baissé complétement et une grille à charbon se trouvait dans la cheminée, derrière ce rideau; puis, s'imagine-t-on cet animal descendant la nuit, par le tuyau étroit d'une cheminée parisienne, d'environ dix-huit mètres de hauteur, pour venir s'amuser à renverser des chaises et repartir ensuite comme il était venu? Le seul animal capable de pénétrer par la cheminée ou de rester inaperçu dans ce cabinet, que nous examinions avec soin avant de le mettre sous scellés, c'est une souris. Or une souris est absolument incapable de renverser des chaises pesant 8 livres.

Reste une objection, la voici :

« Un certain temps s'étant écoulé entre la pose des scellés et la constatation du phénomène, le moulage des cachets de cire a pu être pris afin de faire exécuter un cachet de contrebande permettant de donner le change? »

Cette objection est la plus sérieuse et serait de nature à jeter le doute, au premier abord; heureusement, pour l'intérêt de la vérité, elle ne résiste pas à un examen attentif des faits.

La première fois, en effet, que j'eus recours à la garantie des scellés, je les posai, *sans que personne ait pu connaître cette intention*, à huit heures du soir : Pourtant, bien que les clefs et le cachet n'aient pas quitté ma poche, à minuit dix minutes, quatre heures plus tard, je retrouvais mes scellés *parfaitement intacts*, et, dans le cabinet, une chaise était renversée.

Il était absolument impossible, dans ces conditions, de se procurer un cachet semblable au mien. Je n'ai donc pas pu être trompé moi-même de cette façon,

Aurais-je pu tromper les autres?

Pas davantage : Ainsi qu'en fait foi le procès-verbal,

« *la forme et la disposition des scellés était notée avec soin* ».

C'était déjà une garantie très sérieuse, car il n'est pas facile d'obtenir sur un plan vertical,avec de la cire en fusion, des cachets réguliers : ils ont tous une épaisseur très inégale et des contours très capricieux, si bien que sur cinquante on n'en trouverait peut-être pas deux assez identiques pour être confondus; mais, à cette précaution, une autre fut ajoutée, les derniers jours, sur ma demande ; dans une feuille de papier sur laquelle l'un de nous venait de tracer rapidement, et en assez gros caractères, quelques phrases qui la couvraient en entier, nous découpions une bande d'environ 15 centimètres sur 8, qui nous était nécessaire pour l'application des scellés. Le lendemain cette bande était confrontée avec le reste de la feuille où elle avait été découpée, reste que l'on avait emporté en même temps que la clef et le cachet, et nous nous assurions que découpures et portions de lettres se correspondaient exactement. Le soir du 4 février cette précaution avait été prise; néanmoins nous trouvâmes, le lendemain matin, deux chaises renversées.

Ce détail a été omis sur le procès-verbal; mais je crois mes souvenirs assez exacts pour pouvoir le rapporter ici. Je ne sais si les autres témoins s'en souviennent; trois ne sont pas à Paris en ce moment, je n'ai pu rencontrer que M. Besombes qui s'en souvient. Le Dr Barbillion, actuellement en villégiature doit s'en souvenir aussi.

Enfin il faut remarquer que le procès-verbal est absolument affirmatif sur l'impossibilité de rester ni de s'introduire dans le cabinet, après sa vérification et sa mise sous scellés. Si le moindre doute avait pu exister dans l'esprit des signataires, ils eussent formulé différemment leur pensée.

Ces phénomènes ont-ils été absolument indépendants de la présence ou du voisinage de quelque personne, de quelque « médium », pour employer le terme consacré? Je n'en sais rien, mais je présume que, si la présence de quelqu'un a été nécessaire, si médium il y a eu, ce doit être ma servante, dont la santé et le système nerveux étaient alors très délicats. Elle n'a jamais eu d'accès de somnubanlisme spontané; mais, il y a un an, j'ai été amené, par la force des choses, à me convaincre

qu'elle était hypnotisable, voici comment : des troubles gastro-intestinaux, sans doute principalement d'origine nerveuse, étaient survenus, sans occasionner la moindre fièvre et sans symptômes inflammatoires. Pendant près de trois semaines, j'employai les médicaments appropriés; tous échouèrent ou ne donnèrent que de médiocres résultats, et la malade, s'affaiblissant graduellement, était arrivée à un degré de faiblesse extrême, ne lui permettant plus de marcher ni de se tenir debout. Son état, grave et fort inquiétant, semblait ne pas pouvoir se prolonger longtemps.

La gravité de cette situation me détermina à tenter une dernière ressource, la suggestion thérapeutique, malgré que j'estime qu'il n'est pas prudent d'endormir sa servante, car avec certaines domestiques peu scrupuleuses, cela pourrait exposer à des désagréments. Le sommeil hypnotique fut obtenu très facilement; la première suggestion amena une amélioration considérable, la seconde accentua cette amélioration, et, après la troisième, la guérison fut complète : il avait fallu quatre jours.

Était-ce le hasard? Le moment de la guérison était-il venu quand j'instituai la thérapeutique suggestive? Cela n'est pas probable, car plusieurs mois plus tard les mêmes troubles se renouvelèrent et les médicaments ne donnèrent pas de meilleurs résultats que précédemment, malgré qu'ils fussent pris exactement comme je les prescrivais et le plus souvent en ma présence. Cette fois je tardai moins à avoir recours à la thérapeutique suggestive, et deux suggestions amenèrent la guérison complète et durable.

AUTRES EXPÉRIENCES SUR LES MOUVEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT

Peu de mois après les expériences avec les scellés, un de mes amis m'apprit que des phénomènes de même ordre, et tout particulièrement des mouvements d'objets sans contact, venaient de se produire, rue du Delta, d'une manière inattendue et qu'ils étaient dus à la présence d'une cuisinière, Mme B..., qui n'était pas un médium professionnel, mais un

médium neuf, c'est-à-dire n'ayant jamais donné aucune séance, et qui, à ma connaissance, n'a jamais reçu de rétribution pécuniaire.

Pendant plusieurs mois nous expérimentâmes avec elle, plusieurs de mes amis et moi. Le plus souvent, les expériences avaient lieu à mon domicile, dans le fameux cabinet; les autres fois, chez elle. Nous pûmes constater des effets physiques très intenses; malheureusement ils se produisaient le plus souvent dans l'obscurité; et, malgré que fréquemment le médium eût les mains et les pieds tenus par quelqu'un de nous, souvent par moi-même, et fût mis ainsi dans l'impossibilité de bouger, nous manquions d'un contrôle tout à fait rigoureux.

Plusieurs fois se produisirent chez cette dame des mouvements violents d'une table de salle à manger, pouvant peser environ quarante livres, pendant que je lui tenais les deux mains et les deux jambes de telle façon qu'il lui était absolument impossible de bouger et, à plus forte raison, de produire par supercherie un phénomène qui exigeait une certaine énergie ; de sorte qu'il me faut conclure *ou bien à la spontanéité du phénomène, ou bien à la supercherie d'un ami intime* aussi sceptique que moi, *avec lequel j'ai expérimenté souvent et longtemps sans jamais pouvoir porter sur lui l'ombre d'un soupçon,* de la parole duquel je ne puis douter, et qui affirme n'avoir jamais fait la moindre tricherie. Cette lourde table se renversait brusquement sur le côté et allait se plaquer contre la muraille avec violence. Parfois nous placions un objet quelque part, et, le médium étant toujours tenu, nous obtenions qu'il fût projeté quelque autre part. Dans mon cabinet, nous avons pu observer souvent les mêmes phénomènes : comme presque toujours, avec Mme B..., ils étaient très intenses; leur caractère était violent, presque brutal.

Un soir, nous pûmes voir, *de nos propres yeux*, une table sans roulettes, pesant douze livres, glisser d'elle-même sur le parquet et se déplacer de quarante centimètres. La lumière n'était pas très vive, elle provenait du foyer *ardent et fixe* d'une cheminée mobile, dite « salamandre », en plein tirage ; mais la pièce était suffisamment éclairée pour y distinguer

assez nettement les objets. Pour mieux voir, je m'étais couché par terre, sur un coussin, la tête placée dans l'angle formé par le mur et la cheminée ; je ne voyais pas le foyer, qui ne pouvait m'aveugler : aussi je distinguais très nettement table et médium ; le médium avait les deux mains posées sur les genoux, il était à environ soixante centimètres de la table et à peu près à deux mètres de moi.

Nous étions quatre observateurs : M. le Dr J. Mercier, M. Bloch, un de mes parents le lieutenant H. ; tous quatre nous avons vu la table se déplacer, mais aucun de nous n'a pu saisir le moindre mouvement du médium à ce moment-là.

Témoignage de M. le Dr J. Mercier.

Mon ami, le Dr Dariex, m'ayant entretenu de faits contraires aux lois les plus élémentaires de la statique et notamment de déplacements d'objets, déplacements opérés sans aucun contact, je lui exprimai le désir d'assister aux expériences qu'il poursuivait activement à cette époque.

A quelques jours de là, je me trouvai chez lui, en compagnie de M. Bloch et du lieutenant H. ; j'étais assis dans un fauteuil, à une distance d'environ 80 centimètres de Mme B*** ; grâce à la lueur que le foyer d'une cheminée en pleine activité projetait dans la pièce, je ne perdais pas de vue les mains et les pieds du médecin et je doute qu'aucun de ses mouvements ait pu m'échapper.

A un moment donné, tandis que j'avais toujours les yeux fixés sur Mme B***, une table, dont le poids avait été vérifié, se mit *d'elle-même* en mouvement et parcourut environ 40 centimètres.

En disant d'ELLE-MÊME, j'entends affirmer par là qu'il m'a été impossible de surprendre de la part du médium, soit un geste, soit un mouvement qui puisse expliquer le déplacement dont j'ai été témoin. J'ajoute que j'étais particulièrement bien placé pour observer à la fois et la table et le médium, car j'étais précisément en face de l'espace vide (60 centimètres environ) qui les séparait.

J. MERCIER.

Lettre de M. Bloch.

7 juillet 1892.

Mon cher ami,

Je me souviens très nettement du déplacement de table que nous avons observé chez vous un soir d'hiver, à la lueur du feu d'une cheminée. J'étais assis sur votre divan, à guère plus d'un mètre de Mme B. et de la table ; je les voyais distinctement l'une et l'autre et ne les perdais pas de vue un seul instant. Quand la table glissa sur le parquet, sur une longueur que nous évaluâmes à environ quarante centimètres, je ne vis pas Mme B. faire le moindre mouvement.

Je ne fus pas bien surpris de ce résultat, car il n'était que la confirmation, en lumière, de ce que nous avions déjà souvent observé dans l'obscurité, dans des conditions qui me paraissaient suffisantes pour exclure toute idée de fraude. J'ajouterai que je n'ai jamais pu surprendre Mme B. en flagrant délit de supercherie. C'est une femme très simple qui se prêtait toujours de bonne grâce à tous les contrôles que l'on voulait, que nous mettions le plus souvent dans l'impossibilité de bouger, quand les expériences avaient lieu dans l'obscurité, et qui n'aurait certainement pas pu nous jouer longtemps.

Sincèrement à vous,

L. Bloch.

Témoignage de M. le lieutenant H.

Un soir de l'hiver 1889-1890, époque à laquelle j'assistais le plus souvent aux expériences du Dr Dariex, j'ai vu nettement glisser sur le parquet, une table sans roulettes. Mme Br., dont la présence semblait utile pour la production de ces phénomènes, était étroitement surveillée par nous tous, et pourtant nous n'avons pu surprendre chez elle le moindre mouvement. Nous étions éclairés par une salamandre dont le foyer

très ardent nous permettait de distinguer assez nettement les objets.

Voilà exactement, et sans commentaires, ce que j'ai vu et, ce dont je me souviens.

H.

Ces expériences avaient lieu pendant l'hiver 1889-1890. Comme elles ne présentaient pas la garantie d'un contrôle très rigoureux, je n'en pris pas note au moment même et je ne les publierais pas si elles ne me paraissaient pas confirmer la réalité du phénomène observé dans le cabinet mis sous scellés et être confirmées par lui, et si, *à ce double point de vue, elles ne prenaient, à mes yeux, une très grande importance.*

Pour ma part, je n'hésite pas à déclarer que, malgré un scepticisme, peut-être exagéré, qui hante mon esprit d'un doute obsédant et pénible, toutes les fois que je me torture la cervelle pour examiner cette troublante question, je suis obligé de finir par la même conclusion : *Il paraît impossible que nous ayons été sans cesse victimes d'habiles supercheries, nous sommes obligés de considérer le phénomène comme réel ou tout au moins comme extrêmement probable.*

DARIEX.

LXV. — CAS DU CALVADOS

Les curieuses observations qui vont suivre sont en notre possession depuis bientôt un an ; mais en raison de leur caractère, nous avons cru devoir en différer la publication et attendre que des faits similaires aient déjà préparé nos lecteurs à ne pas les regarder comme absolument impossibles, malgré les conditions dans lesquelles ils ont été observés et les garanties incontestables qu'offre le principal observateur, qui en a pris note sur-le-champ et n'a pu être trompé par un défaut ou par une exagération inconsciente de mémoire.

Après l'étude des phénomènes de ce genre, qu'a faite le célèbre naturaliste *Alfred Russel Wallace* (Voy. *An. des Sc. Ps.* année 1891, pag. 144 et suiv, 241 et suiv, 342 et suiv.); après les expériences du professeur *Lombroso*, publiées dans

ces Annales (année 1891, p. 326 et an. 1892, p. 143) et après nos expériences de mouvements d'objets sans contact, observés à plusieurs reprises dans une pièce mise sous scellés, nos lecteurs ne manqueront pas de les prendre en sérieuses considérations et à l'occasion de nous signaler celles de même nature qui pourraient parvenir à leur connaissance et paraîtraient offrir de sérieuses garanties d'authenticité.

Lettre de M. G. Morice à M. Ch. Richet.

12 Juillet 1891.

Les faits dont j'aurais à vous entretenir se sont passés il y a une quinzaine d'années aux environs de V... Ils sont racontés par le propriétaire même du château, jour par jour, avec la plus entière bonne foi et sans la moindre prétention au merveilleux.

Toutes les personnes habitant ce château, domestiques, précepteur, et toutes les personnes qui sont venues successivement dans ce château, ont toutes été témoins des faits inexplicables qui se sont produits pendant une période de plus de quatre mois.

Ces faits consistaient en bruits de toutes sortes, coups des plus violents, pas précipités dans les escaliers, déplacements d'objets sans contact, cris de femme, etc. Tous les témoins sont connus et existent pour la plupart. Comme je viens de vous le dire, M. de X. (c'est le nom du propriétaire) a raconté ces faits jour par jour, au fur et à mesure qu'ils se produisaient.

Je possède une copie exacte de ce journal qui se compose d'une trentaine de pages. Si vous voulez bien m'y autoriser je pourrai me présenter de votre part chez M. de X.; je lui demanderai quelques renseignements complémentaires, l'adresse de certains témoins que je pourrais interroger et je vous adresserai un compte rendu de ce qui s'est passé, en 1875, au château du T. avec toutes les preuves possibles à l'appui.

M. de X. ayant vendu son château à la suite de tout cela, habite maintenant B...

Je dois partir demain pour passer quelques jours à la campagne, dans les environs de cette ville. Veuillez donc m'écrire le plus tôt possible.

Je serai très heureux si je puis contribuer pour quelque chose au succès de la tâche que vous avez si hardiment entreprise.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués et de ma considération la plus distinguée.

G. Morice.

Lettre de M. de X. à M. Morice.

3 août 1891.

Monsieur,

Le séjour que je fais en ce moment à la campagne m'ayant privé de votre visite, je viens vous écrire ce que je vous aurais dit à B... au sujet des faits sur lesquels vous appelez mon attention.

En principe, mon plus grand désir eût été que personne ne s'occupât de moi ni de ce qui a pu se passer chez moi à l'époque où j'habitais le T... Ayant été témoin de tous ces phénomènes, je n'ai pu en conserver qu'un souvenir peu agréable, vous en conviendrez, et, étant donné les opinions, souvent bien légèrement formulées du monde à ce sujet, je n'en parle qu'à ceux qui ne me paraissent envisager les choses qu'au point de vue le plus sérieux, comme du reste vous le faites, monsieur.

Puisqu'un travail d'un caractère scientifique vous est demandé sur ce sujet je viens à mon tour m'adresser à votre délicatesse pour vous prier de me montrer votre travail avant sa publication, et surtout de taire absolument mon nom, je vous demande aussi de remplacer par X tous ceux qne vous y rencontrerez. Beaucoup de ceux qui furent les témoins de ces phénomènes sont encore en vie, et il serait possible que, par suite d'un sentiment que nous devons respecter en eux, ils ne se soucient nullement de voir leur nom figurer dans

ce récit imprimé. Il n'en est pas de même des notes que j'avais prises à cette époque; j'avais l'autorisation de mes témoins, et ces notes elles-mêmes étaient, dans mon esprit, destinées à rester dans l'intimité de la famille.

Veuillez, monsieur, agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

F. DE X.

EXPOSÉ
DES PHÉNOMÈNES ÉTRANGES DU CHATEAU DE T.

PAR M. G. MORICE
Docteur en droit.

Je serai très heureux si je puis pour une part, quelque modeste qu'elle soit, vous aider à atteindre le but que vous poursuivez dans les *Annales des Sciences Psychiques*.

« Tâchons d'abord de constater les faits, les théories viendront plus tard », nous dit M. Ch. Richet dans sa lettre d'introduction qui figure en tête de cette revue ; c'est en m'inspirant de ces conseils prudents que je me bornerai à exposer les faits dans toute leur simplicité.

Ils se passaient en 1875, au château du T..., en Normandie, habité alors par le propriétaire, M. de X... et sa famille.

M. de X., dont l'honorabilité et l'intelligence ne peuvent être mises en doute par personne, a fait jour par jour, au fur et à mesure qu'ils se produisaient, le récit précis de tous les faits extraordinaires dont il était le témoin, ayant soin d'indiquer quelles étaient les personnes qui chaque jour se trouvaient dans son château. Ces personnes peuvent attester, comme il le fait lui-même, l'étrangeté des phénomènes auxquels elles ont assisté.

C'est d'après ce journal que nous avons l'heureuse chance de posséder, que nous les exposerons. Nous n'ajouterons pas

un mot au récit de M. de X..., nous réservant toutefois de supprimer des détails que nous jugeons moins importants pour ne pas remplir un trop grand nombre de pages de cette publication.

Vers 1835 existait, dans cette commune, un ancien château appartenant à la famille de B.

Cette habitation se trouvait dans un tel état de vétusté que la restauration en fut jugée inutile. Elle fut remplacée par une autre élevée à environ 150 mètres au nord de l'ancienne.

M. de X. en hérita en 1867 et en fit sa résidence.

Au mois d'octobre de cette même année il y eut une série de faits extraordinaires, bruits nocturnes, coups etc., qui après avoir cessé pendant quelques années, nous dit M. de X., dans son journal de 1875, se produisent de nouveau présentement.

De tout temps le château du T... avait passé pour avoir été le théâtre de phénomènes extraordinaires, pour être hanté par des fantômes plus ou moins malfaisants. La famille de X. ignorait tous ces bruits lorsqu'elle en prit possession.

Après quelques mois de séjour certains faits se manifestèrent mais seulement d'une façon intermittente; ce n'est qu'après avoir quitté leur château pour se rendre chez des parents que les faits se produisirent avec le caractère d'intensité et de continuité que nous retrouvons en 1875. Les domestiques mouraient de frayeur et sur leur demande M. et Mme de X. rentrèrent après une absence d'un mois.

Les mêmes faits se renouvelèrent après leur retour, M. de X. fit pendant plusieurs nuits de minutieuses perquisitions mais ne découvrit rien.

Tout rentra à peu près dans le calme au commencement de l'année 1868, les bruits extraordinaires ne se firent plus entendre que de loin en loin et furent moins violents.

A partir de 1870, ils cessèrent complètement.

« Depuis cinq ans, écrit M. de X., nous avions repris notre calme et notre sécurité et nous ne parlions plus de tout cela que lorsque nos parents ou nos amis nous interrogeaient à ce sujet. Aussi notre déception est-elle grande en voyant que de

nouveaux bruits, semblables à ceux de 1867, viennent nous troubler et nous font craindre que le château où nous sommes ne soit destiné à être l'objet d'une série de phénomènes qui en rendraient le séjour impossible.

« Nous sommes en octobre 1875.

« Je me propose de noter ici et de consigner chaque jour ce qui se sera passé dans la nuit précédente. Je dois faire remarquer que *lorsque les bruits se produisaient pendant que la terre était couverte de neige, il n'y avait aucune trace de pas autour du château. J'ai tendu secrètement des fils à toutes les ouvertures : ils n'ont jamais été brisés.* »

Nous laissons donc la parole à M. de X. :

« En ce moment, octobre 1875, notre maison est ainsi composée :

« M. et Mme. de X, et leur fils;

« Monsieur l'abbé *** précepteur;

« Émile, cocher;

« Auguste, jardinier;

« Amélina, femme de chambre;

« Célina, cuisinière.

« Tous les domestiques couchent dans la maison; ils méritent notre plus entière confiance »

Mercredi, 13 octobre 1875.

M. l'abbé *** nous ayant dit qu'il est certain que son fauteuil change de place, nous l'accompagnons, ma femme et moi, dans sa chambre, et nous constatons minutieusement la place occupée par chaque objet. Nous attachons du papier gommé qui fixe au parquet le pied du fauteuil. Nous quittons M. l'abbé; je lui recommande de m'appeler s'il arrive quelque chose d'extraordinaire. A 10 heures moins un quart M. l'abbé entend sur le mur de sa chambre une série de petits coups, assez forts cependant pour qu'ils soient entendus également par Amélina, qui couche dans la chambre en face. Il entend ensuite dans un angle de sa chambre le bruit de l'encliquetage de la roue d'une grosse horloge qu'on remonte, puis un flambeau de métal qui change de place sur sa cheminée, en grinçant; enfin il entend et il croit voir son

fauteuil se promener : il n'ose se lever, et sonne ; j'y vais. Dès en entrant je constate que le fauteuil a changé de place d'au moins un mètre : il est tourné devant la cheminée ; une bobèche placée au pied du flambeau s'est replacée sur le flambeau ; l'autre flambeau a été déplacé et posé de manière à ce qu'il dépasse de plusieurs centimètres le bord de la cheminée. Une petite statue placée contre la glace a été avancée de 20 centimètres. Je me retire au bout de 20 minutes. Nous entendons deux violents coups chez M. l'abbé, qui sonne et qui m'assure que ces coups ont été frappés sur la porte de son cabinet, au pied de son lit.

Jeudi 14 *octobre.* — On entend de violents coups. Nous nous armons, parcourons tout le château : nous ne découvrons rien.

Vendredi 15 *octobre.* — Vers 10 heures, M. l'abbé et Amélina entendirent clairement des pas imitant ceux de Mme de X. et les miens, ainsi que notre conversation. Il leur sembla que nous parcourions le corridor pour rentrer dans notre chambre. Amélina assure avoir reconnu nos deux voix ; puis elle entendit ouvrir la porte de la chambre de Mme de X... et n'en fut pas effrayée, tant elle se persuada que c'était nous. *Nous dormions* et n'avons pas entendu ; mais, à 11 heures un quart, tout le monde est réveillé par une série de très forts coups dans la chambre verte. Auguste et moi faisons une ronde partout, et, pendant que nous sommes dans le salon, nous entendons des coups près de la lingerie. Nous y allons : rien. Nous redescendons. Mme et Amélina entendent traîner un meuble à l'étage au-dessus, où il n'y avait personne. Le meuble semble tomber lourdement.

Samedi 16 *octobre.* — Tout le monde est réveillé par une série de forts coups, vers minuit et demi. Une ronde armée n'amène aucune découverte.

Dimanche 17 *octobre.* — Auguste et Emile gardèrent l'extérieur de la maison. A minuit, M. l'abbé, dont la porte donne sur l'escalier, entend de gros pas qui montent cet escalier sans se presser, passent devant sa porte et vont dans la chambre verte. La porte se referma, et tout fut terminé pour la nuit.

Lundi 18 *octobre.* — Le nombre des témoins a augmenté :

M. l'abbé ***, vicaire de la paroisse, a bien voulu venir coucher ici depuis samedi ; il a très bien entendu les bruits, et il va continuer de passer ici les nuits : il sera donc témoin de ce qu'on entendra encore. Ce soir même arrive Marcel de X... ; il couche au second étage et laisse sa porte ouverte pour mieux saisir la nature et la direction des bruits. Auguste couche dans le corridor près de cette même porte. Vers onze heures, Marcel, qui était éveillé, entend très distinctement une toux de femme, partant de l'angle de la porte de son cabinet de toilette, au pied de son lit. Peu de minutes après, tout le monde est éveillé par le bruit d'une grosse boule pesante, qui descend l'escalier du second au premier en sautant de marche en marche. Après une demi-minute, un coup isolé très violent, puis 9 ou 10 gros coups sourds.

Mardi 19 *octobre*. — M. le curé de M..., sur notre demande, est venu coucher ici. Il a très bien entendu un gros pas qui descendait lentement et lourdement l'escalier, et puis, une demi-minute après, comme la veille, un fort coup isolé partant encore du milieu de l'escalier qui descend au rez-de-chaussée. M. le curé de M... ne doute plus que cela soit surnaturel. Marcel retourne chez lui avec la même conviction. Les bruits ont cessé complètement jusqu'au samedi soir 30 octobre.

Samedi 30 *octobre*. — Tout le monde est éveillé par une série de forts coups.

Dimanche 31 *octobre*. — Nuit très agitée. Il semble que quelqu'un monte, plus rapidement qu'un homme puisse le faire, l'escalier du rez-de-chaussée, en affectant de frapper des pieds. Arrivé sur le palier, cinq grands coups tellement forts que les objets suspendus aux murs se mettent à battre sur leur place. On dirait qu'une lourde enclume ou une grosse poutre a été projetée sur un point des murs, de manière à ébranler la maison ; personne ne peut préciser le point d'où ces coups partent. Tout le monde se lève et se réunit dans le corridor du premier étage. Nous faisons une visite minutieuse, mais nous ne trouvons rien. Nous nous recouchons, mais de nouveaux bruits nous obligent à nous relever. Nous ne pouvons reposer que vers 3 heures.

Mercredi 3 *novembre.* — Dès 10 h. 20 tout le monde est réveillé par des pas bruyants qui montent rapidement l'escalier. Une série de coups fait trembler les murs. Nous nous levons immédiatement. Peu de temps après nous entendons le bruit d'un corps pesant et élastique qui aurait descendu l'escalier du second au premier, en sautant vivement de marche en marche. Arrivé au bas, il continue sa course en glissant dans le corridor et s'arrête au palier. Aussitôt partent deux coups très éclatants, puis un coup formidable, comme d'un maillet de charpentier lancé à tour de bras, sur la porte de la chambre verte. Plusieurs séries de coups sautillants et répétés imitant des pas d'animaux.

Jeudi 4 *novembre.* — Ce soir, au moment où nous montons pour nous coucher, Auguste me prie de venir écouter une longue suite de coups qui se font entendre au second étage où il couche en ce moment. Lorque j'arrive, je n'entends plus rien. Je fais une visite minutieuse du grenier et de la chambre rouge; je laisse la porte de cette chambre ouverte, et je reste dans la chambre en face, dont je laisse aussi la porte ouverte. Auguste et Armand, frère d'Amélina, sont avec moi; nous avons de la lumière. Au bout de 3 minutes, cinq coups parfaitement distincts se font entendre dans la chambre rouge, où personne ne pouvait pénétrer sans être vu et entendu, et de plus, je le déclare, sans être sous le feu de mon revolver, qui ne me quitte pas (tout le monde le sait). A peine suis-je descendu, que cinq autres coups se font entendre de nouveau, très distinctement pour Auguste, faiblement pour moi, qui suis à l'étage au-dessous.

Le *vendredi* 5 *novembre*, M. de X... raconte que toute la nuit ils ont entendu des coups d'une violence extrême, et il note cette particularité que d'un coup à un autre il ne se passait pas une seconde, et que l'un était entendu parfois dans une partie du château et l'autre immédiatement après dans une autre partie. Auguste assure que, sa lumière à la main, il a suivi avec Armand, pas à pas, une série de coups frappés devant lui, sur le plancher du corridor. Les coups sont entrés, malgré la porte fermée, dans la chambre rouge, où il les a suivis. Ils ont cessé à 2 h. 45.

Samedi 5 *novembre.* — A 2 heures, un être quelconque s'élance à toute vitesse dans l'escalier, du vestibule au premier, traverse le corridor, et s'engage rapidement dans l'escalier du second avec un fort bruit de pas qui n'ont rien du pas humain. Tout le monde a entendu : on eut dit deux jambes privées de leurs pieds et marchaut sur deux moignons. On entend ensuite de nombreux et forts coups dans l'escalier et dans la porte de la chambre verte.

Mercredi 10 *novembre.* — A 1 heure, une galopade précipitée dans le vestibule et l'escalier. Un fort coup sur le palier se fait entendre, suivi d'un autre très violent sur la porte de la chambre verte ; durée 2 minutes. Une tempête avec vent, tonnerre, éclairs vient encore rendre la nuit plus affreuse. A 1 h. 20, on clanche la porte de la chambre verte. Aussitôt partent deux forts coups sur la porte, trois dans l'intérieur de la chambre, trois autres sur la porte, et enfin de longs tapotements au second étage, quarante au moins ; durée 2 minutes et demie. A ce moment, tout le monde entend comme nous un cri, comme un long son de corne d'appel qui domine la tempête ; il me semble venir du dehors. Peu après tout le monde entend trois cris aigus : ils viennent du dehors mais se rapprochent très sensiblement de la maison. 1 h. 30, un coup sourd au deuxième étage ; encore un très long cri, puis un second, comme une femme qui appelle au dehors. 1 h. 45, subitement nous entendons trois ou quatre grands cris dans le vestibule, puis dans l'escalier. Nous nous levons tous, et faisons comme toujours une minutieuse perquisition. On se recouche. A 3 h. 20, une galopade se fait entendre dans le corridor. Nous entendons deux cris plus faibles, mais bien dans la maison.

Vendredi 12 *novembre.* — Plusieurs coups se font entendre, puis des cris aigus et forts comme si il y en avait plusieurs. — Autres cris plus plaintifs dans le vestibule. 11 h. 45, trois cris étouffés semblant venir de la cave, puis d'autres plus forts dans l'escalier. A minuit tout le monde se lève : on entend des cris dans la cave, puis dans l'intérieur de la chambre verte, enfin les sanglots et les cris d'une femme qui souffre horriblement.

Samedi 13 *novembre.* — Non seulement nous sommes tra-

cassés la nuit, mais voici que nous le sommes le jour. 3 heures, coups dans l'office de la salle à manger, perquisition inutile; — 3 h. 15, bruits dans la chambre verte : nous y allons, un fauteuil était déplacé et posé contre la porte, de manière à l'empêcher d'ouvrir : nous le replaçons. — 3 h. 40, piétinements dans la chambre de Mme de X... un fauteuil s'y est promené. — Deuxième visite dans la chambre verte : le fauteuil est de nouveau placé de façon à empêcher la porte de s'ouvrir, Mme de X... et Amélina vont avec M. l'abbé dans sa chambre et, devant leurs yeux, la fenêtre du cabinet, qui était bien fermée, s'ouvre. Le vent était du sud et cette fenêtre est au nord. Dans la chambre de Mme de X... un fauteuil a de nouveau changé de place. Dans la chambre de M. l'abbé, la fenêtre, qui était bien fermée, s'est ouverte de nouveau.

Samedi 13 *novembre* (la nuit). — Galopades comme les précédentes, — 13 coups sur le palier, 8 violents sur la porte de la chambre verte ; on clanche la porte, et on la referme rudement. — Minuit 15 minutes, deux cris très forts au palier ce n'est plus le cri d'une femme qui pleure, mais des cris aigus, furieux, maudits, désespérés, des cris de « damnés ou de démons. » Pendant plus d'une heure encore des coups violents se font entendre.

Le journal de M. de X... se poursuit jusqu'au 29 janvier 1876, c'est-à-dire que jusqu'au 29 janvier 1876, chaque nuit, se sont produits des phénomènes de la nature de ceux que nous avons rapportés. On entend parfois des coups d'une violence telle que M. de X... les compare au bruit d'un mur qui s'écroulerait avec fracas. Il est à remarquer que ces bruits se déplacent presque instantanément, c'est-à-dire que le même bruit est entendu dans une partie de la maison et en même temps dans une partie opposée.

Au commencement de janvier M. de X... raconte que chaque matin toutes les personues qui descendaient de leurs chambres étaient suivies jusqu'au rez de chaussée, pas à pas et de marche en marche, par des coups s'arrêtant et repartant avec eux.

Un jour, Mme de X... entendant du bruit dans une chambre, veut y entrer; elle avance la main droite pour prendre la clan-

che de la porte et ouvrir brusquement; la clef sort de la serrure et vient la frapper à la main gauche. Le coup était assez fort pour que la place fût encore sensible et visible deux jours après.

Une autre fois, M. le curé de St-... est venu coucher au château. Il a entendu comme le bruit d'un animal ayant des planchettes sous les pieds, qui serait entré de la chambre voisine dans la sienne, aurait grimpé sur la table de nuit, pour de là passer sur son oreiller, s'introduire dans son lit et s'arrêter à la hauteur de son coude gauche. M. le Curé avait de la lumière, et était parfaitement éveillé; il n'a rien vu.

M. de X... se décide à demander à l'Évêque de son diocèse l'autorisation de faire procéder aux exorcismes. L'évêque envoie au château un religieux prémontré qui fait les exorcismes. A partir de ce moment les phénomènes ont cessé. Nous sommes au 29 janvier 1876, et jusqu'à cette date, depuis le commencement d'octobre 1875, M. de X... a eu chaque jour, à de rares exceptions près, des phénomènes surnaturels à enregistrer.

« Il y a, dit Euler, des gens qui ne veulent rien croire ni admettre que ce qu'ils voient de leurs yeux et touchent de leurs mains : voilà un égarement qui arrête bien des gens dans la connaissance de la vérité; pourvu que les preuves soient suffisantes, on est obligé de les reconnaître. »

Eh bien! je crois que les preuves sont ici largement suffisantes. J'estime qu'après les nombreux et sérieux témoignages des phénomènes dont nous venons de parler, il est impossible d'en nier l'existence, à moins de refuser aux sens le pouvoir de nous faire connaître la vérité.

M. et Mme de X..., le précepteur de leur fils, leurs domestiques, tous ceux qui ont passé un ou plusieurs jours dans le château, ont été témoins des faits rapportés. Ils affirment avoir vu ou entendu, parce qu'ils ont vu ou entendu. Rejeter leurs affirmations c'est nier le principe du témoignage comme moyen d'arriver à la certitude, ce qui serait le renversement à la fois de tous les principes de sociabilité, de législation et d'histoire.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de ma haute considération. G. MORICE.

Lettre de M. de X. à M. Morice.

6 août 1891.

MONSIEUR,

J'ai pris connaissance du travail que vous m'avez adressé et qui est le résumé complet, bien qu'abrégé, des notes que vous avez entre les mains.

Vous terminez votre récit par quelques réflexions fort justes, qui sont bien le reflet de mes propres impressions et qui, en pareille matière, s'imposent à tout homme de bonne foi qui a quelque souci de la logique et de la vérité.

Je vous prie, Monsieur, de bien vouloir agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

F. DE X.

Un de mes amis intimes, M. le Cte de la M., m'avait, il y a plusieurs années, entretenu des phénomènes étranges du château du T. dont il tenait le récit d'un de ses cousins M. de G., lequel avait eu l'occasion d'en être témoin. Ce dernier lui aurait dit que parfois des chevaux, en passant devant le château, avaient paru très effrayés et s'étaient arrêtés net, refusant d'avancer et ne se décidant à continuer leur route qu'après que le cavalier ou le conducteur était descendu, les avait pris par la bride et conduits ainsi jusqu'à une certaine distance du château.

Ne pouvant avoir le témoignage de M. de G., absent de France depuis plusieurs années, nous priâmes M. Morice de nous renseigner à ce sujet. Voici sa réponse :

Lettre de M. Morice.

Caen, 23 septembre 1891.

CHER MONSIEUR,

Je ne connais pas les faits dont vous me parlez. Ce que je sais c'est que parfois, dans les écuries du château, les chevaux semblaient avoir peur et que le matin on les trouvait quel-

quefois couverts de sueur, comme s'ils avaient fait une longue course. Je me propose d'écrire à ce sujet à M. de X..., et je lui demanderai en même temps si les faits qui vous ont été rapportés par M. le Cte de la M... sont bien exacts.

Je vous communiquerai sa réponse aussitôt qu'elle me sera parvenue.

La bonne foi de M. de X. est à l'abri de tout soupçon; néanmoins, si vous pensiez qu'il soit bon d'avoir les attestations de quelques-uns des domestiques, peut-être pourrais-je me les procurer.

Je suis, mon cher Docteur, tout à votre disposition, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

G. MORICE.

Lettre de M. de X... à M. Morice.

MONSIEUR,

Ayant dû faire, la semaine dernière, un court voyage à Caen, j'avais espéré que mes affaires m'auraient laissé le temps d'aller vous porter une réponse verbale, au sujet du renseignement que vous m'avez demandé.

N'ayant pu exécuter ce projet, je vous adresse aujourd'hui, par cette lettre, ce que je vous aurais dit si j'avais eu le plaisir de vous voir.

Dans ce que vous a écrit M. le Dr Dariex, il y a un peu de vrai, mais il en est de cela comme de tous les récits qui ont trait à des faits qui n'ont pas été observés par la *personne même qui les rapporte*.

Au cours de mes observations personnelles, je n'ai rien vu qui pût être le sujet du récit de M. de la M... Je sais seulement qu'avant mon séjour au T..., le fermier trouvait quelquefois ses chevaux effrayés et agités jusqu'à être en sueur, par des coups qui se faisaient entendre dans l'écurie; mais cela remonte par conséquent à 25 ou 30 années.

Comme je suis le premier à n'admettre comme vrai que ce que *je vois*, ou ce qui m'est rapporté par un témoin *absolument*

sûr, je n'insiste pas davantage sur ce fait, sa réalité et sa nature.

Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

F. de X...

Le récit qui nous a été fait, bien que venant d'un homme très intelligent, très instruit et doué d'une mémoire très fidèle, n'était pas de première main, et, comme cela arrive fréquemment dans les narrations faites après coup, il a pu s'y glisser des exagérations dont M. de la M... a été le fidèle écho ; cependant, comme le dit fort bien M. de X..., il semble qu'il y ait du vrai, et il était utile de s'arrêter un peu sur ce curieux détail.

Dariex.

Lettre de M. Morice.

Caen, le 7 novembre 1891.

Si je n'ai pas répondu de suite à votre lettre du 27 octobre, c'est qu'avant de le faire je voulais voir M. de X... et lui soumettre vos différentes observations.

M. de X... m'a affirmé que toutes les fois que les phénomènes se produisaient, il avait bien soin de s'assurer de son personnel ; que presque toujours d'ailleurs lorsqu'il se levait la nuit, il rassemblait tout son monde autour de lui.

En outre, les conditions de durée, d'intensité et de variété des faits, sont la meilleure réponse aux objections, qui ne pourraient être faites que de parti pris.

Les phénomènes qui ont été remarqués il y a quinze ans s'étaient déjà produits 7 ou 8 années auparavant, et tous les domestiques avaient été changés dans l'intervalle de ces deux dates. A cette dernière époque, les faits se sont produits presque quotidiennement depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de janvier. Est-il vraisemblable qu'un homme intelligent, jeune et énergique ait pu être aussi longtemps la dupe d'un simple farceur ?

Chacun savait que M. de X..., qui n'a jamais montré la

moindre défaillance dans ces différentes circonstances, avait toujours son revolver sur lui. Il eût donc fallu un intérêt bien puissant et inexplicable, pour que quelqu'un risquât sa vie à ce point.

Je vous parlais aussi de l'intensité des faits ; ils étaient tels, me disait l'autre jour M. de X..., que son fermier, qui habitait à 500 mètres du château, entendait très distinctement des bruits qui se produisaient dans le château.

Quant à la variété de ces mêmes faits, vous la connaissez aussi bien que moi ; je vous ferai remarquer simplement que ces faits se produisaient parfois au même moment au deuxième étage et au rez-de-chaussée, à une extrémité d'un long corridor et à l'autre.

Maintenant il est parfaitement certain que les phénomènes ont cessé après les exorcismes. Je connais le prêtre qui a procédé à cette cérémonie religieuse. Lorsqu'il arriva au château, tout rentra dans le calme ; il n'entendit, ne vit rien. Un soir cependant, comme il était assis auprès de M. de X..., près d'une cheminée, il sentit son fauteuil très fortement secoué. Le lendemain il procédait à la cérémonie, et tout fut fini.

Veuillez agréer, mon cher Docteur, l'expression de mes sentiments dévoués et les plus distingués.

G. Morice.

SUPPLÉMENT

AU

MÉMOIRE SUR LA CLAIRVOYANCE [1]

PAR Mme HENRY SIDGWICK

PREMIÈRE PARTIE

Voici trois cas qui, s'ils eussent été reçus à temps, auraient trouvé leur place dans l'étude sur les preuves de la clairvoyance, qui a paru précédemment.

Les deux premiers appartiennent à la classe des cas où la cause première de l'impression anormale paraît être une crise dans la vie de « l'agent » et où le « percipient » ne cherche ni n'attend aucune communication, mais où cependant l'agent se montre au percipient dans son état actuel, comme s'il était là. Un de ces cas est celui d'une apparition ou vision d'un ami au moment de sa mort; il rappellera au lecteur l'expérience de Mme Paquet. Dans le second, le percipient voit son frère, ou rêve de lui, dans un moment où celui-ci est dans une grande excitation, et il y a là quelque ressemblance avec la vision que M. See eut de son père.

Dans le troisième cas, il semble qu'il n'y ait action que du côté du percipient, les personnes vues ne subissant aucune crise spéciale, aucune excitation quelconque. Il est à rapprocher des expériences faites avec « Jane ».

L'auteur du récit suivant, que j'appellerai M. D., est un avocat que connaît beaucoup un de mes amis qui le considère

(1) Voyez plus haut, *Ann. des Sc. Psych.*

comme un témoin particulièrement bon, et j'ai une entière confiance dans ce jugement. Il désire que son nom ne soit pas publié par crainte de déplaire aux parents du défunt.

4 juillet 1891.

Le fait que je vais raconter arriva le matin du 8 juillet 1858, A cette époque, j'étais, depuis quelques années déjà, associé et en relation très intime avec M. X. Y. Comme cela peut avoir quelque importance pour la suite du récit, je dirai d'abord que, six ou sept mois avant la date susdite, le médecin qui soignait X. Y. m'avait dit qu'il souffrait d'une angine de poitrine et que suivant toute probabilité sa mort serait subite. Le docteur, qui était notre ami commun, me dit en même temps de ne jamais faire allusion à ce danger dans mes conversations avec le malade. Depuis ce jour jusqu'au 8 juillet, X. Y. paraissait être dans un état normal de bonne santé.

Dans la soirée du 7, je restai longtemps dans sa chambre à causer sur différents sujets, des affaires qui ne se rapportaient pas à lui directement. Il était bien et de bonne humeur.

Il faut maintenant que je dise comment était ma chambre à coucher. Elle n'avait qu'une fenêtre près de la tête du lit et dans le mur le long duquel j'étais couché. La jalousie n'était pas tout à fait baissée. Cette nuit-là, ou plutôt le matin du 8, je m'éveillai avec un sentiment de crainte ou de détresse. Il faisait jour, et la lumière arrivait à travers les lames de la jalousie sur le parquet; et là, dans cette lumière qui était tout à fait suffisante, j'eus la vision de X. Y. Il gisait sur le parquet dans son vêtement de nuit, les genoux relevés, les mains rejetées en arrière, la paume en l'air. Il était d'une pâleur absolue, la mâchoire tombante. C'était X. Y. mort. Je poussai un gémissement assez fort qui éveilla ma femme; elle me prit par le bras et me secoua, me demandant ce qu'il y avait. J'étais appuyé sur mon coude, regardant par terre l'apparition. Je répondis : « Je vois X. Y. mort sur le parquet. » Et comme je parlais, la vision s'évanouit. Ma femme dit : « Oh ! vous rêvez ! » Je me rappelle que j'avais demandé moi-même : « Est-ce que je rêve ? » avant que ma femme me secouât et pendant que la vision était distincte. Les pieds du fantôme étaient du côté de la fenêtre, et sa figure était tournée presque en face de moi et du côté de la lumière.

Je me rendormis bientôt. Quand je m'éveillai, chose curieuse, j'avais oublié l'incident, et ma femme n'y fit pas allusion.

J'allai aux bureaux, et, aussitôt que j'y arrivai, on m'appela pour une affaire pressante. Les bureaux étaient contigus à la maison de X. Y. Je rentrai vers 11 heures, ayant été absent environ une

heure. Le clerc me dit que la femme de ménage de X. Y. était inquiète, n'ayant pu obtenir de réponse en frappant à la porte. Aussitôt la vision du matin me revint à l'esprit, et je dis tout de suite au clerc d'aller chercher une échelle et de monter par la fenêtre, qui n'était pas très haute. Le clerc monta, et éprouva sans doute une grande secousse, car en descendant il faillit tomber de l'échelle. Il me dit qu'il venait de voir X. Y. étendu sur le parquet.

Il prit un grand marteau à casser le charbon et força la porte. J'entrai dans la chambre avec lui. Sur le plancher gisait le corps de X. Y. exactement dans l'attitude, la position et le costume de la vision que j'avais eue. C'était la reproduction exacte de cette vision. Il avait dû se lever, tirer à moitié sa jalousie, et, se sentant en proie à une attaque d'angine, il avait essayé de se verser de l'ammoniaque dans un verre qui se trouvait sur sa table de toilette; mais en faisant cet effort, il était tombé à la renverse, mort. Sa femme de ménage me dit que c'était son habitude de se lever avec le jour et de tirer sa jalousie.

Est-il possible de prétendre que l'intensité de la pensée d'un homme à l'agonie puisse produire l'effet que j'ai décrit? Son héritier légitime était un homme pour qui il éprouvait la plus grande animadversion, tandis qu'il avait un neveu qu'il affectionnait vivement. Il avait une grande fortune et aurait tout laissé à ce neveu favori. Le jour de sa mort, en cherchant dans ses papiers, on trouva un testament qu'il avait commencé dans ce but.

Aussitôt après la découverte du corps, je rentrai à la maison, et à peine aperçus-je ma femme que je lui dis : « X. Y. est mort! » « Oh! répondit-elle, le rêve de cette nuit, comme c'est singulier! »

J'ai pensé à tout cela pendant bien des années, j'ai discuté là-dessus avec bien des gens, mais n'ai jamais pu arriver à une solution raisonnable de la question.

Depuis le jour de l'évènement jusqu'à maintenant, j'ai toujours été certain que cela n'a pas été un rêve. Je veux dire que je n'ai pas été inconscient depuis le moment où j'ai ouvert les yeux et où j'ai vu l'apparition. Le sentiment de détresse éprouvé en me réveillant était indescriptible. C'était quelque chose comme le sentiment qu'on a quand on est réveillé en sursaut et qu'on se trouve en face d'un spectacle terrible. Voilà trente-trois ans maintenant que cela s'est passé, et chaque détail est encore aussi clair dans ma mémoire que si la chose avait eu lieu hier.

Mme D. rend compte de l'incident ainsi qu'il suit :

24 juillet 1891.

Je me rappelle parfaitement la vision ou le rêve au sujet duquel M. D... vous a écrit. Quand il me réveilla et me le raconta d'un air

de grande détresse, je lui dis « Oh ! vous rêvez ! » — « Non, répondit-il, je ne dors pas. Regardez par terre : je vois X. Y. étendu là, très-distinctement juste dans cette raie de lumière. » « Naturellement je ne voyais rien, et nous n'en reparlâmes pas jusqu'au moment où, en rentrant, il me dit ce qui était arrivé, et alors je m'écriai : « Oh ! quel rêve ! »

M. D., en joignant cette lettre à la sienne, écrit :

Vous trouverez ci jointe une lettre de ma femme racontant ce qu'elle se rappelle de l'évènement. Son récit que je viens de lire diffère légèrement du mien, mais, après un intervalle de trente-trois ans, il ne faut pas s'en étonner. Je crois que je dois m'être servi des termes qu'elle dit, tant ils semblent s'être bien gravés dans sa mémoire. Mon impression est que la vision s'est évanouie pendant que je parlais, mais naturellement j'ai pu avoir fini de parler, avant qu'elle devînt tout à fait invisible.

Nous avons demandé à M. D. si l'on pouvait avoir le témoignage de quelqu'un ayant vu le corps quand on l'a découvert. Il nous a répondu :

Il y a si longtemps de cela que presque tous ceux qui ont connu le fait sont morts. Le clerc qui est monté à l'échelle et est entré ensuite dans la chambre avec moi est mort depuis vingt ans. La femme de ménage est morte depuis longtemps. Le docteur, à qui j'ai souvent parlé de la chose, est mort il y a cinq ans. J'ai cru qu'il pourrait y avoir encore quelque personne vivante se souvenant de l'incident de l'échelle et des autres circonstances... mais jusqu'à présent je n'ai trouvé personne.

Dans le registre de Somerset House nous avons trouvé que M. X. Y. mourut le 5 juillet 1858 et non pas le 8 juillet. La mort fut enregistrée le 8. Il y a donc une légère erreur dans le rapport de M. D., mais cela est sans conséquence puisque son souvenir de la date de la vision dépend naturellement de son souvenir de la date de la mort. Un ancien livre de caisse et d'autres documents en possession de M. D. qui ont été examinés depuis, confirment le fait que la mort a eu lieu le 5.

Le 5 juillet 1858 était un lundi, et M. D. écrit à ce sujet :

Il m'est certainement sorti de la mémoire que, le jour de ma der-

nière conversation avec lui a été un dimanche. J'allais souvent le voir le dimanche, je restais avec lui sans doute une heure. Il était tard dans l'après-midi; je me rappelle maintenant très nettement la scène, et je suis sûr que nous ne causions de rien qui lui fût personnel, car le jour suivant, après la découverte du corps, je me souviens de m'être remémoré notre entrevue avec l'intention de trouver une raison pour un incident aussi singulier que cette vision. Je crois que je puis dire d'une façon aussi certaine que, entre le moment où le docteur Z... m'avertit du genre de sa maladie et le jour de la mort, c'est-à-dire une période de plusieurs mois, je ne causais jamais avec X. Y. ni de sa maladie, ni de sa mort, ni de rien d'autre que des affaires de notre association et des lieux communs de conversation.

On remarquera dans ce cas que la manière dont la vision se présenta eut quelque chose de particulier. Il y eut une sorte d'économie d'hallucination, la fenêtre réelle et le plancher dans la chambre du « percipient » servant à représenter la fenêtre et le plancher de la chambre de l' « agent », et la position du corps de celui-ci étant la même par rapport à ces deux choses. Cependant nous avons le droit, je crois, de comprendre ce cas parmi ceux de clairvoyance télépathique, parce que la position et l'attitude inaccoutumées et invraisemblables du mort ou du mourant furent perçues exactement. Des cas comme celui-là montrent que la perception clairvoyante ne peut être expliquée par la simple supposition d'un changement dans la position d'où l'esprit du sujet conçoit le monde externe.

Dans le cas suivant, il semble que le transport du sujet au milieu des évènements qu'il décrit soit plus complet sans doute, parce qu'il était moins complètement éveillé et alors moins vivement conscient de ce qui l'entoure.

Le cas nous vient de la Branche Américaine de la Société. L'évènement arriva en 1873, et nous avons des récits écrits quelques mois après, et d'autres écrits tout récemment. Au risque d'ennuyer le lecteur, j'ai cru devoir les donner tous. Ils s'éclairent mutuellement et leur concordance générale nous garantit de leur exactitude; on remarquera cependant qu'un des nouveaux narrateurs parle d'une exactitude dans la coïncidence qui n'a jamais été prouvée. On retrouve là cette tendance signalée par M. Gurney que notre mémoire a de

simplifier et qui la rend particulièrement sujette à l'erreur.

Une lettre adressée à un journal dont est tiré l'article suivant amena une correspondance entre M. Harlow S. Galet, étudiant en philosophie et membre de la Société, et l'agent et le sujet.

J'habitais Wallingford à cette époque. Mon aide principal était un jeune homme nommé Frédéric Marks, un gradué de l'école scientifique de Yale. Frédéric avait un frère nommé Charles, qui habitait alors l'État central de New-York, près du lac Oneida. Un jour qu'il pleuvait, l'après-midi, Frédéric monta dans sa chambre pour s'étendre et paresser. Une heure environ après, il descendit, disant qu'il venait de voir son frère Charles, dans une vision, croyait-il, car il n'avait pas eu conscience d'avoir dormi. Charles était dans un petit bateau à voile, et avait avec lui un compagnon qui était assis à l'arrière. Il faisait une forte tempête, car les vagues étaient énormes. Charles se tenait à l'avant, étreignant le mât avec un de ses bras, tandis que de l'autre il saisissait le beaupré qui s'était brisé. Sa position dangereuse effraya tellement Frédéric qu'il s'éveilla ou que la vision disparut. Dans sa famille on pensa qu'il s'était endormi inconsciemment et qu'il n'avait fait que rêver.

Cependant, trois ou quatre jours après, Frédéric reçut une lettre de Charles racontant une aventure qu'il venait d'avoir sur le lac Oneida. Le matin du jour en question, lui et un camarade allèrent au lac, louèrent un bateau, et mirent à la voile. Comme le temps était beau, ils descendirent le lac jusqu'à l'île Frenchman, à une distance d'environ 20 milles.

L'après-midi, comme ils retournaient, une tempête furieuse s'éleva. Charles s'occupa de vider l'eau, pendant que son compagnon tenait le gouvernail. Au plus fort de la tempête, le beaupré se cassa. Charles, voyant le danger, sauta à l'avant du bateau, et, saisissant le mât d'une main, le beaupré de l'autre, essaya d'amarrer celui-ci. Ils réussirent à empêcher le bateau de couler jusqu'à ce qu'il vînt échouer. Ils sautèrent dans l'eau et atteignirent le bord sains et saufs.

Le lac Oneida est à 300 milles environ de Wallingford, et, en tenant compte de la différence de l'heure, on trouva que l'accident et la vision ou le rêve de Frédéric devaient avoir eu lieu à la même heure, peut-être à la même minute. Les tempéraments et les caractères de ces deux frères sont dissemblables, et aucune affinité particulière ne paraît exister entre eux. Frédéric habite maintenant Sainte-Anna (Cal.) et Charles la ville de New-York.

B. Bristol.

Short Beach.

M. Frédéric Marks écrit à M. Gale ce qui suit :

Santa-Anna-Los-Angeles Co, Cal., 18 mars 1889.

L'incident que vous me demandez de vous raconter arriva il y a quinze ou seize ans et ne m'était pas revenu à l'esprit avant la réception de votre lettre.

J'étais alors étudiant à New-Haven. J'étais rentré à la maison et monté dans ma chambre. Je m'étais assis sur mon lit, et bientôt après je m'étais laissé tomber sur mon oreiller. Je ne pense pas m'être endormi, et il ne me semblait pas non plus être tout à fait éveillé, lorsque je crus assister à une grande tempête de vent et de pluie. Puis j'aperçus un petit bateau à voile prêt de sombrer au milieu de ces masses d'eau déchaînées. Deux jeunes gens s'y trouvaient, l'un essayant de gouverner et diriger le bateau, l'autre semblant vouloir rejeter l'eau et manœuvrer les voiles. L'un des deux, dans le moment du plus grand péril, essaya d'arracher la voile du mât. J'aperçus distinctement la figure de mon frère avec une expression que je vois encore. Le bateau se redressa et fila. Je vis un rivage bas vers lequel il se dirigeait. Le bateau diminuait comme s'il approchait du bord, et la conscience me revint, et, rêve ou vision, tout s'effaça. L'autre personne dans le bateau, je l'appris ensuite, c'était Arthur Bloom, un camarade de chambre de mon frère.

F. A. Marks.

P. S. — Si j'ai négligé de dire que, plusieurs jours après l'incident raconté ci-dessus, je vis dans un journal que « Charles Marks et Arthur Bloom avaient été sur le point de se noyer pendant une tempête sur le lac Oneida », c'est avec intention, et parce que je pensais que par votre correspondance avec mon frère vous deviez avoir tous les renseignements désirables.

M. Charles Marks écrit :

5, Leonard place, Albany. N.-Y, 31 mars 1889.

J'ai reçu votre lettre du 22. En réponse, je joins ici à la mienne les récits ou lettres de moi et de mon frère qui furent publiés dans le journal local environ trois mois après que l'évènement eut lieu. Je ne vois rien à y ajouter; seulement, en réponse à cette question : « Avez-vous su que votre frère croyait vous voir en ce moment? » je répondrai qu'autant que je me rappelle, je n'ai pas eu conscience que mon frère me voyait. Je crois que toute ma pensée, toute mon attention était occupée par ce que je faisais, lorsque, me levant sur le banc, j'essayais de baisser la voile, à cet

instant où mon frère me vit lui apparaître. Connaissant les habitudes de mon frère (c'est un homme exceptionnellement fort et bien portant), j'aurai dit qu'à ce moment il devait dormir, car avec sa robuste constitution, quand il en a envie, il peut s'endormir presque instantanément pendant le jour, et assez souvent il se livre à la sieste l'après-midi. Pendant son séjour à Vallingford, il était étudiant à l'École scientifique de Yale (Sheffield).

C. R. Marks.

Voici maintenant le récit publié par l'*Oneida Circular* du 19 janvier 1874 :

UN PÉRIL ET UNE VISION

Peut-être nos lecteurs se rappellent-ils le récit donné dans le « Circular » d'une terrible tempête où deux de nos jeunes gens se trouvèrent en danger de mort, dans une excursion sur le lac Oneida. Leur aventure semble avoir éveillé l'intérêt dans l'autre monde aussi bien que dans celui-ci. Du moins, un frère d'un des voyageurs habitant Wallingford, à 200 milles du lac, par une sorte d'illumination mystique, les vit dans le moment critique de leur aventure. Pensant que la réalité et la vision méritaient d'être confrontées, nous avons obtenu des deux frères les détails suivants de l'évènement :

LE PÉRIL

Par un beau jour d'octobre, Arthur Bloom et moi nous faisions voile sur le lac dans une petite barque, nous dirigeant vers l'ile Frenchman, où nous passâmes la nuit. Quand nous nous éveillâmes le lendemain matin, un vent fort soufflait, les nuages étaient noirs et menaçants et le lac était plus orageux que je ne l'avais jamais vu. Nous considérions comme impossible de naviguer sur une eau si agitée et nous étions décidés à attendre que le vent tombât; mais, dans la matinée, un bateau portant deux hommes arriva du continent d'un endroit éloigné d'environ un mille. Comme ils débarquaient près de nous, nous demandâmes à l'un d'eux, qui paraissait être un vieux marin, son opinion sur notre bateau. Il le trouvait un peu petit, mais il dit qu'il lui paraissait bien fait, et que s'il était à lui, il irait avec où il lui plairait. C'en était assez pour nous. Il est vrai que nous ne savions guère, ou pas du tout, naviguer à la voile, et nous avions devant nous, pour aller jusqu'à notre station de Joppa, un voyage de 18 milles sur le lac. « Mais qu'importe ! nous disons-nous, nous n'aurons jamais une meilleure occasion d'ap-

prendre. » Donc, pour commencer notre expérience, nous fîmes voile pour une petite île à un quart de mille de là. Ayant très bien réussi, nous nous décidâmes à entreprendre le retour à la maison. Au moment de partir, notre hôtelier nous serra les mains et nous demanda si nous étions bons nageurs. Sur notre réponse que nous croyions bien l'être, il nous dit, pour nous encourager, que « si nous n'avions pas froid aux yeux, tout marcherait bien »; en même temps, il était d'avis que décidément il fallait renoncer à l'aventure. Au moment du départ, qui eut lieu à 3 heures moins un quart, il nous sembla que le vent avait molli un peu; aussi nous laissâmes la voile presque entièrement déployée, désirant, si c'était possible, arriver à l'autre bout du lac avant la nuit. Voici quelles étaient nos positions : Arthur était à l'arrière, tenant le gouvernail et tendant la voile; moi, j'étais couché à l'avant, tenant les drisses et prêt à tout faire, comme d'agréner, carguer la voile, et passer d'un côté du bateau à l'autre, suivant le roulis ou les déplacements de la voile.

Nous nous éloignâmes de la côte de l'île vers laquelle nous dérivions et où l'eau était relativement calme; mais quand nous arrivâmes là où l'on commençait à sentir toute la force du vent, nous vîmes bientôt dans quel mauvais pas nous étions tombés. Le petit bateau était entraîné avec une vitesse terrible, faisant jaillir de ses flancs des nappes d'écume; et cependant, nous savions que les vagues étaient peu de chose relativement à ce qui nous attendait au milieu du lac. Nous n'avions pas à choisir où aller : nous n'avions qu'une chose à faire, aller en avant, directement dans le sens du vent qui nous emportait vers l'extrémité supérieure du lac, à 18 milles de là. Nous nous taisions, chacun absorbé dans ses pensées, préparé aux pires évènements. Pour nous achever, il se mit à pleuvoir, et le vent, au lieu de diminuer, augmentait évidemment. Nous avions fait 2 milles quand je tressaillis en entendant Arthur crier : « Attention à la voile! », elle venait de changer de côté. Je me couchai pour la laisser passer au-dessus de moi, et je me jetai de l'autre côté pour contrebalancer l'effet de la voile. Tout cela est vite dit, mais parut prendre du temps. Quand au fond du bateau j'entendis et je sentis le clapotis des vagues qui entraient, un instant j'eus l'impression qu'Arthur était déjà dans l'eau et que ce serait bientôt mon tour. Mais, en regardant autour de moi, je vis qu'il était encore à sa place, et aussi que nous avions embarqué une quantité considérable d'eau. La première chose à faire était de carguer la voile et vivement. Je défis les drisses, mais la voile ne voulait pas descendre : elle était retenue en haut par un misérable chevillot. Dans l'excitation du moment, je sautai sur le banc, risquant absolument de faire chavirer le bateau, et j'abattis la voile aussi bas que possible, ce qui lui laissa une hauteur de six pieds. C'était encore dangereux, car le balant de la voile était distendu et formait un

grand sac. J'y remédiai en coupant les anneaux de la partie inférieure et remontant la vergue inférieure. Alors, en agrenant beaucoup, ça ne marchait pas trop mal. Nous exprimâmes notre confiance en Dieu et le désir de nous concilier ses faveurs, d'accepter la leçon qu'il pourrait nous donner. Peu à peu, le courage nous revint, et nous nous amusâmes beaucoup pendant le reste du voyage, particulièrement les 5 ou 6 derniers milles, quand nous passâmes rapidement devant les maisons et les petites villes de cette rive du Nord, si belle. Il y avait aussi pour moi un côté comique à l'aventure : Arthur, qui gouvernait avec un gros aviron, ne pouvait bouger de sa position sans danger; à chaque minute l'eau lui arrivait par derrière, remplissait son pantalon, et refroidissait son enthousiasme. Le débarquement fut tout à fait curieux.

Il faisait presque noir quand nous voulûmes aborder là où nous supposions qu'était la maison. Bientôt nous nous trouvâmes au milieu d'une mer d'écume; puis arriva une énorme embardée, suivie d'un choc violent qui nous jeta presque hors du bateau. Ensuite un second choc. Nous sautons dans l'eau et hâlons le bateau hors des vagues. Nous courons à Joppa, qui était à près d'un mille de là où nous avions atterri, le cœur plein de reconnaissance d'avoir échappé à une mort terrible, sans autre dommage plus grave que des vêtements mouillés. Il était six heures moins un quart quand nous abordâmes; de sorte qu'il nous fallut juste trois heures pour monter le lac, c'est-à-dire parcourir la même distance qui la veille nous avait demandé sept grandes heures, à la descente.

CHARLES R. MARKS.

LA VISION

W. C., 14 janvier 1874.

Cher H., — Vous me demandez le récit exact de mon rêve. Le voici : Une après-midi d'octobre, étant fatigué, j'étais allé me coucher pour me reposer. Je ne restai pas sur le lit plus de quelques minutes, mais j'eus le temps de rêver que j'étais près d'une grande étendue d'eau. Je compris que c'était le lac Oneida. Le vent soufflait avec violence, et les vagues étaient excessivement hautes. Tandis que je me tenais près de ce lac, je me sentais une grande envie de dormir, mes yeux étaient lourds et se fermaient d'eux-mêmes. Il me fallait faire un effort pour les tenir ouverts : j'étais comme sous l'influence d'un cauchemar, luttant pour me lever et n'y réussissant qu'à moitié. L'obscurité m'envahissait. Tout à coup, comme le vent faisait rage et que les vagues semblaient rouler les unes par-dessus les autres, un petit bateau m'apparut, violemment entraîné par la tempête. Pour l'instant il paraissait sur

le point d'être perdu. Il semblait être à la merci des vagues, car elles s'élevaient bien au-dessus de lui et le cachaient presque de temps en temps. Il y avait deux personnes pour manœuvrer : — l'une à l'arrière; *l'autre essayant d'abattre la voile!* Leur situation était critique. En cet instant un sentiment d'horreur me saisit : je venais de reconnaître que l'homme que je voyais se dressant de toute sa hauteur près du mât et luttant avec la voile, c'était mon frère Charles. L'homme qui était à l'arrière, je ne le reconnaissais pas. Au moment du plus grand danger, quelque chose, — je ne puis guère dire quoi — je n'ose pas appeler cela une apparition — me donna l'impression que des êtres bienveillants s'intéressaient aux voyageurs et veillaient sur eux.

L'émotion qui me secoua en voyant mon frère ne me permit pas de dormir longtemps. A mon réveil je me sentis troublé, et je pensai à écrire immédiatement à Charles, le suppliant d'être prudent. Ensuite, me disant que ce n'était qu'un rêve, je ne pensai plus à écrire, mais je racontai à Frank Smith que j'avais eu un rêve inquiétant au sujet de Charles. Trois ou quatre jours après cette vision, je reçus une lettre de Mme Mallory, me faisant un récit de l'aventure de Charles, quand il revint à la station de Joppa.

Cette lettre confirmait le rêve; et la coïncidence du temps et des circonstances me fit une profonde impression, bien que je fusse incapable alors, et que je le sois encore, de constater l'identité du moment de ma vision avec celui du danger décrit exactement dans la lettre de Mme Mallory (cependant la lettre vint assez vite pour rendre certain que le danger et la vision furent presque, sinon exactement, *simultanés*).

La dernière fois que je suis allé à O. C., j'ai raconté mon rêve à Charles, et il correspondait si bien aux faits, que nous avons été tous deux convaincus qu'il y avait eu quelque télégraphe spirituel pour me faire voir son danger. Peut-être qu'à ce terrible moment où il luttait avec la voile il pensa à moi et à sa mère, qui était aussi à Wallingford, et que les anges se servirent de cette pensée pour me faire voir, dans mon demi-sommeil, sa dangereuse situation, tout en me faisant comprendre qu'ils avaient soin de lui. Je ne vois pas quelle meilleure explication l'on pourrait suggérer.

FRÉDÉRIC A. MARKS.

Il n'est pas nécessaire de donner ici l'article et la lettre de Mme Mallory publiés dans l'*Oneida Circular* le 27 octobre 1873. Ils contiennent un court récit de l'aventure concordant avec le précédent.

M. B. Bristol a écrit à M. Hodgson, le 24 février 1890, pour lui raconter encore cette vision. Il dit : « Une averse d'été

nous avait fait rentrer à la maison. Frédéric monta dans sa chambre, etc... Le rêve, ou la vision, s'évanouit, et il descendit n'étant pas sûr d'avoir dormi. Le soir du même jour, quand toute la famille fut réunie, on discuta sur ce sujet assez longuement. L'opinion générale était que ça n'avait été qu'un rêve. » Je cite ce passage pour faire voir que M. Bristol pense que la vision a été discutée avant qu'on eût reçu les nouvelles de l'aventure.

On peut se demander si « une averse d'été » — assez forte suivant les souvenirs de M. Bristol pour faire rentrer tout le monde à la maison — peut avoir suffisamment ressemblé à la tempête pour avoir produit une communauté d'idées entre les frères, et facilité la communication télépathique.

M. Bristol ajoute à propos des deux frères : « Tous deux sont des hommes d'un caractère élevé, et tous ceux qui les connaissent ne douteront jamais de leur véracité.

Je passe au troisième cas d'une clairvoyance plus déterminée (N. 24). Nous avons reçu ce qui suit de notre membre correspondant, le Dr Alfred Backman, de Kalmar, qui nous envoie la traduction du récit des frères Suhr, dont il a gardé l'original :

En réponse à une lettre demandant à M. A Suhr, photographe à Ystad, en Suède, s'il pouvait se rappeler quelque chose d'une expérience hypnotique faite par M. Hausen, il y a plusieurs années, en présence des frères Suhr, le docteur Backman reçut le récit suivant.

« C'est en 1867 que nous, les frères soussignés, nous sommes établis à Odensa (en Danemark), où nous voyions très souvent notre ami commun, M. Carl Hansen, l'hypnotiseur, qui habitait près de nous. Nous rencontrions journellement un homme de loi, M. Balle, maintenant avocat à Copenhague, sur lequel Hansen avait une grande influence hypnotique, et qui désira, un soir, être endormi d'un sommeil hypnotique assez profond pour devenir clairvoyant.

« Ceci se passa la première fois le 16 janvier, à 9 h. 30 du soir, ainsi que nous pouvons le voir dans les notes prises à cette époque, et que nous avons encore. M. Hansen fit asseoir M. Balle sur une chaise et lui renversa la tête en arrière; puis, par des passes régulières, il le plongea dans un très profond sommeil. Lorsqu'il lui ouvrit les paupières, M. Hansen montra qu'on ne pouvait voir

que le blanc de l'œil, et il déclara que les pupilles étaient tournées en dedans. M. Hansen lui prit la main, lui demanda s'il pouvait entendre ce qu'il disait, et, ayant répété sa question plusieurs fois, obtint un « oui », mais d'une voix creuse et sans timbre. M. Hansen voulut alors savoir si M. Balle pouvait voir avec le front, et, tenant une petite bouteille au-dessus de sa tête, il lui demanda s'il pouvait voir ce que c'était. Après que M. Hansen lui eût soufflé sur le front et répété plusieurs fois sa question, M. Balle dit que c'était une petite bouteille. Il vit aussi plusieurs objets qu'avait pris M. Hansen. Ce dernier, croyant alors que Balle était clairvoyant, le fit aller, mentalement, dans d'autres endroits, pour voir et lui raconter ce qu'il voyait. Il lui posa différentes questions sur des personnes et des choses, auxquelles Balle répondit correctement et conformément aux faits; mais il serait trop long de les raconter toutes, et, comme elles étaient d'une importance secondaire, nous nous en tiendrons à quelques exemples qui nous paraissent spécialement importants; nous répondons de leur véracité.

« I. — Nous avions un parent, nommé Carl Bloch, officier des eaux et forêts, qui vivait à environ deux milles (environ 12 milles anglais) d'Odense, dans sa maison de campagne de Langesoë. Ni Hansen ni Balle ne le savaient; aucun d'eux ne l'avait jamais vu. Nous souhaitâmes alors savoir comment lui et sa femme allaient, et nous demamdâmes à Hansen d'envoyer Balle les voir. Voici quelles furent les questions et les réponses :

« Hansen : Allez à l'endroit auquel je pense dans ce moment, et essayez de trouver la personne à laquelle je pense, mais que je n'ai jamais vue!

« M. Balle : M'y voilà. Un petit homme, qui a des moustaches, est assis dans une chambre et lit dans le *Dagbladet* l'affaire du capitaine de navire Muscholdt et de Rothe; il lit à haute voix. Le voilà qui parle; il dit : « C'est ridicule au gouvernement de n'avoir pas donné la même chose à Rothe. — Voilà bien les réactionnaires! » Il y a aussi une dame qui travaille à l'aiguille et un petit garçon. Le voilà qui tombe, mais il ne s'est pas fait pas mal, — il s'est relevé. La dame dit : « C'est étonnant que Valdemar ne nous ait pas donné de ses nouvelles! Que devait-il nous apporter? » Il répond : « Je ne sais pas, il nous l'expliquera quand il reviendra. »

« Hansen : Comment est la chambre?

« Balle : très gentille. Quatre chaises ou « pouffes ». Au-dessus du sofa il y a un dessin que je connais : c'est un chien (1).

« Hansen : « Y a t-il d'autres peintures?

1. Le soussigné Valdemar Bloch Suhr avait réellement fait le portrait du chien de l'employé des eaux et forêts Bloch, et lui avait donné le dessin. Balle m'avait vu y travailler, et mon parent l'avait suspendu encadré au-dessus du sofa.

« Balle : Oui, une scène de chasse, un cerf.
« Hansen : « Vous ne voyez plus rien de remarquable?
« Balle : Oh! si, il n'y a pas de miroir.
« Hansen : De quelle couleur sont les murs?
« Balle : Rouges.
« Hansen : Sont-ils de braves gens?
« Balle : Oui, de très bonnes, d'excellentes gens.
« La description des personnes et de la pièce était tout à fait exacte. »

Jusqu'ici, comme nous ne savons pas si la conversation était fidèlement rendue, nous ne pouvons dire que les récits de M. Balle impliquassent une connaissance qui ne fût pas dans l'esprit de quelque personne présente. Mais dans l'expérience suivante nous allâmes plus loin.

« II, — Notre mère habitait à cette époque Roeskilde, en Seeland. Nous demandâmes à Hansen d'envoyer Balle la visiter. Il était tard dans la soirée, et, après avoir un peu hésité, M. Balle fit le voyage en quelques minutes. Il trouva notre mère souffrante et au lit; mais elle n'avait qu'un léger rhume qui devait passer au bout de peu de temps. Nous ne croyions pas que ceci fût vrai, et Hansen demanda à Balle de lire au coin de la maison le nom de la rue. Balle disait qu'il faisait trop sombre pour pouvoir lire; mais Hansen insista, et il lut « Skomagerstraede. » Nous pensions qu'il se trompait complètement, car nous savions que notre mère habitait dans une autre rue. Au bout de quelques jours, elle nous écrivit une lettre dans laquelle elle nous disait qu'elle avait été souffrante et s'était transportée dans Skomagerstraede.

III. — La soussignée V. B., femme de Suhr, alors Miss Clara Vilhelmine Chrristensen, fut témoin d'une troisième expérience.

« A cette époque, ma femme habitait, à Stora Goothaab, une grande ferme sur la route de Goothaab, près de Copenhague; mais elle était allée à Odense, voir un parent et M. Hansen et sa femme, qui comme je l'ai déjà dit, étaient alors établis à Odense. La séance eut lieu dans la pièce ci-dessus mentionnée.

« Ma femme désira savoir ce qui se passait à Stora Goothaab, dans la maison de l'ingénieur des télégraphes Schjotz, avec la famille duquel elle habitait, et elle pria donc M. Hansen de faire à M. Balle des questions à ce sujet. Elle savait très bien qu'aucun d'eux n'était jamais allé à l'endroit en question. M. Hansen prit alors une lettre écrite par ma femme et la plaça sur le front de M. Balle, hypnotisé, en disant : « Essayez de trouver l'endroit où habite l'auteur de cette lettre ». Balle : C'est inutile, puisqu'elle est dans cette pièce. » Alors M. Hansen insista fortement pour que

Balle trouvât la maison, et, après avoir un peu hésité, d'abord parce qu'il fallait traverser l'eau (le Hora Balt), puis parce que, comme il le dit, lorsqu'il atteignit la route de Goothaab, « il fait si noir ici ». « Éclairez votre esprit et voyez », répondit Hansen; et Balle continua à avancer. « M'y voilà » dit-il quelques instants après.

Hansen : « Que voyez-vous?

« Balle : Cela ressemble à un château.

« H. : Entrez dans la maison!

« B : Il y a de grands escaliers.

« H. : Très bien! Maintenant il faut aller dans la chambre de la dame. » — B. : « Il n'y a personne ». — H. : « Pas unêtre vivant? » — B. : « Mais si! un serin dans une cage. » — H : « Ou est-elle posée? » — B. : « Sur une commode. »

Ma femme fit la remarque que ceci n'était pas exact, car la cage était toujours sur la fenêtre; mais Balle persista à l'affirmer.

Il y avait quatre enfants dans la famille, et ma femme voulut savoir commentils allaient. — H. : « Allez chez la famille, et voyez comment vont les enfants. — B. : « En voici deux au lit. » H : « Il faut en trouver d'autres. » Balle chercha beaucoup; enfin il s'écria : « En voilà encore un! Eh! non, c'est une poupée, » dit-il avec indignation, et il agita la main comme s'il rejetait quelque chose. En dépit de l'insistance de M. Hansen, M. Balle ne put trouver plus de deux enfants. Mais il vit dans son lit une dame très malade, presque mourante. Ma femme savait que ceci était exact : c'était une Miss Marie Kruse, sœur de Miss Schlötz. Elle était très malade quand ma femme avait quitté Copenhague, et le docteur ne croyait pas qu'elle pût vivre, car elle était phtisique au dernier degré.

— H : « Comment va Miss Kruse? » — B. : « Très mal. » — H : Mourra-t-elle? » — B. : « Elle se rétablira »

Lorsque ma femme revint à Stora Goothaab, elle ne dit rien de ce qui était arrivé, mais demanda à une autre sœur de M. Schjötz, Miss Caroline Kruse, si son serin avait toujours été bien portant pendant son absence, et s'il avait toujours été sur la fenêtre. Miss Kruse répondit qu'il avait toujours été à sa place accoutumée, excepté un soir où elle l'avait mis sur la commode pour le préserver du froid. Quant aux enfants, elle dit que deux d'entre eux, précisément le jour en question, étaient allés voir le frère de leur père, Schjotz, le manufacturier de tabacs, Kjöbmagergade-street, à Copenhague. La dame malade vit toujours et est depuis plusieurs années directrice d'une grande école de filles, dont on dit beaucoup de bien, à Iredriksbergs Allé, près de Copenhague.

Ont signé en témoignage de la vérité du récit ci-dessus :
Anton Tilhelm Suhr, photographe.
Ystad (Suède), 30 août 1891
Valdemar Bloch Suhr, artiste dramatique et peintre.

En réponse à mes questtons, M. Anton Suhr m'écrit sur une carte postale datée du 9 octobre 1891 : « Les notes que vous avez sont un abrégé du procès-verbal (mon frère l'a eu sa possession, et il l'a écrit pendant les expériences du clairvoyant) et exactement dans les mêmes termes. »

ALFRED BAIKMAN.

Nous entendîmes parler pour la première fois de ce cas de clairvoyance par M. Hansen, qui a eu l'amabilité d'écrire pour nous le récit suivant de ses propres souvenirs de cette circonstance, et nous a adressés à M. Auton Suhr pour en avoir la confirmation. Il s'écoula quelque temps avant que nous n'ayons eu l'occasion de communiquer avec M. Suhr en Suède.

13 mai 1889.

En causant avec le docteur A.-J. Neyers, il m'arriva de mentionner un exemple de ce que je considère comme la clairvoyance indépendante. Le docteur Neyers me demanda alors de le mettre par écrit. C'est ce que je vais faire, et j'essaierai de raconter les faits avec autant de concision que possible, car je crois que ma mémoire les a fidèlement retenus; si cependant je fais quelques erreurs, elles pourront être rectifiées par deux gentlemen présents dans la circonstance et dont je donne le nom.

En 1867, j'habitais Odense (Danemark), et je recevais souvent deux jeunes gentlemen établis dans la ville comme photographes; ils étaient frères, fils d'un fameux jardinier paysagiste et neveux d'un prédicateur alors en vogue, le Rev. Bloch Suhr, d'Helliggeistes Church, à Copenhague. L'aîné s'appelait Valdemar Bloch Suhr, le plus jeune Anton Suhr. En outre, je voyais souvent chez moi un jeune homme nommé Valdemar Balle, maintenant avocat à Copenhague.

A différentes reprises, j'avais hypnotisé M. Balle, mais j'avais seulement essayé de le mettre dans l'état hypnotique caractérisé par la léthargie et l'anesthésie, ou encore de produire des illusions ou des hallucinations; au fait, les expériences avaient été plutôt faites pour l'amusement de mes deux amis, les frères Suhr, que dans un but de recherche. Cependant, M. Balle, qui à cette époque étudiait et travaillait beaucoup, se sentait très reposé et fortifié après chaque sommeil magnétique et me demandait parfois de l'endormir pendant peu de temps; après quoi il était généralement très en train et prenait une part active à la conversation. Dans deux ou trois de ces occasions, il donna pendant son sommeil des signes de clairvoyanee; j'ai oublié les détails : peut-être

M. Bloch Suhr, qui a une excellente mémoire, se les rappelle-t-il. Cependant, j'ai conservé un souvenir très net de ce qui suit :

Un soir, quand j'eus hypnotisé M. Balle et qu'il fut profondément endormi dans un fauteuil, l'aîné des frères Suhr me demanda d'essayer si Balle pourrait aller mentalement à Roskilde, ville de Seeland, à environ 75 ou 80 milles anglais, dont 16 milles de mer, et voir comment se portait la mère de Suhr. J'y consentis, et j'ordonnai à Balle d'aller à Roskilde. Il y était d'abord peu disposé; il dit ensuite : « Me voilà à Nyborg (ville à 16 milles de distance); mais je n'aime pas à traverser l'eau : il fait si sombre! » Je lui répondis de n'y point faire attention, mais de continuer jusqu'à Roskilde. Peu après il dit : « Je suis à Roskilde. » Ma réponse fut : « Eh bien alors, trouvez M. Suhr. » Un instant après, il dit qu'il se trouvait près du logis de Miss Suhr. Afin de vérifier si c'était exact, je lui demandai : « Où demeure-t-elle ? » Il donna le nom de la rue, et, si j'ai bonne mémoire, dit que la maison était au coin.

Comme je ne connaissais ni Mrs. Suhr, ni son adresse, j'interrogeai du regard M. Suhr pour lui demander si c'était exact, mais celui-ci hocha la tête et me fit signe que le clairvoyant se trompait. Je dis donc à Balle qu'il se trompait et qu'il fallait regarder de nouveau. Mais lui d'un ton assez indigné répliqua : « Je ne peux pas lire peut-être? Le nom de la rue est écrit là', vous pouvez lire vous-même. » Je crois que ce nom était Skomagerstraede, mais je n'en suis pas sûr. Je me souviens cependant que les deux frères Suhr me dirent que ce n'était pas la rue où habitait leur mère, Mais, comme le clairvoyant paraissait blessé que j'essayasse de le corriger, je n'insistai pas, et le priai d'entrer dans la maison et de voir si Mrs. Suhr se portait bien. Il y semblait d'abord peu disposé, et il donna pour excuse que la porte était fermée. Je lui dis d'entrer quand même. « Je suis entré, » répondit-il ensuite, et alors je lui demandai : « Comment va Mrs. Suhr? — Elle est au lit un peu souffrante; mais sa maladie n'est pas grave; ce n'est qu'un léger rhume. Elle pense à Valdemar; elle lui écrira une lettre dans laquelle elle lui parlera de trois choses. » Il cita trois choses relatives à des affaires. J'ai oublié ce que c'était. Je le réveillai alors, et les frères Suhr firent observer que les informations qu'il nous avait données n'avaient point de valeur, puisqu'elles contenaient une erreur complète par rapport à l'adresse de leur mère, qui n'habitait pas là où Balle l'avait dit. Je crois que c'était deux jours après que Valdemar Suhr reçut de sa mère une lettre qui prouvait que M. Balle avait eu raison. Mrs. Suhr s'était transportée dans la maison que Balle avait indiquée pendant son état hypnotique sans que ses fils en eussent aucune idée. Elle avait eu réellement un léger rhume, et parlait des trois choses dont Balle avait fait mention, presque dans les mêmes termes qu'il avait employés.

Maintenant, je dois dire que ni M. Balle ni moi ne savions rien de Mrs Suhr. Nous ne l'avions jamais vue; aucun de nous n'était jamais aller à Roskilde, et nous ne connaissions pas le nom des rues de cette ville. Il me semble donc que dans ce cas il ne pouvait y avoir de télépathie, attendu que le clairvoyant ne pouvait lire une adresse dont nous n'avions aucune idée, et qui n'avait vraisemblablement pu entrer dans son cerveau par un souvenir inconscient. J'ai considéré le cas à tous les points de vue possibles, et il me semble que la découverte de la ville et de l'adresse sont de la clairvoyance pure, tandis que, à partir du moment où le clairvoyant est entré dans la chambre de Mrs Suhr, il semble avoir lu dans sa pensée.

CARL HANSEN.

Le clairvoyant a mentionné dans ce cas trois faits déterminés, inconnus à tous ceux qui étaient présents et qu'il n'était guère probable de deviner : — la rue dans laquelle habitait MM. Suhr, l'endroit où était le serin, et l'absence des enfants. Et le dernier cas, tel qu'il est décrit, ressemble plus à de la clairvoyance indépendante qu'à aucune sorte de lecture de la pensée, car, si M. Balle avait reçu son information de l'esprit d'une personne de Stora Goothaaé, ou supposera qu'il aurait dit immédiatement : « Les autres enfants ne sont pas là », au lieu de les chercher mentalement dans la maison sans les trouver.

ÉTUDE

SUR LES

PRÉTENDUS MOUVEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT

SANS LA PRÉSENCE D'UN MÉDIUM PAYÉ[1]

PAR FRÉDÉRIC W. H. MYERS

PREMIÈRE PARTIE

Le dernier président de la Société de recherches psychiques le professeur Balfour Stewart, forma en 1887 un petit Comité pour examiner un rapport sur les phénomènes nommés communément spiritiques.

Ce Comité a réuni et discuté un certain nombre de récits de prétendus mouvements d'objets, sans contact, en dehors de la présence d'un médium payé.

Ces messieurs ne pensent pas, cependant, que le temps soit venu de donner l'expression collective de leur opinion, et ils m'ont prié, en attendant, de préparer un compte-rendu des témoignages reçus (compte-rendu dont je suis seul responsable), et ayant plutôt pour but d'expliquer les points en question et de susciter de nouveaux témoignages, que de se prononcer sur le sens véritable des témoignages déjà reçus.

Quelques mots de préface me semblent nécessaires pour expliquer la position du Conseil de la Société, relativement à cette enquête spéciale. Quand la Société fut fondée, en 1882, les « phénomènes spiritiques » tenaient une place importante dans le programme des recherches. A cette époque, plusieurs

1. Traduit des *Proceedings* de 1891 par notre collaborateur M. Mrlea Mangin.

d'entre nous avaient, pendant des années, été témoins des effets produits en présence de presque tous les médiums professionnels connus, et les résultats de ces observations n'étaient pas, suivant moi, insignifiants; ils n'étaient pas du moins tels qu'il parût inutile de continuer l'enquête, s'il était possible, dans de meilleures conditions. Nous espérions alors que la formation de la Societé pousserait quelques personnes à chercher à obtenir des phénomènes semblables dans des cercles privés et que nous pourrions en être témoins.

Notre attente a été grandement déçue. Que les cercles privés aient été ou n'aient pas été nombreux dans les premières années, il n'en est pas moins vrai que maintenant il y en a fort peu, et ceux qui existent font très rarement connaître les résultats obtenus, même dans les journaux spirites. De sorte que depuis la fondation de notre Société, en 1882, peu de chose a été ajouté à ce qui existait déjà comme preuves du spiritisme, excepté quelques nouveaux comptes-rendus de séances de médiums professionnels, et en particulier de M. Eglington. Les prétentions de M. Eglington à la production de phénomènes physiques ont été discutées dans nos Proceedings et dans le Journal en 1886-1887, et depuis cette date il est rentré dans la vie privée. Des imitations de ses expériences ont été faites par feu M. Davey, prestidigitateur amateur, qui obtenait des résultats très remarquables. Non-seulement presque tous les assistants (à qui l'on demanda d'exprimer leur opinion sur le sujet) furent convaincus que quelque influence occulte agissait (et d'après la description qu'ils donnaient de faits, cette hypothèse paraissait en effet nécessaire); mais, même après que M. Davey eut déclaré qu'il était prestidigitateur et qu'il eut expliqué à un expert en cette matière (maintenant membre de ce Comité) sa manière d'opérer, beaucoup de spirites continuèrent à croire que, malgré tout, les « esprits » avaient aidé M. Davey dans l'accomplissement de ses prodiges. En raison de l'incapacité bien prouvée, dans ce cas et dans d'autres, où sont les personnes d'une éducation ordinaire de déterminer les limites de la puissance d'un prestidigitateur, et, d'autre part, en raison de la grande quantité de preuves

tendant à montrer la fraude de la part de médiums professionnels, il semble que, généralement, il ne vaille pas la peine d'examiner les témoignages relatifs aux merveilles produites en présence de ces médiums.

Il n'en est pas de même pour les phénomèns qui se produiraient sans l'intervention de médium professionnel. Là, alors même que les phénomènes merveilleux sont tels qu'ils auraient pu facilement avoir été produits par un trompeur conscient, cette explication peut cependant être tout à fait invraisemblable, vu l'absence de motifs et la probité et l'intelligence des personnes en question. La tromperie involontaire, sans doute, n'est pas aussi invraisemblable et c'est une explication qu'il faut avoir bien soin de ne pas perdre de vue. Mais sa probabilité varie beaucoup suivant la nature des merveilles racontées. Pour cette raison, et pour d'autres, il sera bon d'établir rapidement, et sans entrer dans les détails, les différentes espèces de phénomènes allégués par les spirites, nous bornant toujours à examiner seulement ceux où n'intervient aucun médium payé.

1. — Beaucoup de faits attribués à une influence spiritique ont lieu concurremment avec ce que nous connaissons déjà sous le nom d' « automatisme », faits dont l'écriture automatique est le principal type, et qui, sans doute, sont susceptibles d'être pris pour des phénomènes spiritiques par des témoins d'une bonne foi parfaite. Mais il y a deux manières principales par lesquelles ces faits peuvent dépasser les limites où l'automatisme humain peut être invoqué « *intellectuellement* », si les faits énoncés dans les messages automatiques sont en dehors de tous les renseignements que les opérateurs peuvent jamais avoir possédés. Il faudra que les messages soient tels qu'on ne puisse supposer aucune action *mentale* inconsciente. Mais les recherches extrêmement intéressantes à faire dans cette région sont en dehors de notre présent programme et peuvent être poursuivies sans qu'on accepte ou qu'on repousse les hypothèses spiritiques sur d'autres points. Deuxièmement, les phénomènes se rattachant aux actions automatiques peuvent *physiquement* dépasser les limites de l'automatisme humain connu, si les mouvements produits

en connection avec elles sont tels qu'on ne puisse pas invoquer pour les expliquer une action *musculaire* inconsciente.

2. — Toutefois les effets de mouvements comme ceux-ci se présentent seulement au commencement des phénomènes physiques du spiritisme. Nous avons des témoignages de mouvements d'objets sans contact d'aucune personne vivante, mouvements qui ne sont pas hallucinatoires, mais laissent des traces permanentes sur la matière pondérable. Ces mouvements *télékinétiques* (comme les appelle M. Aksakof) peuvent avoir semblé se produire sans cause visible, ou par des organismes quasi-humains ou des portions d'organismes.

Je ne m'en occuperai pas ici. Les plus importants, en dehors de ceux des séances payées, sont ceux que l'on dit s'être produits en présence de M. D.-D. Home, dont le professeur Barrett et moi avons parlé dans le Journal de juillet 1889, de la Société de recherches psychiques.

Dans la présente étude, nous devons nous borner à parler des déplacements plus ordinaires que l'on dit avoir lieu sans cause terrestre connue. Déjà dans les témoignages que nous avons recueillis sur d'autres sujets, il a été raconté quelques faits de ce genre, qu'il faut évidemment ranger dans cette catégorie.

3. — Une autre grande classe de phénomènes attribués aux esprits sont évidemment parents de certains phénomènes d'hypnotisme et particulièrement de la clairvoyance ou lucidité ; il faudra les y rattacher.

Ainsi, il semble qu'on puisse examiner chaque branche de phénomènes, pour ainsi dire, suivant ses mérites, sans nous engager dans aucun système spéculatif. Il faudra, cela est évident, de nouveaux témoignages avant qu'il puisse sortir de ces prémisses, quelque chose comme un culte ou une religion. Et ces témoignages additionnels formeront les bases du spiritisme. Après examen, on en trouve de deux sortes : les uns relatifs à la méthode pratique, les autres à l'interprétation

4. — On prétend que ces phénoménes ne sont pas seulement sporadiques et spontanés, mais qu'ils peuvent être provoqués par la présence de certaines personnes dites médiums.

5. — Les esprits de personnes mortes depuis longtemps (ce

qui ne veut pas dire nécessairement les fantômes hantant un lieu) et peut-être aussi des esprits d'autre nature, pourraient communiquer et communiqueraient avec les hommes; de sorte que — toujours suivant les spirites — l'explication qu'ils donnent du phénomène des communications aurait une autorité indépendante de notre propre intelligence.

Maintenant, l'on comprendra que c'est à ces deux dernières allégations qu'il faut attribuer la faiblesse « congénitale, » si je puis ainsi dire, des preuves. La *méthode* spiritique (qu'on peut très bien concevoir comme étant en elle-même légitime et nécessaire) a encouragé la fourberie des imposteurs spéculant sur cette croyance qu'il se rencontre des personnes possédant des pouvoirs occultes, qui rendent inestimable leur aide pour ce genre de recherches. Et la théorie spiritique (que l'on peut très bien concevoir comme étant en elle-même vraie et importante) a encouragé la crédulité et la superstition de ceux qui, d'observateurs qu'ils auraient pu être, sont devenus des dévots. Elle a encouragé à invoquer l'*autorité* au début d'une enquête où le scepticisme rationnel, la calme indépendance de l'esprit, étaient exceptionnellement nécessaires.

Il semblerait donc désirable, si cela est possible, de prendre pour notre enquête un nouveau point de départ, pour ainsi dire, en examinant les phénomènes tels qu'ils se produisent, sans tenir compte des choses, encore plus contestables, se rattachant aux théories par lesquelles généralement on les relie ensemble. Ainsi, dans notre enquête actuelle sur les mouvements physiques, nous classerons, autant que possible, les cas suivant les groupes spéciaux de phénomènes attestés dans un autre ordre d'idées et ayant lieu sans médiumnité régulière, tels qu'automatisme, télépathie, apparition — après la mort, etc., — et auxquels chaque prétendu cas de mouvements physiques semble se rattacher. Si nous ne trouvons pas de cas bien attestés de mouvements physiques se rattachant en quelque manière avec les groupes ci-dessus cités, nous n'aurons pas pour cela, il est vrai, détruit la réalité de phénomènes psychiques particuliers aux séances spiritiques; mais nous les aurons privés d'appui et laissés dans une position entièrement isolée et anormale. Si d'un autre côté, nous trou-

vons que les preuves des mouvements physiques sont bonnes et très dipersées dans leurs connections avec diverses autres formes de faits psychiques, alors nous n'aurons pas, il est vrai, prouvé la vérité des phénomènes physiques particuliers aux séances, mais nous aurons préparé leur acceptation, s'il arrive qu'ils soient indépendamment et bien attestés.

S'il y a quelque vérité dans le spiritisme, cette vérité doit certainement donner suite à une autre. Les phénomènes provoqués doivent être un développement ou une systématisation des phénomènes spontanés, plutôt qu'une manifestation entièrement nouvelle. Et il est plus probable que nous comprendrons les phénomènes provoqués, s'ils sont sincères, en les considérant à ce point de vue évolutionniste, si je puis ainsi dire qu'en supposant que « les frappements de Hydesville » ont inauguré une ère nouvelle, et que « le spiritisme moderne » a déjà apporté un corps de doctrine révélée que nous devons accepter comme notre guide dans la nouvelle enquête.

Et en vérité, dans aucun autre ordre de recherches (il faut le répéter encore) jamais une théorie préconçue n'a exercé un plus fâcheux effet sur l'expérience. La théorie, ici, était séduisante et intéressante à un degré unique; elle stimulait fortement l'espoir et l'émotion. D'un autre côté, les phénomènes sur lesquels la théorie reposait ont été particulièrement difficiles à obtenir; ils ont été rares, trompeurs et énigmatiques. Conséquemment il y a eu une tendance à en accepter quelques-uns comme prouvés sans plus de peine à entourer les autres de toutes sortes de commentaires pour les mettre en harmonie avec une théorie dont la vérité est si ardemment désirée. Et comme la plupart des phénomènes sont facilement imitables par la fraude, jamais plus belle carrière n'avait été ouverte à l'imposture.

Dans cette étude, j'éviterai l'espèce spéciale de soupçon qu'inspire la présence d'un intérêt pécuniaire. Et ainsi je ne serai pas continuellement obligé de supposer comme probable l'intention de tromper, combinée avec une habileté de métier. Naturellement il peut y avoir beaucoup de motifs poussant à tricher, autres que l'intérêt pécuniaire. Il

peut y avoir un désir maladif ou malicieux de tromper; il peut y avoir des états anormaux dans lesquels la fraude est pratiquée inconsciemment; ou il peut y avoir (particulièrement chez les enfants) un simple désir d'attirer l'attention ou de s'amuser, sans être réellement coupable de sérieuse tromperie. Et tout à fait en dehors d'une fraude consciente et inconsciente, une simple inexactitude d'observation, un défaut de mémoire, ont souvent transformé des incidents très ordinaires en merveilles apparentes. C'est en pleine connaissance de ces différentes sources d'erreur que j'apporte cependant les récits suivants comme très dignes de l'attention de mes lecteurs. A l'exception des phénomènes obtenus en présence de M. D.-D. Home (qui à plusieurs points de vue forment un groupe à eux seuls), notre collection renferme ce que nous avons pu découvrir de mieux comme cas bien attestés de mouvements physiques se produisant sans la présence de médiums payés. En outre elle renferme plusieurs récits de peu de valeur probative, mais cités dans le but d'indiquer les points à observer et de susciter de nouvelles expériences.

Comme nous l'avons déjà dit, nous diviserons nos cas en groupes correspondant, autant que possible, avec les diverses classes de faits psychiques qui nous sont déjà familiers.

A. — Je prendrai d'abord les cas se rattachant à l'automatisme, je veux parler des mouvements physiques n'indiquant pas clairement l'action d'autres intelligences que celles des personnes présentes. Ce sera notre classe la plus nombreuse, parce que nous y ferons entrer quelques cas où une série de phénomènes, bien qu'on puisse leur attribuer une connection avec quelque personne morte, se rattache cependant ou s'associe à quelque personne vivante ou « médium ». Dans un cas pareil, je préfère le mot d' « automatisme » comme ne préjugeant pas la question de savoir si des esprits autres que celui du médium en question agissent, mais signifiant seulement que les mouvements, etc., dépendent, en quelque manière, de sa présence, mais ne sont pas produits consciemment par lui.

B. — Puis viendront les mouvements physiques se rattachant

à la télépathie entre personnes vivantes, ou au moment de la mort.

C. — Puis les mouvements physiques associés avec les fantômes des morts ou fantômes de ce type très mal connu que les cas de « lieux hantés » nous ont rendu familier.

D. — Il n'est pas possible, naturellement, de faire entrer nos cas avec exactitude dans ces différentes classes; et il y a surtout certains cas de mouvements sporadiques et en apparence sans motifs, qui, s'ils ne sont pas dûs à quelque cause ordinaire mais passée inaperçue, ne nous donnent cependant aucune indication définie sur la nature de leur origine supernaturelle. Il peut être bon d'en citer quelques-uns à la fin de notre liste.

A. — Commençons par les plus simples de tous les cas. Deux personnes placent leurs mains sur une table, et elle se meut rapidement et capricieusement. Elles sont convaincues qu'elles ne poussent pas. Allons-nous ranger cela dans les phénomènes physiques inexplicables par une loi connue?

Non, répondons-nous : nous ne le devons évidemment pas. Certainement nous ne devons pas affirmer que si l'épreuve de Faraday pouvait être appliquée (ce qui ne se peut que dans des cas très simples), nous trouverions nécessairement que la force agissante vient tout entière des muscles des assistants de la manière ordinaire. Si quelquefois des tables se meuvent *sans* contact, alors la force, quelle qu'elle soit, qui les fait se mouvoir est aussi probablement à l'œuvre dans des cas où le contact existe. Tout à fait pareillement, si la transmission de pensée existe, elle est probablement à l'œuvre dans certains cas de « *Willing game* » où il y a contact entre l'opérateur et la personne influencée. Mais cependant, quand nous avons cherché à prouver la réalité de la transmission de pensée, nous avons cru nécessaire d'exclure de nos preuves tout cas où le contact pouvait avoir donné lieu à quelque légère pression, cette pression eût-elle été donnée ou reçue inconsciemment. Il fallait mettre définitivement de côté la lecture par les indications des muscles, ou pour les mêmes raisons toute lecture par les gestes avant qu'il y eût quelque chance de démontrer rigoureusement la lecture de la pensée.

Et j'en dirai autant pour ces mouvements de table. Sauf les cas bien observés d'élévation en l'air d'un corps pesant que l'on touche seulement par en-dessus, il ne convient pas de citer les exemples où il y a un contact quelconque comme prouvant l'existence d'une autre force que celle qui agit quand il y a un contact connu. Quand les tables se meuvent rapidement, il est difficile de savoir exactement où les mains les touchent, ou avec quelle force elles les poussent. La bonne foi indubitable des opérateurs ne suffit pas pour nous rassurer, car nous ignorons complètement les limites de l'action musculaire inconsciente.

Et voici maintenant une autre difficulté. Parmi les phénomènes le plus souvent cités, les frappements tiennent une place importante. Ces bruits de percussion qui semblent se produire quelquefois dans le bois de la table, quelquefois dans d'autres parties de la chambre, peuvent rarement s'expliquer par quelques mouvements inconscients des personnes présentes. Naturellement on peut les attribuer à la fraude, et quelquefois à des mouvements inconscients de la gorge ou de quelque jointure ou tendon.

Mais supposons un instant que les coups sont de véritables « phénomènes psychiques», — et il y a déjà pour cela de fortes preuves, — quelle en est la vraie nature? Le problème n'est pas facile. Admettons-nous que les ondes sonores se produisent dans l'air? Alors naturellement le plus léger coup est une intervention dans le monde pondérable, absolument aussi nette que « la *évitation* » d'un médium au-dessus d'une table. Est-ce une simple hallucination ayant son origine, peut-être, en dehors des esprits des assistants, mais agissant sur eux d'une manière directe et non sur l'air de la chambre?

Ce problème n'est pas tout à fait nouveau. Dans les *Fantômes des Vivants*, nous avons eu à examiner beaucoup de cas où des bruits étaient entendus par plusieurs personnes simultanément. Et dans quelques-uns de ces cas — et dans d'autres qu'on nous a communiqués depuis — nous avons trouvé que le son n'était pas perçu par une personne qui aurait dû l'entendre, s'il avait été propagé, comme à l'ordinaire, par les vibrations de l'air.

A ce point de vue il en est des sons hallucinatoires comme des visions hallucinatoires : ils peuvent être perçus par une des personnes présentes, ou par plusieurs, ou par toutes. Cette irrégularité ne semble pas plus étonnante dans le cas des sons que dans le cas des visions : dans un cas comme dans l'autre la chose est inexpliquable par les lois ordinaires. Dans un cas comme dans l'autre, la genèse de l'impression surnaturelle est inconnue. (Voyez *Fantômes des Vivants*, vol II, p. 105, note.)

Mais si des sons aussi forts et aussi accentués que quelques-uns de ceux des cas en question, cités dans les *Fantômes des Vivants*, peuvent être en quelque sorte hallucinatoires et non aussi réels que les mouvements physiques de l'air, alors il nous faut être aussi circonspects dans notre explication des frappements.

Sous un certain rapport, il est vrai, les frappements, s'ils sont bien véritables, devraient être considérés comme des mouvements physiques avec plus de raison que d'autres bruits fantomatiques.

Ainsi, 1° ils sont souvent plus continuels et l'on peut mieux les observer avec soin; 2° ils sont souvent plus définis, ayant un résonnance correspondant à celle des divers objets sur ou dans lesquels ils paraissent se produire; 3° ils se produisent quelquefois, prétend-on, en connection avec des mouvements physiques indiscutables, comme des vibrations accompagnant les sons ou d'autres mouvements produits concuremment avec les sons ou annoncés par eux; 4°, et, enfin, je ne connais pas d'exemples où les coups aient été entendus personnellement, si je puis dire, c'est-à-dire par quelques personnes seulement parmi celles qui étaient physiquement à même de les entendre.

Nous ne devons pas perdre de vue ces remarques; mais cependant il semble que nous ne devons en aucun cas considérer des sons, quels qu'ils soient, pas plus que des visions, comme des preuves de mouvement physique. Rigoureusement parlant, il nous faut, pour prouver un mouvement physique, un déplacement ou une modification du monde matériel qui puisse être enregistré par un appareil automatique, — tel que

le phonographe ou la plaque sensible photographique. Le phonographe, avec ses perfectionnements actuels, pourrait être employé avec succès à l'enregistrement des coups, et nous espérons que l'on tentera l'expérience. A peu près pareillement, c'est à la plaque photographique que nous devons demander de nous renseigner sur la véritable nature des apparitions. Mais, écartant ce qui dépasse encore nos moyens, nous croirons naturellement à la réalité d'un mouvement physique, si la position des objets dans la chambre, discernée au moyen de nos sens ordinaires, reste changée d'une façon permanente après le mouvement. Et d'ailleurs il peut y avoir des cas où le mouvement est si distinct, si persistant et constaté de la même manière par tant de personnes, que la preuve de sa réalité n'est pas sérieusement détruite par le retour final de l'objet à sa première place. Ainsi les mouvements répétés d'élévation et d'abaissement d'une lourde table et ses mouvements latéraux sur le parquet tels qu'ils ont été décrits dans le Rapport de la Société Dialectique, pages 10, 11, 15, seront difficilement attribués à une hallucination collective. Le mouvement a eu probablement lieu, et s'il n'était pas véritablement supernaturel, il faut, semble-t-il, l'attribuer à une fraude consciente ou inconsciente.

(*A suivre.*)

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 28096

DOCUMENTS ORIGINAUX

(*Suite*)

NOTES SUR UNE SÉRIE

D'EXPÉRIENCES RELATIVES A LA TÉLÉPATHIE

POURSUIVIES EN 1888

PAR M. LE Dr A. G...

Voici une monographie — comme une sorte de biographie psychologique — que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs. Le docteur Gibotteau, ancien interne des hôpitaux de Paris, a fait, sans préjugés et sans parti pris, de nombreuses expériences qu'il rapporte sans commentaires, à titre de documents, et il se contente de citer les faits. On trouvera sans doute que nombre d'entre eux sont des plus curieux. — C'est cette méthode, très empirique encore, mais la seule admissible dans l'état actuel de la science, que nous voudrions voir suivre par les auteurs de psychologie occulte. Au lieu de divagations, nous avons des faits positifs, rangés en bon ordre, et amenant à certaines conclusions formelles.

Il serait à désirer que tous ceux qui ont expérimenté ainsi fissent de même. Cela formerait une collection du plus grand intérêt.

Ce n'est là assurément qu'une ébauche, un jalon pour l'avenir. Mais, faute de mieux, il faut se satisfaire de ces travaux, infiniment supérieurs aux élucubrations mystiques qui ont la prétention de tout résoudre. (*Réd.*)

B. J.

Expériences d'hypnotisme.

En août ou septembre 1888 j'étais interne dans un hôpital de Paris. Parmi les femmes qui occupaient la *crèche* jointe à ma salle, c'est-à dire qui, bien portantes, étaient entrées à

l'hôpital pour soigner leur enfant malade, je découvris une nommée B. J. qui était un très bon *sujet hypnotique*. Elle s'endormait en fixant les yeux ou volontairement, quelquefois spontanément. Son sommeil était une espèce de somnambulisme avec un peu d'hébétude. Elle acceptait les hallucinations, faisait bien les suggestions ordinaires. Un jour, entre autres, en compagnie du Dr Houeix et d'autres internes, je réussis à produire, en vingt-quatre heures, les effets *d'un vésicatoire*, au moyen d'un timbre-poste appliqué sur le bras et recouvert d'un bandage assez compliqué pour rendre toute fraude impossible. Le lendemain la phlyctène était très belle et très régulière, correspondant rigoureusement aux limites du timbre employé. Je la pansai en suggérant l'anesthésie. Je ne crois pas que son sommeil s'accompagnât ordinairement d'anesthésie. D'ailleurs, je ne trouvai dans ces faits rien d'original. B. avait déjà séjourné dans un autre hôpital où un de mes collègues l'avait employée comme sujet.

Sommeil provoqué à distance.

Je venais de lire le récit des expériences du Havre (Mme B... Léonie). Je demandai un jour à B... : « Savez-vous *faire* le sommeil distance? — Certainement, dit-elle, ce n'est pas difficile, je l'ai fait souvent (j'ai oublié le nom de l'expérimentateur qu'elle me nomma). — Eh bien, faites attention, aujourd'hui, je vous endormirai. » Après avoir déjeuné à la salle de garde, je priai un collègue de me dire une heure au hasard. C'était, je crois, 2 h. 30. A ce moment je me promenai dans le corridor des internes (situé à 300 mètres au moins de la salle) en commandant mentalement à B... de s'endormir, comme si j'avais été auprès d'elle. Après dix minutes, il me *sembla*, je ne saurais dire pourquoi, que j'avais réussi. Je pris le chemin du laboratoire, qui passe près de la salle, et que je parcourais tous les jours. Arrivé à la fenêtre de la crèche, je regardai à travers les vitres. B... dormait. J'entrai; on me dit qu'elle dormait depuis une dizaine de minutes. Elle s'était couchée, et on l'avait vue s'endormir. C'était son sommeil somnambulique ordinaire. Il lui arrivait parfois, je l'ai dit, de s'endor-

mir ainsi spontanément. Je recommençai un grand nombre de fois l'expérience, toujours en prenant une heure au hasard, Je réussissais presque toujours. J'échouais quelquefois quand elle était engagée dans quelque conversation animée ou quand je manquais de patience. J'observai que pour réussir il fallait un effort prolongé. En un mot, il ne semblait pas que ce fût un signal auquel elle s'endormît volontairement, mais plutôt le sommeil lui-même paraissait un effet directement et péniblement produit par ma volonté. Je l'ai dit, ce sommeil ne différait pas chez elle du sommeil magnétique qui lui était familier. J'ai eu l'occasion depuis d'endormir, par la seule volonté, plusieurs personnes. J'ai eu la même impression. J'y reviendrai ailleurs.

J'essayai d'autres effets : je réussissais assez bien, quand j'étais occupé dans la salle, à faire venir B... de la crèche où elle se tenait, pour se rapprocher de moi. Dans ces cas elle s'endormait préalablement et s'avançait en titubant, les yeux en extase. La surveillante lui ayant, à mon insu, interdit l'accès de la salle, elle passait dans le jardin et s'approchait de la fenêtre la plus voisine de moi.

Je tentai de l'endormir à de plus grandes distances, par exemple de ma chambre située rue des Écoles, etc. Les résultats étaient moins bons, mais encore encourageants.

Sur ces entrefaites, (fin de septembre), je dus partir pour la province où je séjournai un mois. De là j'essayai à de nombreuses reprises d'endormir mon sujet, et plusieurs fois je crus avoir réussi. Mais à mon retour je me convainquis que je devais m'être trompé, ou qu'en tout cas, malgré la surveillance que j'avais essayé d'organiser, toute vérification était impossible. B... avait eu des distractions, avait échappé à mon ascendant. C'était une besogne à refaire.

Une chose avait frappé son entourage. Le jour de mon départ, d'ailleurs annoncé, B... avait dit, vers 9 heures du soir : « Voilà M. G... qui s'en va. C'est drôle, il est tout seul dans sa voiture, pour aller à la gare, et il n'a qu'un sac de de voyage. » C'était vrai à la lettre ; par extraordinaire, pas un de mes amis n'était venu m'accompagner et je n'avais pas ma malle avec moi.

Suite des expériences.

Je n'attache pas d'importance à ces détails, qui après tout n'avaient rien de très imprévu. Cependant je me mis en demeure d'utiliser énergiquement ce sujet. Elle venait de sortir de l'hôpital et vivait en ville, avec son bébé. Je la soumis à un entraînement intensif, en lui donnant l'ordre de dormir chez elle spontanément tous les jours pendant une demi-heure. Elle devait, pendant tout ce temps, répéter des phrases qui étaient un engagement à m'obéir, à observer mes actions, à penser constamment à moi, à *écouter* les ordres que je lui donnerais à distance. Elle venait en outre très souvent à l'hôpital, et, bientôt après, chez moi où j'organisai des séances. Pour plus de méthode je raconterai] par séries les expériences auxquelles je me livrai alors; d'autres seront décrites à propos de diverses personnes qui prirent part aux séances, particulièrement MM. P..., L... et R..., Mmes V... et R...

HISTOIRE DE B. J...

Cette histoire est bien incomplète. Elle n'aimait pas beaucoup à être interrogée et ne racontait avec complaisance que certaines périodes de sa vie. D'ailleurs elle n'était pas toujours digne de foi. Je relèverai les points suivants.

B... était née à la campagne, en Champagne; on retrouverait facilement la localité sur le registre des entrées de l'hôpital. Sa mère, disait-elle, était *sorcière* (Voyez la suite sur ce point spécial et très curieux.). Elle dut venir à Paris vers 20 ans. Elle resta longtemps chez un prêtre qui avait chez lui sa mère ou sa sœur. Là, elle aurait commencé à être magnétisée. Plus tard elle fut de l'entourage d'un magnétiseur de profession, diseur d'avenir, qui s'intitulait : ancien secrétaire du baron Dupotet. Celui-là avait aussi avec lui sa mère ou sa sœur et il exerçait la profession de diseur de *bonne aventure*. J'ai oublié leur nom, je le retrouverai; ils demeuraient rue du-Four-Saint-Germain, je crois.

Tous deux ont été, il y a un an, condamnés pour escroquerie. Ils prescrivaient des remèdes bizarres, comme des cra-

pauds pilés, etc. Berthe avait appris, chez eux, à tirer les cartes et à lire dans le marc de café ou dans un blanc d'œuf, talents dont elle était très fière, bien qu'elle fît tout cela très mal. Ce n'était pas son côté fort. Enfin on la retrouve dans les hôpitaux où elle sert de sujet à un de mes collègues et enfin à moi-même (septembre-décembre 1888). Au commencement de 1889, je la perds de vue. Elle se met à gagner quelque argent en tirant les cartes, puis elle épouse un homme plus âgé qu'elle et aisé. J'ai eu une lettre d'elle datant de la fin de 1889 où elle m'annonçait sa fortune et se félicitait d'avoir appris *à évoquer les esprits* (?). En 1891 j'appris qu'elle était morte à l'hôpital Laënnec, quelques mois auparavent. Dès 1889 je l'avais trouvée atteinte de tuberculose pulmonaire; mais elle était grasse et forte en apparence. Elle supportait bien sa lésion, elle finit pourtant par y succomber. Elle devait avoir 30 ans quand elle est morte. Je n'ai pu me procurer un portrait d'elle et je pense qu'il n'y en a pas.

C'était une fille de 28 ans environ, d'une taille au-dessus de la moyenne, grosse, un peu rouge, lourde et gauche dans sa démarche, habillée sans aucun goût ni coquetterie, un type de cuisinière. Elle avait les cheveux blonds, les yeux remarquablement bleus, les joues pleines. Ses cheveux étaient peignés en arrière, laissant le front découvert. Son expression habituelle était un sourire vague, non pas inintelligent; je ferai refaire ce portrait par ceux de mes amis qui l'ont connue.

On remarquera les milieux qu'elle avait traversés : — la sorcellerie des campagnes (?) avec sa mère, — le magnétisme ou le charlatanisme banal avec le secrétaire de Dupotet, — enfin avec mon collègue l'hypnotisme classique.

Sorcellerie.

Pour des raisons qu'il n'est pas ici le lieu d'exposer, je crois que la sorcellerie classique, jusqu'au XVIIe siècle, était une réalité, et je crois que dans les campagnes, en France du moins, la tradition n'en est pas éteinte. Par exemple, on raconte que le Père Montfort, qui prêcha une mission dans le Bas

Poitou vers 1720, convertit et fit abjurer tous les sorciers du pays à l'exception de deux familles de paysans dont les noms sont connus. Ces deux familles sont encore suspectes de sorcellerie. En 1860, ou environ, la maison de M. N..., à Saint-Christophle-du-Ligneron fut, dit-on, *hantée*, et l'opinion accusa ses métayers qui étaient de l'une de ces familles. Berthe appartenait-elle à une famille semblable? Ce serait difficile à savoir. Elle me dit que sa mère était sorcière, on venait la consulter pour l'avenir et pour les maladies. Elle-même possédait certaines connaissances précises qui ne traînent pas partout. Ainsi elle savait, comme je l'ai éprouvé, faire *perdre la route* à une personne, en lui faisant prendre sa droite pour sa gauche (hallucination du sens de l'espace). Elle disait que, petite fille, elle allait au bois avec sa mère pour cueillir des fraises. Quand elle s'ennuyait et voulait rentrer, elle jouait à celle-ci le *tour* de lui faire perdre sa route. Dans nos campagnes, ce pouvoir est généralement attribué aux sorciers. A Cuba les sorciers nègres prétendent en faire autant. Il y aura des recherches curieuses à faire sur cette pratique dont je crois pouvoir, par expérience, attester la réalité.

Une autre fois Berthe m'apprit comment il fallait s'y prendre pour *faire tomber une personne*. La méthode est remarquablement logique. Il faut d'abord la connaître, lui parler, l'impressionner autant qu'on peut, et se faire redouter d'elle. Quand elle est dans la rue, on la suit par derrière en imitant bien sa démarche, et en la *chargeant* (c'était le mot qu'elle employait d'ordinaire pour dire s'emparer mentalement de la pensée de quelqu'un, en l'endormant un peu, procédé qui lui était familier). Alors il faut voir une corde tendue en travers de la route à quelques pas en avant. On suit bien les mouvements de la personne et, au moment où elle arrive sur la corde, on fait soi-même un faux pas volontaire; alors elle est forcée de tomber.

Voici maintenant une manière d'amener un ennemi à se pendre. Suivre ses pas et ses pensées: lui *montrer* tous les jours un arbre dans un lieu écarté. Lui faire penser qu'il est malheureux, que ses affaires sont perdues sans ressources, et tous les jours lui montrer la même place, etc. — Je me serais

bien trompé sur le caractère et l'intelligence de Berthe, si elle était capable d'imaginations aussi compliquées et au fond si ingénieuses. Ces formules, elle n'avait pu que les apprendre; mais de qui? Elles sont sûrement étrangères aux magnétiseurs qu'elle avait fréquentés, et sentent de loin la sorcellerie. Souvent elle me parlait de prières, de formules en latin, je n'ai jamais pu me les faire dire. Si ces formules sont encore en usage, elles seraient bien intéressantes pour l'histoire du merveilleux.

Enfin on observera que ce qu'il y avait de plus remarquable chez ce sujet, ce n'était pas la clairvoyance, ni la prévision de l'avenir (cette dernière nulle). C'était le côté actif de la télépathie, le goût et souvent le pouvoir de produire des hallucinations, et surtout d'agir sur l'esprit des personnes de son entourage par l'application de sa pensée, pour changer leurs dispositions, déplacer leurs sympathies, comme j'en cite un exemple.

Au moment où je m'occupais de B..., les idées de clairvoyance et de prévision m'étaient étrangères. Je partais de la télépathie et, durant tout le cours de cette série d'expériences, je n'ai pas eu besoin d'autre hypothèse. Il ne sera donc question ici que de télépathie et le plus souvent de télépathie volontaire de la part de l'agent ou du percipient. Il paraît naturel d'étudier B.., comme *agent* et comme *percipient* dans son rôle *actif* ou dans son rôle *passif*.

TÉLÉPATHIE PASSIVE.

La télépathie passive, le rôle de percipient, n'était pas au premier plan chez elle, et, le plus souvent, c'était par la volonté qu'elle y arrivait. Je ne me souviens pas qu'elle ait été avertie à l'improviste d'une action exécutée par moi. Le plus souvent elle cherchait, elle écoutait. Tantôt elle chassait (mentalement) son sujet à la trace; tantôt elle observait un lieu où elle supposait qu'il devait remonter et de cette espèce d'affût elle le saisissait au passage. Par exemple, elle avait entrepris de m'empêcher de remonter le boulevard St-

Michel vers l'Observatoire, place où je ne passais pas très souvent. Il m'est rarement arrivé de passer là sans ressentir presque aussitôt sa présence et une résistance que je décrirai au paragraphe suivant. D'autres fois elle explorait un lieu, ma chambre, par exemple, pour savoir si je m'y trouvais. Cela avait fini par devenir très gênant. Quand je voulais qu'elle me laissât tranquille, je la trompais par l'artifice suivant : Je prenais le soir la route de chez moi en l'appelant fortement; aussitôt qu'elle répondait je continuais ma route, en imagination, en parcourant toutes les étapes. J'entrais dans la maison, montant l'escalier, je me déshabillais et faisais semblant de m'endormir. Je lâchais alors brusquement son contact, tout en poursuivant mon chemin dans une autre direction, et toujours j'ai réussi ainsi à échapper à son influence fatigante. On comprend qu'en l'absence de notes, je ne puisse rien raconter de précis, mais tous les faits de cet ordre avaient, dans le moment, beaucoup de relief. Je dois dire qu'elle était loin d'être infaillible; elle n'était pas toujours véridique non plus, aimant à se vanter de son habileté. Quoi qu'il en soit, cette sorte de surveillance, que j'ai sentie peser sur moi pendant deux mois, est peut-être ce que je trouve de plus remarquable dans le cas de B... L..., à qui je consacrai un chapitre spécial, sentit un soir très nettement cette impression; après une seule séance avec elle, il avait essayé de l'empêcher de rentrer chez elle (vers 11 heures du soir) et de l'obliger à prendre une route qui la conduisait loin de son logement, dans un quartier désert, et il avait cru y réussir, il y avait même réussi comme nous le sûmes le lendemain : B... avait été surprise à un moment donné de se trouver loin de sa route et de son logis. Le soir même elle prit sa revanche. L... me laissa, resta seul, vers minuit il entra dans un cercle et regardait jouer quand brusquement il sentit une influence étrangère; tout lui déplut, il ne resta que quelques minutes et rentra chez lui presque en courant. Le lendemain matin il me raconta l'aventure en insistant sur ce changement brusque de dispositions qu'il attribua à B... Celle-ci me raconta depuis la même histoire, se vantant d'avoir changé ses idées.

Une série plus ordinaire est celle des expériences où B... essayait, prenant un de mes amis que j'amenais aux séances, de lui décrire sa vie journalière et la maison qu'il habitait. La meilleure séance fut celle de L..., puis celle de P... qu'on lira plus loin. Elle dit aussi au Dr L... G... quelques détails intéressants. Mais avec trois autres de mes amis l'insuccès fut complet et exaspérant. Elle ne trouvait absolument rien, essayait de deviner et le faisait avec une maladresse telle qu'il me vint un moment à l'idée, qu'il y avait une espèce d'esprit de contradiction inconscient en vertu duquel, connaissant la vérité ou pouvant la deviner avec vraisemblance, elle annonçait régulièrement le contraire. Je crois qu'il y a des faits semblables dans l'automatisme et surtout dans les réponses des tables. Dans toutes ces séances elle prenait la main du consultant et tantôt s'endormait, tantôt revenait à l'état de veille. Je dois dire enfin que, dans les meilleures séances, il y eut bon nombre d'inexactitudes, absolument comme il y en a avec Mme Piper.

B... essayait quelquefois de s'aider, dans ses recherches sur les gens, en *tirant les cartes*. Là elle était très médiocre. D'abord elle n'avait pas la tradition et ne sortait pas de la méthode banale. Ensuite elle s'obstinait à répéter les interprétations courantes et littérales, de sorte que les cartes servaient moins à exciter son imagination qu'à la tenir captive. Cependant, je me souviens qu'à deux ou trois reprises, elle fit dire aux cartes des choses frappantes, mais c'étaient des réflexions spontanées, dont elle accompagnait l'apparition d'une carte, et non pas la prédiction convenue que cette carte appelait.

Ces phénomènes de télépathie méritent le nom de Passifs parce que B... y jouait le rôle de percipient. Mais il n'échappera pas que ce rôle était absolument volontaire, en quoi elle se distingue de la plupart des sujets analogues. Ici encore on retrouve l'effet de ses origines et de son éducation. C'est sans doute à l'intervention prépondérante de la volonté qu'il faut rapporter l'absence complète des faits de seconde vue, ou de prédiction, qui en général sont liés indissolublement à la télépathie, chez les sujets spontanés.

TÉLÉPATHIE ACTIVE.

Pour la même raison sans doute — l'intervention de la volonté,— elle était *l'agent* le plus remarquable que j'aie connu. J'ai parlé plus haut des méthodes ingénieuses qu'elle savait employer. Voilà encore quelques formules : Pour changer la volonté d'une personne, il faut connaître la chambre où elle couche. Alors, pendant neuf soirs consécutifs, à 10 heures du soir, on fait certaines prières en s'imaginant être dans cette chambre, et en lui ordonnant de changer sa pensée.

Pour faire entendre un bruit à quelqu'un, on *l'appelle*, puis on frappe contre une porte à grands coups de canne en tâchant de transférer la sensation.

Autre conseil : Si vous voulez agir sur quelqu'un, il faut bien prendre sa pensée, le *charger* longtemps avec persistance, puis vous lui donnez l'idée que vous voulez, en lui faisant voir des images correspondantes, longtemps, et de plus en plus fort, et, quand vous n'en pouvez plus, vous le lâchez brusquement et vous pensez à autre chose.

Quand elle me *chargeait* ainsi, j'avais la même sensation que dans les moments où je lui disais de m'endormir par la volonté; évidemment chacune de ses actions s'accompagne d'une sorte d'hypnotisme à distance.

Elle recommandait toujours d'influencer les personnes au moment où elles s'endorment, de manière que l'impression persistât dans le sommeil : « Chargez-le bien, faites-le dormir, il s'endormira, et rêvera toute la nuit. » Pour cela il faut bien connaître la chambre : « Montrez-moi sa chambre, je lui ferai penser tout ce que vous voudrez. » Elle voulait aussi avoir les portraits, quelque objet appartenant à la personne qu'on lui indiquait.

Ceci dit de ses procédés, je viens aux effets dont j'ai été témoin. Elle se vantait de donner des hallucinations, de faire apparaître des images, et d'apparaître elle-même. Je doute qu'elle eût jamais réussi à émettre un *double ;* quant aux hallucinations, j'ai raconté qu'elle avait, un soir, montré à P..., des pigeons blancs volant tout près de lui. Avec moi

qui suis très peu visuel, elle a moins réussi. Un soir d'été, vers 8 heures, je l'attendais chez moi. J'étais sur le balcon, regardant la rue. Je sentais très vivement sa présence depuis quelques minutes, et je supposais qu'elle s'attardait dans le voisinage. Je vis alors passer derrière moi, comme sur le mur, un reflet blanc. La réverbération du soleil, sur une fenêtre que l'on déplace, imite bien cela, mais il n'y avait ni soleil, ni lune, ni lanternes allumées, car il faisait encore grand jour. Je sentais très vivement l'influence de B... Presque aussitôt je crus entendre dans la chambre un ou deux petits cris aigus comme ceux d'une souris. Je supposais toujours que c'était B... Elle arriva presque aussitôt, et, interrogée avec les formes convenables, elle me raconta qu'elle avait voulu d'abord se montrer elle-même sur le balcon, ensuite me faire entendre des cris comme ceux de son bébé, un enfant de quelques mois.

Je suis un grand dormeur et je ne me souviens pas de m'être réveillé spontanément au milieu de mon sommeil. Une nuit, vers 2 ou 3 heures, j'en fus tiré brusquement. Les yeux encore fermés je pensai : « Voilà un tour de B... Que va-t-elle me faire voir? » Je regardai alors le mur en face; je vis une place lumineuse, arrondie, et au milieu un objet brillant, gros comme un melon, que je fixai pendant plusieurs secondes, étant très éveillé, avant qu'il disparût. Je ne pus distinguer aucune forme nette, ni aucun détail, mais l'objet était arrondi et il y avait comme des places moins lumineuses. J'imaginai qu'elle avait voulu me montrer un crâne, mais je ne pus le reconnaître; le mur était éclairé en ce point comme il l'eût été par une forte lampe; il ne faisait pas dans la chambre une obscurité complète, à cause de la fenêtre sans persiennes et des rideaux ouverts; mais cet objet clair ne semblait pas émettre de lumière en dehors de l'aire dont il occupait le centre sur le mur. Ce fut tout. J'attendis un moment sans rien voir d'autre, puis je me rendormis profondément. Le lendemain je trouvai Berthe, qui était venue faire une visite à l'hôpital, et je l'interrogeai avec précaution. Elle avait voulu me montrer d'abord des chiens autour de mon lit, puis des hommes se querellant, enfin une *lanterne*. C'était tout. On

voit que, si les deux premières tentatives avaient échoué la troisième avait réussi parfaitement.

Très souvent, depuis, Berthe a essayé de m'halluciner; je n'ai jamais rien vu ni entendu.

J'étais plus sensible aux transmissions d'un caractère vague et général. Je parle ailleurs du sens de l'espace : j'eus une illusion complète, et P... un commencement très curieux d'hallucination. J'ai aussi parlé de la peur qu'elle savait donner sans raison.

Voilà une autre histoire de peur. Un soir, je rentrais chez moi, à minuit. Sur le palier, en mettant la main sur le bouton de la porte, je me dis : « Quel ennui! voilà encore un tour de B...! Elle va me faire voir quelque chose d'effrayant dans le corridor, c'est bien désagréable! » J'étais réellement un peu nerveux. J'ouvris brusquement, en fermant les yeux et saisis une allumette; en quelques minutes je fus couché et, soufflant ma bougie, je mis ma tête sous les draps, comme un enfant. Le lendemain, B... me demanda si je n'avais pas vu, dans le corridor, ou dans ma chambre un squelette qui m'avait fait grand'peur. Je n'ai pas besoin de dire qu'un squelette était la dernière chose du monde qui pût m'effrayer, et franchement je pense que de sang-froid je ne suis pas plus poltron que le commun des hommes. Enfin, je n'eus jamais avec elle la sensation inquiétante de mystère que peut donner, par exemple, une apparition; néanmoins, il faut que j'avoue qu'au bout de deux mois d'expériences j'étais singulièrement peureux, inquiet de ce qui pouvait arriver. Je ne crois pas que ce sentiment soit inhérent aux études psychiques, abordées de sang-froid et sans parti pris, comme je l'ai toujours fait. Je penche à croire que cette lâcheté qui me prenait était le résultat conscient et volontaire des efforts de Berthe pour me maintenir sous son influence.

Cette influence se traduisait quelquefois par des faits singuliers. J'ai dit que B... prétendait m'empêcher de remonter le boulevard Saint-Michel; à plusieurs reprises, sur ce chemin, je sentis son influence et sous deux formes très diverses. Une fois je sentais une faiblesse spéciale dans les jambes qui étaient comme paralysées. C'était comme si j'avais eu sur les

épaules un poids trop lourd. Si je revenais sur mes pas, je me sentais léger et alerte. D'autres fois j'avais une certaine difficulté à avancer, comme si j'eusse lutté contre un vent très fort, ou plutôt — la sensation étant limitée aux jambes — contre un courant d'eau où j'eusse été jusqu'à la ceinture. Je me suis amusé à observer cet effet que je rapportais très bien à B... Si je me retournais, l'effet était inverse, le courant m'entraînait vers la Seine et j'avais de la peine à m'empêcher de courir. J'ai eu chacune de ces impressions trois ou quatre fois. J'étais arrivé moi-même, si je rencontrais Mme A... dans la rue et faisais quelques pas avec elle, à lui donner ce besoin de courir devant soi. Elle le sentait si fort qu'elle me priait de cesser, de peur de se donner en spectacle.

B... se vantait aussi de savoir changer les sentiments et les inclinations d'une personne, de lui inspirer de l'aversion ou de la sympathie pour une autre. C'est surtout à cela que s'appliquait le procédé dont j'ai parlé : influencer les gens tous les soirs vers 10 heures, etc. Je crois qu'elle eût été en effet capable de le faire, dans une certaine mesure ; mais elle manquait surtout de la persévérance qu'exige une action semblable. Jamais elle n'a réussi à m'être même sympathique, malgré la commisération qu'inspirait, à un moment donné, sa situation très pénible. Une fois, cependant, je l'ai vue à l'œuvre et ma conviction est qu'elle avait réussi très remarquablement; il s'agit du cas de Mme R..., trop complexe et trop peu prouvé pour que je le rapporte ici. Je dirai seulement que cette dame se plaignit à moi que B... lui eût inspiré pour son mari un tel dégoût physique, qu'en le voyant entrer dans la maison elle était prise de nausée et prête à se trouver incommodée ; d'ailleurs son affection pour son mari n'en fut point troublée. Une fois de plus, B... montrait ici le caractère expérimental et en quelque sorte grossier et brutal de son action. Elle ne pénétrait pas les pensées intimes, le fond de l'âme des personnes ; elle ne les influençait pas davantage. Son pouvoir était limité à des manifestations extérieures. Malgré cela, je tiens pour assuré qu'il eût été dangereux, pour la liberté morale d'une personne impressionnable, de vivre dans son voisinage.

Je possède une lettre anonyme très curieuse que je reçus

en province, six mois après avoir quitté Paris. L'auteur de cette lettre, qui est certainement la fille de R..., me supplie de joindre mon influence à celle de B... pour changer les sentiments d'une personne qui habite Paris. B... mourut peu de temps après.

Je dois, pour finir, raconter mes dernières relations avec B... A la suite d'un séjour de quinze jours en province, je perdis grandement mon ascendant sur elle. Elle s'attacha à la société de Mme R... et du magnétiseur V..., et commença à exercer la profession de tireuse de cartes. Alors rien n'alla plus, elle venait donner des séances, mais elle ne trouvait jamais rien; elle s'ingéniait alors à forger des fables qui souvent semblaient invraisemblables comme à plaisir. Sa bonne volonté restait la même, mais elle ne s'appliquait plus. Après quelques réprimandes, je cessai de l'appeler, et l'espèce de surveillance ou d'influence qu'elle exerçait sur moi disparut.

Je la vis encore quelquefois avant de quitter Paris, mais sans lui demander aucune expérience. J'appris sa mort par hasard, un an après.

Enfin, deux ans après cette mort, Miss W..., le jour de ma première visite, aperçut près de moi, dans un angle obscur du salon, une image qui paraît avoir été celle de B... Je crois qu'en ce moment je n'avais pas encore commencé à parler d'elle. Mais cette histoire demande à être développée à part.

Un mot maintenant sur moi-même et l'influence qu'avaient exercée sur moi les expériences faites avec B... Ces expériences durèrent quatre ou cinq mois, mais furent presque journalières pendant deux mois, entre deux voyages en province. La conséquence la plus marquée fut une grande fatigue. J'étais devenu très pâle, avec les traits tirés et les pupilles un peu dilatées (mes pupilles se dilatent très facilement). Ma santé physique n'en était pas moins très bonne. Je pouvais m'intéresser à tout ce qui m'intéresse ordinairement, mais ma pensée revenait sans cesse à mes expériences, aux moyens de les varier et de les améliorer. A aucun moment je ne perdis le contrôle le plus absolu sur moi-même, et

je n'eus jamais les sensations de l'inconnu ou du merveilleux; j'ai la prétention d'avoir observé B... et mes autres sujets, comme on observe un malade à l'hôpital ou un animal dans un laboratoire. D'ailleurs je me surveillais avec soin, et, à la première impression suspecte, j'aurais cessé mes expériences. J'ai parlé d'une certaine facilité à m'effrayer en présence d'une sensation *suspecte*, mais je crois que c'était une conséquence de la façon dont B... s'y prenait pour m'impressionner davantage.

A force d'expérimenter avec elle, j'avais acquis une expérience que je savais appliquer aux autres. J'en ai cité quelques exemples. Je n'ai jamais retrouvé au même degré, chez moi, cette aptitude à l'action mentale. Je me considère comme très mal doué à cet égard, mais mon frère est au contraire très bien doué et a fait des choses remarquables, que j'espère lui faire écrire. Dans ce temps j'arrivais facilement à endormir par action mentale les personnes un peu sensibles. J'essayais journellement, et souvent avec succès, d'impressionner mes amis ou les gens de mon entourage. Je crois que c'est ce grand déploiement de force nerveuse, souvent dépensée en vain, qui avait produit en moi la fatigue. Je pense que j'aurais été capable, en m'y appliquant, d'impressionner assez la volonté d'une personne pour troubler son libre arbitre, mais je n'ai jamais été tenté de le faire. Je sentais très vivement cette aversion pour les effets de la magie qu'on trouve si bien notée dans le *Faust* de Gœthe :

Nimm dich in Acht, und sprich kein zaubrisch Wort
Prends garde, ne prononce pas de parole magique.

(2e partie, acte V.)

(*A suivre.*)

CONGRÈS INTERNATIONAL

DE

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

COMPTE RENDU PAR LE Dr DARIEX

Ainsi que nous l'avons annoncé dans le troisième fascicule de ces *Annales*, le Congrès international de Psychologie expérimentale s'est tenu à Londres, durant les quatre premiers jours du mois d'août, dans les salles d'*University Collège*, sous la présidence de M. le professeur Sidgwick. Il y avait chaque jour deux séances d'une durée totale de cinq heures à cinq heures et demie, qui se tenaient : le matin, de dix heures à une heure, et dans l'après-midi, de deux heures à quatre heures et demie.

Ces réunions ont été suivies par 300 personnes environ, parmi lesquelles une centaine d'étrangers venus des différentes parties de l'Europe, des deux Amériques et de l'Australie.

Il a été traité un grand nombre de questions très intéressantes dont une bonne partie mériterait d'être rapportée en entier; mais, présentement, nous devons nous borner à un court résumé et réserver pour plus tard l'exposé de quelques-unes de ces questions.

Nous n'énumérerons pas de nouveau le nom des savants, pour la plupart universellement connus, qui ont participé aux

travaux du Congrès, ni le sujet de leur communication; cette double énumération a été faite dans ce recueil même, il y a quelques mois (Voy. *Annales des sciences psychiques*, an. 1892, p. 138 et 139) et nous passerons sous silence les questions qui ne sauraient entrer dans le cadre de nos recherches.

L'abondance des matières a rendu nécessaire la division des travaux en sections : il a été formé une section (A) pour les travaux de neurologie et ceux d'ordre psychophysique, et une section (B) pour l'hypnotisme et les questions qui s'y rattachent.

La matinée du lundi et toutes les après-midi furent consacrées à des séances générales.

Après le discours d'ouverture, prononcé par le Président, et la communication de M. le professeur A. Bain, ayant pour sujet : « Les sphères respectives et les assistances mutuelles de l'examen intérieur (*introspection*) et de l'expérience en psychologie », M. le professeur Grüber, de Bucharest, a lu un Mémoire sur « l'audition colorée », phénomène dont il avait déjà entretenu le Congrès de 1889. Cependant, ce mot ne donne qu'une idée imparfaite du sujet traité par M. Grüber, car son Mémoire traite de tous les cas où une impression perçue par un sens, éveille aussitôt des images appartenant à un autre sens. C'est ainsi qu'il y a des sujets pour qui les lettres, les nombres, les mots, ont une couleur; d'autres chez qui la vue et le goût, la vue et l'odorat, le toucher et l'ouïe offrent une association d'idées telle, que pour eux les choses qu'ils voient ont une saveur ou un parfum. Il a cité l'exemple d'un homme d'esprit distingué, de son pays, qui voyait des rapports entre certaines lettres, certaines syllabes et certains nombres, et une gamme de couleurs imaginaires.

M. Galton a rappelé que l'égyptologue Lepsius établissait une corrélation entre les couleurs et les sons, et employait ces couleurs dans ses recherches et ses travaux philologiques. M. Galton a aussi cité, comme exemple d'audition colorée, le cas d'une personne dans la famille de qui ce phénomène est héréditaire; mais avec cette singularité que la corrélation entre les mots et les nuances est différente pour chacun des membres de la famille. C'est ainsi qu'un mot qui est bleu

pour l'un est vert pour l'autre. Il en résulte, paraît-il, d'après M. Galton, des querelles domestiques. Cette remarque a beaucoup fait rire le Congrès.

M. Grüber ne s'est pas borné à noter la couleur perçue pour tel ou tel son; poussant plus loin ses investigations, il a mesuré encore (en ayant pour sujet l'homme distingué de son pays, dont il est parlé plus haut) l'étendue du champ de la couleur perçue pour chaque son. Pour établir cette mensuration, le percipient regardait un tableau sur lequel l'opérateur venait de tracer une circonférence : si les bords de la couleur perçue dépassaient la circonférence, l'aire de la couleur étant plus grande que l'aire de la circonférence, l'opérateur l'effaçait et la remplaçait par une circonférence plus grande; si, au contraire, l'aire de la couleur n'atteignait pas aux bords de la circonférence, il remplaçait celle-ci par une circonférence plus petite; il arrivait ainsi, après une série d'essais par tâtonnement, à circonscrire exactement l'espace coloré et à en préciser l'étendue.

Qu'y a-t-il, au fond, dans toutes ces auditions colorées? Si nous analysons ce qui en a été dit jusqu'ici, il semble qu'il ne s'agisse là que d'impressions subjectives, individuelles, rares et essentiellement variables : le même son, en effet, fait voir rouge à l'un, jaune à l'autre, rose à un troisième; il a des couleurs pour tous les goûts, c'est-à-dire qu'en réalité il n'en a aucune si toutefois, et au moins lorsqu'il s'agit d'audition colorée, les membres de la famille à laquelle a fait allusion M. Galton ne sont pas atteints de daltonisme.

La question nous paraît fort intéressante et fort curieuse, mais elle est encore beaucoup trop neuve pour en tirer aucune déduction sérieuse; si quelques-uns de nos lecteurs connaissaient des cas analogues, nous les prions de nous les adresser, nous les examinerons et les communiquerons au professeur Grüber.

A la séance générale du lundi soir, M. Charles Richet a lu un Mémoire intitulé « l'Avenir de la psychologie », que nous publierons plus tard.

M. le professeur Pierre Janet a lu une étude dont voici le résumé :

Étude sur quelques cas d'amnésie antérograde dans la maladie de la désagrégation psychologique,

Ordinairement on entend par *amnésie* la perte d'un souvenir qui a réellement existé, que l'on possédait auparavant dans la mémoire. Ce sont là les *amnésies* que l'on a appelées *rétroactives* ou *rétrogrades* pour montrer qu'elles portent sur le passé, sur des souvenirs anciennement acquis. Voici quelques années que j'observe une amnésie toute différente qui me semble beaucoup moins connue. Au lieu de perdre les souvenirs qu'ils ont acquis, les malades *n'acquièrent pas de souvenirs.* Ils semblent avoir perdu non pas les résultats de la mémoire, mais la faculté même de la mémoire. Le sujet sent, entend, raisonne même, mais il perd complètement tous ces phénomènes dès qu'ils sont passés et n'en retrouve plus la trace l'instant suivant. Ce qui me décide à vous entretenir de ce phénomène morbide, c'est que j'ai pu étudier cette année même, dans le service de mon éminent maître, M. le professeur Charcot, un cas tout à fait extraordinaire de cette maladie. M. Charcot a présenté plusieurs fois cette maladie à ses leçons du mardi, et il a publié son observation médicale[1] ; il a désigné l'altération principale de la mémoire sous le nom *d'amnésie antérograde,* amnésie qui marche en avant, *amnésie continue* pendant la vie de la malade, pourrait-on dire encore. De même que l'aboulie proprement dite, la suppression de la volonté, nous a renseignés autrefois sur la véritable nature de la volonté, de même, l'amnésie antérograde qui n'est pas l'oubli d'un souvenir, mais la perte de la mémoire elle-même, nous fournira quelques notions importantes sur le mécanisme de cette faculté.

1. I.-M. Charcot, *Sur un cas d'amnésie rétro-antérograde. Revue de médecine,* 1892, p. 81

I

La première observation porte sur une malade du service de mon éminent maître, M. J. Falret, que j'ai surtout étudiée autrefois au point de vue de la volonté et de l'exécution des mouvements volontaires [1]. Nous avions constaté trois lois principales qui régissaient les actes volontaires. 1° Dans l'aboulie on constate une impuissance pour accomplir conciemment et volontairement les actes nouveaux. 2° Au constraire, les actes anciens, c'est-à-dire ceux qui ont été voulus et organisés avant la maladie, sont tous conservés et peuvent être accomplis consciemment. 3° Les actes nouveaux peuvent encore être accomplis, mais seulement d'une manière involontaire et inconsciente.

Cette malade présente une altération à peu près identique et des lois analogues dans la formation et la conservation de ses souvenirs. 1° Depuis qu'elle est malade, cette jeune fille n'acquiert à peu près aucun souvenir nouveau ; 2° elle conserve très bien tous les souvenirs anciens. La troisième loi est plus difficile à vérifier sur ce sujet, mais elle doit cependant s'appliquer. Nous la trouverons plus nette chez d'autres sujets.

2° *Observation.* — 1° Une malade atteinte d'idées fixes est incapable à certains moments d'acquérir aucun nouveau souvenir, par exemple ne peut rien apprendre par cœur ; 2° elle conserve tous les souvenirs anciens ; 3° pendant le somnambulisme elle récite sans difficulté ces morceaux nouveaux qu'elle semblait avoir été incapable d'apprendre à l'état de veille.

3° *Observation.* — Une jeune femme atteinte de dipsomanie, observée chez mon éminent maître M. Hanot. A un degré plus fort que la précédente, elle a perdu la faculté d'acquérir des souvenirs nouveaux, mais elle conserve les souvenirs anciens. Par le somnambulisme, et par divers autres procédés, on peut montrer que les souvenirs nouveaux ne sont pas entièrement disparus, mais qu'ils subsistent inconsciemment.

1. Pierre Janet, *Sur un cas d'aboulie et d'idées fixes. Revue philosophique*, mars et avril 1891, pp. 258, 382.

II

L'observation la plus nette et la plus remarquable de cette maladie a été recueillie, comme je l'ai dit, dans le service de M. Charcot.

Mme D..., jeune femme de 34 ans, d'un tempérament nerveux, mais sans maladie caractérisée, a été exposée, le 28 août 1891, à une très violente émotion. Pendant qu'elle était seule dans sa chambre, elle vit la porte s'ouvrir brusquement. Un individu qu'elle ne reconnut pas s'approcha d'elle et lui dit brusquement cette phrase : « Mme D..., préparez un lit, on va vous rapporter votre mari qui est mort. » C'était en réalité une mauvaise plaisanterie, et en voyant le désespoir de cette pauvre femme, les voisins coururent chercher le mari qui se portait fort bien, mais à la vue de son mari, l'émotion de Mme D... fut trop forte, et elle tomba dans une grande crise convulsive qui dura quarante-huit heures. Au réveil de cette crise terrible, Mme D... se trouva dans un état intellectuel fort singulier, caractérisé surtout par deux sortes d'amnésies. 1° Amnésie rétrograde de tout ce qui venait de se passer et même de tous les événements qui avaient rempli les mois précédents. Avec effort elle parvint à se souvenir des événements arrivés en mai et en juin, mais il lui fut impossible de dépasser dans ses souvenirs le 14 juillet. Depuis le 14 juillet jusqu'au 30 août 1891, l'amnésie rétrograde était complète.

2° Mme D... était absolument incapable d'acquérir aucun souvenir nouveau. Toutes les impressions glissaient sur elle sans laisser la moindre trace, un voyage qu'elle fit à Royan, quand elle fut un peu remise de cette attaque, un accident grave qui lui arriva (elle fut mordue par un chien enragé et cautérisée sévèrement), son arrivée à Paris, son traitement à l'Institut Pasteur, son entrée à la Salpêtrière, rien ne laissa en elle le moindre souvenir.

En octobre, à son arrivée, et d'ailleurs pendant tout l'hiver, elle resta dans le même état, racontait sa vie en grands détails jusqu'au 14 juillet au soir, mais n'avait plus le moindre

souvenir de ce qui était arrivé depuis le 15 juillet. Elle parlait bien, raisonnait correctement, avait conservé tout ce qu'elle avait appris autrefois, mais oubliait tous les faits nouveaux après deux ou trois minutes à peine.

En étudiant cette amnésie extraordinaire, on ne tarda pas à constater que les souvenirs, qui paraissaient disparaître si vite, n'étaient pas complètement anéantis. Mme D... rêvait quelquefois tout haut, et on entendit certains mots significatifs : « Oh ! ce vilain chien qui m'a mordue, M. Pasteur... M. Charcot à la Salpêtrière, etc., » paroles qui avaient évidemment rapport à ses souvenirs des événements récents. On hypnotisa la malade, et l'on vit avec étonnement que pendant le somnambulisme elle avait très exactement le souvenir de tous les événements survenus depuis le 14 juillet. Sa mémoire minutieuse pendant le somnambulisme contrastait de la façon la plus curieuse avec l'amnésie si profonde qui existait dès le réveil.

J'ai pu aller plus loin et montrer que même pendant la veille, au moment où la malade cherchait en vain à retrouver le moindre souvenir, on pouvait mettre en évidence une mémoire absolument complète par les actes subconscients, par le moyen de l'écriture et même de la parole automatique que je suis arrivé à provoquer. Les trois lois que j'avais étudiées à propos de l'aboulie se retrouvaient avec précision. 1° La malade ne peut avoir conscience des souvenirs nouvellement acquis ; 2° elle a la conscience de tous les souvenirs anciens ; 3° mais elle conserve inconsciemment tous les souvenirs des événements nouveaux qui en apparence ne laissent aucune trace.

III

Sur quel élément de la mémoire porte l'altération essentielle qui produit l'amnésie antérograde ? *La conservation des souvenirs* est évidemment intacte, puisque dans les rêves et dans les somnambulismes les souvenirs réapparaissent complètement. *La reproduction des images* s'effectue aussi normalement, malgré les apparences contraires, puisque l'écriture

automatique du sujet répond correctement à toutes les questions.

Ce qui est altéré, c'est un élément du souvenir que l'on ne décrit pas d'ordinaire. C'est la *perception personnelle* qui joue un aussi grand rôle dans les souvenirs que dans les sensations. Il ne suffit pas, pour que nous ayons conscience d'un souvenir, que telle ou telle image soit reproduite par le jeu automatique de l'association des idées, il faut que la perception personnelle saisisse cette image et la rattache aux autres souvenirs, aux sensations nettes ou confuses, extérieures ou intérieures dont l'ensemble constitue notre personnalité, et c'est cette opération-là qui, chez ces malades comme chez les anesthésiques et les abouliques, est profondément troublée. On constate l'amnésie toutes les fois que la malade cherche à penser avec attention, avec conscience, à parler en son propre nom. On retrouve les souvenirs toutes les fois qu'on élimine la personnalité de la malade et que l'on se contente de phénomènes psychologiques en quelque sorte impersonnels.

D'autres études, sur lesquelles je n'insiste pas dans ce résumé, ont montré que des idées fixes, des obsessions, persistent dans l'esprit de la malade à son insu, jouaient un grand rôle dans la production de cette amnésie. En modifiant, en supprimant ces rêves subconscients, j'ai pu rendre à la malade la plupart de ses souvenirs.

En un mot, c'est une nouvelle forme de la désagrégation psychologique que je vous présente. Cette maladie de l'esprit consista, comme vous le savez, dans un affaiblissement du pouvoir de synthèse qui permet, à chaque moment de la vie, de rattacher à la personnalité les phénomènes psychologiques nouveaux qui se produisent à chaque instant dans l'esprit. Cette maladie a des formes différentes suivant que cette incapacité de synthèse porte plus précisément sur les sensations, les mouvements ou les souvenirs. Dans le premier cas, c'est l'anesthésie hystérique, dans le second l'aboulie, dans le troisième l'amnésie antérograde.

Le professeur Ebbinghaus, de Berlin, tout en reconnaissant l'intérêt des faits présentés au congrès, pensait que l'on pou-

vait supposer que la conscience du malade était absorbée si complètement par les sensations et les perceptions du moment, qu'elle ne disposait pas de l'énergie mentale suffisante pour se livrer au travail de reconstitution des impressions passées, jusqu'à ce que les distractions du moment aient été chassées. Par conséquent, dans le sommeil ou dans l'état hypnotique, l'absence de ces distractions était naturellement suivie du retour de la mémoire.

Le Président fait remarquer que si l'explication ingénieuse du docteur Ebbinghaus peut convenir à la récupération de la mémoire dans le rêve et dans l'état hypnotique, elle paraît difficilement applicable aux manifestations de la mémoire inconsciente ou subconsciente, dans le langage ou dans l'écriture automatique à l'état normal.

Le mardi matin, M. le professeur Liégeois lut un mémoire de M. le docteur Liébeault sur un cas de monomanie de suicide, guéri par suggestion pendant le sommeil provoqué.

Il s'agit d'une observation recueillie sur une femme atteinte de monomanie impulsive vers le suicide, depuis onze mois, et guérie par suggestion hypnotique. Son auteur, le docteur Liébeault, de Nancy, après avoir énuméré quelques formes simples et d'autres assez compliquées de désordres intellectuels et affectifs, disparus déjà par la même méthode, laquelle consiste à substituer suggestivement, dans le cerveau, des idées saines à des idées fausses, pense que semblablement on peut obtenir des succès encore plus remarquables, même quand les désordres de l'esprit des sujets sont plus complexes, que ceux qu'il énumère. Que les malades en traitement dorment peu ou profondément, le docteur Liébeault croit qu'en insistant pour leur faire des affirmations répétées de guérir, et en multipliant les séances, on doit arriver à délivrer, de leurs tendances irrésistibles, ceux qui sont atteints de monomanie suicide, si surtout, comme il l'a fait, conjointement avec M. le professeur Liégeois, chez la monomane dont il relate l'observation, l'on entreprend leur cure dans une période de temps rapprochée de l'invasion morbide. Il ne leur a fallu,

à eux deux que cinquante-huit à cinquante-neuf séances, d'une durée d'une demi-heure à trois quarts d'heure chacune, pour que la guérison de leur monomane devînt complète. Le docteur Liébeault espère bien que ce résultat restera durable, grâce à ce qu'il renouvellera de temps en temps ses séances, pour faire disparaître définitivement, chez cette malade, l'habitude morbide contractée.

On remarquera le nombre assez grand de séances que les deux expérimentateurs ont dû employer. Nous croyons que le sujet sur lequel ils ont opéré n'était pas des plus favorables, car, avec un sujet, très sensible il est vrai, nous avons pu obtenir des résultats analogues en quelques séances.

Le docteur Van Eeden a lu ensuite un Mémoire plaidant énergiquement en faveur de l'usage de la suggestion comme agent thérapeutique, mais désapprouvant l'usage de l'hypnotisme proprement dit, en raison de ce que, selon lui, l'accroissement de suggestibilité dans l'état hypnotique était une condition anormale dépendant de « l'ataxie ou de la désintégration de l'âme » et qu'il faut rigoureusement l'éviter. Selon le docteur Van Eeden, la suggestion thérapeutique pourrait s'adresser à l'intellect et à la volition consciente du patient. Il dit que la suggestibilité, comme elle est définie par les auteurs français, comporte deux choses : un pouvoir idéoplastique (c'est-à-dire l'influence des idées sur les fonctions corporelles) et l'impressionnabilité. Sa manière de voir consiste à augmenter le pouvoir idéoplastique et à le placer autant que possible sous l'influence de la volition consciente, sans accroître l'impressionnabilité.

Les vues de M. Van Eeden ont été le point de départ d'une discussion au cours de laquelle le professeur Bernheim a contesté que l'état hypnotique fût un état anormal. L'accroissement de suggestibilité, que le docteur Van Eeden regarde comme une preuve d'anormalité, se rencontre, dit M. Bernheim, dans le sommeil ordinaire; les rêves sont des autosuggestions du sensorium (la partie du cerveau que l'on présume être le centre commun de toutes les sensations). Il

ajoute qu'il n'est pas douteux que dans beaucoup de cas les suggestions peuvent être faites sans le secours de l'hypnotisme, comme par exemple dans la manière de se servir de l'hydrothérapie, de l'électrothérapie, de certains médicaments. M. Bernheim va plus loin : avec le professeur Delbœuf; il pense, qu'à proprement parler, l'hypnotisme n'existe pas en tant que chose intrinsèque, et que dans l'hypnotisme il n'y a guère de réel que le mot; que le sommeil provoqué ne diffère pas du sommeil ordinaire; que la suggestion peut se faire pendant le sommeil ordinaire comme pendant le sommeil dit hypnotique; que le procédé ne fait rien à la chose, et que le bercement de la nourrice, la chanson monotone que chante la mère, la berceuse que joue le musicien, ne sont pas autre chose qu'une sorte d'hypnotisation, et peuvent être assimilés aux autres procédés avec lesquels les praticiens ou les empiriques ont coutume de provoquer l'hypnose : aussi, dit-il, l'hypnotisme ne saurait-il constituer un état anormal.

Le docteur Bérillon n'est pas de cet avis : il proteste énergiquement, et dit que l'École de Nancy va trop loin en niant l'existence de l'hypnotisme et en identifiant la suggestion hypnotique et le sommeil hypnotique, avec la suggestion ordinaire et le sommeil ordinaire. La suppression artificielle du contrôle cérébral et la réduction du sujet à un automate entre les mains de l'hypnotiseur — sans doute à cause d'un engourdissement temporaire de quelques cellules du cerveau — doivent être considérées comme deux faits caractérisant l'état hypnotique. Il y a donc là un état anormal : aussi le docteur Berillon pense-t-il que, sous aucun prétexte, les pratiques hypnotiques ne doivent être employées par d'autres que les médecins.

Cet état anormal a pour effet de rendre le sujet beaucoup plus suggestible.

Le docteur Bernheim dit que cette sensibilité à la suggestion, que M. Bérillon regarde comme particulière à l'hypnotisme, peut également être développée dans le sommeil ordi-

naire, si la suggestion est faite de telle manière que le dormeur ne se réveille pas.

Le professeur DELBŒUF, de Liège, pense, avec le professeur Bernheim, que l'hypnotisme n'est pas un état contre nature et n'offre rien d'anormal. Il convient aussi que la suggestion peut avoir la même vertu curative, qu'elle soit faite avec ou sans le secours de l'hypnotisme.

Hypnotiser quelqu'un, c'est, a-t-il dit, lui persuader qu'il peut faire une chose qu'il croyait ne pouvoir faire, ou bien l'empêcher d'accomplir un acte qu'il croyait pouvoir accomplir. La persuasion peut se faire directement ou indirectement. La méthode indirecte consiste à produire artificiellement ce que l'on a nommé l'hypnotisme et qui n'est que le développement de la suggestibilité, l'accroissement de la force de volonté.

M. Delbœuf cite les exemples suivants. Un haut fonctionnaire, en proie à une agitation nerveuse dont il souffrait depuis vingt ans, vient le trouver et lui dit qu'il s'adressait à lui parce qu'il avait entendu parler de belles cures qu'il avait faites par suggestion. Il venait à lui, non pas avec l'espoir d'être guéri par le magnétisme (il s'était déjà sans résultat adressé à tant de magnétiseurs qu'il n'attendait plus grand'-chose de ce moyen); mais, par acquit de conscience et en raison de la réputation de M. Delbœuf; il voulait néanmoins prier ce dernier d'essayer.

M. Delbœuf se rendit compte qu'avec un tel malade il échouerait comme avaient échoué les autres, s'il se servait des procédés déjà employés, car il se heurterait à l'auto-suggestion du sujet, et il n'essaya que la suggestion à l'état de veille; il lui parla à peu près de la manière suivante (nous citons de mémoire) :

« Ce que vous me dites ne me surprend pas, je ne suis pas du tout étonné que vous n'ayez retiré aucun avantage de ces nombreuses séances de magnétisme auxquelles vous vous êtes soumis; elles réussissent souvent pourtant, mais avec vous elles ne pouvaient réussir, vous avez l'esprit trop cultivé, trop actif, et surtout une volonté trop forte. Vous ne

vous êtes pas douté jusqu'ici de la force de volonté qui est en vous ; je vais vous montrer jusqu'où elle peut aller, je vais vous montrer qu'elle est assez puissante pour vous empêcher de sentir la douleur. Tenez ! voici une épée, je vais vous traverser le bras avec, et vous ne ressentirez aucune douleur, uniquement parce que vous aurez la volonté de n'en ressentir aucune. Ayez la volonté de ne rien sentir, pensez que vous ne souffrez pas et je vous défie d'éprouver la moindre douleur. » Et en effet le malade ne sentit rien et fut tout surpris de voir la peau de son bras traversée sans qu'il eût éprouvé la moindre souffrance.

« Voyez, dit M. Delbœuf, quelle est la puissance de votre volonté ! Eh bien, cette volonté si puissante, vous n'avez qu'à l'appliquer à guérir votre mal et vous le guérirez. »

Le névropathe comprit, et la guérison s'ensuivit.

Par la suggestion à l'état de veille, M. Delbœuf a guéri également une femme atteinte de monomanie homicide. Cette femme était pénétrée de l'idée qu'elle devait tuer son mari et ses enfants et se demandait chaque matin si le jour était venu de commettre son crime. M. Delbœuf la vit et la défia de penser à tuer son mari et ses enfants aussi longtemps qu'il aurait les yeux sur elle. L'expérience réussit. Il lui annonça alors que le lendemain, de huit heures à neuf heures, elle ne pourrait penser à tuer ; puis il arriva à éloigner de son esprit cette idée pendant deux heures, puis pendant trois heures, puis, progressivement, pendant une journée, puis pendant une semaine. Mais, ayant dû faire une absence plus longue que la période de temps sur laquelle avaient jusqu'alors porté les suggestions, l'idée fixe revint à la fin de cette période. Après son retour, M. Delbœuf reprit son traitement et fut assez heureux pour parvenir à une guérison complète et définitive.

Il n'y a, en pareil cas, a dit M. Delbœuf, ni mystère ni condition anormale. Le sujet a été amené à agir par sa propre volonté sur des idées qu'il est arrivé à dissiper. Dans l'hypnotisme, a dit en résumé M. Delbœuf, il n'y a guère autre chose que le mot hypnotisme.

Le docteur Sperling, de Berlin, dit fort judicieusement que, comme l'on ne sait pas encore, jusqu'ici, ce qu'est le sommeil naturel, il n'est pas aisé de dire si le sommeil hypnotique et le sommeil naturel sont identiques ou diffèrent quelque peu. Aussi faut-il convenir que l'on discute sur des mots.

Le sommeil hypnotique augmente certainement beaucoup la suggestibilité; mais il n'est pas moins vrai qu'une grande suggestibilité peut se rencontrer à l'état de veille; et, incontestablement, la suggestion a souvent été le facteur de modes de traitement autres que l'hypnotisme, tels que l'électrothérapie citée par M. Bernheim; mais il sera impossible de dire exactement jusqu'où va l'action de la suggestion avant que nous ayons apprécié ce que l'électricité, — ou quelque agent similaire — peut faire sans la suggestion. C'est là une limite qu'il serait très important de déterminer par des expériences minutieuses.

Après cette discussion, M. Bernheim lut un Mémoire sur le caractère psychique de l'amblyopie hystérique, qui donna lieu à une intéressante controverse entre lui et le docteur Mendelssohn, de Saint-Pétersbourg. L'auteur a le premier démontré, en 1886, que l'amblyopie hystérique, comme l'amblyopie suggérée, est purement psychique. « L'image visuelle est perçue; mais le sujet la neutralise inconsciemment avec son imagination. C'est une illusion négative. De même la dyschromatopsie hystérique est aussi purement psychique; l'œil amblyope voit la couleur réelle, mais la pervertit avec l'imagination. J'ai démontré ce fait chez tous les hémianesthésiques hystériques que j'ai eu à traiter, à l'aide du prisme et de l'appareil de Snellen. Le sujet se comporte comme un simulateur, mais ce n'est pas un simulateur, c'est un auto-suggestionniste.

On a voulu expliquer ces expériences par l'hypothèse que l'amblyopie et la dyschromatopsie d'un œil, chez les hystériques, n'existent que dans la vision monoculaire, avec l'œil malade seul et non dans la vision binoculaire.

Par de nouvelles expériences, j'établis que l'amblyopie (psychique) des hystériques, existe dans la vision monoculaire.

J'établis aussi que les autres troubles ou perversions de sensibilité tactile et sensorielle chez les anesthésiques, la surdité, l'anosmie, l'anesthésie, sont aussi des phénomènes purement psychiques. L'oreille sourde entend, la main insensible sent; mais l'esprit du sujet fausse ou neutralise les sensations.

La lésion ou le trouble qui commande ces symptômes existe, non dans les centres sensoriels ou sensitifs qui perçoivent, mais dans les cellules psychiques qui rendent la perception consciente. Il y a dans les cellules psychiques d'un hémisphère cérébral, quelque chose qui neutralise ou altère les notions de sensibilité fournie par la moitié opposée des nerfs. Il s'agit d'une maladie psychique, d'une maladie de la conscience. »

Le docteur Mendelssohn oppose, entre autres objections, que la régularité avec laquelle des effets similaires se manifestaient dans différents cas d'affections hystériques, devait faire supposer une cause cérébrale plus constante.

Le mercredi matin, le professeur Delbœuf, de Liège, a lu un Mémoire sur l'*Appréciation du temps par les somnambules.*

Dans ce travail il n'est pas question des suggestions dites à échéance, comme en ont fait MM. Beaunis et Liégeois, et faussement intitulées « suggestions à 172, à 365 jours d'intervalle ». Ces expériences, en effet, ne prouvaient qu'une chose, à savoir : qu'un sujet hypnotisé était capable de réaliser un acte à une date indiquée longtemps à l'avance. La faculté que M. Delbœuf a étudiée est celle d'apprécier plus ou moins approximativement, sans l'intervention consciente du calcul ou d'un point de repère, l'écoulement du temps.

Il l'a étudiée chez les deux sujets J... et M..., deux jeunes campagnardes robustes et saines, aujourd'hui mariées et mères de famille, bonnes somnambules, dont les noms reviennent souvent dans ses travaux sur l'hypnotisme.

Ces deux sujets sont, on peut dire, incapables de réduire exactement en heures et en minutes un nombre de minutes tel que 1 000 ou même 350; à plus forte raison de calculer à

quelle heure tombe, par exemple, la 1 050e minute après 6 h. 35 du soir.

Elles reçurent des suggestions à accomplir après 350, 900, 1 600, 1 150, 1 300, 3 300 minutes. Ces suggestions étaient faites à n'importe quelle heure de la journée ou même de la nuit, et l'échéance arrivait souvent pendant la nuit et à plusieurs jours de distance. Sur treize épreuves, il y en a eu deux qui ont réussi complètement; la plupart des autres à peu près exactement, l'erreur allant depuis un dixième jusqu'à un trente-septième de l'intervalle.

Deux ou trois suggestions ne se sont pas réalisées extérieurement, mais bien intentionnellement, si l'on peut ainsi dire, les sujets ayant eu la velléité de les accomplir sans y donner suite.

M. Delbœuf ne tire aucune autre conclusion de son travail, si ce n'est qu'il y a là un sujet d'étude à explorer.

Le président dit qu'il a écouté avec grand intérêt le récit des expériences du professeur Delbœuf et que, s'il pouvait se risquer sur un terrain où l'auteur s'est montré si circonspect, et essayer de tirer une conclusion de ces remarquables résultats, il dirait que l'on peut supposer une extension du pouvoir de calculer ordinairement possédé par les deux sujets de M. Delbœuf : ce pouvoir, résultant de la condition hypnotique, serait dû à une concentration de l'énergie cérébrale provenant de cette condition, ou à toute autre cause. Cette extension de la faculté de calculer peut être considérée comme resemblant plus ou moins à l'augmentation des facultés de perception des sens qui se rencontre souvent dans la transe hypnotique. Le fait que onze fois sur treize l'acte ordonné n'a pas été exécuté avec une parfaite exactitude, lui semble plaider en faveur de cette hypothèse, et permettre de supposer que, dans ces cas, le calcul a été seulement grossier et approximatif.

Il lui semble qu'il serait utile de faire une enquête méthodique sur la faculté présumée de pouvoir apprécier le temps pendant le sommeil; faculté que beaucoup de personnes croient posséder. S'il pouvait être démontré que l'organisme

humain peut, d'une manière ou d'une autre, mesurer, pendant le sommeil, un intervalle de temps plus exactement qu'il ne peut le faire pendant le temps de veille, sans l'aide d'horloges ou de montres, il serait aisé de concevoir comment l'augmentation de cette faculté d'apprécier le temps, se trouve dans l'état hypnotique. Or, probablement, nous avons tous rencontré des personnes de la classe la plus instruite qui croient fermement posséder elles-mêmes le pouvoir de s'éveiller à l'heure qu'elles veulent, comme, par exemple, pour prendre un train ou pour toute autre cause de même nature. « L'explication de cette prétendue faculté qui trouve crédit auprès de savants qui ne la possèdent pas, est que la personne capable de s'éveiller ainsi elle-même, n'a pas d'autre pouvoir que celui de se procurer un sommeil plus léger qu'à l'ordinaire, de sorte qu'elle s'éveille probablement plusieurs fois pendant la nuit, ou s'éveille de bonne heure, lors que, au matin, la clarté et les bruits commencent à assaillir ses sens, et qu'elle sommeille et s'éveille à de courts intervalles, en attendant que l'heure fixée soit venue. Mais j'ai rencontré plusieurs personnes qui nient catégoriquement que leurs propres expériences puissent être expliquées de cette manière : et, dans une ou deux expériences que je leur ai conseillé d'essayer, un degré remarquable d'exactitude a été obtenu, sans que le sujet se soit réveillé avant le moment fixé.

Néanmoins il serait très désirable que des expériences systématiques, sur cette question, soient faites, et si j'en ai parlé, c'est dans le but d'inciter, si possible, quelques-unes des personnes, qui croient posséder elles-mêmes cette faculté de s'éveiller à heure dite, d'entreprendre ces expériences, de les faire en assez grand nombre, avec assez de soin et assez d'exactitude pour que les résultats obtenus aient quelque valeur scientifique. Il serait nécessaire d'écrire dans la soirée, en heures et minutes, l'heure fixée pour le réveil : si l'on se réveillait plusieurs fois dans la nuit, on noterait l'heure de chaque réveil, et, d'une manière toute particulière, l'heure de celui qui se rapprocherait le plus de l'heure fixée. Il faudrait exclure tous les sons d'horloges ou de cloches d'église, et, si possible, varier les conditions de l'expérience et en exclure

tout changement appréciable de la clarté ou des bruits ordinaires ; dans tous les cas, il faudrait noter ces bruits et ces changements.

Si quelques-unes de ces personnes voulaient avoir la patience d'essayer méthodiquement ces expériences et d'en recueillir les résultats, je leur serais très obligé de me les envoyer ou de me dire où elles les ont publiés.

Le mercredi matin, M. Myers a lu un Mémoire sur l'induction expérimentale des hallucinations. Nous proposant d'y revenir plus tard, soit pour l'exposer en entier, soit pour en faire un compte rendu assez détaillé, nous ne le résumerons pas ici.

Nous en dirons autant pour le Mémoire du professeur Sidgwick *sur le recensement des hallucinations*, pour celui de M. Marillier, sur le même sujet, lus tous deux le mercredi soir, et pour celui de Mme Éléonore Sidgwick, sur des *expériences de transmission de pensée*, lu le jeudi matin.

Ce sont là des sujets de haut intérêt qui rentrent tout à fait dans le cadre de nos recherches et méritent une attention toute spéciale.

M. le Dr Bramwell, de Goole (Angleterre), a très vivement intéressé les membres du Congrès avec les expériences qu'il a faites, à la fin des séances du mercredi et du jeudi soir, sur quatre sujets très sensibles et par la lecture de son Mémoire sur les opérations qu'il a pratiquées sur des malades qui, plongés dans le sommeil hypnotique, n'ont ressenti aucune douleur. Il a présenté au Congrès quatre malades, dont une femme à laquelle il a arraché sept dents sans même l'endormir, mais simplement en lui ordonnant de ne ressentir aucune douleur. Sept fois il a réussi. La huitième fois, cependant, le sujet s'étant imaginé qu'elle sentirait la douleur, l'auto-suggestion l'a emporté sur la suggestion du médecin.

Cette même femme, atteinte de myopie, ne pouvait lire à la distance normale que des caractères très gros ; M. Bramwell lui suggéra de lire les caractères les plus fins, c'est-à-dire de voir mieux que les personnes dont la vue est bonne, et elle y

réussit. Cette expérience fut répétée devant le Congrès avec un plein succès. Le sujet fut myope ou non, à la volonté du docteur Bramwell.

M. Bramwell a ensuite affirmé qu'il peut obtenir les mêmes résultats sur tous ses malades en leur répétant, une fois éveillés, l'ordre qu'il leur a donné quand ils étaient sous l'influence hypnotique.

Il estime qu'un malade peut se suggérer à lui-même une amélioration de son état et il en a donné des exemples. Il lui suffit, a-t-il dit, de donner à un malade l'ordre écrit de dormir pour que celui-ci, en prenant le papier et en lisant, s'endorme dès qu'il lui plaît. Il a souvent envoyé chez le dentiste des malades ayant dans leur poche l'ordre écrit de ne pas souffrir, et ses malades, une fois sur le fauteuil du dentiste, lisaient cet ordre et se laissaient arracher des dents sans ressentir de douleur.

Ces ordres écrits conservent leur vertu pendant des semaines et, quand ils sont déchirés ou détruits par l'usage, ses malades viennent lui en demander de nouveaux.

M. Bramwell a aussi guéri, par suggestion, du mal de mer, la femme du capitaine d'un steamer faisant le service entre Londres et Goole.

Quant aux dangers de la suggestion hypnotique, M. Bramwell les croit exagérés. Il a toujours, pour sa part, prévenu ses malades qu'ils étaient libres d'accepter ou de repousser ses suggestions.

M. Marillier, de Paris, a confirmé les faits exposés par M. Bramwell et décrit quelques-unes des expériences de ce dernier, auxquelles il a assisté.

Le jeudi matin, M. le professeur Liégeois a lu un Mémoire ayant pour sujet : *l'Empoisonneuse d'Aïn-Fezza.*

En voici l'analyse.

L'auteur a antérieurement exposé la théorie des *suggestions criminelles* faites, soit dans le somnambulisme provoqué, soit à l'état de veille : 1° en 1884, devant l'*Académie des sciences morales et politiques* (de l'Institut de France); 2° en 1888, dans un ouvrage ayant pour titre : *De la suggestion et du somnam-*

bulisme dans leurs rapports avec la jurisprudence et la médecine légale[1]; 3° en 1890, comme témoin cité par la défense dans l'accusation portée contre Gabrielle Bompard, comme coupable de complicité avec Eyraud, dans l'assassinat de l'huissier Gouffé (*Cour d'assises de la Seine*, *France*, *décembre* 1890); 4° en 1892, dans un article : *Hypnotisme et criminalité*, publié par la *Revue philosophique* de la France et de l'étranger[2].

Dans le mémoire soumis au *Congrès de psychologie expérimentale*, le professeur Liégeois tente l'application de son système à une affaire criminelle qui a eu, en 1891, un grand retentissement, à savoir : l'empoisonnement tenté par Mme Weiss sur la personne de son mari, administrateur civil à Aïn-Fezza (Algérie). Les débats ont eu lieu devant la Cour d'assises d'Oran; Mme Weiss, déclarée coupable, fut condamnée à vingt années de travaux forcés; rentrée à la prison, elle se suicida en absorbant de la strychnine.

L'auteur croit trouver dans le compte rendu des audiences et les documents publiés par l'*Écho d'Oran*, la preuve que l'accusée était hypnotisable et suggestible au plus haut degré; qu'elle a reçu du Dr Roques, son amant, des suggestions tendant à lui faire empoisonner son mari pour recouvrer la liberté de contracter un second mariage; que sa liberté morale en a été singulièrement diminuée, ou même entièrement abolie; que l'expertise médico-légale, faite avec peu de soin et une évidente incompétence, renferme de véritables contradictions; que, dès lors, la peine prononcée contre l'accusée a été d'une excessive sévérité.

De ce cas particulier, M. Liégeois s'efforce de tirer des conclusions sur le rôle qu'auront désormais à remplir, respectivement, la magistrature, les médecins légistes et le jury, dans les affaires criminelles où pourra être reconnue et constatée l'influence des différents états hypnotiques et de la suggestion, soit dans le somnambulisme provoqué, soit même à l'état de veille.

1. 1 vol. in-18, de 750 pages. Paris, 1889, Oct. Doin, éditeur.
2. *Revue philosophique*, dirigée par M. Th. Ribot; 1892, pp. 233, 272; Félix Alcan, éditeur.

Il a semblé à l'auteur que cette question était de nature à intéresser à la fois, chez tous les peuples civilisés, les législateurs, les philosophes, les hommes de science et les jurisconsultes.

Nous ne saurions aller aussi loin que M. Liégeois sur la docilité et la malléabilité des sujets en état de somnambulisme. Sans nier qu'il soit possible, par l'influence seule de la suggestion, de faire commettre un crime à une personne foncièrement honnête, nous croyons, à l'encontre de M. Liégeois, que, même si la chose est possible, elle est extrêmement difficile à réaliser, surtout s'il doit s'écouler, entre la suggestion et l'accomplissement du crime suggéré, un intervalle de temps pouvant permettre au sujet de réfléchir, de se ressaisir et de résister à la suggestion.

L'*expérience complète* qui confirmerait les idées de M. le professeur Liégeois, et, d'une manière générale, celles de l'École de Nancy, est, fort heureusement, encore à réaliser ; cependant le simulacre en a été poussé très loin, assez loin pour qu'il faille conclure par l'affirmative, si l'on n'admet pas que le sujet est assez clairvoyant pour lire *dans la pensée* de l'hypnotiseur, que l'acte qui lui a été suggéré n'aura pas de conséquences fâcheuses dont il ait à se préoccuper, puisque l'expérimentateur exercera une surveillance suffisamment active et interviendra au moment voulu pour empêcher le crime de se consommer.

Prochainement, nous publierons, dans nos documents originaux, un cas d'empoisonnement qui se serait sans doute réalisé, si l'expérimentateur n'avait veillé et empêché d'absorber le bock empoisonné.

En résumé, si les sujets très sensibles, que l'hypnotiseur tient sous son influence, ressemblent fort à des automates, ils ne sont pas complètement inconscients et dépourvus de toute faculté de réfléchir ; le plus souvent, au contraire, ils analysent les actes qu'on leur suggère, les discutent même, et, s'ils leur sont trop désagréables, ne les exécutent pas.

M. Liégeois a su tirer de ce drame poignant d'Aïn-Fezza, une communication intéressante et pathétique pour les auditeurs du Congrès, et une belle plaidoirie en faveur de l'héroïne et

de sa thèse. On ne peut s'empêcher de l'approuver quand il dit que la Cour d'assises d'Oran n'a pas su tenir compte de l'état psychologique de Jeanne Daniloff, et qu'une petite condamnation, destinée surtout à donner satisfaction à la morale publique, eût été plus équitable; mais on ne peut pas, non plus, disconvenir qu'il serait imprudent d'être trop indulgent dans cette voie.

Le crime d'Aïn-Fezza était bien plus un crime passionnel, dans toute la force du terme, qu'un crime par suggestion; celle qui l'a commis, ou plutôt qui a tenté de le commettre, n'agissait certainement pas librement, elle qui avait été le modèle des épouses et des mères jusqu'au jour où elle rencontra Roques. En allant au fond des choses, on ne peut se défendre de penser qu'elle méritait bien plus la pitié que le châtiment.

Elle était vraisemblablement sous l'empire d'une impulsion impérieuse qui la dominait et la faisait agir; mais cette impulsion n'était pas, pensons-nous, une suggestion hypnotique imputable à Roques. Nous ne croyons pas, jusqu'à preuve du contraire, que la suggestion hypnotique puisse, à elle seule, et pendant des mois, *faire perpétrer lentement un crime;* nous avons la conviction intime que la cause déterminante qui l'emportait de beaucoup, chez cette malheureuse femme, était sa passion et non pas la suggestion.

Nous sommes d'accord avec M. Liégeois pour admettre que Jeanne Daniloff n'a pas agi librement et n'était, en réalité, que faiblement responsable de sa tentative d'empoisonnement; mais nous différons d'opinion en ce sens que nous attribuons aux égarements d'une passion violente, ce qu'il attribue à des suggestions de Roques.

Rien n'est plus digne d'intérêt que ces questions brûlantes et épineuses des crimes passionnels qui méritent l'indulgence et la compassion quand l'intérêt, un amour-propre *intempestif*, ou de misérables calculs n'en sont pas le mobile; mais aussi rien ne serait plus dangereux que d'accorder à la suggestion un pouvoir qui n'est pas encore bien démontré et qui permettrait aux avocats d'en tirer parti en faveur de leur client et parfois au détriment de la partie adverse.

Le jeudi matin, M. le Dr Bérillon a lu un Mémoire sur *les applications de la suggestion hypnotique à l'éducation*, dont voici le résumé :

En 1886, j'ai le premier appelé l'attention sur les applications que l'emploi de la suggestion peut rencontrer en pédagogie. Depuis lors, ayant tenté de provoquer l'hypnotisme chez plus de deux cent cinquante enfants des deux sexes, j'ai pu déduire les conclusions suivantes :

Sur dix enfants, de 5 à 15 ans, pris dans tous les classes de la société, huit sont susceptibles d'être endormis profondément dès la première ou la seconde séance.

Contrairement à l'opinion courante, les difficultés pour provoquer un sommeil profond sont d'autant plus grandes que l'enfant présente des tares névropathiques héréditaires plus marquées.

Les enfants robustes, bien portants, dont les antécédents héréditaires n'ont rien de défavorable, sont en général très suggestibles et par suite très hypnotisables. Ils sont très sensibles à l'influence de l'imitation ; ils s'endorment souvent, lorsque l'on a endormi préalablement d'autres personnes devant eux d'une façon presque spontanée. Leur sommeil a toutes les apparences du sommeil normal ; malgré cela, il est néanmoins facile d'obtenir dans cet état, par simple suggestion, l'amnésie au réveil, les hallucinations négatives, les rêves suggérés, l'accomplissement automatique des actes suggérés.

Cette sensibilité à la suggestion et à l'hypnotisme a été utilisée par nous pour traiter les cas suivants qui relèvent autant de la pédagogie que de la médecine : insomnies nerveuses, terreurs nocturnes, somnambulisme, kleptomanie, onanisme, incontinence d'urine, tics, bégaiement, paresse invétérée, malpropreté, pusillanimité, habitude de se ronger les ongles, perversité morale.

Ces faits ont été vérifiés depuis par un grand nombre d'auteurs. Ils constituent un des côtés pratiques de la psychologie. La suggestion constitue un procédé d'investigation psychologique, qui nous a permis de soumettre à une analyse rigoureuse le développement des diverses facultés intellectuelles

chez l'enfant et de faire bénéficier la pédagogie de la méthode expérimentale.

M. Bérillon ayant dit que l'on pouvait, par exemple, chez des enfants ayant la manie invétérée de voler, triompher de ce vilain défaut en leur suggérant, au besoin, que, lorsqu'ils voudraient voler, leur bras se paralyserait tout à coup et qu'il leur serait impossible de saisir l'objet convoité, le Dr Van Eeden a répondu qu'il valait mieux ne pas employer cet artifice avec les enfants et que la suggestion morale devait seule être pratiquée.

Le Dr Bernheim pense que souvent une hypnotisation régulière n'est pas nécessaire avec les jeunes enfants. La mère serait capable d'effectuer les suggestions voulues, aux moments de susceptibilité spéciale, comme pendant qu'elles les endorment. La suggestion verbale pourrait également se faire quand l'enfant est endormi.

M. Bernheim ajoute qu'il lui paraît impossible de créer un état intellectuel ou moral qui n'existe pas naturellement chez l'enfant, mais qu'il est possible et désirable de le guérir, par suggestion, des perversions qui sont le résultat de mauvaises habitudes ou de mauvaises fréquentations.

Évidemment l'on ne peut pas changer, par suggestion, la nature même de l'individu et transformer un crétin en homme de génie; mais il est possible de modifier ses habitudes, sa manière de voir, quelques-uns de ses goûts; de développer en lui des facultés qui existent à l'état latent, comme par exemple l'ambition dont tout être humain porte en soi un germe plus ou moins vivace; de suggérer un but et de changer ainsi un paresseux en un travailleur.

Ces résultats, sans être une transformation magique dans toute la force du mot, n'en sont pas moins très remarquables, très précieux et appelés à rendre de réels services. Ils seraient certainement plus efficaces, pour la correction des enfants pervertis, que ces colonies dont Mettray passe pour être le modèle; ils auraient sur celles-ci l'avantage de ne pas augmenter, *par promiscuité*, la corruption de ceux qu'il ne

serait pas possible d'améliorer parce qu'ils sont foncièrement mauvais, et surtout de ne pas corrompre ceux qui, plus faibles de caractère que naturellement mauvais, n'ont commis quelque faute que par irréflexion ou entraînement et qui, suivant l'influence qu'ils subiront, pencheront vers le bien ou vers le mal.

La suggestion ne serait pas qu'un moyen curatif, elle serait encore un moyen de sélection ; elle permettrait de trier ceux qu'il est possible de guérir ou d'améliorer, de ceux qui sont trop profondément pervers pour s'amender par ce moyen et devenir capables de s'adonner à autre chose qu'au vice et au mal.

Pour les premiers, au lieu de la promiscuité qui gangrène, l'indulgence, et une sollicitude toute paternelle qui améliore ou ramène tout à fait, sembleraient nécessaires ; quant aux seconds, l'application inexorable de lois très rigoureuses contre les escarpes récidivistes, devrait en débarrasser la Société et permettre d'utiliser pour des travaux d'utilité publique, dans nos possessions lointaines, ces forces vives qui ne s'emploient guère qu'à l'accomplissement du mal.

Les maisons centrales, de l'avis même des spécialistes, ne servent qu'à corrompre davantage et pas du tout à améliorer. Pourquoi aurait-on plus de pitié et plus de douceur pour le voleur et l'assassin que pour le brave soldat sur la vie duquel reposent souvent l'espoir de vieux parents, l'avenir d'une fiancée ? Pourquoi hésiterait-on à faire faire par les uns, les routes des pays que l'on n'hésite pas à faire garder ou conquérir par les autres ? Pourquoi, sous prétexte d'humanité, n'enverrait-on pas, pour cause d'utilité publique, ce troupeau infame et nuisible là où, pour la même raison, on envoie notre vaillante et généreuse armée ?... Rien n'est plus respectable et plus noble que les sentiments de pitié et d'humanité, mais encore faut-il qu'ils ne soient pas faussés et ridiculement placés.

Xavier Dariex.

A PROPOS DU MYSTICISME MODERNE[1]

RÉPLIQUE A M. ROSENBACH

PAR LE PROFESSEUR CH. RICHET

Je voudrais en quelques mots répondre au travail critique de M. Rosenbach, mémoire dirigé contre ce qu'il appelle le mysticisme moderne. J'espère pouvoir ainsi, sinon pour lui, au moins pour le public impartial et équitable, rétablir la réalité de certains faits qu'il a singulièrement transformés.

I. — Avant les faits, voyons les principes qui ont guidé M. Rosenbach. Il part de cette idée que tous ceux qui ne font pas des recherches de psychophysique sont des *mystiques*. — Les phénomènes qui ne sont pas soumis à la loi de causalité, c'est-à-dire les miracles (*sic*), voilà, selon lui, ce que les soi-disant mystiques recherchent. Et il oppose à ces savants infortunés les savants sérieux, qui, comme Fechner, Weber, Donders, Helmholtz, Wundt, font de la psychologie expérimentale scientifique (p. 157). Les autres, comme nous, hélas! font de la psychologie expérimentale mystique, digne des astrologues d'autrefois.

Pourquoi font-ils cette recherche? M. Rosenbach nous l'apprend, en son style spécial; c'est parce que l'esprit humain a une tendance propre *qui ne pourrait être exterminée par aucune preuve de l'impossibilité de résoudre ces questions* (p. 115).

1. Voyez la *Revue philosophique* du 1er août 1892, p. 115. Ceci est la réponse que j'ai cru devoir adresser à M. Rosenbach qui avait fait, dans la *Revue philosophique*, un article assez hostile aux travaux divers qui ont paru dans les *Annales des Sciences psychiques*.

Ainsi cela est bien entendu. Quand on s'occupe de questions telles que la télépathie, le spiritisme, la clairvoyance, par quelque méthode que ce soit, c'est qu'on est un mystique, c'est qu'on cherche à résoudre l'insoluble. Tache originelle dont on ne pourra guère se laver. « *Le sort de toutes les formes*, dit-il encore, toujours dans le même style, *qui ont réalisé de nos temps la croyance au surnaturel est à peu près le même* » (p. 117). Mesmérisme, mentévisme, odisme, magie, astrologie, etc., M. Rosenbach met tout cela dans le même sac. Pour lui, c'est toujours la croyance au surnaturel, et alors c'est à peine si de telles superstitions méritent d'être examinées.

Nous verrons plus loin qu'il est conséquent avec lui-même, et que le dédain que ces théories lui inspirent *a priori* explique le peu de soin avec lequel il les a étudiées. A vrai dire il ne les a pas étudiées du tout; quoiqu'il ait pris soin de de les réfuter. A quoi bon, en effet, l'étude de problèmes qui partent d'un principe faux et d'une idée pernicieuse?

II. — Nous allons d'abord essayer de montrer que, pour certains expérimentateurs ou observateurs, il n'y a pas, dans leurs recherches sur l'occulte, plus de mysticisme que dans des dosages d'urée, ou des cultures de microbes.

Les mots exercent une étrange fascination. Une fois que M. Rosenbach a eu prononcé le mot de *miracle*, il s'est laissé emporter par son ardeur belliqueuse, et il s'est attaqué à ce fantôme. Il prétend que nous, qui cherchons la parcelle de vérité contenue dans les sciences dites occultes, nous nous imaginons que *les lois de la nature sont violées* (p. 117). Eh bien! M. Rosenbach peut se rassurer. Nous savons très bien que personne, ni parmi les grands, ni parmi les petits, ne peut *violer* les lois de la nature. Nous sommes bien tranquilles à cet égard, et c'est être un peu naïf que de nous attribuer cette étrange opinion.

Mais que les lois de la nature soient exactement telles que M. Rosenbach se les imagine; voilà ce dont je me permets de douter. Je serais même disposé à croire que ses connais-

sances, si vastes qu'elles soient, ne limitent pas la réalité des choses; qu'il y a d'autres lois que celles qu'il a vues dans les ouvrages classiques, et que, si l'on ne viole pas les lois de la nature, on peut parfaitement violer les lois qui sont enseignées par les plus illustres professeurs contemporains.

Donc nous ne croyons au miracle, ni les uns, ni les autres, — et ici je ne parle pas seulement de moi, mais de mes amis de la *Society for psychical Research* et des *Annales des sciences psychiques*, — et nous nous contentons, parmi les faits innombrables ou multiples que la nature et l'expérience nous offrent, de chercher, d'observer et d'expérimenter, sinon avec succès, au moins avec patience. Nous prétendons en outre que notre méthode est la même que celle qui est employée dans les laboratoires. Et à l'aide de cette méthode expérimentale, nous sommes arrivés à démontrer certains faits que M. Rosenbach aurait dédaignés *a priori*, si nous ne les lui avions pas rigoureusement démontrés. Je me permets de le renvoyer à quelques-uns de mes mémoires [1], à savoir : 1° qu'il y a un sommeil hypnotique, que ce n'est pas une simple divagation de charlatans, un miracle ou un mystère surnaturel, mais un phénomène physiologique dont on peut décrire les phases et connaître les causes; 2° qu'il y a des mouvements inconscients, qui se traduisent, soit par des mouvements dans des tables qu'on fait tourner, soit par l'écriture automatique; 3° enfin qu'il peut se dégager des personnalités inconscientes qui se cachent sous la personnalité active, consciente, et qui poursuivent leurs opérations intellectuelles, dissimulées sous la personnalité principale qui seule se connaît et s'affirme. Le résultat scientifique de pareilles recherches, si nouvelles qu'elles aient paru au moment où je les avais entreprises, a donc été assez fruc-

1. Pour le somnambulisme : *Étude sur le somnambulisme provoqué* (*Journal de l'anatomie et de la physiologie*, juillet 1875, p. 348-377). — Pour les changements de personnalité : *De la personnalité et de la mémoire dans le somnambulisme* (*Revue philosophique*, tome XV, mars 1883, p. 219-242). — Pour les mouvements inconscients et les tables tournantes : *La suggestion mentale et le calcul des probabilités* (*Revue philosophique*, 1884, tome XVIII, p. 669-674). — *Des mouvements inconscients* (*Hommage à M. Chevreul*), 1 vol. in-4°, Alcan, 1888.

tueux et je suis loin de regretter d'y avoir consacré tant d'efforts.

M. Rosenbach est bien forcé de les accepter. Il y a une quinzaine d'années, il les eût traitées de recherches mystiques. Ce n'est plus possible aujourd'hui. Elles sont peut-être scientifiques à ses yeux, et il ne considère comme mystiques que celles qui ne sont pas terminées encore. Miracles, mysticisme; quel crime! et il exprime toute son horreur pour de pareilles tentatives qui lui paraissent témoigner le culte du surnaturel, du miracle et de l'insoluble.

Le mot insoluble est bien vite dit; mais qu'est-ce qui est insoluble? Voilà ce que je serais bien aise de savoir. Quand nous cherchons par des méthodes rigoureuses à savoir si la clairvoyance existe, est-ce que nous faisons du surnaturel et de l'insoluble? Mettre une carte dans une enveloppe, et chercher si cette carte pourra être connue sans le secours des sens, c'est, d'après notre critique, démontrer l'existence de quelque chose qui exclut une explication rationnelle; (p. 116), c'est essayer de pénétrer la nature réelle de l'âme humaine (p. 157) et par conséquent cela a un caractère métaphysique qui ne peut donner de résultats positifs scientifiques (p. 158).

Eh non! c'est beaucoup moins que cela, et c'est davantage aussi. C'est une étude sur quelque chose d'inconnu, et une étude tout aussi positive que celle des rapports de la sensation avec l'excitation; ou que celle de la courbe myographique d'un muscle de grenouille; et, quoique le plus souvent pareilles études ne se passent pas dans un laboratoire, elles pourraient y être faites; car les méthodes de précision sont les mêmes; et le but est identique. C'est la recherche de la vérité par l'étude des faits.

Il ne coûte rien de dire que de pareilles tentatives sont le retour à des tendances métaphysiques invétérées. Autant vaudrait prétendre que l'entomologie est une science bouddhiste! Je ne sais pourquoi, dans ce procès de tendance, M. Rosenbach s'arrête en chemin, et ne nous livre pas à une sorte d'inquisition européenne, comme sectateurs des derviches de l'Inde, indignes de franchir le seuil d'un de ces

laboratoires modernes, sacrés dépositaires de la seule science positive, hors de laquelle il n'y a pas de salut à espérer.

J'étonnerais sans doute M. Rosenbach, si je lui disais que ces laboratoires, où il veut enfermer tout l'avenir de la science, je les connais presque aussi bien que lui. J'y ai même fait, si je ne me trompe, quelques études qu'il accepterait comme valables, encore qu'elles portent sur la chimie et la physiologie proprement dites, plutôt que sur la psychophysique. Mais, quoique la meilleure partie de mon temps se passe dans un laboratoire, quoique j'aie le culte de la recherche scientifique rigoureuse, je n'ai pourtant pas le courage de nier sans discussion tout ce qui se fait au dehors. Si l'on me présente des faits bien observés, je ne vais pas regarder si c'est un élève de M. Wundt, ou de Donders qui me les présente. Je respecte M. Wundt, et j'ai une grande admiration pour Donders; mais, sans blasphémer, je crois que la science va plus loin qu'eux, et il faut avoir une certaine présomption, pour dire sans plus ample informé, en présence de faits qu'on ne comprend pas : « c'est de la métaphysique. Passons. »

Quoique étant *homme de laboratoire*, je n'ai pas encore atteint ce degré d'assurance.

III. — Voyons donc les faits en eux-mêmes; ou plutôt voyons ce qu'en dit M. Rosenbach. Car il ne s'est pas contenté d'une critique générale, il a essayé de faire une critique de détails.

Et tout d'abord je laisserai de côté ce qu'il dit des Théosophes, de Swedenborg, de Kant et des rédacteurs du *Sphinx;* car son analyse, encore qu'assez superficielle, est peut-être acceptable. Je ne prendrai donc que ce qu'il dit de mes expériences d'une part et d'autre part des faits de télépathie consignés dans les « *Proceedings of the Society for psychical Research* ».

Pour ce qu'il appelle le *matériel expérimental* de mes recherches, il n'a pas de peine à établir, comme je l'ai fait moi-même, qu'il n'y a pas de preuves décisives en faveur de la lucidité. Mais, quand en certains endroits j'ai conclu en faveur de la lucidité probable, il n'en paraît tenir aucun compte. Il accepte sans discussion le côté négatif de mes

recherches. Voyons comment il discute, et avec quels sérieux arguments, le côté positif.

Après de nombreuses expériences avec des cartes mises dans des enveloppes, selon des conditions que je croyais et que je crois encore irréprochables (ni lui, ni personne n'ont pu trouver de défauts dans la manière de procéder), j'avais eu un résultat négatif, et ce résultat négatif, je l'avais nettement indiqué, sans dissimuler à quel point un pareil échec autorisait des doutes sur les expériences faites avec des dessins, et qui semblaient plus concluantes. En effet, le propre des expériences faites avec des cartes est de comporter des calculs de probabilité simples et irréprochables. Plus tard, ayant persévéré dans cette recherche, qui exige autant de précision et de soin qu'une expérience quelconque de psycho-physique, j'ai eu la bonne fortune de pouvoir donner une sorte de preuve que la lucidité existe (non d'ailleurs sans faire à cet égard des restrictions qu'il serait trop long de reproduire ici). — Eh bien! comment croit-on que M. Rosenbach s'en tire pour répondre aux arguments que je donne? « Pour sa consolation, dit-il, l'auteur a pu publier une nouvelle série *des* expériences avec des cartes...; de la sorte, la lucidité a été *rétablie dans son domaine.* » C'est répondre à un raisonnement par une pirouette, et, quelle que soit mon infériorité vis-à-vis d'un homme comme M. Rosenbach, mon passé scientifique méritait, ce semble, un peu moins de légèreté méprisante.

Un peu plus loin, M. Rosenbach daigne examiner les expériences faites avec des malades, et il m'apprend avec gravité que la pleurésie n'est pas la néphrite, qu'un phlegmon iliaque n'est pas une plaie du sein, et qu'une hémorragie utérine n'est pas la grossesse.

Sans avoir de prétention à être un clinicien, je suis assez versé dans les choses de la médecine pour savoir cela; et les reproches d'ignorance que me fait à cet égard le savant médecin de Pétersbourg m'ont paru être un peu enfantins.

IV. — Pour ce qui est des apparitions et de la télépathie, notre critique ne se donne même plus la peine d'une

apparence de réfutation. Ce qu'il en dit est plus superficiel encore que les incomplètes analyses données par les feuilletonistes des journaux politiques quotidiens, à propos de la publication de ces deux livres importants : *Phantasms of the living* et des *Hallucinations télépathiques.*

Il y a dans cet ouvrage à peu près sept cents observations détaillées, sérieuses, corroborées par des dates, des citations, des documents, des preuves de toutes sortes. La bonne foi scientifique élémentaire consisterait à choisir parmi ces cas ceux que les auteurs considèrent comme les meilleurs. Eh bien! M. Rosenbach va précisément choisir quelques cas peu probants. Il en prend quatre — quatre sur sept cents, — quatre des moins bons, cela va s'en dire; il les publie en abrégé (de manière à les dénaturer), et alors il triomphe en disant qu'il n'a pas assez de place pour citer d'autres exemples (exemples qu'il appelle, en son français étrange, « des matériaux casuistiques »).

Or nous devons apprendre aux lecteurs de la *Revue philosophique*, qu'il y a de meilleurs « matériaux casuistiques » que les cas de Mme Gibbes et de miss Harriss. Mais il serait vraiment trop long de les mentionner ici, même sommairement, et il vaut mieux renvoyer à l'ouvrage même, où ceux qui seront curieux de ces questions trouveront les développements nécessaires.

De tels cas, dit M. Rosenbach, même s'ils étaient bien prouvés, ne prouveraient rien pour la télépathie, c'est une goutte d'eau dans la mer. Tant de gens meurent sans que leur mort soit révélée par une hallucination véridique, que le fait de plusieurs hallucinations véridiques ne prouverait rien.

Vraiment c'est là un raisonnement des plus faibles, pour ne pas se servir d'un terme désobligeant. En effet, le nombre des personnes qui sont entrées en relation avec la Société des recherches psychiques est minuscule, si on le compare à l'immense masse, indifférente et ignorante, dans laquelle n'a pas pénétré le *sensus* pour les hallucinations. C'est ce petit groupe qui est véritablement une goutte d'eau dans la mer.

Je m'imagine qu'en se plaçant sur le pont de Londres, et en interrogeant l'une après l'autre toutes les personnes qui y

passent, on aurait quelque peine à en trouver chaque jour une vingtaine, ayant entendu parler du livre de MM. Podmore, Gurney et Myers.

Mais, même en supposant que les septs cents cas obtenus soient le résultat d'une enquête qui porte sur deux millions d'individus, cela ne rendrait pas moins probants certains des cas obtenus. Il y a parfois des détails si précis, si minutieux, que toute possibilité d'une coïncidence fortuite se trouve par cela même écartée.

X... voit en rêve deux femmes qui font une promenade en voiture; la voiture entre dans l'eau; les deux femmes se noyent, et les chapeaux de paille flottent sur l'eau. Voilà des détails bien précis qui, dans le rêve que je cite, ont été absolument conformes à la réalité. Croit-on que le hasard puisse donner cela?

Et puis comment comprendre les hallucinations collectives? M. Rosenbach les passe sous silence. C'est un procédé de discussion qu'il semble décidément affectionner.

Comment expliquer que X... n'a eu dans sa vie qu'une seule hallucination, et que précisément cette unique hallucination soit en rapport avec un fait extérieur mémorable : la mort d'un frère éloigné? — Voilà une probabilité que l'on pourrait s'amuser à calculer, si le calcul en pareille matière n'était très décevant, et s'il n'était pas vraiment plus simple d'admettre que ce n'est pas le hasard qui a produit cette coïncidence.

Si M. Rosenbach avait consenti à une discussion sérieuse et approfondie, il aurait pu montrer le contraste entre les observations et les expériences; observations très probantes, expériences très incertaines, ce qui permet de douter de la valeur des observations. Mais cette discussion — que j'ai entreprise ailleurs — nous entraînerait beaucoup trop loin.

V. — Je me résume. M. Rosenbach a critiqué d'une manière très superficielle les observations et les expériences. Il a voulu, cela est certain, se montrer un *savant de laboratoire*, qui dédaigne de parti pris tout ce qui ne rentre pas dans le cadre de ses études. Que cela doive plaire à ses maîtres officiels, et aux adeptes exclusifs de la science enseignée par les classi-

ques, c'est fort possible; mais je ne crois pas qu'ils lui sachent gré de sa complaisance autant qu'il l'espère. Un jour viendra, qui n'est peut-être pas très loin, où les *mystiques* ou soi-disant tels, deviendront des classiques, et alors que faudra-t-il penser des négations de M. Rosenbach? Ce jour-là il sera bien justement abandonné par ceux-là mêmes qu'il voulait satisfaire, et personne ne le plaindra.

Nous voulions surtout établir que le mysticisme n'a aucun rapport avec les conceptions subjectives, et que les recherches dites psychiques s'appuient sur des expériences dont la méthode est aussi précise que celle des sciences les plus précises. C'est par des expériences contradictoires, non par des négations sans preuve et des discussions superficielles, qu'on pourra les combattre[1].

CHARLES RICHET.

1. Voy. la préface que j'ai donnée aux *Hallucinations télépathiques*, 1 vol. in-8°, Alcan, 1891.

ÉTUDE

SUR LES

PRÉTENDUS MOUVEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT

SANS LA PRÉSENCE D'UN MÉDIUM PAYÉ[1]

PAR FRÉDÉRIC W. H. MYERS

PREMIÈRE PARTIE

(*Suite*).

GROUPE A, CAS I

Rapport de la Société Dialectique sur le spiritisme (London, Burns, 1873, pages 10, 11, 15, 373-391). Ceci peut me servir comme premier cas de mon premier groupe, — le groupe que, par une certaine extension des termes, nous avons décrit comme se rattachant à l'*automatisme*. Les détails dans lesquels je viens d'entrer expliqueront un peu cette classification. S'il y avait eu seulement des mouvements de la table sous l'attouchement des personnes présentes, nous aurions sans doute attribué ces mouvements à leur action musculaire inconsciente, quand même les mouvements eussent été si considérables que cette explication aurait été un peu forcée. Et en réalité, dans ces cas, la table commença à se mouvoir sous les mains en contact avec elle, et ce ne fut que graduellement qu'elle acquit le pouvoir de se mouvoir sans être touchée par personne. La supposition la plus simple semble donc être que, si quelque force exercée inconsciemment par les assistants produisait les premiers mouvements, quelque force

1. Voyez *Annales des Sciences psychiques,* année 1892, fascicule IV, p. 189 et p. 242.

exercée inconsciemment par les assistants produisait aussi les seconds. Ceci est en quelque sorte plus simple que de supposer qu'il y avait quelque force exercée directement par des êtres invisibles indépendants des assistants. Cependant, ignorants comme nous sommes de la nature d'une semblable force hypothétique, nous ne pouvons, à présent, prétendre classer les cas de ces effets physiques autrement que d'une manière superficielle.

GROUPE A, CAS II.

Un autre cas déjà publié est celui de M. A. (Oxon). Les phénomènes obtenus par cet observateur sont décrits dans différentes publications maintenant très dispersées et dont plusieurs sont épuisées (*Human Nature*, de mars à août 1874, et *Spirit Identity*). Il est bien à désirer que les récits de ce remarquable cas soient réunis et présentés au public sous une forme authentique et ordonnée. Les phénomènes décrits comprennent des frappements, de la musique, des lumières, des odeurs, des mouvements d'objets sans contact, etc. La bonne foi de l'écrivain (un clergyman que j'ai beaucoup connu pendant dix-sept ans) n'a, autant que j'ai pu le savoir, jamais été mise en doute, et je la considère comme ne pouvant absolument pas être mise en question.

GROUPE A, CAS III

Les cas du professeur Barett (Voir *Proceedings*, vol. IV, pp. 29. 38).

GROUPE A, CAS IV

Les expériences du comte de Gasparin; les Tables tournantes, par le comte Agénor de Gasparin, vol. I, pages 33, 35, etc. Nouvelle édition, en 1 vol. Calmann-Lévy, Paris, 1888. — *Une brochure sur les tables tournantes*, par le professeur Thury, maintenant épuisée et rare. — *Mouvements de table obtenus sans contact par des observateurs paraissant scrupuleux.*

Nous aurons à revenir sur ces cas, dont les textes sont difficiles à se procurer, mais je passe maintenant à quelques

cas non encore publiés. Je commence par un mouvement isolé qui se produisait dans des circonstances semblant lui donner une espèce de caractère coïncidentiel et intentionné.

GROUPE A, CAS V

Fourni par le Rev. Edward T. Vaughan Langleybury Vicarage, King's Langley (25 août 1884).

25 août 1884.

Il y a environ trois ou quatre ans, j'eus l'occasion d'aller voir un de mes paroissiens qui était sérieusement malade; c'était une après-midi d'hiver, à la tombée du jour. Je l'avais déjà vu plusieurs fois depuis le commencement de sa maladie et l'avais toujours trouvé dans la même chambre. Ce jour-là j'avais prié avec lui, et sa femme était agenouillée en face de moi, de l'autre côté du lit. Comme je disais les derniers mots de la prière, nous vîmes distinctement, sa femme et moi, une petite table qui se trouvait à environ un mètre du pied du lit, se lever à deux ou trois pouces au-dessus du plancher et tomber avec fracas sur le parquet, si bruyamment que l'homme, qui était couché avec les yeux fermés, sursauta et demanda avec quelque effroi ce qui avait fait cela. En examinant la table, je vis qu'un verre contenant une médecine qui avait été placée sur la table avec plusieurs autres objets, avait été tellement secoué qu'une partie du contenu avait été répandue. Ma première idée fut que quelque chose avait été renversé dans la chambre en dessous, où se trouvaient ma femme, une sœur de ma femme et un oncle âgé. Étant descendu et les ayant interrogés, je vis qu'il n'en était rien, qu'ils étaient restés tous assis dans la chambre, parfaitement tranquilles, et croyaient que nous, nous avions renversé quelque chose dans la chambre du malade. Il n'y avait personne d'autre à la maison. Le malade mourut environ une semaine après que ceci eut lieu.

Je signe mon nom, puisque vous désirez montrer ceci à d'autres personnes.

E. T. VAUGHAN,
Vicaire de Langleybury.

Voici deux lettres concernant ce cas :

(Langleybury Vicarage, King's Langley, 27 juin 1888.)

Je vous adresse, conformément à votre désir, une attestation de Mme Vaughan, relative au curieux incident. Malheureusement la veuve, bien qu'elle habite encore ce village, n'est pas capable de *rédiger* une attestation de ce qu'elle a vu et entendu ce soir-là, bien qu'elle puisse faire un récit très clair des circonstances, à quiconque l'interrogera oralement. Le nom de l'homme était John

Wilson, briquetier, employé par le comte de Clarendon. Il est mort le 7 décembre 1881, environ une semaine après l'étrange phénomène. Je n'ai jamais rien vu depuis de semblable.

EDWARD T. VAUGHAN.

Mme Vaughan écrit à la même date ce qui suit :

En confirmation de l'histoire relative au lit de mort de Wilson, je dirai que j'étais assise dans la chambre qui est au-dessous de celle du malade, avec deux autres personnes (sa belle-sœur et son oncle), dans un silence complet, tel que nous pouvions entendre distinctement chaque mot de la lecture faite dans la chambre d'au-dessus.

Juste au moment où les derniers mots de la prière venaient d'être dits, un grand bruit nous fit tout à coup tressaillir : c'était comme le bruit de quelque meuble lourd tombant dans cette chambre, au-dessus de nous. Ma première impression fut que, l'homme se trouvant plus mal, sa femme, se dirigeant en hâte vers lui, s'était heurtée à une table. Aucun de nous ne parla, bien qu'ayant tressailli. Nous nous regardions les uns les autres, et nous nous attendions à entendre appeler quelqu'un ; mais, presqu'une minute après j'entendis M. Vaughan s'adresser à l'homme, en le quittant et descendre avec la femme. Je me levai, ainsi que la belle-sœur, pour aller au devant d'eux, et, bien que nous ne nous dîmes pas autre chose que « bonjour », je vis sur leurs figures, qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Aussitôt que nous fûmes hors de la maison, je dis à M. Vaughan : « Qu'est-ce que c'est que ce bruit qui s'est fait juste quand vous avez fini de lire vos prières ? » et il me dit l'histoire telle que vous la savez, et ce fut là le sujet principal de notre conversation en retournant à la maison, pleins d'étonnement, cherchant une explication, et n'arrivant, au lieu de conclure, qu'à un étonnement plus grand encore.

E.-L. VAUGHAN.

Cet incident est court et simple ; mais il est particulièrement difficile à expliquer par des causes ordinaires, — telles qu'un tremblement de terre ou une erreur de mémoire.

GROUPE A, CAS VI

Un cas quelque peu semblable a été envoyé à M. Gurney par Miss H. Power, 19, Spring-street, Paddington, en mai 1887. M. Gurney a eu une entrevue avec Miss Power, et la considère comme un bon témoin.

Le 6 mai 1887, Miss Power écrit ce qui suit :

En 1883, j'occupais une partie d'une maison située, 43, Fitzroy street, W. On m'avait donné un livre écrit par M. A. (Oxon) qui choquait beaucoup la foi religieuse du lecteur. A un moment où je me sentais particulièrement en colère, un sac à main pour dame, contenant divers articles, que j'avais laissé au milieu d'un large fauteuil, fut jeté avec une grande force sur la table, faisant beaucoup de bruit en tombant. J'étais étendue à quelque distance. En même temps, des coups retentirent à différents endroits sur le mur. Un homme âgé que j'avais chargé de la cuisine, et qui me servait, monta au premier, disant que j'avais frappé sur le plancher comme pour appeler à l'aide. Je me sentis ennuyée et troublée, mais je ne dis rien au vieillard ni à sa femme, car ils étaient Irlandais et auraient très probablement été effrayés. Bientôt après, une planche à dessin qui se trouvait dans un espace vide, entre les deux côtés d'une table à écrire, s'avança dans la chambre, en glissant sur son bord, et tomba à environ un mètre de la table.

Miss Power mentionne quelques autres petits incidents qu'il n'est pas impossible d'attribuer à un domestique ; mais elle n'eut plus d'autres ennuis. Elle détestait les manifestations et employait plutôt sa volonté à en empêcher le retour. Elle n'avait eu d'hallucinations ni de la vue, ni de l'ouïe, mais elle a eu deux fois conscience d'un contact de quelque chose comme un corps solide, alors qu'elle savait bien qu'il n'y avait rien près d'elle. Elle écrit facilement avec la planchette, et a une tendance à une sorte d'automatisme qui consiste à entendre certaines pensées formulées comme par des « voix intérieures ». Miss Power, cite deux clergymen à qui elle avait raconté la chose en 1883, mais le Rev. J. J. Conhead, du vicairage de Saint-John, Fitzroy-Square, n'a qu' « un très-vague souvenir de lui avoir entendu parler de quelque chose de semblable. »

Il n'y a donc dans ce cas, comme base, que les souvenirs d'une seule personne. Nous le donnons ici à cause de l'intérêt qu'il y a dans ce fait, qu'une fois au moins, le mouvement de l'objet que personne ne touchait eut lieu à un moment où le témoin était fortement excité. Dans le cas suivant, dont les preuves sont beaucoup plus fortes, il semble qu'il n'y ait eu aucune espèce d'émotion en jeu. Le mouvement a été isolé, sans signification et ne s'est pas répété.

GROUPE A, CAS VII

Le colonel Taylor écrit ce qui suit :

R. M. College, Farnboro.
18 Juillet 1886

Je vous envoie ci-joint un récit de mouvements de table, qui, je crois, pourra vous être utile. Le jeune homme qui raconte l'histoire avait environ dix-huit ans quand les choses dont il parle se passèrent, il y a de cela deux ou trois ans. Il est maintenant au régiment de W. I. — Alors qu'il était là comme cadet, il me raconta l'histoire tout à fait dans les mêmes termes que ceux de ce récit écrit.

Dans ce qui suit je dirai comment, deux fois, on vit une table se mouvoir sans l'influence d'aucun agent visible, ce qui fut attribué à quelque singulière puissance provoquée par le jeu bien connu des tables tournantes.

A cette époque, ma mère, ma sœur et mon plus jeune frère, nous habitions une ancienne maison, dans un village, au milieu de la campagne, et de temps en temps nous passions les sombres après-midi de l'hiver à faire ce que nous appelions une séance de table tournante. — Au commencement nous le faisions par curiosité, comme amusement; mais ensuite, comme nous réussissions presque toujours, nous voulûmes étudier la chose autant que possible.

La table en question était un guéridon ou table à ouvrage pour dames, elle était ronde, couverte d'un tapis rouge et d'environ 2 pieds de diamètre. Nous nous asseyions autour d'elle avec nos doigts posés légèrement sur le bord supérieur. Quelquefois il y avait trois personnes, quelquefois quatre, et plus tard même, de temps en temps, deux seulement. Notre habitude était de demander à la table de nous parler. C'est ce qu'elle faisait en levant un instant un de ses trois pieds à environ un demi-pouce du plancher, deux fois pour oui, une fois pour non. Elle épelait des mots et des phrases en levant le pied un certain nombre de fois consécutivement, suivant le numéro d'ordre dans l'alphabet de la lettre voulue, une fois pour *a*, deux fois pour *b*, etc., un court repos séparant chaque lettre.

Quelquefois elle refusait obstinément de remuer, et dans ces cas-là aucune dose de patience n'aurait suffi pour la faire nous parler. D'autres fois, elle n'avait plus de retenue, — se promenant tout autour de la chambre, sautant sur un pied, montant sur les chaises, exécutant toutes sortes d'autres curieuses évolutions, Tous, nous trouvions ces caprices de la table fort extraordinaires, mais nous étions convaincus de la bonne foi de chacun de nous, et nous étions d'accord pour croire que, quand elle montrait ces disposi-

chai de la table, comme pour le placer dessus. Quel ne fut pas mon étonnement en voyant la table bondir sur moi, en quittant la terre? Le chien eut si peur, qu'il cria et s'enfuit. La table se transporta latéralement sur une longueur d'au moins six pouces, et s'éleva en l'air à peu près d'autant. Je la laissai renversée par terre et allai raconter la chose aux autres. Peu après, je quittai la maison pour l'école, et je ne crois pas qu'aucun fait semblable se soit reproduit.

H.-W. GORE GRAHAM.
MARY E. GRAHAM.

M. Graham a envoyé le récit ci-dessus au colonel Taylor « avec l'assurance de l'exactitude des détails qu'il contient ».

Le frère de M. Graham écrit :

14 août 1886.

En réponse à votre lettre que Madame Graham vient de me remettre, je suis très heureuse de pouvoir corroborer le récit de mon frère, sur les mouvements de table. Je crois que c'est en 1879 ou 1880 que ces choses ont eu lieu, je devais alors avoir quinze ans.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

SPECTRE D'UN MORIBOND

Le récit [1] de cette expérience extraordinaire de M. Dickinson, photographe à Newcastle-sur-Tyne, 43, Grainger Street, nous avait été fourni par M. E.-T. Nisbet, de la même ville, en février dernier, mais nous n'avions pas voulu le publier avant d'avoir obtenu, à l'égard des faits qu'il relate, toute la certitude désirable. Entre temps, le récit a paru dans le *Practical Photographer* et a été reproduit par diverses feuilles : nous sortons donc de la réserve que nous avions cru devoir garder, et nous publions ci-après le récit en question, en le faisant suivre des témoignages que nous avons pu nous procurer.

25 février 1891.

« Le samedi 3 janvier de cette année, j'arrivai à ma maison de commerce quelques minutes avant huit heures du matin et j'y pénétrai par une petite porte basse pratiquée dans le volet en fer qui ferme l'entrée, la nuit. J'avais allumé le gaz et j'attendais au comptoir que l'homme de peine vînt enlever le volet de l'entrée, lorsque, après quelques minutes, avant que je n'aie vu l'homme de peine, un monsieur se présenta demandant si ses photographies étaient prêtes. Je lui demandai le reçu que nous délivrons habituellement pour chaque commande ; il me répondit qu'il n'avait pas de reçu, mais qu'il avait posé (il donna la date) et qu'on lui avait promis de les lui envoyer aujourd'hui. Avec la date et le nom, je me reportai à mon livre et trouvai en effet la commande comme il le disait. Je lui lus le nom et l'adresse et il me répondit : « C'est bien cela. » Mon livre indiquait comme date à laquelle le cliché avait été livré pour la préparation des épreuves positives une date antérieure de dix-sept jours ; aussi n'éprouvai-je aucune hésitation à lui dire : « Si vous voulez repasser un peu plus tard, vous pour- « rez en avoir quelques épreuves. » Je lui fis remarquer, en outre, qu'il était encore de bonne heure et lui expliquai que les employés

1. Extrait du *Journal of S. P. R.* n° de novembre 1891.

ne venaient qu'à neuf heures et que, s'il voulait repasser après cette heure, il aurait certainement quelques-unes de ses photographies. « J'ai voyagé toute la nuit et je ne puis repasser », me répondit-il; et sur ce, il tourna brusquement les talons et s'éloigna. Désireux de lui donner satisfaction, je courus après lui en lui offrant de lui envoyer par la poste ce qu'il y aurait de fait. Mais je n'obtins aucune réponse.

« Je revins alors à mon livre de commandes et, y ayant relevé le numéro, j'écrivis sur une feuille de papier : « N° 7976. *Thompson, post* » (ceci est écrit à l'encre et j'ai encore le papier). A neuf heures, lorsque Mlle S... (demoiselle de boutique) arriva, je lui tendis ce papier et lui demandai de s'occuper de cette commande, lui disant qu'un monsieur était venu pour la prendre et avait paru fort désappointé de ne l'avoir pas reçue encore. Mlle S..., toute surprise, s'écria : « Comment! mais un vieux monsieur est passé hier « (vendredi) pour ces photographies, et je lui ai dit qu'elles ne se« raient pas prêtes cette semaine à cause du mauvais temps qui « nous avait retardé de trois semaines, pour tous nos travaux. » Je lui dis que peut-être les photographies étaient-elles prêtes tout de même et lui demandai de me montrer la commande pour les épreuves positives. Mlle S... me montra une pile de clichés, en disant : « Le « cliché Thompson est dans ce tas, et il attendra encore une quin« zaine. » Je demandai à voir ce cliché, et, après une demi-heure de recherches, Mlle S... me l'apporta. L'ayant regardé avec attention, je déclarai que c'était bien là le client qui était venu ce matin. Mlle S... me répéta encore qu'un vieux monsieur était passé déjà la veille et qu'elle lui avait dit qu'il n'y avait pas d'épreuves de faites et qu'il ne pourrait en être fait cette semaine. « Bien, lui « dis-je, mettez ce cliché de côté, et je m'occuperai moi-même « lundi d'activer les épreuves. »

« Le lundi (5 janvier), je me trouvais dans l'une des salles de tirage des épreuves positives ; vers 10 h. 30 du matin, comme il me restait un ou deux cadres vides, je pensai au cliché Thompson et descendis au salon le demander à Mlle S... — « Ah! oui ! me « répondit-elle, et en voici quelques autres qui sont également « pressés : vous pourriez les prendre aussi. » — « Je ne peux pas, « lui répondis-je, je n'ai que deux ou trois cadres libres. » (Elle me présentait une vingtaine de clichés.) « Donnez-moi d'abord le cli« ché Thompson et laissez-moi tranquille pour le reste. » A quoi elle me répondit : « Il faut que je le cherche. » (Chaque cliché est placé dans une enveloppe de papier.) Je lui offris de l'aider, et nous commençâmes chacun par un bout du paquet. Avant que nous ne fussions arrivés au milieu, je trouvai un cliché que je savais très urgent et me retournai pour chercher la date de pose, quand, crac! une partie des clichés tomba sur le parquet. L'accident me parut si grave, que j'osais à peine ramasser les clichés tombés;

pourtant, en les ramassant un à un, j'eus la satisfaction de constater qu'il n'y en avait qu'*un seul de cassé*, mais jugez de ma stupeur quand je vis que c'était *celui* de Thompson. Je murmurai quelque chose (non à haute voix, mais sourdement), et j'aurais volontiers épanché ma colère, si je n'avais été en présence de dames (Mlle L..., chargée des épreuves positives, était là au moment de cet accident). Je ne pouvais raisonnablement blâmer Mlle S..., car chacun de nous deux avait cru que l'autre tenait le paquet de clichés. Le malheureux cliché était cassé en deux, en travers du front.

« Je ramassai soigneusement les morceaux et, prenant une note, j'écrivis à M. Thompson pour lui demander d'être assez aimable pour revenir poser, lui offrant de lui tenir compte de ce dérangement et de la perte de temps. Cette lettre fut portée à la poste cinq minutes après la rupture du cliché, et j'oubliai l'affaire.

« Le vendredi 9 janvier, je me trouvais en haut dans la salle de tirage des épreuves positives, lorsque je fus appelé par le tube acoustique qui communique avec le salon; Mlle S... me demandait de descendre, un monsieur étant là pour le cliché. — « Quel cliché ? » demandai-je. — « Celui qui a été cassé, celui de M. Thompson. »

— « Je suis très occupé et ne puis descendre, mais vous savez « ce que je lui ai offert; faites-le monter pour poser de suite.

« — Mais il est *mort!*

« — Mort! m'écriai-je.

« Et, sans plus attendre, je me hâtai de descendre au salon. J'y trouvai un monsieur âgé qui paraissait très affecté.

« — Vous n'y pensez pas de dire que ce monsieur est mort!

« — Ce n'est que la triste vérité.

« — Mais alors il a été atteint brusquement? dis-je avec sympa-« thie, car je l'ai encore vu samedi dernier.

« Le vieux monsieur secoua la tête tristement et dit :

« — Vous vous trompez, car il est mort samedi dernier.

« — Mais non, je ne me trompe pas et je l'ai bien reconnu sur « le cliché.

« Pourtant le père (car c'était le père) persista à me déclarer que je me trompais et me dit que c'était lui qui était venu le vendredi et non son fils, ajoutant : « Je vis cette demoiselle (il me montrait « Mlle S...) et elle me dit que les photographies ne seraient pas prêtes « cette semaine. » — « C'est absolument exact, dit Mlle S..., mais « M. D... a également vu un monsieur le samedi matin, et quand « j'ai montré le cliché à M. D..., il a dit : « Oui, c'est bien le mon-« sieur qui est venu »; c'est alors que j'ai raconté à M. D... que vous « étiez passé la veille. » Mais M. Thompson père ne parut pas convaincu, et les nombreuses questions que je lui fis ne servirent qu'à le confirmer dans son opinion que je m'abusais, il ajouta encore : « Personne n'était autorisé à passer s'informer des portraits; d'ail-« leurs, aucun parent ou ami ne savait que les portraits avaient

« été commandés. » Il ajouta qu'il ne connaissait personne qui ressemblât à son fils. Je n'ai revu le vieux monsieur depuis ces événements que la semaine dernière; il était alors plus calme et me dit que son fils était mort le samedi 3 janvier vers deux heures et demie de l'après-midi. Il me déclara également que, lors de notre première entrevue, il (le père) était inconscient et ne se rappelait pas le moment de la mort de son fils. Jusqu'à aujourd'hui (26 février 1891), je n'ai eu aucune explication de cette mystérieuse visite.

« Il est curieux que je ne me rappelle nullement avoir entendu monter ni descendre le visiteur. D'apparence, celui-ci était pâle et comme miné par les chagrins; il avait l'air de quelqu'un très malade. Cette pensée me vint quand il me dit qu'il avait voyagé toute la nuit.

« *Signé :* JAMES DICKINSON.

« 43, Grainger Street, Newcastle-on-Tyne. »

Mlle S... signe le certificat ci-après :

« Je suis la demoiselle S... à laquelle il est fait allusion dans le récit qui précède. J'ai lu attentivement la relation de M. Dickinson et je puis attester que tout ce qui me concerne a été exactement rapporté.

« ETHEL MAUD SIMMON.

« 68, Malcolm Street, Heaton, 1er avril 1891. »

Ce qui suit a été écrit par M. Nisbet d'après les renseignements fournis par M. Thompson, qui a signé après une petite modification et addition.

22 mars 1891.

Au commencement de décembre 1890, mon fils, John Thompson, alla se faire photographier chez M. Dickinson, de la Grainger Street, à Newcastle-on-Tyne. Il désirait faire présent de son portrait à chacun de ses meilleurs camarades, à l'occasion du jour de l'an. Dans la semaine de Noël, il prit la fièvre typhoïde et fut très malade.

Le vendredi 2 janvier 1891, j'étais allé à Newcastle acheter différentes choses pour lui; je résolus de profiter de ma présence dans cette ville pour passer voir si ses photographies étaient prêtes, d'autant qu'il paraissait anxieux de les avoir et en parlait dans son délire.

Chez le photographe, je fus reçu par une jeune fille qui me déclara que les photographies n'étaient pas prêtes encore.

Le samedi 3 janvier, mon fils mourut à 2 h. 5 de l'après-midi.

Le lundi, 5 janvier 1891, je reçus une lettre adressée à mon fils et lui demandant de venir poser à nouveau pour son portrait, le cliché ayant été brisé. Je possède encore cette lettre et l'enveloppe[1] (datée du 5 janvier 1891).

Le vendredi 9 janvier, je passai chez M. Dickinson qui me déclara avoir vu mon fils chez lui le samedi précédent. Je lui dis qu'il devait se tromper, car mon fils était au lit, très malade, mais je ne lui parlai pas de ma démarche du vendredi. M. Dickinson persistant à dire qu'il avait vu mon fils le samedi, je lui montrai la lettre de faire-part pour le convaincre.

Je ne connais personne qui ait pu s'enquérir des photographies le samedi, et je ne vois, parmi les amis de mon fils, personne qui puisse être pris pour lui. Mon fils avait 21 ans, il faisait ses études pour être pasteur méthodiste. Il a toujours régné une grande sympathie entre lui et moi. J'avais le pouvoir de l'influencer à distance. Mon fils était calme et rangé, malaisé à exciter. Il était la joie de la maison et sympathique à tout le monde.

Votre dévoué

THOMPSON.

M. Dickinson a déclaré à M. Nisbet, qu'il était bien portant lors des événements. Il n'a jamais eu d'autre aventure analogue, mais il est sujet aux cauchemars et a des accès de somnambulismes (dans une circonstance, sa femme vit aussi une figure en rêve, à l'état de veille ou de demi-veille). Il parla également à M. Nisbet d'une expérience d'écriture automatique que M. Nisbet raconte ainsi qu'il suit :

Le 2 janvier 1891 (la veille de l'apparition), M. Dickinson était occupé à ranger des coupons, comme c'est son habitude au commencement de chaque année. Juste au moment où il allait écrire sur un paquet avec un crayon, quelqu'un entra et se plaignit à Mlle S... du retard apporté à la livraison de ses photographies, etc. M. Dickinson posa le paquet et écouta les doléances du client, sans se mêler à la conversation; sa main tenant le crayon était placée sur le paquet. Après le départ du client, il demanda à Mlle S... les causes du retard et, comme il revenait à son paquet, il poussa une exclamation de surprise (que confirme Mlle S...) en trouvant le mot « Ouwards » écrit d'une main ferme au crayon — de son écriture — mais plus gros que d'habitude. Il a conservé le papier, je l'ai vu.

M. Nisbet dit que M. Dickinson n'est pas tout à fait sûr de s'être trouvé là lorsque M. Thompson fut photographié; son aide dit qu'il était là, mais M. Dickinson ne peut s'en rappeler. Le jour où

1. M. Nisbet l'a vue.

M. Thompson posa, quarante personnes furent photographiées.

M. Nisbet nous informe en outre que M. Dickinson est absolument sûr que Mlle S... ne lui a rien dit de la démarche faite le vendredi par M. Thompson père et que ceci est confirmé par Mlle S...

Tous les renseignements qui précèdent nous ont été envoyés dans une lettre de M. Nisbet, datée du 31 mars 1891.

Le professeur Sidgwick rendit visite à M. Dickinson en septembre 1891, il put causer avec lui et entendre son récit verbal. Nous ne donnerons que des extraits de ses notes.

D... n'a pas entendu entrer T..., mais comme il était occupé à écrire, il ne s'en étonna pas, bien qu'il fût surpris de le voir venir d'aussi bonne heure. Il demanda, etc...

T... dit qu'il ne pouvait repasser plus tard, qu'il avait voyagé toute la nuit. Il avait un pardessus et paraissait malade. Cette pensée traversa l'esprit de M. D... « Oui, pauvre homme, vous avez voyagé toute la nuit et vous rentrez mourir chez vous. » Pendant ce temps, T... s'en alla; il ne s'était pas assis. D... sortit de son comptoir et courut vers la porte en criant au visiteur : « Puis-je vous les envoyer par la poste ? » mais ne reçut pas de réponse; il n'avait pas *entendu* descendre ni sortir le visiteur. Ordinairement il entend, pourtant il ne s'étonna pas de cette particularité. Il pensa que le client était de mauvaise humeur et revint prendre le numéro de la commande et le nom sur un morceau de papier sur lequel il ajouta le mot « poste » (M. Nisbet a vu ce papier et se rappelle avoir lu le numéro et le nom, mais depuis le papier paraît avoir été perdu). Tous ces faits se sont passés alors que, d'après ses souvenirs, M. D... était parfaitement éveillé et sans le moindre sentiment de quelque chose d'anormal.

Deux points appellent la discussion avant d'accepter le fait que le visiteur de M. Dickinson n'était pas un homme en chair et en os.

Le premier point, c'est que le visiteur pouvait être M. Thompson, jeune, lui-même, dans un accès de délire. Il paraît toutefois impossible que, durant les dernières heures d'une maladie qui s'est terminée par la mort, le malade, considéré comme sans connaissance par sa famille, ait pu se lever, s'habiller, faire une course de $8^{kil},800$, revenir, se recoucher, sans que ceux qui le soignaient s'en aperçoivent. Sous la première influence du choc que lui causa la déclaration de M. Thompson père que son fils était mort le samedi, M. Dickinson, a-t-il dit à M. Sidgwick, « ne pouvait se persuader qu'il n'avait pas eu la visite de M. Thompson fils en chair et en os », mais le père lui dit qu' « il n'était pas possible que son fils fût sorti, car il était toujours resté avec lui ». Depuis, M. Nisbet a appris d'une façon plus précise que, à 8 heures du matin, le jour de sa mort, M. Thompson fils avait auprès de lui non seulement son père, sa mère et sa sœur, mais encore des amis.

L'autre point est celui-ci. Un ami de M. Thompson est passé s'en-

quérir des photographies et la reconnaissance du cliché par M. Dickinson est le résultat d'une erreur.

Lorsque M. Nisbet vit Mme Thompson mère, celle-ci lui dit qu'un camarade de son fils savait que les photographies étaient commandées et avait pu passer chez M. Dickinson; elle ajouta qu'il ressemblait beaucoup à son fils. Son mari pourtant, consulté à cet égard, dit que le jeune homme en question, un certain M. G. S... est de haute stature et ne ressemble pas du tout à son fils qui était petit; il sembla convaincre sa femme de l'erreur qu'elle avait commise. M. Nisbet désirait pourtant s'assurer que M. G. S... n'était pas passé chez le photographe; mais il fut un certain temps sans pouvoir se procurer son adresse. Le 14 avril, M. Thompson écrivit à M. Nisbet :

« Renseignements pris, je puis conclure que personne n'est passé chez M. Dickinson pour les photographies de mon fils. »

En septembre, M. Nisbet ayant réussi à se procurer l'adresse des parents de M. G. S..., y passa. M. G. S... habite avec ses parents, mais n'était pas là. Sa mère déclara qu'un jour que son fils revenait de La Chapelle, il lui avait dit que Mlle Thompson lui avait demandé s'il était passé pour les photographies de son frère et qu'il était ennuyé qu'on ait supposé qu'il ait pu prendre sur lui de faire cette démarche, n'y étant pas autorisé. Sa mère était tout à fait sûre qu'il n'était pas passé chez le photographe et qu'il ne savait même pas où John Thompson s'était fait photographier. Elle était d'accord avec M. Thompson père pour déclarer que les deux jeunes gens ne se ressemblaient pas. Nous n'avons entendu parler d'aucune autre personne qui ait pu passer chez M. Dickinson.

Ce qui précède a été corrigé en épreuve par M. Nisbet, M. Dickinson l'a également vu.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 29246

DOCUMENTS ORIGINAUX[1]

(Suite)

NOTES SUR UNE SÉRIE
D'EXPÉRIENCES RELATIVES A LA TÉLÉPATHIE
POURSUIVIES EN 1888
PAR M. LE Dr A. G...

M. L... ET B...

M. P. L..., 30 ans, est professeur de mathématiques spéciales; à cette époque (1888) il était depuis six ans, en la même qualité, dans une ville du Midi. J'étais resté plus d'un an sans le voir et sans lui écrire. Je le rencontrai un jour à Paris, par hasard, vers septembre 1888, et l'emmenai dîner. J'avais, le matin, convoqué B... pour une séance chez moi, à 8 heures. J'y entraînai L..., qui était complètement étranger à ce genre d'idées. On voit par ces détails que B... ne pouvait avoir eu aucune communication avec lui. J'ajoute que j'étais le seul ami que L... vît à Paris.

Séance de 8 à 11 heures. Différents ordres furent transmis de B... à L... et réciproquement : comme se lever, ouvrir la fenêtre, etc. Ces faits m'occupaient beaucoup à ce moment. Les résultats furent très bons, mais j'en ai oublié les détails précis. Le moment le plus intéressant fut celui où B..., prenant la main de mon ami, entreprit de lui décrire l'appartement où il vivait et ses occupations journalières. Elle parla d'une grande ville au bord de la mer, — c'était exact, mais je ne suis pas bien certain que quelque mot utilisable ne nous soit pas échappé. — Elle dit quelques détails de l'appartement. Elle y reconnut un chat qui en était l'hôte familier. « Le ma-

(1) Voir *Annales des Sciences psychiques*, année 1892, fascicule 5, p. 253.

tin, voilà que vous vous levez, vous sortez, vous allez dans un grand bâtiment, il y a une cour, une grande chambre, beaucoup de jeunes gens. Ils écrivent des choses, ils dessinent. *C'est comme des figures d'architecture.* » Je cite sa phrase textuellement. Elle ne pouvait en aucune façon deviner qu'elle était en présence d'un professeur. L... n'a pas du tout le facies professionnel et aucune allusion à ses fonctions n'avait été faite. Comme il avait dit ne pas être marié, le détail du chat gardé chez un célibataire est aussi assez inattendu.

M. P. L... est remarquablement doué au point de vue des images visuelles. Dans cette séance et dans une suivante à laquelle il prit part, il sembla présenter une aptitude particulière aux communications psychiques. Je n'ai trouvé, parmi mes amis, que P... qui lui fût comparable.

Je n'ai encore observé là aucun détail qui ne fût explicable par la télépathie, ayant quelquefois son point de départ dans les zones inconscientes.

On a lu plus haut, dans l'histoire de Berthe, une autre aventure arrivée le même soir.

M. W. P...

M. W. P..., 26 ans, employé au ministère de la marine, faisait partie du cercle de mes amis au moment où je poursuivais mes expériences avec B.., et Mme R... Il s'y intéressa beaucoup et découvrit qu'il était extrêmement bien doué pour l'action psychique. Parmi les faits remarquables survenus à son égard, je ne ferai que citer ici une scène de lucidité où elle décrivit la ville d'où il arrivait, sa sœur mariée, etc., — une hallucination incomplète du sens de l'orientation, — des sensations de peur produites par B... et que je partageai avec lui. P... essaya également d'expérimenter avec d'autres amis, en prenant le rôle d'agent; mais, là-dessus, je manque de renseignements.

Un jour, j'étais chez lui et il me montrait de belles estampes qu'il avait. J'imaginai de lui faire croire que la lampe s'éteignait. A ce moment, je savais très bien produire cette hallu-

cination en me représentant que l'éclairage de la chambre allait diminuant. W. P. était sans défiance aucune, nous n'avions pas fait une seule expérience de la soirée. Cependant, à deux reprises, au moment précis où je baissais la lumière, il s'impatienta contre la lampe et se mit à la monter.

C'était l'hiver de 1888, il y avait un bon feu dans un poêle de faïence. Toujours en imagination, je fis baisser doucement la température de la chambre. Il se leva et bourra de bois le foyer du poêle. Aussitôt, il se rendit compte que celui-ci chauffait bien et reconnut d'où venait le froid. Il ne connaissait pas cette expérience, et je crois que c'est la première fois que je la faisais.

M. W. P... ET B...

Lucidité.

C'était la seconde fois, je crois, que P... rencontrait B...; la séance eut lieu chez moi, rue des Écoles. B... s'endormait d'elle-même, de temps en temps, quand elle trouvait une difficulté, puis elle se réveillait. De temps en temps aussi elle prenait la main de P... et celui-ci sentait alors dans le bras un léger engourdissement. La séance fut assez bonne, quoiqu'il survînt quelques erreurs. La seconde séance, en présence de M. P. L..., fut meilleure, mais les autres, faites devant plusieurs amis, furent tout à fait mauvaises. B... était un très mauvais sujet par suite de ses caprices. Je me propose d'y revenir ailleurs. J'ajoute que B... sortait de l'hôpital et n'aurait pu, en aucune façon, se procurer des renseignements sur P...

Elle dit qu'il venait du bord de la mer, d'une petite ville avec de petites maisons. P..., qui est de Rochefort, lui dit qu'elle se trompait. B... insista. Il observa alors qu'il venait, non de Rochefort directement, mais de Fouras, petite ville de bains de mer qui répond très bien à cette description.

Elle passa à des détails sur la famille de P.., que j'ai oubliés. Puis il lui demanda ce qu'elle voyait de sa sœur et de son beau-frère. Ce beau-frère est employé à la Nouvelle-Calé-

donie. B... décrivit assez correctement le mari, la femme et leurs enfants, et tout à coup elle s'écria : « Et celui-là, quel est-il, qu'il est laid! ôtez-le, il me fait peur, il ressemble au diable. » Elle était devenue beaucoup plus animée que durant toute la séance. Il s'agissait du domestique canaque attaché à la famille. Je m'étonnai d'abord de la vivacité inattendue de son impression. Mais P... l'expliqua en m'apprenant qu'il avait chez lui un portrait de cet homme. Depuis, il me l'a montré; c'est en effet un type bien accusé de la laideur canaque avec cet air de méchanceté bestiale particulier à la race. Il est évident qu'il y avait télépathie entre P... et elle. Et de fait, toutes les séances de ce genre, que j'ai eues avec B..., ne m'ont jamais fait regarder au delà de la télépathie simple. L'hypothèse de la seconde vue ne m'a jamais paru nécessaire dans cette première phase de mes recherches.

Hallucination du sens de l'espace.

Nous venions d'avoir une séance avec B... et nous la prolongions dans une voiture découverte où elle était assise entre P... et moi. C'était un soir d'été, vers minuit, dans le quartier des Invalides. Avant de monter en voiture je dis à B... : « Puisque vous dites que vous savez le faire, tâchez de faire perdre l'orientation à M. P..., de sorte qu'il croie tourner le dos à l'endroit où il va. Attendez pour cela que je vous fasse signe. » A un moment donné je fis le signe, et au bout de quelques instants P... me dit : « C'est singulier ce que j'éprouve : les objets semblent tourner autour de moi et j'ai *mal au cœur;* c'est comme si j'avais le mal de mer. »

Les choses en restèrent là et l'hallucination demeura incomplète. P... est complètement étranger à la médecine; il ignore ce que c'est que le sens de l'espace et le rapport intime qui existe entre les phénomènes dont il se plaignait et le renversement de l'orientation. Bien entendu, il en est de même de B... Je ne crois pas qu'on puisse trouver une meilleure preuve de la réalité de l'action qu'elle exerçait, et un meilleur commentaire du *renversement de l'orientation*, si souvent attribué aux sorciers de tous les pays.

Frayeur et hallucination.

Après avoir déposé B... près de chez elle, nous rentrâmes au quartier Latin avec la voiture. En arrivant rue de Vaugirard, devant la grille du Luxembourg, je me sentis pris d'une frayeur intense autant qu'absurde. La rue était éclairée admirablement, il n'y avait pas un passant, et le quartier à cette heure-là (minuit environ) est parfaitement sûr. D'ailleurs, cette frayeur ne semblait dépendre d'aucune cause. C'était la peur pour la peur. « C'est absurde, dis-je, j'ai peur, une peur énorme, c'est certainement un tour de B... » Mon ami rit de moi et presque aussitôt : « Bon! voilà que cela me prend, moi aussi. Je tremble de peur. C'est très désagréable. » L'impression dura jusque devant la porte du palais du Luxembourg; nous laissâmes la voiture au coin de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel. Aussitôt à terre : « Regarde, dit P..., tu ne vois pas quelque chose de blanc flottant en l'air, là, juste devant nos yeux, cela passe... » Je ne voyais rien, mais je sentais très fortement la *prise* de B...

Le lendemain je la rencontrai à l'hôpital : « Eh bien! vous n'avez rien vu? » Je la priai de m'apprendre ce que nous *devions* avoir vu. Voilà sa réponse : « D'abord votre cocher a perdu sa route, oh! pas vous, vous ne sentiez rien; il vous a fait passer par de drôles de rues. » Il est de fait que notre voiture avait traversé, du côté de la rue de Babylone, par un trajet compliqué et qui, au moment, ne me semblait pas le bon, mais je ne voudrais rien affirmer de précis. — « Après cela vous avez eu peur — Qui? — Vous d'abord, M. P... ensuite. Oh! peur de rien, sans raison, mais vous avez eu bien peur. Ensuite vous avez vu des pigeons blancs qui volaient autour de vous, tout près. » Je ne lui avais jamais entendu parler de cette hallucination. Quant à la peur, ce sujet lui était familier et elle m'a fait peur plusieurs fois, de propos délibéré, comme je l'ai raconté.

Dr H...

Le Dr H..., 35 ans, est un de mes plus intimes amis. Je le crois très mal doué sous le rapport de l'action psychique. Sou-

vent il a essayé de jouer un rôle dans mes expériences, et toujours avec un insuccès complet. Néanmoins il partage à peu près mes vues sur cette matière et je lui suis redevable de deux observations personnelles, dont la seconde me paraît la plus curieuse.

I. *Télépathie.*

Au commencement de 1888 je venais de passer un mois dans ma famille, en province. Quelques jours avant mon départ pour Paris, je rencontrai deux jeunes gens, mes compatriotes, qui allaient y terminer leurs études. Ils devaient arriver avant moi. Je les invitai à dîner à mon restaurant habituel pour le soir du jour de mon arrivée, qui devait être le lundi gras. Le rendez-vous était dans un café voisin, où se réunissent habituellement les étudiants de notre contrée.

Je partis donc le dimanche gras, mais à mon passage dans la ville voisine je me laissai retenir à dîner par un ami rencontré à l'improviste. Je manquai le train et le lendemain matin, ne trouvant pas d'autre façon de m'excuser près de mes hôtes, j'allai au télégraphe, à 9 heures, et je priai, par dépêche, le propriétaire du café de leur expliquer ce qui m'était arrivé.

Or ce même matin H... sortit de chez lui à 9 heures, et fut directement au café, en se disant : « Il faut que j'aille voir s'il n'y a pas une dépêche de G... annonçant son arrivée. »

Il faut remarquer : que la durée de mon séjour en province était indéterminée et qu'elle aurait pu se prolonger un mois encore, que je n'avais averti personne de mon retour et que H... ne connaissait nullement nos deux compatriotes, nouvellement arrivés à Paris. Ordinairement, en pareil cas, je ne prévenais personne et j'arrivais sans être attendu. Je n'ai jamais envoyé de lettre au propriétaire du café, et c'est la seule fois que je lui aie adressé une dépêche, en raison des circonstances très particulières que j'ai relatées.

II. *Prémonition.*

Au milieu de l'été 1890, H... était à la fenêtre de sa chambre à coucher, un matin, et regardait atteler, à son phaéton,

un de ses chevaux. La journée devait être chaude, le cheval était assez vif; mais il y avait eu d'autres journées chaudes, et le cheval, qu'il possédait depuis plusieurs mois, n'avait jamais donné lieu à un accident. Cependant il fut frappé de l'idée que le cheval, agacé par les mouches, pourrait renverser la voiture, et il ordonna au domestique d'enlever la capote du phaéton qui était d'ordinaire baissée, de peur qu'en cas d'accident elle ne fût endommagée. Le domestique objecta que ce serait long, difficile, puisque le cheval était attelé, et qu'il le ferait le soir. Ces raisons, qu'il eût trouvées bonnes un autre jour, ne furent pas écoutées. H... insista et ordonna d'enlever la capote. Ce jour même, le cheval étant arrêté et gardé par le domestique, fut tellement excité par les mouches, qu'il rua, fit des bonds de côté et renversa le phaéton sur le flanc, mais sans dommages, en raison de l'absence de la capote qui eût certainement été mise en pièces.

H... a toujours le même cheval et le même phaéton; mais semblable accident ne s'est plus reproduit.

Comparez cette petite histoire avec celle qu'on lit dans *More Ghost Stories* et où un photographe attelant son poney entend *une voix* lui dire de prendre de la ficelle sur lui. Dans le voyage il survient quelque chose au harnais et la ficelle trouve son emploi.

Attestation de M. le Dr H. de la B.

Je certifie l'exactitude des observations du Dr G... et je l'autorise à les communiquer à qui bon lui semblera.

CHARLES R...

Charles R..., avocat à Paris, vingt-huit ans, est un de mes plus chers amis. Je l'ai prié d'écrire ce que lui et sa mère ont éprouvé de plus remarquable dans le domaine du merveilleux et je pense avoir bientôt son mémoire. J'écris ces quelques pages plutôt comme un commentaire.

Charles R... est doué d'une imagination très vive, sous la forme visuelle. Quand il recherche un passage d'un livre, il voit la page écrite devant lui avec les mêmes caractères, etc. Je crois que c'est chez les personnes douées de

cette tournure d'esprit, que l'action mentale se manifeste le plus aisément. Les observations sont de deux sortes : 1° phénomènes de télépathie avec sa mère, auxquels se rattachent les phénomènes éprouvés en d'autres cas par celle-ci (Mme R... est physiquement et moralement le portrait de son fils); 2° phénomènes observés avec les cartes. Je demande à insister sur ces derniers. R... est familier avec les cartes. Souvent il a fréquenté les cercles où l'on joue le baccara. Il s'aperçut, à plusieurs reprises, qu'il devinait les cartes avant de les voir, et cela dans des circonstances diverses.

1° Il a deviné le *point* d'un joueur au moment où celui-ci regardait les cartes sans les montrer au public (télépathie).

2° Il a deviné le point avant que le joueur regardât les cartes; ces cartes en pareil cas ne peuvent avoir été vues de personne (lucidité ou clairvoyance). Il lui est même arrivé une fois, tenant la carte, d'annoncer le point avant de le voir, à la grande stupéfaction des spectateurs.

3° Enfin il lui arriva, au moins une fois en ma présence, d'annoncer le point avant que les cartes fussent données et que le jeu fût coupé. Le jeu étant coupé avant que l'on donne les cartes, le point d'un joueur dépend absolument de la façon dont on aura coupé (prévision de l'avenir, ou clairvoyance dans le futur).

Je n'insiste pas sur le détail des faits qui sera mieux raconté par lui-même. Mais voilà quelques remarques d'un intérêt général.

Les faits ci-dessus ne se sont pas produits souvent. Mais ils ne peuvent être l'effet du hasard. R... n'a pas l'habitude d'annoncer un point au hasard, à chaque coup de cartes. Je ne crois pas qu'il ait souvent annoncé de faux points; en un mot, il ne parlait que sous l'influence d'une *inspiration*.

D'autre part il n'a jamais pu être tenté d'abuser de ce don, car l'inspiration ne venait pas d'une façon permanente, mais rarement et comme au hasard; seulement, il y a certains jours où elle se montrait de préférence. Enfin il était rare qu'il pressentît quelque chose quand il était intéressé dans le jeu. Presque toujours cela se passait quand il était simple spectateur.

Néanmoins, je note comme un fait très remarquable que R... a plutôt de la chance au jeu ; mais cette chance est tout instinctive, il joue en s'abandonnant au caprice du moment. Parfois il lui est arrivé de *sentir* d'avance qu'un coup de baccara serait bon ou mauvais, mais il n'utilisait pas ce pressentiment qu'il considérait comme absurde et qui pourtant se réalisait.

Vers l'âge de dix-huit ans, R... a joué pour la première fois, et, en quelques jours, partant de 20 francs, il a gagné plus de 25 000 francs. Pendant ce temps sa chance ne s'est pas démentie; elle a été continuelle. Plus tard, la semaine suivante, il a été moins favorisé et a reperdu une partie de cette somme. Je lui laisse raconter les détails de cette aventure. Pour moi, je ne crois pas qu'il y ait eu là un hasard pur et ce fait me paraît une bonne contribution à l'étude de la *chance aux jeux de hasard*, sur laquelle il y aurait des choses bien intéressantes à observer.

EXPÉRIENCES AVEC MADAME R...

Mme R... était surveillante dans le service où je remplissais les fonctions d'interne, au cours de l'année 1888. C'était une femme de 40 ans environ, grande, maigre, très brune, avec des traits fatigués, les yeux très brillants. Très facilement ses mains tremblaient ou bien elle avait des mouvements involontaires. Enfin elle se présentait sous l'aspect d'une *grande nerveuse*, ce que son caractère ne démentait pas. Je crois qu'elle avait eu de nombreuses attaques d'hystérie convulsive, et qu'il en survenait encore de temps en temps.

C'était le moment où B... était malade dans cette même salle. Les deux femmes firent connaissance et devinrent bientôt très intimes. B..., avec qui j'avais commencé mes expériences, et qui était à la période d'enthousiasme, ne manqua pas d'attirer son amie aux séances, qui avaient lieu d'abord à l'hôpital, puis chez B... et enfin chez moi. Je m'y prêtai volontiers pour utiliser un nouveau sujet qui paraissait excellent. Mais à la longue cette initiation tourna contre mon but, d'une manière assez inattendue.

Un nommé V..., clarinettiste dans je ne sais quel orchestre et, me disait-on, magnétiseur de profession, avait pris Mme R... pour sujet; il l'a épousée depuis. Cet homme, me disaient les deux femmes, faisait tout pour empêcher mes expériences avec Mme R..., soit par l'ascendant qu'il avait sur elle (il l'endormait très fréquemment), soit en intervenant *mentalement* dans mes séances. Les deux sujets se plaignaient alors que V... détournât leur attention, et plusieurs fois, dans ces moments-là, je sentais un mal de tête un peu spécial qui pouvait passer pour une preuve de leurs dires. A plusieurs reprises Mme R... cessa de venir, et finalement elle m'échappa tout à fait. B..., qui d'abord cherchait à la soustraire à l'influence de V..., finit à son tour par y céder elle-même. Le magnétiseur, à qui j'avais cherché à prendre son sujet, me rendait la pareille. Vers novembre 1888, B... finit par ne plus rien faire de bon et c'est alors que je la congédiai, et que je renonçai à mes expériences. Je crois qu'elle se faisait alors endormir par V... qui décidément avait l'avantage sur moi.

J'ai toujours évité d'endormir Mme R..., et je ne me souviens pas de l'avoir vue endormie; dans les moments où elle paraissait le plus lucide, ses yeux devenaient vagues, et l'expression de sa physionomie changeait un peu, mais elle ne perdait jamais au *réveil*(?) le souvenir de ce qui s'était passé. Au moment où je pris de l'influence sur elle, je commençais à me mettre en rapport mental avec B... et j'éprouvais, au cours des expériences, cette singulière sensation d'*adhérence* que je n'ai jamais trouvée décrite, mais que plusieurs observateurs m'ont également accusée depuis. J'étais curieux de savoir ce que deviendrait cette sensation avec Mme R... et comment je pourrais distinguer mes deux sujets l'un de l'autre au moyen de ce sens nouveau pour moi. Je trouvai immédiatement une différence radicale. Quand *j'appelais* mentalement la surveillante ou quand j'étais *appelé* par elle, j'éprouvais comme une trépidation générale, impression intermédiaire entre le frisson du froid, ou plutôt de la colère, et celui que donne une bobine faible à interruptions rapides. Cette sensation n'était pas continue. J'avais comme une série de petits frissonnements. Plus tard je m'aperçus que Mme R... donnait aussi par mo-

ments la notion ordinaire d'*adhérence*, et je me rendis compte que ces frissonnements n'étaient que l'expression de l'état d'agacement et d'agitation à peu près continuel où elle se trouvait, et qu'ils masquaient le phénomène normal. A plusieurs reprises, mais avec une intensité bien moindre, et à titre d'exception, d'autres sujets m'ont donné cette trépidation qui n'est qu'un cas particulier du transfert des états d'esprit. Parlant pour moi et sans doute en raison du peu de développement de mon sens psychique, je n'ai pu trouver qu'une manière de reconnaître la personne qui m'appelait; encore va-t-il sans dire que je me suis trompé plus d'une fois. Quand je sentais l'influence que j'ai décrite, *j'appelais* à mon tour successivement les deux ou trois sujets que je savais capables de m'impressionner; cette recherche augmentait la sensation quand je tombais sur l'appelant et la faisait disparaître quand je l'appliquais à une autre personne. Je pense que ce stratagème est tout à fait personnel et que des observateurs doués différemment trouveront d'autres méthodes.

Tous les jours je voyais, dans le service, la surveillante et j'essayais quelques expériences. De plus, j'ai eu avec elle quatre ou cinq séances prolongées dont une seule m'a laissé un souvenir précis, à cause des succès très remarquables que j'y ai obtenus. Je vais la raconter tout à l'heure.

Mme R... avait quelquefois, sans raison, des crises de toux nerveuse, d'ailleurs légères. J'étais arrivé à provoquer ces crises à volonté en concentrant mon attention sur mon propre larynx. Je faisais quelques mouvements de déglutition et je finissais par me donner une sensation de constriction bien nette, sans tousser d'ailleurs. Je dois dire qu'il ne m'arrive à à peu près jamais de tousser. L'effet de cette manœuvre sur Mme R... était infaillible, alors même qu'elle ne pouvait pas me voir, ni observer la mimique involontaire qui l'eût trahie. Elle toussait immédiatement ou, si elle pouvait résister, elle venait vers moi et me priait de cesser et, quand je ne cessais pas, toute sa volonté était inutile, la quinte de toux éclatait. Plusieurs fois j'ai fait tousser Mme R... pendant que je donnais le chloroforme et que l'on opérait. Le chloroformiste est assis près de la tête du malade, une douzaine d'assistants

se pressent autour de lui. Ainsi placé je ne pouvais être aperçu de la surveillante qui, dans la règle, se tient à quelque distance pour donner aux infirmiers les ordres nécessaires. Dans ces conditions, je lui imposais une toux continuelle que je renouvelais constamment, si bien qu'elle était obligée de quitter la salle d'opérations.

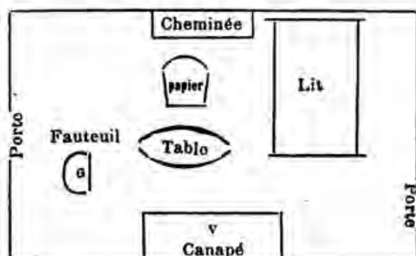
Je n'insisterai pas sur diverses expériences que j'ai pu réussir avec ce sujet, tant à l'hôpital que dans des séances particulières. Je veux seulement décrire celle à laquelle j'ai fait allusion.

Un soir, elle et B... étaient convoquées chez moi, rue des Écoles, mais B... ne put pas venir et je me trouvai seul avec Mme R... A ce moment, mon ascendant sur elle était considérable. Je résolus de me borner à lui donner des hallucinations, mais de les faire aussi nombreuses et aussi variées que possible. Pendant toute la séance elle resta assise sur un canapé à environ un mètre de moi, qui étais dans un fauteuil à sa gauche, à angle droit. Un guéridon était devant elle. Dès le commencement elle ferma à moitié les yeux et prit un air un peu vague, mais il n'y eut pas de changement dans sa voix, pas de réveil, pas de phénomène d'oubli, et il m'est impossible d'appeler sommeil l'état où elle se trouvait. A aucun moment je ne lui donnai la main, ce que j'avais d'ailleurs fait avec elle en d'autres circonstances.

Je commençai par lui faire regarder les objets placés sur la table devant elle; cette table était recouverte d'un tapis jaunâtre, sans dessin bien apparent. La lampe était sur la cheminée à quelque distance, mais on y voyait assez pour lire.

Je dois dire un mot de la méthode employée; j'usais d'artifice, car les représentations visuelles sont très peu développées chez moi. Après avoir regardé les objets réels, je fermais les yeux, j'en évoquais de mon mieux l'image mentale et, toujours les yeux fermés, je modifiais ce tableau selon ma fantaisie. Je l'ai déjà dit, le sujet avait les paupières baissées, et je pense que, de même que pour moi, ce qui changeait pour elle, c'était moins l'image réelle que l'image mentale. Il est donc un peu ambitieux d'appeler hallucinations les résultats que j'obtenais. Ce n'est que tout à fait à la fin de la séance, au bout de trois

heures, que Mme R... finit par ne plus bien distinguer de la réalité les tableaux que je lui suggérais. Jusque-là elle se rendait compte de leur nature réelle et pourtant, quand ils étaient effrayants, elle prenait peur et me priait de cesser.



Un gros encrier à ressort était sur la table. Elle le vit successivement glisser à droite et à gauche jusqu'au bout du tapis, s'y promener en tous sens, s'ouvrir brusquement comme par l'effet du ressort, se renverser en répandant l'encre; plus tard l'encrier s'ouvrit et il en sortit un petit serpent.

J'imaginai alors de le supprimer mentalement et de ne plus voir que le tapis; le succès fut immédiat, l'encrier avait disparu et resta absent autant qu'il me plut.

Il y avait devant la cheminée un grand morceau de papier d'emballage gris, qui gardait la forme du paquet qu'il avait recouvert et laissait sous lui une cavité. Ce papier se mit à onduler, à se soulever, et il sortit de dessous un cochon d'Inde, plusieurs lapins. J'imaginai un de ces lapins, blanc, puis il me prit fantaisie d'y ajouter quelques rares taches de couleur. — « Tiens, me dit-on, — un lapin blanc, mais non, il a une oreille grise ou jaune. » Au lapin succéda un énorme serpent. D'abord roulé sous le papier qu'il soulevait, il se déroula et parut devant la table, à la terreur de Mme R... — Je ne puis me rappeler si je réussis à le faire siffler comme je l'essayais.

Alors j'essayai d'animaux plus grands. Vers la porte de la chambre, je fis voir un cheval bai, puis un cheval blanc, un

lion (plutôt deviné que vu, car j'arrivais mal à l'évoquer), un ours debout, dressé sur ses pattes. Un cheval vint aussi entre la table et la cheminée.

Enfin l'ours vint prendre ma place sur le fauteuil. Tantôt je me déplaçais en imagination et je voyais le fauteuil avec l'ours (un grand ours brun) comme assis à ma place ; tantôt j'essayais de me transformer en animal, voyant ses pattes à la place de mes bras, etc. La distinction entre les deux méthodes est très nette et je compte y revenir ailleurs ; la seconde, transformation directe, m'a paru la plus facile. Je mis successivement à ma place un chien (très bien vu), un cheval (cabré à la place du fauteuil), un lion (toujours mal évoqué). Je fis défiler à plusieurs reprises ces animaux en changeant l'ordre. Alors reprenant le fait de la disparition de l'encrier, j'imaginai mon fauteuil *vide* et aussitôt on me dit : « Où êtes-vous ? vous n'êtes plus dans le fauteuil, cela me fait peur. » Je recommençai plusieurs fois, alternant avec les animaux, jamais il n'y eut d'erreur : « Je ne vous vois pas disparaître tout d'un coup, mais à votre place il y a une espèce de brouillard, qui se rétrécit vite, et quand il n'y en a plus, le fauteuil est vide... » Je profitai de l'enseignement et je trouvai plus efficace et moins fatigant d'imaginer à ma place un brouillard gris qui diminuait du contour au centre. Je regrette très vivement de n'avoir pas essayé de me montrer dans une autre place de la chambre, le fauteuil où j'étais réellement paraissant vide.

La séance continua, avec moins d'intérêt peut-être. Sur le lit qui faisait avec ses rideaux une tache sombre, je fis apparaître, couchées et généralement accoudées, une dizaine de personnes familières, B..., des internes, des infirmiers. Mme R... avait quelque difficulté à les reconnaître. Cependant, dans toute autre séance les résultats eussent passé pour très bons.

Il était près de minuit, je mis fin à la séance qui avait duré environ trois heures (peut-être un peu moins) et j'accompagnai mon sujet vers son domicile. Mon influence sur elle n'avait pas diminué, et tout le long des rues, elle voyait, suivant qu'il me plaisait, les réverbères arrachés tomber sur elle ; des tas de pierres s'entassaient sur le trottoir et l'*obli-*

geaient à en descendre; les maisons chancelaient et se penchaient; des fenêtres s'ouvraient, il en tombait des matelas ou des hommes. Toutes ces images étaient très fugaces. Je passais rapidement de l'une à l'autre, mais je réussissais à coup sûr.

Depuis, je n'ai jamais réussi à obtenir une séance aussi remarquable, ni de Mme R... sur laquelle mon influence décrut rapidement, ni d'aucun autre sujet. Je n'estime pas à moins de 400 ou 500 le nombre des images que je transférai; un très petit nombre ne réussirent pas : quelques animaux près de la porte, et les figures sur le lit surtout; mais il n'y eut aucune méprise sérieuse.

Je n'ai pas besoin de dire que je ne donnais aucune occasion de deviner ce que je voulais montrer. Mme Vildé n'avait pas, que je sache, jamais fait d'expériences semblables, ni avec un autre, ni avec moi, et en réalité, l'idée même de la plupart d'entre elles ne m'est venue qu'à mesure des succès des précédentes. Enfin je n'avais nulle part de notes écrites ni de plans de séance.

Il est fâcheux que j'aie été seul, mais je crois qu'en présence de témoins la séance n'eût jamais pu si bien réussir. Je suis certain que les détails en ont été gardés fidèlement dans ma mémoire. Je tâcherai d'obtenir un récit original de Mme R...

J'oublie de dire que le lendemain je me trouvai extrêmement fatigué, à peu près comme si j'avais passé l'une après l'autre plusieurs nuits sans sommeil. Je ne crois pas qu'aucune séance m'ait jamais laissé dans un état d'épuisement semblable.

SUR LE SOMMEIL PROVOQUÉ MENTALEMENT

J'ai endormi, mentalement, cinq ou six personnes; mes observations sont donc d'un caractère tout individuel et personnel. Peut-être pourront-elles intéresser d'autres observateurs. Seuls les expérimentateurs comprendront ce que j'essaye d'exprimer. Il s'agit en effet de sensations très vagues et pour lesquelles les mots nous manquent.

La première expérience de télépathie que je fis avec B...

consista à l'endormir. Je marchais en me figurant que j'étais près d'elle et que je lui ordonnais de dormir, comme je l'eusse fait alors, avec des paroles et quelques gestes. Au bout de quelques minutes, je m'imaginai avoir réussi (ce qui était vrai), mais sans savoir pourquoi.

Depuis j'endormis plusieurs fois B... par la pensée. J'endormis encore quatre personnes, hommes ou femmes, et deux autres avec moins de succès.

D'abord toutes ces tentatives furent faites (je parle des succès certains) en présence des sujets; souvent même je les tenais par la main, ce qui me semblait augmenter beaucoup les chances de succès. Dans un premier temps je cherchais à me mettre en rapport avec le sujet et à me procurer cette sensation de contact, d'adhérence, dont j'ai parlé et qui est surtout sensible au moment où l'on cesse d'appeler mentalement le sujet pour observer ses propres sensations. Je remarquais que la tension d'esprit où je me mettais pour cela me faisait serrer les dents et que je conservais cette posture jusqu'à ce que le patient fût endormi. Je cherchais de plus en plus à augmenter ce contact, cette prise. C'est ce que B... appelait *charger* quelqu'un et c'est par là qu'elle m'avait appris à commencer toute tentative d'action mentale, comme s'il était nécessaire d'endormir une personne pour lui imposer sa volonté. Et, en fait, il m'est arrivé plusieurs fois, alors que je ressentais l'influence de Berthe et essayais d'y résister, de me sentir tomber dans un demi-sommeil que je ne secouais pas sans un effort.

Cet effort pour endormir, ou simplement pour *charger* le sujet, étant très fatigant, je ne savais pas le soutenir et je ne le donnais que par secousses, à peu près comme un enfant tire un fardeau trop lourd pour lui. Je commençais l'effort, je le portais graduellement au maximum, et alors, épuisé, je cessais pour reprendre presque aussitôt. Plusieurs fois des sujets m'ont accusé la sensation de ces maxima suivis d'une brusque détente, se succédant par exemple toutes les minutes. Il semble que tous les efforts que l'on fait ainsi s'additionnent, et que l'effet total aille en augmentant.

Un autre artifice, que j'étais arrivé à employer, me réussissait lorsque le résultat paraissait prochain. Au moment

où mon action sur le sujet me semblait très grande, je *feignais* de m'endormir, c'est-à-dire que je supprimais toute pensée et toute volonté, et que je prenais l'état d'esprit que l'on se donne, lorsque l'on veut appeler sur soi-même le sommeil naturel. On peut alors sentir que le sujet vous suit dans l'espèce de chute qui se produit. On ne sent plus son action, on ne trouve *plus rien devant soi.*

Cette sensation de résistance supprimée, est bien plus intense si le sujet s'endort au moment où on le tient, en quelque sorte *par force*, je veux dire sans feindre le sommeil, en le *chargeant* au maximum. Presque instantanément la prise que l'on avait disparaît. C'est comme si on avait passé un long moment à pousser sans succès contre une lourde voiture arrêtée et qu'on la sentit se mettre en mouvement. Le sujet vous échappe, la *prise* disparaît. Mon frère m'a, lui aussi, bien décrit ces impressions de prise saisie et perdue. Un jour que je l'avais emmené à la Salpêtrière, on le plaça dos à dos avec une femme endormie; au bout d'un instant il sentit la prise. Un quart d'heure après, cette prise disparut brusquement. C'est que, à son insu, le sujet était tombé dans une crise de raideur à laquelle elle était sujette.

Les sensations du sujet me sont naturellement inconnues, ou ne me sont connues que par le début, car je n'ai jamais souffert que l'on m'endormît. B... a essayé plusieurs fois, soit de près, soit à distance. Je sentais un engourdissement, une lourdeur de la tête, une incapacité de penser, et en même temps la sensation de l'influence étrangère. Aussitôt je me raidissais. J'appelais B... mentalement et je lui donnais en quelque sorte une semonce. Un jour que j'essayais d'endormir une jeune femme, elle lutta en quelque sorte contre moi (je lui donnais la main) et je sentis l'approche du sommeil; je préférai m'arrêter, n'étant pas sûr d'être le plus fort.

J'ai mis quelquefois 15 à 30 minutes à endormir un sujet; en général je m'apercevais vite des chances de succès, mais ce succès pouvait se faire attendre. Naturellement ce retard est tout personnel. Je me souviens, qu'un jour où je m'épuisais en efforts pour endormir Mme N..., B..., sur un signe de moi, la frappa d'un sommeil profond en moins d'une

minute. Je pense qu'elle s'était exercée à obtenir ce résultat.

Qu'est-ce que le sommeil ainsi produit? Même parmi les cas peu nombreux que j'ai observés, il y avait des variétés. B..., par exemple, se plongeait dans le sommeil hypnotique, qui lui était familier. Mais, en général, on était bien plus voisin du sommeil ordinaire. Mr B..., par exemple, endormi ainsi par moi, me raconta, au réveil, qu'il avait rêvé. Il avait cru être endormi sur la table de l'étude (il sortait alors de pension) avec ses camarades autour de lui. Un rêve spontané semblable marqua un autre cas dont je ne puis retrouver les détails. Enfin Mlle Suzanne B... répéta spontanément, à la fin de son sommeil, et avec les mêmes gestes, par deux fois, le rêve que je lui avais procuré au commencement.

On peut donc procurer un rêve, du moins au cours du sommeil mentalement provoqué, et ainsi ce sommeil peut devenir la préface et l'adjuvant d'une action mentale. Ce rêve est généralement mimé, mais pas toujours, comme il arriva dans le cas de Mr B... En somme, l'état du sujet ne m'a pas paru différer la plupart du temps de ce qu'il eût été dans le cours du sommeil ordinaire.

Il reste seulement l'action spéciale et peut-être exclusive de l'agent qui a produit le sommeil et qui est apte à produire le rêve. Dans un cas très étrange de Mme N..., cette dame étant en tête à tête avec moi s'endormit tout à coup très profondément, et, ni mentalement, ni par la parole, je ne pus la réveiller (ainsi font les sujets des magnétiseurs vis-à-vis d'une tierce personne). J'eus dans la suite des raisons de croire qu'elle avait été endormie à distance par un autre agent. Dans cet état je n'avais sur elle aucune influence.

Quant aux rêves procurés mentalement à un sujet endormi de même, ils m'ont paru beaucoup plus faciles à produire qu'une hallucination ordinaire. J'ai très bien réussi sur Mlle Suzanne B... dans les deux occasions que j'ai mentionnées.

Je puis citer à cet endroit un des faits de télépathie les plus nets dont j'aie jamais été témoin. Mme P... se plaignait d'avoir mal à la tête. Je lui mis la main sur le front et en quelques minutes elle fut à moitié endormie. Sans aller

plus loin j'essaye de lui donner une sensation de calme et de sérénité et, pour me procurer cette sensation à moi-même, j'évoque l'image d'un paysage marin avec beaucoup de lumière dans l'air et sur l'eau. « Je me sens un peu mieux, dit-elle, comme c'est frais ! » Continuant alors, j'imaginai remonter le boulevard Saint-Michel sous une pluie légère. Je voyais les passants pressés, les parapluies. « Comme c'est singulier ! dit Mme P... ; je crois être au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue des Écoles devant le café Vachette (exactement l'endroit que j'imaginais); il pleut, il y a beaucoup de monde, une foule pressée. Tout le monde remonte et je remonte avec eux. C'est très frais. Cela me donne une sensation agréable et reposante. » En disant ces mots elle ouvrit les yeux et me confirma encore son impression.

J'ajoute que cette scène se passait en province, je n'avais pas vu Paris depuis plusieurs mois, Mme P... depuis plusieurs années. Il n'en avait pas été question au cours de notre conversation ce jour-là.

Les personnes endormies par moi se réveillaient en général très bien toutes seules au bout de quelque temps. Souvent aussi je les réveillais en me donnant à moi-même la sensation du réveil, d'une vive lumière, des yeux s'ouvrant. Pour m'aider j'ouvrais et je fermais les yeux à plusieurs reprises.

— Je répète que ces lignes ne sauraient intéresser que les expérimentateurs. Je ne crois pas qu'elles puissent leur apprendre à endormir mentalement ; mais s'ils y ont réussi, ils seront peut-être curieux de comparer leurs impressions avec les miennes.

RETOUR D'UNE HALLUCINATION SUR SON AUTEUR

Un jour que nous attendions B... chez moi, pour une séance, elle arriva effrayée : « Oh ! que j'ai eu peur ! je ne le ferai plus. Vous n'avez rien vu, j'en suis sûr. » Et elle nous raconta qu'en bas de l'escalier elle avait essayé de me donner une hallucination, de me faire voir une *tête de mort.* « Je poussais, je poussais, mais vous ne vouliez rien voir. Alors

c'est revenu contre moi. Je l'ai vu dans l'escalier. Oh! que j'ai eu peur! » Son impression avait réellement été très forte. — Cette aventure paraîtra singulière, il me semble qu'elle mérite qu'on y réfléchisse. B... la commenta en disant que cela arrivait quelquefois : « Quand on travaille beaucoup pour faire voir une image à quelqu'un et qu'il la repousse, cette image revient contre vous tout comme si elle avait été envoyée par un autre. »

J'interpréterais cela ainsi : Une hallucination que l'on nous transfère est le résultat d'une série d'efforts successifs, chacun desquels se transmet à son tour aux couches inconscientes de notre esprit, jusqu'à ce que leur somme ait atteint l'intensité nécessaire pour faire émerger l'image dans la couche consciente; d'autres fois ce seuil de la conscience n'est pas atteint, la force s'est toujours transmise, mais elle reste inutilisée dans les couches inconscientes. Dans le cas qui nous occupe, pour une cause ou pour une autre : résistance volontaire du percipient, inhabileté de l'agent, les décharges successives de l'esprit de celui-ci. ne se produisent pas la sensation s'accumule dans ses propres couches inconscientes qui se chargent, peu à peu, jusqu'à ce que l'image en émerge sous forme d'une hallucination spontanée.

Si l'on y réfléchit, on verra que le mécanisme de certaines hallucinations spontanées doit être précisément le même : l'accumulation d'une série d'images identiques et successives évoquées par la rêverie volontaire. Je parle surtout des hallucinations des aliénés. Le point original de la théorie que je propose est de considérer la télépathie comme un transport de force, d'admettre, par exemple, que par le fait que je transmets une image, j'en *décharge* mon propre esprit ou que tout au moins je la dépouille de l'intensité qu'elle y possédait.

Pour prendre un exemple schématique, supposons que j'engage X... à serrer un dynamomètre de sa main droite; pendant ce temps je cherche mentalement à augmenter la puissance de cette main en serrant moi-même un autre dynamomètre. Dans ma théorie, l'effet obtenu par X... est supérieur à l'effet normal, soit $A+a$, et celui que j'obtiens est au contraire moindre que celui que je produis d'ordinaire, soit

B—*b*. *a* serait, dans ce cas, la mesure de l'effet utile que j'ai produit; il est inférieur à *b* d'une quantité qui représenterait ce qu'on appelle en mécanique *les pertes*. J'ajoute que je n'ai fait aucune tentative de ce genre et que je crois très difficile d'instituer convenablement une telle expérience.

Pour revenir à notre point de départ, je trouve un exemple du même ordre dans ce fait qu'en essayant d'endormir une personne qui résiste ou qu'on ne sait pas prendre, on risque de s'endormir soi-même.

Je relève, dans la Vie de Plotin par Porphyre, le trait suivant qui me paraît ici à sa place : « Entre ceux qui se donnaient pour philosophes il y avait un nommé Olympius. Il était d'Alexandrie et il avait été pendant quelque temps disciple d'Ammonius. Comme il voulait l'emporter sur Plotin, il le traita avec mépris et s'acharna contre lui au point qu'il essaya de l'ensorceler, en recourant à des opérations magiques; mais s'étant aperçu que son entreprise tournait contre lui-même, il convint, avec ses amis, qu'il fallait que l'âme de Plotin fût bien puissante, puisqu'elle faisait retomber sur ses ennemis les maléfices qu'ils dirigeaient contre lui. La première fois qu'Olympius voulut lui nuire, Plotin s'en étant aperçu dit : « En ce moment même le corps d'Olympius éprouve des con-« vulsions et se resserre comme une bourse. » Celui-ci ayant donc éprouvé plusieurs fois qu'il souffrait les maux mêmes qu'il voulait faire souffrir à Plotin, cessa enfin ses maléfices. »

Il est facile de prouver que Plotin connaissait familièrement l'art des magiciens d'Alexandrie, dont nous possédons les manuscrits (1). Il donne une véritable théorie de la magie (*Ennead.* IV, LIV, § LX), mais il veut qu'on s'en abstienne.

— On dit dans les campagnes que les sorciers, plus que leurs victimes, sont tourmentés et effrayés par des visions.

(1) Papyrus magiques de la bibliothèque de Leyde et du *British Museum*.

A PROPOS

DES

PHÉNOMÈNES ÉTRANGES DU CHATEAU DE T...

ET

DES MOUVEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT

PAR LE Dr DARIEX

Le compte rendu des phénomènes étranges et si remarquables du château de T..., — que nous devons à notre collaborateur M. G. Morice, docteur en droit, — paru dans le fascicule IV de 1892 (voy. p. 208), n'a pas fait qu'impressionner à un haut degré les lecteurs même les plus sceptiques : il nous a valu l'envoi de nouveaux documents d'un très grand intérêt, qui augmenteront beaucoup la valeur scientifique de ce cas extraordinaire.

Nous aurions été heureux de pouvoir publier ces nouveaux documents dans le présent fascicule, le dernier pour l'année 1892, afin qu'ils fussent réunis dans le même volume; mais, ne possédant pas encore toutes les informations qui doivent nous parvenir, force nous est de remettre cette publication à l'un des premiers fascicules de l'année 1893. Elle fera l'objet d'un autre chapitre qui, nous l'espérons, sera plus important encore et plus probant que le premier.

Nous espérons aussi, qu'indépendamment des documents qui nous ont été adressés ou promis, d'autres nous seront encore envoyés, car ces phénomènes qui se sont déroulés, d'une manière plus ou moins ininterrompue, pendant plus de

50 ans, ont eu de nombreux témoins. Dans l'intérêt de la vérité et des progrès de ces mystérieuses et très captivantes sciences psychiques, nous faisons un appel très chaleureux à la bonne volonté et au dévouement de tous ceux qui pourraient contribuer à nous éclairer sur le sujet et, d'une manière générale, sur tout sujet rentrant dans le cadre de nos recherches.

Dans les nouveaux documents que nous publierons, on verra que les phénomènes n'ont pas cessé, comme par enchantement, immédiatement après les exorcismes secrets, puisqu'ils se sont continués, avec beaucoup d'intensité, encore pendant quinze jours, et que le lendemain même de ces exorcismes, le R. P. qui les avait pratiqués a été violemment secoué, avec son fauteuil, à peu près en même temps que l'intendant du château. Durant les quinze jours qui ont suivi les exorcismes, faits à la date du 14 janvier 1876, d'autres prières de l'Église ont été dites, notamment une neuvaine de messes. Enfin, d'après des renseignements qui nous viennent de bonne source, ces manifestations fantastiques se seraient reproduites au cours de ces dernières années.

Nous avons cru utile de rectifier dès maintenant cette petite inexactitude due à une erreur de date; nous le faisons sans commentaires, laissant à chacun le soin d'attribuer, au gré de ses croyances personnelles, la cessation des phénomènes aux pratiques religieuses, ou bien de n'attribuer à celles-ci aucune influence, et de ne voir dans la corrélation de ces faits qu'une coïncidence très approximative et toute fortuite.

Mouvements d'objets sans contact et phénomènes dits de hantise, voilà deux questions brûlantes et épineuses qu'il fallait oser aborder et dont il convient de poursuivre l'étude. Nous croyons que la question des mouvements d'objets sans contact a fait cette année un grand pas; nous espérons qu'elle en fera un plus grand encore pendant l'année qui va bientôt commencer. Le premier fascicule des *Annales psychiques* pour l'année 1893, sera, en très grande partie, composé de documents nouveaux qui feront certainement progresser la question et montreront comme extrêmement probable la réalité

du phénomène, justifiant ainsi l'opinion personnelle que nous avons depuis plusieurs années.

Enfin de nouvelles expériences seront sans doute instituées qui permettront peut-être de trancher la question; du moins dans l'esprit des expérimentateurs, car pour des faits de cette nature l'on ne peut prétendre faire accepter sa conviction aux autres, quelque concluantes que soient les preuves qu'on leur apporte.

Quant aux phénomènes dits de hantise, nous comptons ne pas nous en tenir qu'à ceux du château de T... Depuis longtemps déjà nous possédons d'autres documents dans nos archives et nous ne tarderons sans doute plus beaucoup à les publier. D'ailleurs plusieurs cas ont déjà été publiés l'année dernière, dans l'*Étude sur les apparitions* de Russel Wallace (Voy. *Annales des Sciences psychiques*, année 1891, p. 144-242-342).

Maintenant, que l'on nous aide le plus que l'on pourra, dans la tâche très lourde que nous avons entreprise. Que l'on nous envoie des faits, que l'on ne craigne point de faire quelques pas ni même de sacrifier quelques heures de plaisir pour se livrer à une petite enquête, pour recueillir quelques documents en faveur des progrès de recherches d'un intérêt si palpitant. Nous ne saurions suffire à tout et notre tâche serait absolument impossible si nous nous heurtions à l'indifférence générale.

Heureusement, nous avons eu, dès le début, la bonne fortune de rencontrer des collaborateurs et des collaboratrices zélés, dévoués, très impartiaux et tout à fait épris de vérité; ils nous secondent dans notre tâche, nous aident à édifier quelque chose qui ne sera peut-être pas sans utilité, et, par leur sincère attachement, nous encouragent dans notre œuvre en même temps qu'ils rendent plus doux et plus agréables les labeurs qu'elle entraîne. Nous leur en sommes profondément reconnaissants et, grâce à leur précieux concours. les *Annales des Sciences psychiques* vont entrer dans leur troisième année d'existence sous les meilleurs auspices.

Xavier DARIEX.

L'AVENIR DE LA PSYCHOLOGIE[1]

PAR M. CH. RICHET

I

On peut parler de l'avenir d'une science, non, certes, pour le prévoir (car le caractère même de la science est d'ouvrir des horizons imprévus), mais bien pour fixer, si possible, les points défectueux, les lacunes de la science contemporaine, et pour indiquer dans quelle direction doivent s'orienter les recherches futures.

Ce n'est pas faire une œuvre inutile; car, en s'arrêtant aux points douteux, on s'arrête, par cela même, aux problèmes les plus intéressants à résoudre. Or n'est-il pas évident que les problèmes les plus intéressants dans une science, ce sont précisément les plus obscurs?

La science ressemble à un vaste livre dont quelques têtes de chapitres sont simplement indiquées, alors que quelques autres chapitres commencent à être ébauchés. A côté sont de nombreux chapitres dont on ne possède rien, ni l'en-tête, ni le texte, et dont on ne sait même pas s'ils existent.

Ceux-là, on n'a pas le droit d'en parler: c'est l'inconnu; un inconnu que nulle intelligence humaine, si perspicace qu'on la suppose, ne peut deviner et encore moins approfondir.

Les chapitres ébauchés ne sont pas ceux qui doivent exciter le plus notre attention. On pressent, à peu de choses près, ce qu'on va y trouver, puisqu'ils sont déjà, tant bien que mal, tracés dans leurs lignes principales. Par exemple, en psycho-

(1) Mémoire lu au Congrès de psychologie expérimentale de Londres (1892).

logie, l'histoire des sensations est ébauchée; et, quoique de très nombreuses découvertes soient encore à faire dans ce domaine, ce ne seront sans doute guère que des découvertes de détail, qui ne changeront peut-être pas grand'chose à notre vue d'ensemble sur les choses.

Au contraire, les chapitres qu'on prévoit, et dont on ne peut rien dire, sinon qu'ils existent et qu'il faut les remplir, ceux-là sont tout à fait intéressants. Ils constituent l'avenir de la science, ou du moins le seul avenir prévoyable. L'effort des penseurs et des expérimentateurs doit porter sur ces problèmes, *posés, mais non résolus*.

Leur solution amènera sans doute de nouvelles questions plus curieuses encore, mais que nous ne pouvons pas pressentir. Il faut alors nous limiter aux problèmes futurs qui sont vaguement posés : et c'est de ceux-là que je vais dire dès aujourd'hui quelques mots.

II

Disons avant tout ce que la psychologie ne sera pas. Pour cela il nous suffira de constater la direction que depuis un demi-siècle cette science admirable a su prendre. Elle a fait manifestement un immense effort pour se dégager des formules scolastiques, de la théologie, de la métaphysique, du raisonnement. Les philosophes ont étudié avec une ardeur croissante les sciences positives, et ils ont fait des sciences positives la base de la psychologie. Observations et expériences ont de jour en jour conquis tout le terrain que perdait la spéculation métaphysique, si bien qu'à l'heure présente il n'y a plus de métaphysique.

Nous doutons fort qu'elle renaisse. Nous ne croyons pas que les démonstrations syllogistiques et aphoristiques dont les traités classiques d'il y a trente ans étaient remplis soient appelées à renaître. Il faut des faits, non des théories; des observations, et non des dissertations. La psychologie sera tous les jours davantage une science de faits et d'observations.

Certes, il ne faut pas médire des théories; car elles grou-

pent les faits épars dans une harmonie synthétique qui permet de les retenir et de les comprendre. Mais toute théorie ne doit être envisagée que comme un groupement passager, transitoire et provisoire, une sorte de *schéma* qui n'a pas de réalité; comme un procédé mnémotechnique perfectionné, très utile (et peut-être même nécessaire) à l'enseignement. Les théories ont en outre l'immense avantage de susciter des idées nouvelles, de provoquer de nouvelles expériences. A ce titre elles ne sont pas à dédaigner; mais à condition qu'on ne prenne pas cette ombre pour une proie, et qu'on n'exagère pas la valeur scientifique modeste, essentiellement contingente, de toute théorie, quelle qu'elle soit.

Nous ne pouvons insister là-dessus; car on a tant écrit à cet égard que toute explication nouvelle serait superflue et n'amènerait aucun sérieux résultat. C'est une constatation que nous faisons ici, non une discussion que nous ouvrons. La psychologie tend à se dégager des obscurités métaphysiques où elle gémissait; elle tend à devenir une science indépendante, aussi précise, si possible, que la physiologie dont elle est un chapitre, à vrai dire le chapitre le plus intéressant et le plus difficile.

III

Aussi le plus grave problème de la psychologie est-il purement un problème de physiologie. C'est le rapport de la pensée avec l'organe de la pensée, de l'esprit avec la matière. Autrement dit, c'est la physiologie du cerveau.

Certes, ce n'est pas là toute la psychologie, et on nous aurait bien mal interprété si on croyait que nous limitons la psychologie à la physiologie cérébrale. (On verra d'ailleurs plus loin quelle extension nous paraît comporter la psychologie bien comprise.) Mais enfin il faut reconnaître qu'une psychologie bien faite suppose une physiologie cérébrale bien faite. Or celle-ci nous fait actuellement tout à fait défaut. Les expériences ingénieuses ne manquent pas, mais elles sont

sans lien entre elles, quelquefois contradictoires (1). Même, quand elles sont homogènes, elles n'avancent pas beaucoup nos connaissances. Quel est le lien qui unit la cellule nerveuse pensante à la pensée? Est-ce un phénomène chimique ou dynamique? Y a-t-il, pour la production d'une pensée, une consommation de force chimique? Si cela est probable, ce n'en est pas moins très hypothétique, et le contraire, quoique bien improbable, pourrait exister. Que sait-on de précis sur le poids même du cerveau? Songe-t-on à la complication effrayante des actes psychologiques qui se passent dans le minuscule amas nerveux qui représente le cerveau d'une fourmi?

Les localisations cérébrales, sur lesquelles tant d'expériences ont été faites, et que la pathologie éclaire chaque jour par de précieuses observations et de minutieuses études, n'ont pas dit leur dernier mot. Au cas même où se trouveraient localisées les principales fonctions de l'âme, ce qui ne tardera guère, on n'aurait pas, par cela même, beaucoup élucidé le problème; car le rapport de la pensée avec la matière resterait non éclairci. Aujourd'hui, on ne peut même pas, avec une certitude absolue, affirmer que c'est la cellule nerveuse qui pense, et que ni la fibre nerveuse blanche, ni le tissu conjonctif ambiant ne prennent quelque part à l'élaboration de l'intelligence.

La physiologie de la cellule nerveuse et de la fibre nerveuse, voilà ce qui nous manque. Or cette physiologie si obscure est peut-être, en dernière analyse, une question de chimie physiologique. Quels changements intimes se produisent dans la cellule nerveuse excitée? Quels courants électriques? Quelles oxydations? Quelles hydratations? Voilà des réponses qu'il faudra donner.

Même si nous prenons l'acte réflexe, qui est l'acte psychologique primordial, nous nous heurtons tout de suite à l'inconnu. Certaines actions réflexes, coordonnées, ne comportent aucune explication rationnelle, et on est forcé d'admettre que

(1) Entre autres, l'expérience étonnante publiée récemment par M. Goltz, qui a détruit presque complètement tout le cerveau d'un chien, y compris les corps opto-striés, sans enlever à l'animal sa spontanéité.

des excitations nerveuses de nature différente provoquent des réflexes différents, comme si la moelle avait des propriétés de discernement, d'intelligence et de conscience. Les mots d'*inhibition* et de *dynamogénie*, si utiles à l'explication dogmatique, ne font que masquer notre très grande ignorance quant au processus intime de la vie cellulaire. Et cependant combien il serait important de préciser cette dynamogénie et cette inhibition cérébrales, qui sont, à n'en pas douter, les bases de toutes nos actions psychologiques !

Bref, le premier problème de la psychologie, c'est la physiologie de la cellule nerveuse, physiologie très rudimentaire encore, et pour laquelle nous n'avons que des données très imparfaites.

Si nous attribuons cette importance prépondérante à la physiologie, ce n'est pas que nous contestions à la psychologie dite subjective droit à l'existence. Certes, il y a des faits de conscience que la conscience seule peut connaître, et que les méthodes physiologiques, purement objectives, sont impuissantes à débrouiller. Mais, depuis qu'il y a des penseurs qui s'examinent eux-mêmes, cette psychologie personnelle a été faite, admirablement faite, et il ne reste sans doute qu'à glaner. N'oublions pas que l'observation intérieure, si puissante qu'elle soit pour l'étude des faits de conscience, ne peut sortir de son domaine, sous peine de s'égarer, et que les découvertes qu'elle peut faire se bornent à la connaissance du *moi*. Ses ressources sont aussi limitées, dans une certaine mesure, que seraient celles du physiologiste qui, sans le secours de la chimie et des expériences *in anima vili*, voudrait faire l'étude de la respiration et de la digestion.

Donc, nous ne nions pas la psychologie subjective, mais nous croyons que toute généralisation lui est interdite. C'est une science de pure description, qui ne peut aller au delà. Elle doit d'ailleurs avoir à peu près épuisé tout ce qu'elle avait à découvrir de fondamental.

De là, depuis près de cinquante ans, l'effacement légitime dans lequel elle languit, et dans lequel elle languira encore, jusqu'à ce qu'elle soit renouvelée par une découverte objective.

IV

Le second effort de la psychologie doit porter sur ses applications, et ici le problème est, sinon plus difficile, — rien n'est plus difficile que la physiologie du cerveau, — au moins plus complexe.

En effet, il ne s'agit plus de science pure, mais de science *appliquée*, appliquée à la justice, à l'éducation et à la morale, c'est-à-dire à la base même de la vie sociale. On a tenté de définir la responsabilité humaine, de chercher les lois psychologiques de la criminalité; et, si l'on n'a pas complètement réussi, — M. Lombroso me pardonnera de le lui dire, — du moins n'a-t-on pas complètement échoué. A vrai dire, ce n'est qu'une affaire de temps. Un moment viendra où le psychologue (psychologue et physiologiste aussi, cela va sans dire) pourra poser les limites qui séparent le fou et le criminel; limites qui sont tellement vagues aujourd'hui que, si le juge n'hésite pas, le philosophe hésite. Demain, c'est le juge qui hésitera, si le philosophe ne lui donne pas une règle précise et formelle qui fait défaut actuellement.

Mais ce n'est là qu'un côté : la psychologie appliquée a de plus vastes horizons. C'est elle qui devra *fixer la morale*.

De tous les problèmes qui agitent l'humanité, c'est le plus grave, le plus redoutable. Or il est clair qu'en ce moment notre morale est incertaine, car les bases scientifiques sur lesquelles elle doit reposer sont elles-mêmes chancelantes. Mais vienne une connaissance plus profonde et plus exacte de l'être pensant, du même coup la morale sera faite. Elle aura là un sérieux appui, contre lequel les sophismes ne sauront prévaloir.

La morale et la sociologie sont livrées à l'empirisme, et nous craignons fort qu'il en soit ainsi pendant longtemps. Mais supposons que la psychologie soit définitivement et scientifiquement faite; eh bien, il sera impossible que la morale et la sociologie n'en soient pas déduites. En effet, la psychologie — ou, si l'on veut, la physiologie cérébrale, — c'est l'homme tout entier : c'est-à-dire, en somme, pour

l'homme, le seul vrai Kosmos. Que nous importent la lune et les étoiles? les montagnes ou les océans? qu'est-ce, pour notre existence morale, que les chênes, ou les hannetons, ou les pigeons? Qu'importent même dans l'homme les parties diverses de son corps, ses pieds, ses mains, ses cheveux ou sa peau? Au fond, l'homme, c'est l'esprit humain, c'est le *moi;* le *moi*, seule vérité peut-être parmi tant d'illusions, ce moi qui devra être, s'il est bien connu dans son essence (ce qui, hélas! n'est pas proche), le point de départ et l'aboutissant de toute l'organisation humaine sociale.

Morale! sociologie! voilà les deux termes lointains de la psychologie appliquée. Il en est un autre, plus proche, plus important peut-être, et qui se confond avec eux : c'est l'éducation.

Il est clair que jusqu'ici l'éducation a été livrée à un grossier empirisme. C'est presque un blasphème que d'appliquer le mot de *science* aux théories informes et disparates qui ont été proposées comme systèmes d'éducation. Non, certes, nous ne sommes aujourd'hui pas plus avancés qu'au temps de Xénophon, et notre système d'éducation est livré au hasard ou à la routine. Et je ne sais vraiment si le hasard ne vaut pas mieux que la routine?

L'éducation physique de l'homme; le perfectionnement de ses forces musculaires et de sa santé; son éducation morale; la culture et le développement judicieux de sa mémoire, de son jugement, voilà la tâche que nous devons entreprendre, et il faut le faire sans tarder, dès maintenant, avant de savoir quels seront les résultats de la physiologie cérébrale plus développée et mieux connue.

Mais nous sommes encore bien loin de là. Si de nombreux livres ont été écrits, aucune expérience n'a été faite sur l'éducation, avec la précision que les savants (chimistes ou physiologistes) apportent dans leurs recherches. Rien n'a été fait, — au moins en matière d'expérimentation, — sur l'hérédité psychologique chez les animaux et chez les hommes.

C'est tout un monde que ce problème de l'amélioration,

physique et morale, de la race humaine, et un des plus nobles espoirs de la science.

En un mot, le rôle de la psychologie sera d'assurer le progrès de l'intelligence humaine, et, si ce progrès ne peut pas être réalisé, au moins faudra-t-il prendre quelques mesures pour empêcher le progrès à rebours, c'est-à-dire la décadence de notre intelligence actuelle. Qui sait si le tabac, l'alcool, les poisons divers qui constituent les médicaments ordinaires, nos usages industriels et autres, notre vie sédentaire, etc., n'exercent pas quelque influence déprimante? Les maîtres de la psychologie auront à surveiller l'intelligence humaine, ce précieux dépôt qui a été confié par les générations d'hier aux générations d'aujourd'hui : il faudra d'abord l'empêcher de décroître, et plus tard, si possible, assurer ses progrès.

Ainsi le rôle de la psychologie appliquée est des plus vastes. C'est une réforme générale de l'homme qu'elle doit entreprendre : l'homme enfant à développer, l'homme adulte à conserver, l'individualité humaine à grandir, les rapports sociaux et moraux des hommes entre eux à déterminer.

V

Reste la question de la psychologie dite *occulte*.

Existe-t-elle, cette psychologie? Pour nous, la question n'est pas douteuse : elle existe. Si la démonstration irréprochable n'a pas été faite, au moins nous avons assez de données pour pressentir qu'il y a quelque chose.

Pour emprunter une expression aux chimistes, nous dirons que l'analyse *qualitative* a montré que cet inconnu existe, mais que l'analyse *quantitative* n'a pas pu encore en mesurer les proportions et la grandeur.

Transmission mentale; télépathie; prémonition; lucidité; peut-être même mouvements des objets par la force psychique, on a tant parlé de ces phénomènes, et de si importants ouvrages ont été écrits à leur sujet, qu'il faudrait

presque un volume pour en donner un résumé sommaire. Nous ne l'entreprendrons pas, et nous nous contenterons d'invoquer un seul argument en leur faveur.

Il n'est pas possible que tant d'hommes distingués d'Angleterre, d'Amérique, de France, d'Allemagne, d'Italie, etc., se soient grossièrement et lourdement trompés. Toutes les objections qu'on leur a faites, ils les avaient pesées et discutées; on ne leur a rien appris, en leur opposant, soit le hasard possible, soit la fraude; et ils y avaient songé bien avant qu'on le leur ait reproché, de sorte que j'ai peine à croire que tout leur travail ait été stérile, et qu'ils aient médité, expérimenté, réfléchi sur de décevantes illusions.

On pourrait me répondre en invoquant l'histoire de l'alchimie et de l'astrologie, qui, pendant deux ou trois siècles, ont exercé en vain la patience des chercheurs de tous pays. Mais, à ce moment, la science n'avait pas de méthodes; tandis que maintenant on connait les méthodes scientifiques, si bien que le plus naïf étudiant sait à quoi s'en tenir là-dessus. Et on veut que nos grands savants s'égarent dans la méthode expérimentale dont ils connaissent si bien les conditions!

Au contraire, je serais tenté de croire que, si nous n'avançons pas davantage dans cette étude hérissée de tant d'obstacles, c'est que nous procédons par des méthodes scientifiques normales, qui ne sont peut-être pas applicables à ces études; de sorte que c'est la méthode d'investigation qui est à trouver, et que, faute de l'avoir, nous ne pouvons faire de progrès.

Il ne faut donc pas se décourager et dire que, *puisqu'on n'a rien trouvé encore, c'est qu'il n'y a rien*. Ce serait une objection absurde. Voici près de cinq siècles qu'on cherche le problème des machines volantes; et il semble que, depuis Léonard de Vinci, on n'ait pas fait de progrès essentiels. Cependant, un jour viendra où les machines aériennes voleront dans les airs, et on sera stupéfait de voir qu'un problème si simple n'avait pas été résolu. Voici près de cinquante ans qu'on cherchait le problème de la photographie des couleurs. Il vient d'être résolu par M. Lippmann; c'est très simple, mais

encore fallait-il appliquer une méthode nouvelle dont on ne soupçonnait pas l'existence, alors que le problème, depuis les premiers jours de l'invention de Daguerre, avait été très nettement posé.

Est-ce exagérer que de prétendre qu'il y a, dans le monde vivant actuel, plus de photographes que de savants s'occupant avec persévérance des problèmes dits occultes?

Donc des problèmes posés depuis longtemps peuvent n'avoir pas reçu de solutions, malgré les efforts d'innombrables chercheurs; et, cependant, combien est plus simple le problème des machines aériennes et de la photographie des couleurs que le problème des forces occultes! Rappelons-nous ce que disait Hamlet aux émissaires du roi : « Vous ne savez pas jouer de la flûte, et cependant quel simple instrument! Eh bien, vous voudriez jouer de moi comme d'une flûte? Est-ce que je ne suis pas plus compliqué qu'une flûte? »

Comme je le disais récemment dans un livre où j'exposais ce qui est l'avenir le plus probable de l'humanité, la conclusion pratique de toutes les études sur les sciences futures, et spécialement de la psychologie, peut se résumer en un seul mot : *Laboremus.*

CH. RICHET.

ÉTUDE

SUR LES

PRÉTENDUS MOUVEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT

SANS LA PRÉSENCE D'UN MÉDIUM PAYÉ (1)

PAR FRÉDÉRIC W. H. MYERS

PREMIÈRE PARTIE

(Suite).

GROUPE A. CAS VIII (CAS ARMSTRONG)

Le cas suivant est de M. Georges Allman Armstrong, 8, Leeson, place Dublin et Adnacarrig Bandon. Son récit est daté du 13 juin 1887. Il garantit la parfaite bonne foi du petit groupe qui fit ces expériences, mais ces personnes sont maintenant dispersées, — quelques-unes sont mortes, — et il n'a pas pu se procurer leurs témoignages corroboratifs. Dans ce cas les balancements ordinaires de la table semblent être devenus des mouvements indépendants auxquels, comme l'on verra, des frappements étaient étroitement associés. Les expériences eurent lieu pendant les années 1878-1880.

Pour abréger, je classerai les manifestations d'un degré plus élevé suivant leurs genres, et je les décrirai telles qu'elles se produisirent.

(1) Voyez *Annales des Sciences psychiques,* année 1892, fascicule IV p. 189 et p. 242 et fascicule V, p. 382.

A. *Coups sur la table :*

Ils étaient précédés par une sorte d'inquiétude de la table, qui se mouvait et se balançait rapidement d'un côté à l'autre. Si j'exprimais le désir que les coups se produisissent *sur* la table, ces mouvements s'arrêtaient soudain, et dans l'espace d'une minute environ, quelquefois en même temps, un faible coup se faisait entendre dans le bois du dessus, les coups se multipliaient graduellement, devenant plus rapides et plus forts, jusqu'à ce qu'on eût dit qu'on enfonçait de petits clous dans toute la surface. Pendant tout ce temps, les extrémités de nos doigts seulement reposaient sur la table ; ni nos pieds, ni nos vêtements ne la touchaient. Je pouvais à volonté faire cesser ou reparaître ces bruits, une, deux ou autant de fois que je le demandais, et, chose plus étrange encore, je pouvais susciter une succession de coups d'intensité diverse, et faire reproduire ainsi, avec une justesse merveilleuse, l'air que je demandais. Je citerai par exemple, parmi beaucoup d'autres, les airs de « Not for joe » et de « The Blue-bells of Scotland » comme les mieux exécutés (1).

B. *Soulèvement ou lévitation :*

Cette manifestation est peut-être la plus inexplicable de celles que j'ai vues dans mes expériences. Sa production demande une grande concentration de volonté, et quand elle réussit, les résultats sont surprenants et la force physique apparente développée est réellement merveilleuse. Le soulèvement était généralement précédé par une fusillade continue de coups dans le bois de la table, jusqu'à ce que, finalement, on eût dit le bruit des étincelles sortant du conducteur d'une grande machine électrique de Holtz, quand elle est chargée par une batterie de Leyde. Quand les coups avaient atteint, pour ainsi dire, leur maximum, la table se balançait lentement, comme un pendule, s'arrêtait complètement ; puis, comme si la vie fût entrée en elle, tout à fait soudainement elle quittait complètement le plancher et s'élevait à une hauteur d'un pied ou de quatorze pouces au moins, et presque toujours elle retombait avec une immense force, et il aurait pu être désagréable pour un pied humain, de se trouver dans son voisinage, et elle-même eut plusieurs fois à en souffrir, comme le prouvent les pieds brisés de celle dont nous nous servions à Kinsale. Celle-ci, je dois ajouter, était ronde, assez lourde, en noyer, avec un support central se divisant en trois pieds, et il nous est impossible à nous seuls de développer (par notre énergie musculaire) la force nécessaire à produire cette manifestation. En cette circonstance, les lois de la pesanteur étaient tout à fait abolies, la table étant repoussée du sol, en opposition

(1) Remarquer que les bouts des doigts étaient sur la table quand ces airs étaient frappés et qu'il est difficile de distinguer les coups dans l'intérieur de la table d'avec ceux frappés dessus. F. W. H. M.

avec l'attraction, et ensuite attirée, vers lui, par la combinaison de la pesanteur et de la force inconnue en action.

Plusieurs fois, nos doigts étant maintenus au-dessus, à une hauteur de plusieurs pouces, j'ai réussi à faire se lever la table sans contact, comme se lève un barreau de fer sous un fort électro-aimant; dans ces cas, la table se balançait lentement dans l'air pendant plusieurs secondes, avant de tomber avec fracas. La production de cette mystérieuse manifestation semblait demander une grande dépense de l'énergie latente qui produisait le phénomène, et la table semblait toujours surchargée de fluide dynamique, si je puis me permettre d'employer ce terme; des coups se faisaient entendre dans chaque partie de la surface de la table, dans les chaises sur lesquelles nous étions assis et même dans divers meubles, à une distance considérable de nous. Souvent, à ces moments-là, la table se levait sur *un seul* pied, position où je voulais qu'elle restât : les efforts réunis des autres personnes, pour la faire retomber dans sa position normale, restaient entièrement inutiles, et il en résultait souvent une rupture. Je n'avais alors qu'à en exprimer le désir pour que l'effet cessât. De même pour forcer la table à reprendre sa position inclinée, quand cet extraordinaire pouvoir de résistance était de nouveau complètement développé. Je ferai remarquer aussi que, plusieurs fois, à Dublin, je provoquai la lévitation, bien que la table eût été auparavant lourdement chargée de gros livres; le danger positif et les inconvénients résultant de la chute m'empêchèrent d'essayer plus souvent.

C. *Grattements et bruits sourds :*

Ce sont des variétés des phénomènes de frappements. On dirait le bruit produit par un ongle grattant lentement le dessous de la table, et aussi celui que ferait un plumeau avec lequel on époussèterait rapidement le même endroit. Ces curieux phénomènes, je les ai souvent provoqués, et je les changeais à volonté en coups ou réciproquement.

Toutes ces manifestations, excepté celles constatées à Dublin, ont été le résultat de nos recherches à Kinsale.

GÉO. ALLMAD. ARMSTRONG.

Adnacarrig Bandon.

Le cas suivant est un exemple de la classe des « sonnettes sonnant », où les hypothèses ordinaires de fraude, de rats, de fils accrochés, etc., semblent difficiles à admettre. Le soin avec lequel il a été observé et l'abondance de détails donnés mettront le lecteur à même de juger par lui-même plus facilement

que dans la plupart des récits de ce genre. Notre correspondant est un gentleman occupant une haute position; nous pouvons donner son nom aux personnes qui le demanderont.

GROUPE A. CAS IX (S-7)

1er novembre 1887.

Cher Monsieur,

Des faits qui se sont passés dans cette maison, intéressant, je pense, la Société psychique, j'en donnerai un récit assez détaillé et serai naturellement enchanté de vous donner tous les renseignements que vous désirerez, dans le cas où vous croiriez intéressant d'en avoir davantage.

Peut-être ferais-je mieux d'établir brièvement ce qui se passa. (Je vous dirai que je me sers beaucoup de notes prises à l'époque, et non de ma mémoire seule.)

Vendredi 23 septembre, je menai mes quatre élèves au cirque; la gouvernante sortit aussi, laissant les deux domestiques à la maison. Nous sortîmes vers 2 heures après midi, au plus tard. Tout le monde excepté moi était rentré vers 5 h. 30, et l'on trouva les deux domestiques sur le pas de la porte, disant aux enfants de ne pas entrer par la porte de la cour (les cuisines étaient dans le sous-sol), et leur expliquant que toutes les sonnettes sonnaient violemment, personne n'y touchant; et cela avait commencé presque après que nous étions partis, vers 2 heures et demie. Lorsque je rentrai, je trouvai les choses dans le même état; les bonnes presque dans des attaques de nerfs, et les sonnettes sonnant. Les sonnettes se trouvaient toutes rangées derrière la porte d'entrée et en face de la porte de la cuisine; il y en avait neuf. Il y en a une en haut, sur le palier : c'est une cloche d'appel. Des neuf sonnettes d'en bas, huit sonnaient ce soir-là; la neuvième (celle du bout, desservant l'arrière de la maison), je ne la vis pas sonner du tout, mais la cuisinière dit qu'elle avait sonné plusieurs fois. Je ne puis pourtant certifier cela. Les autres sonnaient toutes à différents intervalles, plusieurs ensemble. Mon impression est que j'en vis ou entendis au moins quatre ensemble; j'en vis certainement plusieurs fois *trois*. Les bonnes me dirent, ainsi que la gouvernante, qu'elles avaient sonné quelquefois presque toutes ensemble.

La sonnerie était soudaine et très violente, plus forte qu'elle ne l'était jamais quand nous sonnions comme à l'ordinaire; nous pouvions bien les faire sonner encore plus fort, mais nous n'aurions vraiment pas pu, je crois, les faire sonner si soudainement et si violemment, en tirant les cordons. Je crus que probablement un

chat se trouvant à l'endroit où tous les fils se réunissent, s'était empêtré dedans, essayait de se dégager et agitait ainsi les sonnettes. Je montai et ne trouvai que deux fils, celui de la sonnette du bout qui sonnait très peu ou pas du tout ce soir-là (comme je l'ai déjà dit) et celui de la cloche d'appel en haut de la maison, qui, je crois, ne sonna pas du tout de toute la journée. Cependant, comme je supposais que les fils pouvaient se réunir quelque part, j'attribuai le fait, à quelque cause de ce genre, et quittai la maison sans inquiétude, pour me rendre à une invitation que j'avais pour le soir; la gouvernante sortit également pour aller souper. Je partis le premier, et quand elle arriva chez mon ami, elle dit que, jusqu'au dernier moment, elle avait encore entendu les sonnettes carillonner toutes ensemble. (Je suppose qu'elle ne voulait pas dire absolument qu'elle était certaine que toutes les neuf sonnaient, mais c'était l'impression qu'elle avait eue.) J'avais quitté la maison, je crois, vers 7 heures. Vers 9 h. 30, quand nous étions encore à table, la cuisinière arriva (la maison était environ à trois quarts de mille) pour nous dire qu'il fallait rentrer, qu'on entendait des coups terribles dans la maison. Nous nous mîmes aussitôt en route, naturellement, accompagnés par un ami que la chose intéressait vivement. Voici ce qui s'était produit pendant notre absence, peu de temps après le départ de la gouvernante, c'est-à-dire vers 7 h. 30 : les frappements ou coups de marteau commencèrent. Cela ressemblait vaguement à des coups de maillet sur le plancher. Le garçon de la buanderie arriva bientôt, et fut, je crois, tout à fait effrayé. Il offrit de rester à la maison tandis que la cuisinière irait chercher son frère, qui habitait à côté : c'est ce qu'on fit. Le garçon boulanger vint aussi et fut convaincu qu'il y avait dans la maison un homme frappant avec un marteau, et après avoir cherché dans la maison et n'avoir rien trouvé, il alla droit au bureau de police et dit d'envoyer un agent. Aussitôt qu'elle eut amené son frère, la cuisinière sortit pour nous aller chercher, et son frère, homme d'un certain âge, respectable et intelligent, maître dans un pensionnat, fut si effrayé par les coups, qu'il ne voulut pas rester dans la maison, mais alla se poster sur le seuil de la porte avec la bonne, et resta là jusqu'à l'arrivée du policeman. Les bruits continuaient tout le temps. (Je crois que les sonneries diminuaient pendant que les coups étaient frappés, mais je n'en suis pas sûr.)

Quand je rentrai, j'eus le bonheur de trouver trois policemen dans la maison, et le bruit avait cessé. Je crois qu'ils n'avaient rien entendu ni rien vu, excepté tous les fils « indicateurs » des sonnettes se balançant follement. Aussi ne tardèrent-ils pas à s'en aller.

Ils offrirent de visiter la maison si je voulais, mais je la connaissais trop bien pour ne pas être sûr que personne n'y pouvait trouver une cachette, c'est-à-dire un endroit où on aurait pu pro-

duire ces bruits, sans parler de l'invraisemblance qu'il y avait à croire que quelqu'un s'amuserait à faire ces bruits, s'il était caché. Rien ne se produisit jusqu'au départ de mes amis, puis, vers dix heures du soir, une des sonnettes sonna légèrement, personne ne l'ayant tirée. Je montai en haut de la maison et quand j'y fus les domestiques et la gouvernante entendirent le bruit une fois très fort, et cette dernière, qui ne l'avait pas encore entendu, en fut franchement effrayée. Moi, je n'entendis rien de particulier, mais c'était simplement parce que, juste au moment où cela se produisit, je parlais et fermais la porte (inutile d'ajouter que le bruit de cette porte se fermant n'avait rien à faire avec l'autre). Cependant je descendis et je passai de la salle du bas dans la cuisine (les deux bonnes et la gouvernante se tenant dans la salle) lorsque je l'entendis. La meilleure manière, peut-être, de rendre mon impression, est de dire qu'ayant été jusque-là un peu sceptique et croyant qu'on avait exagéré, aussitôt que j'entendis le bruit pour la première fois je ne pensai pas un instant à me demander s'il était imaginaire, ou dû à un chat ou hors de la maison, ou en connexion avec les fils de sonnettes, etc. C'était un bruit aussi distinct, aussi fort que si quelqu'un eût frappé trois coups de suite avec un maillet sur le parquet d'une des chambres, presque aussi fort que possible. Il est naturellement difficile de bien donner une idée d'un bruit comme celui-là, mais, autant que je puis en juger, un maillet (peut-être un peu enveloppé) avec lequel on frapperait sur un plancher, c'est ce qui donnerait le mieux la même impression. Je dis à ma bonne de frapper le parquet la nuit avec le bout d'un lourd bâton aussi fort qu'elle pourrait, tandis que je serais en bas : le bruit fut bien plus distinct et bien plus net que le bruit original, mais je puis affirmer qu'il n'était pas comparable en intensité; approximativement je dirai qu'il était presque deux fois moins fort; et deux amis, qui étaient avec moi cette nuit, avouèrent qu'il y avait de quoi être suffisamment effrayé si l'on entendait subitement le bruit en question.

Je l'entendis encore quelques minutes plus tard, cette fois-là répété deux fois successivement et rapidement. J'eus l'impression qu'il se produisait dans la salle à manger, mais il est difficile de localiser un bruit comme celui-là : aussi ne suis-je pas disposé à faire beaucoup attention à ce que disent d'autres personnes à ce sujet; mais les bonnes disaient qu'il semblait être dans différentes parties de la maison, et elles ne pouvaient pas du tout tomber d'accord pour déterminer l'endroit.

Peut-être rendrai-je mieux l'impression produite en transcrivant ce que j'écrivis à cette époque au sujet de ma bonne (et j'écrivis cela seulement en pensant à la question de savoir si c'était elle qui produisait le bruit par malice et non pas avec l'intention de donner une idée de la force du bruit). J'écrivis que ma conviction était

qu'elle ne pouvait faire un bruit pareil avec un marteau, même l'eût elle essayé.

Peut-être trouvera-t-on que j'insiste un peu trop sur cela, c'est que je désire faire bien comprendre que, tandis que généralement on se figurerait, comme je le fis aussi, que j'aurais eu besoin d'entendre le bruit plusieurs fois avant d'être sûr que ce n'était pas un « bruit de maison » ordinaire, ou en connexion avec les fils des sonnettes, ou un chat quelconque ou autre chose, au contraire, aussitôt que je l'eus entendu pour la première fois, je me dis indubitablement : « C'est assez : je n'ai pas besoin de l'entendre deux fois pour le connaître tout à fait. » Et je comprenais fort bien que le frère de la cuisinière préférait être dehors quand il était resté seul avec la bonne.

Il ne se produisit plus rien cette nuit; nous allâmes nous coucher vers minuit, et le matin je me levai à peu près à 7 heures un quart, et les bonnes réunirent tout leur courage pour descendre. Elles n'étaient pas descendues depuis cinq minutes que les sonnettes commencèrent à sonner. La veille au soir, avec l'aide des policemen, nous avions enlevé le plancher au-dessus des sonnettes et pu voir tous les fils et leur direction. Le matin je les examinai avec encore plus de soin et fus convaincu (comme plus tard le prouva aussi le poseur de sonnettes, que les fils se séparaient très près des sonnettes et se rendaient chacun à un endroit particulier de la maison. Ainsi tombait la théorie du chat ou du rat, puisque, à partir de là où se trouvaient les sonnettes et où les fils étaient tous visibles, il n'y avait un seul endroit où ils fussent plus de trois un peu rapprochés. Si ces conditions ne suffisaient pas pour exclure cette théorie, il aurait donc fallu au moins quatre animaux séparés agissant de concert.

La sonnette du bout et celle d'en haut, la sonnette d'appel, sonnèrent follement ce matin, et toutes les autres de temps en temps. Je crois que celles-ci sonnèrent à des intervalles de deux, trois ou cinq minutes, rarement plus longtemps que les premières, un coup au moins. Cela dura pendant environ deux heures, puis s'arrêta.

Dans l'après-midi, elles sonnèrent encore à 3 h. 15 (j'étais seul à la maison, avec les deux bonnes) et cela dura un quart d'heure, et elles s'arrêtèrent juste au moment où arrivèrent nos amis qui étaient venus la veille; et ce fut tout ce jour-là.

Le lendemain dimanche, je me réveillai à 6 h. 45; j'entendis les servantes descendre vers 7 h. 30, et aussitôt la sonnette de la porte de la façade sonna, tandis qu'il n'y avait certainement là personne. Il ne se produisit plus rien ce jour-là, ni même plus tard, excepté que, un samedi, la sonnette de la porte de la façade recommença, comme la dernière fois, quand elles descendirent, et certainement il n'y avait non plus personne. La possibilité d'un fil venant de

l'extérieur ne peut pas être admise un instant, comme j'essaierai de le montrer en décrivant la maison.

Depuis nous n'entendîmes ou observâmes plus rien. Il va sans dire qu'on ne peut, en écrivant un compte rendu comme celui-ci, examiner toutes les théories qui se présentent à l'esprit et exposer les raisons que j'ai de repousser les explications ordinaires; je crois pouvoir dire que je suis aussi capable que la moyenne des gens de discuter sur ce sujet, et je tenais énormément, pour ma satisfaction personnelle, à décider de la valeur des hypothèses qui se présentaient à mon esprit ; mais, si, naturellement, elle ne méritent pas d'être toutes exposées, je suis prêt à dire les raisons qui me font rejeter ou accepter — ou avouer que je n'avais pas imaginé — toute espèce d'hypothèse que l'on pourra faire.

Je peux cependant, sans attendre d'être questionné; parler de certains points qui, pour moi, font partie des théories « à première vue ».

Voyons d'abord si des chats ou des rats auraient pu produire ces effets. La maison était neuve; elle avait, au mois de mai, un an d'existence. J'arrivai en juillet; les papiers avaient été collés, etc. Nous n'avions jamais vu ou entendu rien indiquant la présence d'un rat; jamais à notre connaissance un chat étranger n'était entré, ni n'aurait pu, à ce qu'il me semble, pénétrer quelque part dans le plancher. Je pourrais donner d'autres preuves s'il était nécessaire, mais je crois que la manière dont les fils étaient placés rend la chose entièrement inutile. La sonnette de la chambre de bains, par exemple, qui sonna peut-être plus qu'une autre, est sur le même mur que son cordon, qui est au premier étage (c'est-à-dire deux étages au-dessus de la sonnette). Le fil entre dans un tube tout à fait en vue, près de la sonnette, et monte droit dans le tube jusque tout près de la poignée; le tube est visible jusqu'à environ huit pouces de la poignée, de sorte que le fil est *complètement* isolé de tous les autres fils depuis le point où il entre dans le tube jusque près des sonnettes. Ensuite, comme je l'ai dit, les autres fils divergent près des sonnettes, en pleine vue, et vont droit à leurs poignées respectives; et ils ne s'en vont pas tous dans le plancher comme cela arrive si souvent. Le poseur de sonnettes tomba tout à fait d'accord avec moi pour dire qu'il était impossible qu'un animal ou même plusieurs animaux fissent sonner ainsi toutes les sonnettes.

Voyons ensuite l'hypothèse d'une tricherie, sans parler de mon opinion personnelle sur mes élèves, de ma certitude qu'ils n'étaient pour rien là dedans. La plus grande partie de tous les phénomènes eut lieu quand la gouvernante et les élèves étaient dehors, et très souvent il s'en produisait quand il n'y avait que les deux bonnes à la maison; de sorte qu'il est clair qu'aucun de *nous* n'était coupable; et la cuisinière fut dehors quelque temps pendant que ça

continuait, de sorte que la bonne est la seule qui resta à la maison tout le temps. Comme elle n'était chez moi que depuis une semaine ou deux, naturellement je la soupçonnai; mais je puis dire positivement que, autant qu'on peut se fier à l'évidence de ses sens, elle était certainement en dehors de toute complicité dans cette histoire. Une fois, par exemple, j'étais dans le passage en face des neuf sonnettes, les surveillant pendant qu'elles sonnaient, avec les deux servantes à côté de moi; je les vis dans le hall, dans la salle à manger, et en d'autres endroits, tandis que les sonnettes sonnaient; et une fois particulièrement, je vis la bonne à genoux au milieu de la buanderie, derrière la maison, frottant le carrelage, tandis que les sonnettes de la porte de la façade, celle de la cour et celle de la chambre de bains, carillonnaient violemment. Je pourrais donner d'autres raisons qui m'assureraient de son innocence, et, comme je l'ai dit, il n'y eut personne d'autre à la maison tout le temps que cela continua. En dehors de cela (et en dehors de la manière évidemment pénible dont elles étaient toutes deux affectées par les événements, ce qui en soi-même suffirait pour les disculper auprès de tous ceux qui les virent, bien que naturellement cela serait une preuve de peu de poids, venant de seconde main), il y aurait, je crois, presque une impossibilité mécanique, même pour le plus ingénieux mécanicien, à combiner un système pour faire sonner les sonnettes comme elles sonnaient. Bien entendu, il n'y eut rien de dérangé aux sonnettes ou aux fils voisins, comme je pouvais le montrer bien facilement en les examinant, et, quant à un appareil reliant les fils plus loin, c'était, je crois, également une impossibilité. Quatre des sonnettes des chambres à coucher n'ont pas de cordon, mais seulement un pouce environ de fil sortant du plafond à la corniche. L'un de ces fils monte simplement dans le mur, ou traverse le plancher et descend sur une longueur de deux pieds jusqu'à la cloche d'appel, que je vis sonner follement le samedi matin.

Mais je ne puis décrire ici toute l'installation; je puis seulement dire que le poseur de sonnettes, le plombier, l'architecte, sont tous persuadés qu'il serait d'une impossibilité complète pour n'importe qui d'installer un système pour faire sonner ainsi les sonnettes, même si l'on n'était pas forcé de le cacher. Le même raisonnement s'applique plus forcément encore à la supposition de quelqu'un agissant de l'extérieur. La maison est isolée; la plus près est à peut-être 50 mètres et elle est vide. Entre les deux, et tout autour, il y a des quantités de terrains à bâtir, de plantations de légumes, etc. En se tenant à la porte de la façade on peut voir dans les deux sens la route pendant peut-être 300 yards, et il est hors de doute que l'on ne peut pas faire quelque chose près de la maison sans être vu. Un mur s'étend le long de la grande route, affleure avec la maison, de chaque côté et pendant peut-être 40 yards; de

sorte que les alentours de la maison sont entièrement accessibles aux regards et ne se prêtent pas à ce qu'on y joue un tour naturellement brusque. Sachant cela, j'avais l'œil ouvert tant qu'il faisait jour, particulièrement le samedi matin, lorsque je me tins sur le seuil de la porte, d'où j'avais vue sur les deux portes extérieures, tandis que les sonnettes de deux de celles-ci et d'une de l'intérieur sonnaient.

Je demandai au poseur de sonnettes, etc., si le « tassement » de la maison pouvait être la cause de ces faits, sachant que des choses semblables s'étaient ainsi produites; mais, outre les raisons *a priori* pour lesquelles, disait-il, la maison ne pouvait tasser, il était certain que, le ferait-elle, ce n'est pas cela qui aurait pu amener de pareilles sonneries. De plus, il est évident que la maison ne montre pas le plus petit signe de tassement.

Je dois dire que les *fils* des sonnettes étaient visiblement tirés. Ce n'étaient pas seulement les sonnettes ou les battants qui remuaient : certainement dans un ou deux cas on put les entendre grincer sous le plancher. Les poignées ne remuaient pas.

Une sonnette (une seule, je crois) fut plusieurs fois « retournée » de sorte qu'elle ne revenait pas à sa position normale : cela, je ne puis le faire en tirant le cordon, de sorte que cela donne l'idée de la force de la secousse.

J'ai eu ici un ami dernièrement, professeur de sciences à la « Grammar School », un homme tout à fait versé dans les sciences, et il dit que sûrement les sonneries ne pouvaient être dues à une influence magnétique. Il n'y avait rien de particulier dans l'état de l'atmosphère, de la température, etc.

Quant au frappement, ce qui suit peut donner une idée de la « réalité » de ce bruit : deux de mes élèves qui sont sourds le sentirent quand, étant en haut, ils allaient se coucher, ou qu'ils étaient déjà couchés. L'un d'eux, dont souvent je ne puis attirer l'attention en frappant du pied aussi fort que possible sur le parquet, le sentit immédiatement, et allant à la porte, la frappa avec son poing et demanda s'il y avait un homme en bas qui faisait cela. L'autre se dressa sur son lit aussitôt que je montai et demanda ce que c'était que ce coup. De sorte que, non seulement ils le sentirent, mais ils le sentirent assez pour qu'il ait fait sur eux une impression considérable et sans qu'on leur en ait parlé d'un autre côté. Le second peut entendre les sons forts, et je ne peux donc affirmer s'il le sentit ou l'entendit. L'autre doit l'avoir senti, car il est tout à fait sourd. Des deux autres, l'un est trop jeune pour qu'on puisse le questionner utilement à ce sujet, l'autre n'était pas bien, et il était endormi tout le temps (que les coups se produisirent).

En outre des gens de la maison, d'autres personnes virent ou entendirent les phénomènes. L'épicier et un ou deux hommes travaillant dans les jardins près de la maison entendirent les sonne-

ries; le boulanger, l'homme de la buanderie et le frère de la cuisinière, qui sont tous des témoins entièrement indépendants, entendirent les coups et en furent tous considérablement troublés.

Que les fils n'étaient pas attachés ensemble, cela est prouvé, je pense, par le fait que quand nous faisions sonner une sonnette comme à l'ordinaire, cela n'en faisait pas sonner d'autres, et nous n'avons jamais rien trouvé de dérangé.

Je crois bien qu'il n'y a pas à ajouter d'autres raisons à celle-là; mais je serai très heureux, si vous me demandez encore d'autres explications, ou si vous désirez plus de preuves sur quelque point, de vous donner tous les renseignements que j'ai, ou, ce qui est peut-être plus intéressant, de vous dire que je n'ai pas le renseignement demandé. Je peux dire qu'on ne m'a proposé aucune théorie qui soit tout entière d'accord avec les faits; et pourtant mes amis sont infatigables pour en proposer de nouvelles.

Tout en prenant un intérêt extrême aux travaux de la Société psychique, je ne me sens certainement aucun préjugé en faveur des explications par les forces « psychiques » au préjudice de quelque explication plus simple.

J'ignore si vous avez déjà des rapports traitant de faits semblables; s'il y en a un, je serais heureux de l'avoir. Je n'ai eu que par occasion des numéros dépareillés.

Si vous désiriez, comme naturellement vous en avez parfaitement le droit, avoir quelque attestation sur ma valeur comme témoin ou sur mes capacités d'observateur, etc., je suis certain de pouvoir vous satisfaire.

11 novembre 1887.

Cher Monsieur, je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre, et suis heureux de voir que ma communication offre de l'intérêt. Je serai enchanté de faciliter vos recherches autant que je le pourrai.

Je ne m'attendais pas à pouvoir vous donner d'autres nouvelles, car, au moment où j'écrivais, tout était calme depuis quelque temps. J'ai cependant à vous raconter de nouveaux faits qui, à mon avis, sont particulièment intéressants comme confirmant et aussi comme dépassant la nature des premiers phénomènes. Malheureusement je n'étais pas là quand ils ont eu lieu; mais il est, suivant moi, extrêmement probable que mon absence contribua directement à ce qui arriva, comme je le montrerai plus loin, et alors je ne dois pas m'en plaindre.

Je sortis samedi dernier, 5 novembre, le matin, laissant à la maison les personnes dont j'ai parlé dans mes premières notes; la gouvernante, les deux servantes et quatre élèves sourds. J'étais

encore dehors le dimanche, et le lundi matin je recevais une lettre de la gouvernante, Mme K..., me disant ce qui venait d'arriver. Je rentrai à la maison aussi vite que possible, mais tout avait cessé et il n'arriva plus rien.

Je dois donc m'en rapporter à ce que me dirent Mme K... et les autres personnes qui étaient là. Mme K... me fit un récit complet le lundi soir. Et M. Smith, qui avait été là presque tout le dimanche après midi et la nuit, m'écrivit tout ce que Mme K... lui avait dit et tout ce qui arriva en sa présence. J'ai eu depuis ses notes, et j'ai trouvé qu'elles concordaient sur chaque détail important avec ce que Mme K... me dit; je ferai remarquer là où il y a quelque différence. J'ai tout à fait confiance dans l'entière exactitude de ce qui m'a été dit.

Le samedi soir, les servantes allaient se mettre à souper, vers 10 heures, quand une sonnette, celle, je crois, du cabinet de bains, sonna violemment, et elles montèrent, tout effrayées, trouver Mme K... (Je dirai, en passant, comme preuve à ajouter de la nature de la sonnerie, que, chaque fois, je crois, il n'y avait jamais un instant de doute dans nos esprits : ce n'était pas une sonnerie ordinaire, c'était bien plus fort et plus perçant.)

Mme K... envoya aussitôt la cuisinière chercher le poseur de sonnettes, comme c'était convenu dans le cas où les sonneries recommenceraient, et elle garda la bonne avec elle dans la salle à manger. Tandis qu'elles étaient là, et juste au moment où la cuisinière venait de descendre les marches de la cour et entrer dans le jardin, la sonnette de la salle de bain sonna violemment de nouveau (les enfants étaient tous profondément endormis).

Il n'arriva plus rien; le poseur de sonnettes ne put rien découvrir : il resta jusqu'à minuit, puis s'en alla. La bonne était très bouleversée, mais je reparlerai de cela.

Le jour suivant, Mme K... mena les enfants au service, et quand ils revinrent, voici ce qu'ils apprirent. La cuisinière dit (et je la crois tout à fait digne de foi) qu'aussitôt après leur départ, les sonnettes avaient commencé à sonner, deux au moins, et si violemment qu'elle monta et enleva deux des sonnettes, celle, je crois, de la classe et celle de la salle manger. Après cela, elles entendirent les fils secoués contre le plancher, etc.

Alors elles montèrent pour faire les chambres, Mary (la bonne) pendue au bras de la cuisinière, comme elle faisait tout le temps, étant trop effrayée pour monter toute seule. Quand elles furent à mi-chemin, le « frappement » commença juste, comme la première fois et comme je l'avais entendu, en séries de deux et de trois coups très rapprochés et très forts. Elles descendirent immédiatement, tremblantes de peur. Enfin, rassemblant leur courage, elles remontèrent, et, entrant dans la chambre où couchaient les deux garçons, elles trouvèrent la brosse à cheveux appartenant à l'un

d'eux, sur le parquet, près de la cheminée : elle était fendue en deux dans le sens de la longueur, les deux morceaux ne tenant plus que par un fil. Le garçon ne s'en était servi que juste avant de sortir, et il fut tout décontenancé quand il la vit ainsi, car sûrement elle était intacte quand il l'avait remise à sa place. La cuisinière dit qu'elle était sûre que Mary n'était pas montée depuis le départ des enfants. La brosse n'avait pas d'autre détérioration que cette cassure.

Les bonnes montèrent au dernier étage et y restèrent quelques minutes, je suppose, Mary serrée tout le temps contre la cuisinière ; quand elles descendirent au premier, elles trouvèrent une chaise du cabinet de bains (où elle est toujours) quelques marches plus bas ; c'est-à-dire qu'elle avait suivi le palier long d'environ 15 pieds, descendu quatre marches, tourné deux fois et descendu encore quelques marches de la principale volée, et là elle était restée renversée, les pieds de derrière appuyés sur les marches supérieures.

Il y a environ 15 pieds de la porte de la chambre de bains jusqu'à la première des quatre marches.

En plus de cela, une chaise était sortie de la chambre de Mme K... et était restée en haut des marches, je ne sais où exactement; quelques objets qui avaient été dessus, un tablier et une écharpe, étaient sur le parquet, à côté d'elle.

Les bonnes laissèrent tout tel quel, jusqu'à la rentrée de Mme K... et celle-ci enleva la chaise du cabinet de bains et mit l'autre dans le coin. Mme K... replaça dessus le tablier et l'écharpe.

En remontant après le dîner, elle les trouva par terre.

Ensuite la sonnette d'appel, en haut de la maison, sonna pendant qu'on servait le dîner, de sorte qu'après le dîner, la cuisinière alla chercher le poseur de sonnettes et aussi un ami, M. S..., qui avait promis de rester avec elles en cas de besoin.

Pendant l'après-midi, Mme K... replaça plusieurs fois les objets sur la chaise. Elle prit sa plus lourde bottine comme moins facile à remuer que l'écharpe, et plaça le tablier d'abord, puis la bottine, puis par-dessus encore un chapeau. Quand la cuisinière fut partie, Mme K... garda Mary avec elle dans la salle à manger ; puis elle monta seule, la laissant là, et trouva les objets déplacés (déjà deux fois au moins elle avait trouvé le tablier et l'écharpe déplacés avant qu'elle mît la bottine dessus). Cette fois, la bottine était par terre, deux marches plus bas que la chaise, le chapeau près de ma chambre, le tablier déplié sur le parquet (près de la chaise, je suppose).

M. S... vint vers 5 h. 30, et Mary annonça, puis descendit. Mme K... le fit monter et lui montra la bottine, etc., et ils remirent les objets sur la chaise.

(M. S... écrit toujours « les bottines » au lieu de la bottine. Il dit qu'il croit que c'était une paire de bottines attachées ensemble,

mais il ne l'a pas particulièrement remarqué. C'est le seul point où ses notes ne s'accordent pas avec ce que me dit Mme K...)

Alors lui et Mme K... montèrent au dernier étage pour voir si tout était en ordre, après avoir soigneusement fermé les trois portes des chambres A, B, C. Ils furent là-haut environ deux minutes, entendant mais ne voyant pas ce qui se passait sur le palier en dessous. Ils descendirent et trouvèrent les trois portes grandes ouvertes, la chaise en haut des marches, c'est-à-dire ayant été transportée d'environ trois pieds. Les objets étaient sur la chaise.

A peu près à ce moment, le poseur de sonnettes arriva. M. S... et Mme K..., ayant remis la chaise à sa place, le firent entrer dans ma chambre pour lui dire ce qui se passait; ils restèrent là une minute environ, sortirent, et trouvèrent les bottines et le chapeau au milieu de l'escalier.

Une fois, Mme K... trouva les objets encore sur la chaise, mais le tablier sur les bottines au lieu du contraire; elle est certaine de cela.

M. Smith vit aussi un tiroir, dans la chambre des bonnes, que la cuisinière dit avoir fermé. Elle dit que la nuit précédente elle croyait que quelque chose avait remué dans sa chambre, et quand elle descendit dans la chambre de Mme K..., pour faire le lit, elle dit qu'elle laisserait le tiroir ouvert et verrait, dans la matinée, si les objets qui s'y trouvaient auraient bougé ou s'il se produirait quelque chose dans ce genre; quand elle vint le matin, elle trouva le tiroir fermé autant que le permettait le contenu qui sortait (comme s'il eût été fermé brutalement). Elle était certaine que Mary n'était pas montée dans l'intervalle.

Le dernier des faits arrivés en haut eut lieu vers 8 h. 20 après-midi. Mme K... étant montée avec Mary (qui ce jour-là n'osait aller nulle part toute seule), elle vit les objets sur la chaise comme à l'ordinaire, et est sûre que Mary n'y toucha pas. Quand elles redescendirent, le chapeau était sur le parquet près de la porte de ma chambre.

Pendant l'après-midi, les fils des sonnettes furent tirés plus d'une fois sous le parquet de la salle à manger; les sonnettes étaient enlevées, de sorte que naturellement il n'y eut pas de sonnerie.

Après le thé, le manège commença en bas. La cuisinière monta vers 7 h. 45 et dit que son panier, qui était sur une chaise, dans le passage, avait été transporté par terre, près de la porte. Tout le monde descendit, on fit une inspection partout, puis on remonta, laissant les bonnes en bas.

Très peu de temps après, la cuisinière, cherchant partout le seau à charbon, le retrouva dans le lavoir. M. S... est sûr qu'il n'était pas à cet endroit quand il avait regardé, un instant auparavant. Il n'y a pas de passage conduisant au lavoir, ni charbon, ni feu en cet endroit, de sorte que les bonnes n'y transportent jamais

le seau; autrement on supposerait naturellement qu'elles l'avaient déposé et oublié là.

Bientôt après, on cherche l'écharpe ou le capuchon de Mary : il avait disparu. Il avait été accroché au-dessus de la rampe, en bas de l'escalier de la cuisine. Le poseur de sonnettes, cherchant partout aux alentours, le trouva au fond du cabinet de réserve (c'est à-dire à l'étage en dessus de la cuisine). Il parut particulièrement frappé par cela, car il était sûr que personne n'était monté là.

Les fils s'agitèrent un peu sous la salle à manger ce soir-là. Rien n'arriva plus après le départ de Mary à 8 h. 30; le poseur de sonnettes resta toute la nuit sans se coucher. Il n'arriva plus rien.

Naturellement, chacun des mouvements racontés ci-dessus doit nécessairement, par lui-même, paraître incroyable et ridicule, ou plutôt (puisque les *faits* sont certains) il serait absurde de supposer quelque cause extraordinaire, et l'on supposera simplement qu'il y eut quelque manque de surveillance. Pris ensemble, cependant, et rattachés aux sonneries, etc., je crois qu'ils ont, de beaucoup, plus d'importance.

Je ne puis maintenant m'empêcher de les attribuer à la présence de la femme de chambre; bien que peut-être, puisqu'il n'y a aucune preuve directe, cela ne paraisse pas clair à d'autres personnes et qu'un étranger soit mieux à même de juger la chose. Bien entendu, je ne veux pas lui laisser voir ce que je pense, bien que j'aie peur qu'elle ne commence à le soupçonner parfois elle-même, puisque, naturellement, voyant que les choses n'arrivent jamais quand elle est sortie, elle fait le rapprochement, et elle a dit que cela lui semblait bien étrange.

Je suis, comme je l'ai dit, parfaitement sûr qu'elle n'a rien pu faire *volontairement* avec les sonneries; en réalité, plus j'y pense, plus je suis convaincu qu'il lui serait littéralement impossible de faire sonner les sonnettes comme elles sonnaient, sans parler de la nécessité de cacher le moyen employé.

Si l'on voulait avoir plus de preuves de sa non-complicité, l'état où elle était pendant la nuit de samedi suffirait pour convaincre. Elle eut le délire toute la nuit, du moins jusqu'à 4 heures du matin; elle coucha dans la chambre de Mme K..., et Mme K... et la cuisinière veillèrent à côté d'elle toute la nuit, et eurent souvent à la maintenir. Une fois elle se leva et serait sortie de la chambre si l'on ne l'eût retenue; elle était évidemment endormie, bien que la plupart du temps ses yeux fussent grands ouverts, dans l'état, je suppose, d'un « somnambule » ordinaire. Elle parla continuellement, toute la nuit, revenant souvent sur les sonnettes, etc. et de façon à montrer qu'elle était complètement inquiétée et terrifiée par cela. Elle revenait aussi sur son travail de la semaine, m'a-t-on dit, parlant de tout; et, arrivant au dimanche, elle repassa presque tout le service de l'église, faisant les réponses et laissant toujours

au prêtre le temps de réciter ses versets. Elle chanta quatre hymnes tout du long, entonna le *Te Deum*, entreprit les Litanies et s'arrêta aux versets alternés des Psaumes; mais je suppose qu'elle ne se les rapppelait pas, car elle ne les finit pas; puis elle laissa passer vingt minutes pour le sermon. On crut qu'elle s'était remise à dormir, mais elle recommença avec un « Amen » ou quelque chose qui fit voir ce qui s'était passé dans l'intervalle. Alors elle salua ses amis avec son ton ordinaire; enfin elle fit tout ce qu'elle aurait fait à ce moment-là. Il lui échappa, relativement, à son travail, un petit secret qu'elle n'avait pas dit volontairement de sorte que je pense que cela prouve bien que si elle eût été pour quelque chose dans la production des phénomènes, elle aurait dû le laisser voir; cependant je dois répéter que cette preuve de plus n'était certes pas nécessaire.

On pourrait penser qu'elle remuait les objets en somnambulisme; mais tous nous sommes sûrs qu'il lui eût été impossible de monter et faire toutes ces choses qu'on entendait parfaitement et qu'on voyait, sans se faire voir. De plus, nous avons la preuve, qu'au moins une fois, elle était tout le temps dans la salle à manger pendant qu'un des mouvements avait lieu; enfin il est positif que le matin, avant le brisement de la brosse, etc., elle n'avait pas quitté un instant la cuisinière : elle avait bien trop peur.

Ajoutez encore que la porte de la chambre de bains, une de celles qui s'ouvrirent pendant que M. Smith était en haut, ne pouvait être ouverte en tournant le bouton sans être en même temps frappée en haut avec la main, puisque, quand on la poussait quelque part au milieu, le haut était retenu; cependant si le haut était poussé avec le reste, certainement il n'y avait pas besoin de frapper le haut. Si je fais cette remarque, c'est qu'elle frappa M. S... et Mme K... comme une preuve évidente que personne n'était monté pour ouvrir; autrement ils auraient entendu le bruit.

La bonne fut envoyée chez elle le soir suivant (dimanche), car on craignait beaucoup qu'elle n'eût une fièvre cérébrale si elle passait une autre nuit semblable.

Vous remarquerez que les faits ont eu lieu presque toujours, sinon toujours, quand elle était dans un état de surexcitation nerveuse; les servantes étaient toutes deux assez nerveuses quand j'allais m'absenter pour le dimanche, et, dans le cas précédent, elle avait eu aussi les nerfs malades quelques jours avant les phénomènes. C'est une jeune fille qui entrait en service pour la première fois, et je ne l'avais eue que quelques semaines avant le commencement de ces manifestations.

Je serais très heureux d'aider de tout mon pouvoir à faire une enquête, et si quelqu'un désire rester à la maison une nuit ou deux, je suis tout prêt à le recevoir. Bien entendu, je n'ai aucun moyen de provoquer les phénomènes; mais vous pouvez désirer

que l'on voie la position des sonnettes, etc., et je serai heureux de faire quelque chose pour faciliter vos recherches.

23 novembre 1887.

Cher Monsieur, — j'ai peur que ma dernière lettre n'ait donné lieu à une légère méprise, à en juger par la lettre de M. G.-A. Smith du 14 novembre. Je n'ai pas voulu faire comprendre que ma domestique avait quitté la maison définitivement ou pour quelque temps : elle ne s'est absentée que pour une nuit et est revenue le lendemain.

Depuis rien n'est plus arrivé; et malheureusement pour les recherches (je veux dire pour ce qui est de demander à quelqu'un de venir dans ce but) un de mes élèves a été pris par une fièvre scarlatine légère, et cela naturellement empêcherait la pleine liberté de nos recherches. Mais j'espère bien qu'avant peu l'enfant sera complètement guéri, et si nous avons de nouvelles manifestations, je vous enverrai aussitôt un télégramme. Seulement ces choses paraissent si capricieuses, qu'on ne peut jamais dire combien de temps elles vont durer quand elles commencent, autant que nous pouvons en juger d'après l'expérience que l'on en a eue jusqu'à présent.

Dans ces quelques derniers jours, une chose a peut-être apporté quelque lumière sur la nature des sonneries, ou pourrait en donner. En préparant la chambre pour le malade dont je viens de parler, nous attachâmes une corde au fil qui s'avance hors de la corniche de deux pouces au plus, de manière à agir sur la sonnette, mais on trouva que la sonnette ne sonnait pas, et je croirais assez que le fil était cassé. Vu les circonstances, il faut que je remette à plus tard la visite du poseur de sonnettes; mais quand il examinera la chose, cela jettera peut-être quelque lumière sur la question. Le fil reparaît (sous le cabinet de bains) avant d'arriver à la sonnette, et là il est en très bon état, et agit parfaitement sur la sonnette, et quand on tire dans l'autre sens, rien n'indique qu'il soit rompu à cet endroit; d'où il suit, suivant moi, que, si le fil est cassé, il ne peut l'avoir été en tirant à cet endroit, et nous savons que la « poignée » (c'est-à-dire le pouce ou les deux pouces de fil dans la chambre à coucher) n'a pas été tirée; de sorte que je crois, par ce que j'ai pu voir, que personne n'a pu casser le fil à cet endroit. J'ajouterai que je sais qu'il marchait bien quand les sonnettes sonnaient « toutes seules », car j'essayai avec une perche, munie au bout d'un crochet (on peut difficilement l'atteindre sans quelque chose comme ça), et ce n'est pas en attachant la corde qu'on l'aurait cassé, car la sonnette ne sonna pas une fois. Certainement, à en juger par la manière dont les sonnettes sonnaient, il n'est pas surprenant qu'un fil se soit cassé; cependant je m'en assurerai aussitôt que je pourrai.

Je crois avoir expliqué comment j'ai essayé d'avoir la preuve que ni l'une ni l'autre des domestiques n'a contribué (mécaniquement) à la sonnerie des sonnettes; et certainement, si l'on peut s'en rapporter à l'évidence de ses sens, la chose est prouvée. Quant aux autres phénomènes, j'essaierai d'établir clairement comment la chose est prouvée également.

Mais d'abord, il faut parler d'un ou deux faits encore relatifs aux sonneries. J'ai très peu appuyé là-dessus dans une première lettre, parce que je n'avais pu parler au témoin en question, mais je l'ai vu dernièrement (c'est le frère de ma cuisinière, que celle-ci, comme je crois l'avoir dit, alla chercher pour qu'il restât à la maison avec la bonne, tandis qu'elle venait nous chercher pendant que les « coups » continuaient. Il me dit qu'il se tint avec la bonne sur les marches de la porte de la façade *pendant quelque temps*, tandis que les sonnettes sonnaient, et qu'il n'y avait personne d'autre dans la maison (excepté les élèves, en haut), et qu'il est certain que la bonne n'a pas sonné et ne pouvait le faire. Ils se tenaient là, simplement parce qu'ils n'aimaient pas se tenir dans le maison, tandis que le bruit continuait. J'ai compris qu'il disait n'être pas sûr qu'il y ait eu quelque « coup » pendant qu'ils étaient là. Il dit que, pendant qu'il était en bas dans la cuisine, le coup était frappé clairement sur le parquet au-dessus, c'est-à-dire le parquet de la salle à manger, ce qui concorde avec ce que j'ai observé. D'autres fois il prétend que c'était dans divers endroits de la maison.

L'autre chose, c'est que je ne suis pas sûr d'avoir appelé particulièrement l'attention sur le cas où une des sonnettes sonna dans la nuit de samedi (5 novembre) : cette fois il fut aussi évident que possible, que ni l'une ni l'autre des bonnes n'y étaient pour rien. Mme K... avait avec elle la bonne dans la salle à manger, tandis que la cuisinière était allée chercher le poseur de sonnettes; et pendant qu'elles étaient toutes deux dans la salle à manger, et que la cuisinière venait juste de monter les marches de l'extérieur, la sonnette du cabinet de bain sonna violemment, si fort que la cuisinière sursauta, et tourna autour en poussant une exclamation.

Quant à l'autre classe de phénomènes, je ne crois pas que Mme K... ait particulièrement cherché à avoir la *preuve bien claire* que les domestiques étaient incapables d'en être les auteurs (étant supposé qu'étant hystériques elles pouvaient agir inconsciemment), sauf pourtant une fois. J'ai examiné la chose de près et la crois suffisamment claire. Elle me dit que le dimanche après-midi il y eut au moins une occasion où elle connut ce que chacun pensait dans la maison, lorsque les objets furent déplacés de dessus la chaise. Ce fut quand la cuisinière alla chercher M. Smith. Mme K... la vit descendre et vit les objets sur la chaise; alors elle appela la bonne qui était dans la cuisine, et lui dit de venir avec elle dans

la salle à manger. Mary monta donc, entrant seulement dans la classe qui se trouvait sur son chemin; de sorte que Mme K..., qui se trouvait dans le hall, vit qu'elle ne monta pas dans l'escalier. Elles restèrent assises quelques minutes dans la salle à manger, puis Mme K... sortit laissant la bonne dans cette pièce, et trouva sa bottine par terre, deux marches plus haut que le palier où était la chaise, le chapeau près de la porte de ma chambre et le tablier par terre. Elle dit être sûre de n'avoir pas perdu Mary de vue une minute depuis le moment où elle quitta la cuisine. Les garçons étaient tranquillement dans la classe et en dehors des sonneries; ils ne surent jamais rien de ce qui se passait.

J'aurais bien voulu avoir des données plus certaines sur les allées et venues des domestiques, les autres fois. Mme K... et M. Smith étaient absolument sûrs que personne ne pouvait avoir monté l'escalier quand ils étaient au-dessus et quand ils étaient dans ma chambre avec le poseur de sonnettes; il va sans dire pourtant que ce n'est pas là une preuve directe que personne n'est monté. Mais je crois satisfaisant le seul cas que je viens de citer.

Je pourrais ajouter que, quand le poseur de sonnettes vint, il eut la bonne idée de s'assurer de cela; il baissa le gaz, s'assit dans une chambre en haut de l'escalier pour surveiller si la bonne viendrait. Malheureusement la cuisinière eut la même idée en même temps, et s'assit en bas de l'escalier, ni l'un ni l'autre ne connaissant leur position respective; de sorte qu'ils se nuisirent l'un l'autre; du moins la bonne ne monta pas quand ils furent là, mais je ne crois pas qu'ils y furent longtemps, de sorte que cela ne prouve pas beaucoup en sa faveur.

Je ne sais pas si vous désirez que je fasse un tableau des cas de *sonneries* et de *coups* où les domestiques furent surveillés soigneusement. S'il en est ainsi, je vous le ferai. Cependant je l'ai fait de tant de manières différentes que je ne les ai pas toutes notées, et je ne peux me fier à ma mémoire pour tous les détails, de sorte que je ne donnerai que les cinq ou six cas sur lesquels j'ai pris spécialement des notes dans cette intention. Si je puis rendre les preuves plus claires en faisant ainsi, je ferai un tableau des cas que je sais être certains dans chaque genre.

La gouvernante Mme K..., confirme ainsi ce qui précède :

M. D... m'ayant lu le compte rendu des faits qui se sont passés dans cette maison, j'affirme qu'il concorde entièrement avec mes souvenirs (3 avril 1890).

Dans une lettre écrite plus tard (4 avril 1890), M. D... ajoute :

Dans ma lettre du 23 novembre 1887, je citais le fait d'une des son-

nettes ne marchant plus. Je dirai qu'après examen il fut reconnu que le fil n'était pas cassé, mais seulement accroché, si bien qu'on ne pouvait le tirer par la poignée. Ceci ne change rien au cas, sauf que j'avais supposé que la rupture du fil avait été causée par la sonnerie : si celle-ci a causé l'arrêt, cela revient au même, au fond; sinon, il est bien évident que le mouvement ne venait pas de la poignée.

(*A suivre.*)

CONGRÈS INTERNATION

Recensement et Statistique comparée

QUESTIONS QUE VOUS ÊTES PRIÉ D

Vous est-il arrivé, alors que vous étiez complètement é ans que vous puissiez rapporter cette impression à aucune cause extéri e d'être touché par un être vivant ou un objet inanimé, ou bien d'enten

	RÉPONSES : OUI OU NON.	NOMS ET ADRESSES D GE.
1		
2		
3		
4		
5		
6		
7		
8		
9		
10		
11		
12		
13		
14		
15		
16		
17		
18		
19		
20		
21		
22		
23		
24		
25		

Date de la première réponse : ....

Date de la dernière réponse : ....

Il ne sera publié ni n

ADRESSER LES RÉPONSES A

TABLE DES MATIÈRES

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 29374.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19 rue des Saints-Pères. — 29502.


Princeton University Library
32101 063849416

